CONTEMPORARY FRENCH LYRICS

DELPIT

J. Lackay Brown

March, 1935

REPRESENTATIVE CONTEMPORARY FRENCH LYRICS

1885–1925

EDITED BY

LOUISE DELPIT

PROFESSOR OF FRENCH LITERATURE
SMITH COLLEGE

GINN AND COMPANY

BOSTON · NEW YORK · CHICAGO · LONDON
ATLANTA · DALLAS · COLUMBUS · SAN FRANCISCO

COPYRIGHT, 1927, BY
LOUISE DELPIT

ALL RIGHTS RESERVED

PRINTED IN THE UNITED STATES OF AMERICA

927.10

The Athenæum Press
GINN AND COMPANY • PRO-
PRIETORS • BOSTON • U.S.A.

PREFACE

The aim of this book is to present the most typical French lyrics from 1885, the closing year of the Parnassian era, to our day. There has been no attempt, however, to offer a compendium of the works of *all* the poets of that period. The limitations of space made it necessary — often to the editor's regret — to omit works which are not unworthy of attention, and which, it is hoped, the awakened interest of students may lead them to discover for themselves, guided in the exploration of the vast field by the names and works here presented. These are regarded, by common consent, as the highest peaks in the range of contemporary poetry.

All the poems in the book which were copyrighted in the United States have been reprinted with the permission of the French publishers to whom they belong: Calmann-Lévy for the poems of Madame de Noailles; Flammarion for those of M. Paul Fort; M. Gallimard, of the *Nouvelle Revue française*, for Mallarmé's, Péguy's, and M. Paul Claudel's; M. Alfred Vallette, of the *Mercure de France*, for all the others.

I wish to extend my very hearty thanks to those who, in various ways, have helped me in the preparation of this book: to Professor Osmond T. Robert and Professor Vincent Guilloton, of Smith College, for their valuable criticism; to Mademoiselle Germaine Fério, of Carleton College, Northfield, Minnesota, and Mesdemoiselles Cécile and Maïe Delpit, of the Baldwin School, Bryn Mawr, Pennsylvania, for their coöperation on the vocabulary.

L. D.

TABLE DES MATIÈRES

PAGE

OUVRAGES A CONSULTER XV

LA POÉSIE FRANÇAISE DEPUIS 1885 1

PAUL VERLAINE

NOTICE BIOGRAPHIQUE 16

POÈMES SATURNIENS

Les Sages d'autrefois 22
Chanson d'automne 22
L'Heure du berger 23

FÊTES GALANTES

Clair de lune 24
Mandoline 24
L'Amour par terre 25

LA BONNE CHANSON

Puisque l'aube grandit 26
La lune blanche 27

ROMANCES SANS PAROLES

Il pleure dans mon cœur 28
Green 28
A Poor Young Shepherd 29

SAGESSE

Écoutez la chanson bien douce 30
Les chères mains 31
Et j'ai revu l'enfant unique 32
Mon Dieu m'a dit : I, II, III, VIII, IX 32
Je suis venu, calme orphelin 35

PAGE

Le ciel est, par-dessus le toit 36
Le son du cor s'afflige 36

JADIS ET NAGUÈRE

Art poétique 37

AMOUR

A Madame X..., en lui envoyant une fleur 38
Un veuf parle 40

PARALLÈLEMENT

Réversibilités 41
A la manière de Paul Verlaine 42

BONHEUR

L'art tout d'abord doit être et paraître sincère 42

STÉPHANE MALLARMÉ

NOTICE BIOGRAPHIQUE 44

POÉSIES

Brise marine 45
Les Fenêtres 46
L'Azur 47
Le vierge, le vivace et le bel 49
Le Tombeau d'Edgar Poe 49

ARTHUR RIMBAUD

NOTICE BIOGRAPHIQUE 51

PREMIERS VERS

Sensation 56
Le Dormeur du val 57
Ma Bohême 57
Bateau ivre 58

ILLUMINATIONS

Voyelles 62
Silence 62
Larme 63
Mémoire (fragments): I, III 64

PAGE

Marine 65
Mouvement 65
Patience 66
Aube 67

JULES LAFORGUE

Notice biographique 69
Le Sanglot de la terre
Soir de carnaval 73
Farce éphémère 74
Apothéose 74
Médiocrité 75
Curiosités déplacées 76
Crépuscule de dimanche d'été 76
Noël sceptique 77
L'Impossible 78
Éclair de gouffre 79
La Cigarette (Sonnet) 79
Complaintes
Complainte de cette bonne lune 80
Complainte sur certains ennuis 81
Derniers Vers
Dimanches 82

ÉMILE VERHAEREN

Notice biographique 85
Les Flamandes
L'Abreuvoir 89
Les Moines
Rentrée des moines 90
Les Bords de la route
Les Horloges 92
Les Apparus dans mes chemins
La Peur 93

PAGE

LES VILLES TENTACULAIRES
Vers le futur 94

LES VILLAGES ILLUSOIRES
Le Passeur d'eau 96
Le Vent 99

LES FORCES TUMULTUEUSES
Un Matin 101
L'En-avant 102
Un Soir 103

LA MULTIPLE SPLENDEUR
L'ombre s'installe 105

JEAN MORÉAS

NOTICE BIOGRAPHIQUE 107

LES CANTILÈNES
Voix qui revenez 108

LE PÈLERIN PASSIONNÉ
Une Jeune Fille parle 109

POÈMES : SYLVES
L'Automne et les satyres 110

POÈMES : SYLVES NOUVELLES
La Plainte d'Hyagnis 110

STANCES
Les roses que j'aimais 111
Tu souffres tous les maux 114
Dépouille de l'allée 115

ALBERT SAMAIN

NOTICE BIOGRAPHIQUE 117

AU JARDIN DE L'INFANTE
L'Infante 118
Soir 120

PAGE

LE CHARIOT D'OR

Automne 120

HENRI DE RÉGNIER

NOTICE BIOGRAPHIQUE 123

POÈMES ANCIENS ET ROMANESQUES

Scènes au crépuscule (fragment): II 125

POÈMES: TEL QU'EN SONGE

Exergue 126

LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS

La Sagesse de l'amour 128
Le Vase 129
Élégie double 132
Odelette 134

LA CITÉ DES EAUX

L'onde ne chante plus 135
Épilogue 136

LA SANDALE AILÉE

La Voix 137

FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN

NOTICE BIOGRAPHIQUE 139

POÈMES ET POÉSIES: CUEILLE D'AVRIL

Les verts et l'indigo 140

POÈMES ET POÉSIES: JOIES

Les doux soirs sont flétris 141
Ces heures-là 142
Ronde 143

LA CLARTÉ DE VIE

Étire-toi, la Vie est lasse 144
La Moisson 145
Octobre 147

PAGE

La Partenza

D'autres viendront par la prée 149
Demain est aux vingt ans fiers 149
Rester? tu es folle, pensée! 150
N'est-il une chose au monde 150
In Memoriam Stéphane Mallarmé 151

Plus loin

Le Voyage 152

STUART MERRILL

Notice biographique 154

Les Gammes

Nocturne 154

Poèmes: Petits Poèmes d'automne

Je suis ce roi des anciens temps 155

Les Quatre Saisons

Offrande 156
La Bonne Pluie 157
La Mystérieuse Chanson 159
A la Mort 160

Une Voix dans la foule

Suite de romances: X, XII 162
La Leçon 163

PAUL FORT

Notice biographique 165

Ballades françaises

La Ronde 167
La Noce 167
Cette fille, elle est morte 169
Le Page et la reine 169
Le Dit du bergerot 170

Ballades de la nuit

Hymne dans la nuit 170

PAGE

MONTAGNE, FORÊT, PLAINE, MER

Le Bercement du monde 171
Hymne à la mer 173

L'AMOUR MARIN

La Corde 174
La Chanson fatale 174

LES HYMNES DE FEU

La Vision harmonieuse de la terre 175

VIVRE EN DIEU

Ces vers, pour maints et maints 177
L'arbre est dieu 179

L'AVENTURE ÉTERNELLE

Je ne suis pas un écrivain 179
Ce que je dois à Moréas 180

POÈMES DE FRANCE

Les Dernières Pensées 181

L'ALOUETTE

La France 182

FRANCIS JAMMES

NOTICE BIOGRAPHIQUE 183

DE L'ANGELUS DE L'AUBE A L'ANGELUS DU SOIR

La Salle à manger 185
Le vieux village 186
L'eau coule dans la boue 188
Voici les mois d'automne 189
Il va neiger 190
Je m'embête 191

CLAIRIÈRES DANS LE CIEL

On voit, quand vient l'automne 192
Mon humble ami, mon chien fidèle 193
Eh! je sais bien 193

PAGE

LE DEUIL DES PRIMEVÈRES
Prière pour qu'un enfant ne meure pas 194
Prière pour aller au paradis avec les ânes 194
Prière pour avouer son ignorance 195

PENSÉES DES JARDINS
Conclusion 197

GÉORGIQUES CHRÉTIENNES
Chant I (fragment) : Art poétique 197

CHARLES GUÉRIN

NOTICE BIOGRAPHIQUE 200

LE CŒUR SOLITAIRE
A Francis Jammes 201
Entrerai-je ce soir, Seigneur 203

LE SEMEUR DE CENDRES
Nuit d'ombre, nuit tragique 205

L'HOMME INTÉRIEUR
Ah! ce bruit affreux de la vie 208
Bien que mort à la foi 209

COMTESSE DE NOAILLES

NOTICE BIOGRAPHIQUE 211

LE CŒUR INNOMBRABLE
Le Pays 214
L'Offrande à la nature 215
Le Verger 216
Exaltation 218
Les Animaux 220
Le Temps de vivre 221

L'OMBRE DES JOURS
J'écris pour que, le jour 222
La Détresse 223
Les Regrets 224

PAGE

Les Éblouissements

Offrande 225

LOUIS LE CARDONNEL

Notice biographique 227

Poèmes

En forêt 229

Invocations d'automne 230

L'Avertisseuse 232

Carmina sacra

Asisium : I, II 234

Printemps franciscain 236

CHARLES PÉGUY

Notice biographique 237

Poésies

La Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc (fragments) 239

Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres (fragments) 240

Ève (fragment) 244

PAUL CLAUDEL

Notice biographique 246

Corona Benignitatis Anni Dei

Le Sombre Mai 248

Notre-Dame Auxiliatrice 249

L'Enfant Jésus de Prague 250

Poèmes de guerre

La Vierge à midi 252

GEORGES DUHAMEL

Notice biographique 254

Élégies

VI. Si l'hiver découragé 255

VIII. Pour réconcilier nos âmes 256

PAGE

XI. Ce cher bonheur 258
XII. C'était un matin de mai 259
XIII. Autrefois, j'aimais à fumer 260
XX. A baiser ce cher visage 261

QUATRE BALLADES

Tristesse du sergent Gautier 262
Ballade de l'homme à la gorge blessée 265

NOTES 267

VOCABULARY 301

OUVRAGES A CONSULTER

(Cette liste ne prétend pas être complète; elle ne vise qu'à indiquer les études les plus intéressantes sur la période et les poètes présentés dans ce volume.)

A. SUR LA TECHNIQUE DU VERS

Souza, Robert de. *Le Rythme poétique* (1892). *Du rythme en français* (1912).

Gourmont, Rémy de. *L'Esthétique de la langue française.* 1899.

Kahn, Gustave. Étude sur le vers libre, en tête de *Premiers Poèmes.* 1897.

Aubertin, C. *La Versification française et ses nouveaux théoriciens.* 1898.

Guillaume, J. *Le Vers français et les prosodies modernes.* 1898.

Vildrac, Charles. *Le Verlibrisme. Étude critique sur la forme poétique irrégulière.* 1902.

Bouchaud, P. de. *Considérations sur quelques écoles poétiques contemporaines et sur les tempéraments à apporter à certaines règles de la prosodie française.* 1903.

Dujardin, Édouard. « Le Vers libre », article dans le *Mercure de France*, 15 mars 1921.

Hytier, J. *Les Techniques modernes du vers français.* 1923.

Duhamel, Georges, et Vildrac, Charles. *Notes sur la technique poétique.* 1925.

B. CRITIQUE GÉNÉRALE

Huret, Jules. *Enquête sur l'évolution littéraire.* 1891.

Fouillée, A. *Le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive.* 1896.

Beaujon, G. *L'École symboliste; contribution à l'histoire de la poésie lyrique contemporaine.* 1900.

KAHN, GUSTAVE. *Symbolistes et décadents.* 1902.

VIÉLÉ-GRIFFIN, FRANCIS. *Notes sur la poésie* (1906). *Le Symbolisme français* (1908).

WILMOTTE, MAURICE. *L'Esthétique des symbolistes, études critiques sur la tradition littéraire en France.* 1909.

FLORIAN-PARMENTIER. *Histoire des lettres françaises de 1885 à 1914.* 1909.

BARRE, ANDRÉ. *Le Symbolisme, essai historique sur le mouvement poétique en France de 1885 à 1890,* avec une bibliographie de la poésie symboliste. 1911.

VISAN, TANCRÈDE DE. *L'Attitude du lyrisme contemporain.* 1911.

DUPUY, ERNEST. *Poètes et critiques.* 1913.

POIZAT, ALFRED. *Le Symbolisme, de Baudelaire à Claudel.* Nouv. éd., 1924.

FONSEGRIVE, GEORGES. *De Taine à Péguy; l'évolution des idées dans la France contemporaine.* 1917.

BALDENSPERGER, FERNAND. *L'Avant-guerre dans la littérature française, 1900–1914.* 1919.

EPSTEIN, J. *La Poésie d'aujourd'hui.* 1921.

VARILLON, PIERRE, et RAMBAUD, HENRI. *Enquête sur les maîtres de la jeune littérature,* suivie de lettres et de commentaires par Mme de Noailles, F. P. Alibert, Maurice Barrès. 1923.

RAYNAUD, ERNEST. *La Mêlée symboliste* (3 vol.). 1918, 1920, 1924.

CLOUARD, HENRI. *La Poésie française moderne, des romantiques à nos jours.* 1924.

MARTINO, PIERRE. *Parnasse et symbolisme, 1850–1900.* 1925.

MONTFORT, EUGÈNE. *Vingt-cinq ans de littérature française.* 1922 et les années suivantes.

C. SUR DIVERS POÈTES

VERLAINE, PAUL. *Les Poètes maudits:* Arthur Rimbaud, Stéphane Mallarmé, Pauvre Lélian (anagramme de Paul Verlaine). 1884.

FRANCE, ANATOLE. *La Vie littéraire:* Verlaine, vol. III; Mallarmé, vol. II; Moréas, vol. II, IV; Les Chansons du Chat Noir, vol. III. 1886–1891.

LEMAITRE, JULES. *Les Contemporains:* vol. V, Verlaine et les poètes « symbolistes » et « décadents » ; vol. VI, Le Chat Noir. 1885–1899.

Collection Girard. « Portraits du prochain siècle » : *Jules Laforgue* par F. FÉNÉON ; *Henri de Régnier* par C. MAUCLAIR ; *Francis Viélé-Griffin* par H. DE RÉGNIER ; *Albert Samain* par A. VALLETTE ; *Louis Le Cardonnel* par A. GERMAIN ; *Paul Fort* par P.-A. HIRSCH. 1894.

MOCKEL, ALBERT. *Propos de littérature:* Henri de Régnier, Viélé-Griffin. 1894.

WIZEWA, THÉODORE DE. *Nos Maîtres:* Jules Laforgue, Henri de Régnier. 1895.

COPPÉE, FRANÇOIS. *Mon Franc-parler:* A. Samain. 2e série, 1896.

GOURMONT, R. DE. *Le Livre des masques* (1896) : I, Verlaine, Rimbaud, Verhaeren, Mallarmé, Laforgue, Samain, Régnier, Viélé-Griffin ; II, Stuart Merrill, Jammes, Paul Fort. *La Culture des idées:* Mallarmé. *Promenades littéraires* (1904) : I, Verlaine, Laforgue, Verhaeren, Charles Guérin ; II (1906), Mme de Noailles.

VIGIÉ–LECOQ. *La Poésie contemporaine, 1887–1896:* Verlaine, Rimbaud, Verhaeren, Mallarmé, Gustave Kahn, Samain, Régnier, Viélé-Griffin, Stuart Merrill, Moréas, Le Cardonnel. 1897.

BRISSON, ADOLPHE. *La Comédie littéraire* (1895) : Verlaine. *Pointes sèches* (1898) : Mallarmé, Régnier.

MORICE, CHARLES. *La Littérature de tout à l'heure:* Mallarmé, Le Cardonnel. 1889.

THOMPSON, V. *French Poets: Being Appreciations of the Writers of Young France:* Verlaine, Verhaeren, Mallarmé, Viélé-Griffin, Samain, Régnier, Stuart Merrill, Paul Fort, F. Jammes. Boston, 1900.

SYMONS, ARTHUR. *The Symbolist Movement in Literature:* Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, Laforgue, Verhaeren. London, 1900.

BEAUNIER, ANDRÉ. *La Poésie nouvelle:* Rimbaud, G. Kahn, Laforgue, Verhaeren, Régnier, Viélé-Griffin, Paul Fort, F. Jammes, Stuart Merrill. 1902.

RETTÉ, ADOLPHE. *Aspects* (1897) : Rimbaud. *Le Symbolisme, anecdotes et souvenirs* (1903) : Verlaine, Mallarmé, Viélé-Griffin, S. Merrill, Le Cardonnel.

Le Cardonnel, Georges, et Vellay, Charles. *Littérature contemporaine: Opinions des écrivains de ce temps:* Verhaeren, Régnier, Viélé-Griffin, S. Merrill, Paul Fort, C. Guérin, F. Jammes. 1906.

Lowell, Amy. *Six French Poets:* Verhaeren, Samain, Rémy de Gourmont, Régnier, F. Jammes, Paul Fort. New York, 1915.

Escoube, Paul. *Préférences:* C. Guérin, Mallarmé, Laforgue, Verlaine. 1913.

Lasserre, Pierre. *Les Chapelles littéraires:* Claudel, Jammes, Péguy. 1920.

Nanteuil, Jacques. *L'Inquiétude religieuse et les poètes d'aujourd'hui:* Laforgue, Samain, C. Guérin, F. Jammes. 1925.

Kahn, Gustave. *Silhouettes littéraires:* Mallarmé, Verlaine et verlainiens de la première heure: Baudelaire. 1925.

D. MONOGRAPHIES

Verlaine

Lepelletier, Edmond. *Paul Verlaine, sa vie, son œuvre.* 1907.

Cazals, F. A., et Le Rouge, Gustave. *Les Derniers Jours de Paul Verlaine.* 1911.

Tournoux, G. A. *Bibliographie verlainienne.* 1912.

Delahaye, Ernest. *Documents relatifs à Verlaine* (1919). *Verlaine* (1919).

Donos, Paul Ch. *Verlaine intime.* 1898.

Strentz, Henri. *Paul Verlaine, son œuvre* (Collection critique: « Les Célébrités d'hier »). Sans date.

Aressy, Louis. *La Dernière Bohême.* 1922.

Martino, Pierre. *Verlaine* (1924). *Au cœur de Verlaine et de Rimbaud* (1925), contenant des documents inédits et un important poème inédit de Rimbaud.

Mallarmé

Mauclair, Camille. *Stéphane Mallarmé.* 1898.

Mockel, Albert. *Stéphane Mallarmé: Un Héros.* 1899.

Régnier, Henri de. « Stéphane Mallarmé », dans « Figures et caractères ». 1901.

Thibaudet, Albert. *La Poésie de Stéphane Mallarmé.* 1913.

Poizat, Alfred. « Stéphane Mallarmé », dans « Le Symbolisme ». Sans date.

Souda, Camille. « Essai sur l'hermétisme mallarméen » (*Le Bon Plaisir*, octobre 1925).

Rimbaud

Berrichon, Paterne. *Jean-Arthur Rimbaud, le poète* (1892). *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud* (1897). *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud* (1899).

Rimbaud, Isabelle. *Mon frère Arthur.* Écrit en 1892, publié en 1920.

Claudel, Paul. Préface de *Rimbaud, vers et prose.* Mercure de France, 1912.

Coulon, Marcel. *Le Problème de Rimbaud, poète maudit.* 1923.

Carré, Jean-Marie. « Les Souvenirs d'un ami de Rimbaud » (*Mercure de France*, 1er mai 1924).

Martino, Pierre. *Au cœur de Verlaine et de Rimbaud* (v. bibl. de Verlaine). 1925.

Carré, Jean-Marie. *La Vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud* (Collection « Le Roman des grandes existences »). 1926.

Jules Laforgue

Fénéon, Félix. *Jules Laforgue*, dans « Portraits du prochain siècle », de la collection Girard. 1894.

Mauclair, Camille. *Jules Laforgue*, avec une introduction de Mæterlinck. « Avertissement » aux *Œuvres complètes* de Jules Laforgue, dans les *Moralités légendaires* (1902).

Dufour, Médéric. *L'Esthétique de Jules Laforgue.* Sans date.

Ruchon, François. *Jules Laforgue: Sa Vie, son œuvre.* Genève, 1924.

Dussane, Madame. « Jules Laforgue » (*Divan*, novembre 1924), à propos du livre de M. Ruchon.

Cuisinier, Jeanne. *Jules Laforgue.* 1925.

Verhaeren

Mockel, Albert. *Un Poète de l'énergie: Émile Verhaeren.* 1895.

Raemaekers, Georges. *Émile Verhaeren: I, L'Homme du nord; II, L'Homme moderne.* Bruxelles, 1900.

Bazalgette, Léon. *Émile Verhaeren.* 1907.

Buisseret, Georges. *L'Évolution idéologique d'Émile Verhaeren.* 1910.

Zweig, Stefan. *Émile Verhaeren: Sa Vie, son œuvre* (traduit par Paul Morisse et Henri Chervet). 1910.

Bersaucourt, Émile de. *Émile Verhaeren, son œuvre* (Collection « Les Célébrités d'aujourd'hui »). 1924.

Goldstein, René. *Émile Verhaeren, la vie et l'œuvre, l'évolution des idées.* 1924.

Moréas

Maurras, Charles. *Jean Moréas.* 1891.

France, Anatole. *Jean Moréas,* dans « La Vie littéraire » (4e série). 1892.

Gourmont, Jean de. *Jean Moréas, biographie critique* (Collection « Les Célébrités d'aujourd'hui »). 1905.

Raynaud, Ernest. *Apothéose de Jean Moréas, poète français,* 1910.

Samain

Villette, Alfred. *Albert Samain,* dans « Portraits du prochain siècle », de la collection Girard. 1894.

Bocquet, Léon. *Albert Samain, sa vie, son œuvre.* 1905.

Bersaucourt, A. de. *Albert Samain* (Collection « Les Célébrités d'hier »). Sans date.

Bonneau, Georges. *Albert Samain, poète symboliste.* 1925.

Monval, Jean. « A. Samain et François Coppée » (*Correspondant,* 25 août 1925).

Régnier

Mauclair, Camille. *Henri de Régnier,* dans « Portraits du prochain siècle », de la collection Girard. 1894.

Léautaud, Paul. *Henri de Régnier, biographie.* 1904.
Gourmont, Jean de. *Henri de Régnier et son œuvre* (Collection « Les Hommes et les idées »). 1908.
Berton, Henri. *Henri de Régnier, le poète et le romancier.* 1910.
Honnert, Robert. *Henri de Régnier: Son Œuvre* (Collection « Les Célébrités d'aujourd'hui »). 1923.
Viguié, Pierre. « Sur Henri de Régnier » (*Mercure de France*, 15 juin 1924).

Viélé-Griffin

Régnier, Henri de. *Viélé-Griffin*, dans « Portraits du prochain siècle », de la collection Girard. 1894.
Gourmont, Jean de. *Littérature contemporaine: Viélé-Griffin*, 1903.
Hérold, A. F. « Notes sur la chevauchée d'Yeldis » (*Mercure de France*, juillet 1893).
Pierre et Paul Verlaine. *Francis Viélé-Griffin.* Sans date.
Visan, Tancrède de. *Viélé-Griffin, vers et prose.* 1905.
Cours, Jean de. Introduction à *Viélé-Griffin, choix de poèmes.* 1923.

Stuart Merrill

Degron, Henri. « Paysageries littéraires » (*La Plume*, 1er mai 1900).
Gourmont, Jean de. *Littérature contemporaine: Stuart Merrill.* 1905.
Régnier, Henri de. *Stuart Merrill* (Collection « Les Hommes d'aujourd'hui »). Sans date.
Henry, Marjorie Louise. *Stuart Merrill*, thèse soutenue en Sorbonne, 1927.

Paul Fort

Hirsch, Paul-Armand. *Paul Fort*, dans « Portraits du prochain siècle », de la collection Girard. 1894.
Masson, Georges-Armand. *Paul Fort: son œuvre* (Collection « Les Célébrités d'aujourd'hui »), sans date. Un certain nombre d'essais sur Paul Fort ont été recueillis dans un numéro spécial

de *La Province nouvelle*, Auxerre, septembre 1897. Les opinions d'une quarantaine d'écrivains contemporains sur l'œuvre de Paul Fort forment un Appendice à l'*Anthologie des ballades françaises* publiée par la Société du Mercure de France en 1921.

Francis Jammes

Pilon, Edmond. *Francis Jammes et le sentiment de la nature.* 1908.

Bersaucourt, Albert de. *Francis Jammes, poète chrétien* (Collection « Les Célébrités d'hier »), sans date. Voir aussi les *Mémoires* de F. Jammes (3 vol.), mentionnés dans la biographie du poète.

Charles Guérin

Krantz, Émile. *Un Décadent lorrain à Nancy.* 1894.

Bersaucourt, Albert de. *Charles Guérin*, avec une Préface par F. Jammes. 1912.

Viollis, J. *Charles Guérin.* 1909.

Nanteuil, Jacques. « Le Drame intérieur de Charles Guérin » (*Correspondant*, 10 juin 1924).

Madame de Noailles

Buffenoir, Hippolyte. *Grandes Dames contemporaines: La Comtesse de Noailles et ses poésies.* 1903.

Flat, Paul, dans *Nos Femmes de lettres.* 1908.

Masson, G. A. *La Comtesse de Noailles: Son Œuvre* (Collection « Les Célébrités d'aujourd'hui »), 1922. *Le Capitole*, nº de février 1924, est consacré en entier à Mme de Noailles.

Le Cardonnel

Germain, Alphonse. *Louis Le Cardonnel*, dans « Portraits du prochain siècle », de la collection Girard. 1894.

Delzant, Gabrielle. *Lettres, 1874–1903.* Publiées par Louis Loviot, 1906.

Schuré, Édouard, dans *Femmes inspiratrices et poètes annonciateurs*. 1908. Les dates données dans cet ouvrage ne sont pas toujours exactes.

Bersaucourt, Albert de. *Louis Le Cardonnel* (Collection « Les Célébrités d'hier »). Sans date.

Praviel, Armand. « Louis Le Cardonnel » (*Correspondant*, 10 février 1924).

Langevin, Eugène. « Louis Le Cardonnel » (*Mercure de France*, 1er janvier 1925).

Thérive, André. « La Poésie de Louis Le Cardonnel » (*Revue universelle*, 15 décembre 1924).

Lafargue, Marc. « Louis Le Cardonnel » (*La Muse française*, 10 janvier 1925).

Dornier, Charles. « Un Grand Poète : Louis Le Cardonnel » (*Revue des poètes*, 10 mai 1924).

Pize, Louis. La Poésie dans Louis Le Cardonnel (*Études*, 15 février 1925).

D'Hugues, Pierre. *Louis Le Cardonnel, poète mystique*. 1926.

Péguy

Suarès, André. *Péguy*. 1913.

Halévy, Daniel. *Charles Péguy et les cahiers de la quinzaine*. 1918.

Boudon, Victor. *Avec Charles Péguy de la Lorraine à la Marne, août-septembre 1914*, avec une préface de Maurice Barrès. 1916.

Johannet, René. Péguy, dans *Itinéraires d'intellectuels*. 1921.

Tharaud, J.-J. *Notre Cher Péguy*. 1926.

Claudel

Duhamel, Georges. *Paul Claudel, le philosophe, le poète, l'écrivain, le dramaturge*. 1913.

Tonquedec, Joseph de. *L'Œuvre de Paul Claudel*. 1917.

Truc, Gonzague. *Paul Claudel*. 1925.

Perrin, Saint-Marie. *Introduction à l'œuvre de Paul Claudel*, avec des textes. 1926.

Duhamel

Harvitt, Hélène. *Stories and Sketches by Georges Duhamel.* Boston, 1925.

Santelli, César. « Georges Duhamel » (*Mercure de France*, 15 août 1924).

Thérive, André. *Georges Duhamel* (Collection de « La Revue critique »). 1925.

Dubech, Lucien, dans *Les Chefs de file de la jeune génération:* M. Georges Duhamel. 1925.

Collins, J. « Georges Duhamel, Poet, Pacifist, and Physician » (*North American Review*, December, 1922).

Je suis d'avis qu'il ne faut pas trop expliquer les poèmes. Il en va de la poésie comme de la musique : si elle éveille en vous une pensée, prenez que cette pensée est celle de l'auteur. Et si, chez dix personnes différentes, elle évoque dix pensées différentes, il faut croire que ces dix interprétations sont possibles.

GEORGES DUHAMEL
(*Lettre inédite*)

CONTEMPORARY FRENCH LYRICS

LA POÉSIE FRANÇAISE DEPUIS 1885

L'année 1885 est une des dates capitales de l'histoire de la littérature française : en dépit du calendrier, c'est elle qui clôt le XIX^e^ siècle, non seulement en poésie, mais dans tous les autres champs de la pensée.

Il semble que la mort de Victor Hugo, survenue cette année-là, ait été voulue par le Destin pour que la disparition du grand poète marquât la fin de l'ère particulièrement féconde et variée dont il fut l' « écho sonore » sinon le « flambeau ». C'est le coup final porté au Romantisme officiel lentement sapé depuis trente-cinq ans par la réaction réaliste ; mais c'est aussi — curieux retour des choses ! — la fin de la période triomphale de ce réalisme à outrance qui prit successivement la forme du « positivisme » avec Auguste Comte, du « déterminisme » avec Taine, du « naturalisme » avec Émile Zola. Essentiellement scientifique, cette littérature ultra-réaliste n'admettait que les faits positifs et affectait de mépriser toute intuition, toute aspiration mystique, toute émotion ; elle avait produit d'une part l'œuvre magistrale d'un Taine, d'un Renan, sans parler de quelques puissants historiens, romanciers, dramaturges ; d'autre part, elle était tombée dans la boue des romans de Zola et de ses disciples. En poésie, elle avait abouti aux *Parnassiens* qui, depuis 1866, donnaient ces œuvres parfaites de forme, imprégnées de science, où, sauf chez Sully-Prudhomme et François Coppée, tout épanchement de l'âme est soigneusement réprimé.

Une telle littérature ne pouvait durer longtemps chez un peuple dont les tendances réalistes ne vont pas sans idéalisme et qui se fatigue aussi vite de l'absence totale de lyrisme que de l'excès de sentiment. La jeunesse de 1880 — celle qui était née aux environs de 1860 — ne put supporter tant de matérialisme ; étouffant dans l'atmosphère confinée où on l'enfermait, elle se révolta contre ces maîtres : Zola, Taine, Renan, dont les doctrines, en tuant l'âme, rétrécissaient l'univers.

Parmi les témoignages que nous avons du combat qu'elle soutint pour s'arracher à l'influence néfaste, deux sont particulièrement directs et expressifs. D'abord celui de Romain Rolland écrivant en 1896 :

> Combien nous avons souffert ! et tant d'autres avec nous, quand nous voyions s'amasser chaque jour autour de nous une atmosphère lourde... une pensée veule s'abandonnant au souffle du néant avec un sourire satisfait... Nous étions là, nous serrant l'un contre l'autre angoissés, respirant à peine... Ah ! nous avons passé de dures années ensemble. Ils ne se doutent pas, nos maîtres, des affres où notre jeunesse s'est débattue sous leur ombre !...[1]

Puis celui, plus récent, de M. Fortunat Strowski :

> Nul n'enseignait plus à écouter « l'âme » ; la culture de la sensibilité était négligée... Taine ne comprenait pas qu'un jeune homme voyageât pour le plaisir et se laissât prendre sans idée préconçue ni méthode à la douceur d'un pays et à la beauté de l'art... La religion... n'aboutissait qu'à un positivisme de plus.[2]

Heureusement l'auteur peut ajouter :

> Nous portions tous en nous, chacun selon sa mesure, un principe de vie et un besoin de liberté qui nous disputèrent victorieusement à nos professeurs, à notre éducation et au temps présent.

[1] Cité par M. Daniel Halévy dans *Charles Péguy et les Cahiers de la quinzaine*, p. 29–30 (Payot, 1919).

[2] Strowski : *Tableau de la littérature française au XIX^e siècle et au XX^e siècle*, p. 480 (Delaplane, 1924).

Si victorieusement que de leurs rangs allait sortir le philosophe dont la parole devait abattre tout ce matérialisme: Henri Bergson. Avec quelle force et quelle aisance il allait bientôt démontrer que la raison pure, livrée à ses seules ressources, est stérile et souvent malfaisante, que « la philosophie n'est qu'un retour conscient et réfléchi aux données de l'intuition ».

En attendant, les jeunes de 1880 avaient, pour les aider à prendre conscience de leurs aspirations, trois maîtres étrangers: Tolstoï, Dostoïevski et Ibsen, qu'ils lisaient avec ferveur, et le grand compatriote dont la voix n'était pas encore éteinte, Victor Hugo. Sollicité en 1872 de patronner une nouvelle revue littéraire, la *Renaissance*, il avait écrit dans son premier numéro, s'adressant aux poètes que groupait la revue:

> Courage, vous réussirez. Vous n'êtes pas seulement des talents. Vous êtes des consciences. C'est de cela que l'heure actuelle a besoin... Ce grand XIX^e^ siècle, momentanément interrompu,[1] doit reprendre et reprendra son œuvre, et son œuvre, c'est le progrès par l'idéal.

Ainsi, en plein triomphe du déterminisme, l'illustre vieillard proclamait la nécessité pour chacun d'être avant tout une conscience; ainsi à la science il opposait l'idéal. Ces mots, écrits lorsque l'art parnassien était encore à son apogée, s'adressaient à un groupe où, près de Sully-Prudhomme, de François Coppée, de Hérédia, figuraient Verlaine, Rimbaud et Stéphane Mallarmé, ceux-là mêmes qui allaient orienter la poésie dans des voies nouvelles, ceux de qui devaient se réclamer les novateurs.

Mais ces aînés, comme il arrive parfois, se trouvèrent d'abord noyés dans le flot désordonné de la réaction; les nouveaux venus commencèrent par les ignorer. Tout à leur

[1] Hugo fait ici allusion à la guerre franco-prussienne de 1870. — Cet article a été cité par Ernest Raynaud dans *La Mêlée symboliste*, vol. I.

ambition de saccager les « vieilleries », les jeunes se livraient aux pires extravagances. Vers 1880, et pendant une dizaine d'années, Paris assista à une extraordinaire éclosion de Cénacles et de Revues fondés à l'aventure, sans grand souci d'art, pour détruire plus que pour créer. Des cénacles, le plus actif et le plus fameux fut le cabaret artistique du *Chat Noir*, fondé à Montmartre par Rodolphe Salis, peintre, poète et journaliste, qui jusqu'à sa mort, en 1897, vit passer chez lui la fleur des poètes et des artistes. Parmi les revues qui pullulèrent (Rémy de Gourmont en a compté plus de cent, et il en a oublié quelques-unes), mentionnons : *La Nouvelle Rive Gauche* (1882), qui devint *Lutèce* en 1883 et qui, sous ce nom, ne vécut que trois ans ; fondée par Charles Morice, elle publia les premiers vers de Jules Laforgue ; *Le Scapin* ; la *Revue Wagnérienne*, fondée en 1885, qui devait plus tard faire place à la *Revue Indépendante* ; *La Vogue*, fondée en 1886 par Gustave Kahn, où parurent les premiers « vers libres » ; *La Wallonnie*, etc.

Ces diverses publications étaient si agressives et animées d'un esprit si anarchique à tous les points de vue que les critiques gémirent et crièrent à la décadence. Les jeunes libertaires, enchantés d'un si beau succès, se parèrent du nom qu'on leur jetait comme une insulte. « Jules Laforgue, dès le début de 1882, » dit M. P. Martino, « emploie ce mot pour caractériser, avec éloges, l'état d'esprit des jeunes. »[1] Le vocable fit fortune. En 1886, la revue *Le Décadent* lançait à grand fracas cette proclamation :

> Nés du surblaséisme d'une civilisation schopenhauéresque, les décadents ne sont pas une école littéraire. Leur mission n'est pas de fonder. Ils n'ont qu'à détruire, à tomber les vieilleries.

Cet état d'esprit, où M. Martino voit « la toute première manifestation de l'esprit symboliste », marque, pour nous en

[1] P. Martino : *Parnasse et Symbolisme* (1925).

tenir à la poésie, le début violent de la réaction contre les prétentions scientifiques, le pessimisme, la sécheresse des Parnassiens et leur froide splendeur. De ces milieux sans tendances littéraires bien nettes, mais dégoûtés de l'ambiance de l'époque et affichant leur dégoût avec cynisme, sortirent la plupart de ceux qui allaient proclamer une nouvelle doctrine d'art. Très rapidement, le mot *décadent* perdit son prestige; il fut remplacé par un vocable nouveau: *symboliste*, et le Symbolisme, à peine né, eut ses théoriciens, ses maîtres et d'intelligents et fervents adeptes.

Les maîtres furent Verlaine, Rimbaud, Mallarmé et, par-dessus ce trio, Baudelaire et Wagner.

En pleine période romantique, Baudelaire, ce grand isolé devenu le grand précurseur, avait écrit le fameux sonnet des *Correspondances*, dont nous ne citerons que les deux quatrains, source magique d'où trente ans plus tard le Symbolisme devait jaillir:

> La Nature est un temple où de vivants piliers
> Laissent parfois sortir de confuses paroles;
> L'homme y passe à travers des forêts de symboles
> Qui l'observent avec des regards familiers.
>
> Comme de longs échos qui de loin se confondent
> Dans une ténébreuse et profonde unité,
> Vaste comme la nuit et comme la clarté,
> Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Dans ce dernier vers, la pensée du poète rencontrait celle de Wagner, très à la mode à Paris depuis environ 1880, et dont la *Revue Wagnérienne* s'efforçait de populariser les théories. L'illustre musicien avait rêvé de détruire les barrières élevées entre les différents arts pour faire surgir *l'Art* total dans lequel peinture, sculpture, musique s'uniraient

pour réjouir ou émouvoir à la fois l'être humain tout entier et non plus seulement un de ses sens ou une de ses facultés.

Baudelaire et Wagner s'unissaient donc pour fournir aux jeunes auteurs un double but : réintégrer le mysticisme dans la littérature et incorporer à la poésie des moyens d'expression jusque-là réservés à d'autres arts, en faire non plus une parole articulée exprimant dans un rythme spécial des idées ou sentiments clairs et directs, mais une *musique* qui crée des états de sensibilité, qui suggère rêves, impressions, sensations de toute sorte et, comme la musique instrumentale, nous arrache au monde réel pour nous transporter dans un monde idéal.

Bientôt les enthousiastes adeptes trouvèrent plus près d'eux les autres maîtres qu'ils n'avaient pas su ou pu découvrir : Stéphane Mallarmé, encore inconnu malgré dix ans de travaux poétiques, Verlaine, que les circonstances de sa vie désordonnée avaient éloigné de Paris pendant douze ans, et Rimbaud, dont l'œuvre, sans Verlaine, serait peut-être restée toujours ignorée.

Subitement révélé en 1884 par une page admirative de J. K. Huysmans dans son roman *A rebours*, Mallarmé se vit du jour au lendemain assiégé dans son modeste logis de la rue de Rome où défilèrent chaque mardi, jusqu'en 1895, tous ceux qui vers cette époque commencèrent à se faire un nom en poésie. Il leur distribuait son enseignement, s'appliquant surtout à exciter l'imagination et la rêverie et faisant toujours dominer le souci musical. « Nous étions nourris de musique », dit M. Paul Valéry, un des fidèles de Mallarmé, « et nos têtes littéraires ne rêvaient que de tirer du langage presque les mêmes effets que les causes purement sonores produisaient sur nos êtres nerveux. »[1]

[1] Avant-propos de M. Paul Valéry au recueil de poèmes de M. Lucien Fabre : *La Connaissance de la déesse*, 1920. Cet avant-propos a été réimprimé dans le volume *Variété* de M. Paul Valéry, 1924.

C'est le même souci dominant qu'avait exprimé Verlaine dans son *Art poétique* :

De la musique avant toute chose.

Et, de même que Verlaine recommandait « la chanson indécise » et « quelque méprise » dans le choix des mots, Mallarmé enseignait à ses disciples que la poésie doit « (pareillement aux fugues, aux sonates) *refuser les matériaux naturels et*, comme brutale, *une pensée directe les ordonnant*, pour ne garder de rien que *la suggestion.* » « La contemplation des objets, » disait-il encore, « l'image s'envolant de rêveries suscitées par eux, sont le chant. Les Parnassiens, eux, prennent la chose entièrement et la montrent ; par là, ils manquent de mystère ; ils retirent aux esprits cette joie délicieuse de croire qu'ils créent. Nommer un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème qui est faite du bonheur de deviner peu à peu ; le suggérer, voilà le rêve. *C'est le parfait usage de ce mystère qui constitue le symbole* ; évoquer petit à petit un objet pour montrer un état d'âme, ou inversement, choisir un objet et en dégager un état d'âme par une série de déchiffrements... »[1]

Il faut méditer ce passage pour saisir la différence entre la poésie *symboliste* inaugurée en 1885 et la poésie *symbolique* chère aux bardes de toutes les époques. De cette dernière les exemples les plus typiques sont peut-être les fameux symboles de Vigny : *Moïse*, en qui il personnifie l'homme de génie, malheureux parce que solitaire ; *Le Loup*, symbole du stoïcisme dédaigneux ; Jésus, dans *Le Mont des oliviers*, symbole de l'humanité angoissée criant vers un Dieu sourd. Toute poésie, à ses heures, est symbolique ainsi ; elle enferme une idée dans une image logiquement développée. Le Symbolisme de 1885 est autre chose, et bien plus compliqué. De

[1] Stéphane Mallarmé : *Enquête sur l'évolution littéraire*, 1891.

toutes les définitions qu'on a essayé d'en donner, la meilleure, même après les explications de Mallarmé, semble celle de M. André Beaunier : « Représenter dans la réalité tout le définitif mystère qu'elle recouvre, tel est l'art du symbolisme... Le symbolisme est essentiellement la représentation du mystère »[1] ... précisons : *du mystère qu'enveloppent les choses* et que les non-initiés ne savent pas en dégager. Ses traits dominants sont la recherche avant tout des effets musicaux, la recherche (parfois excessive) de l'imprécision, le désir de *suggérer*, de faire rêver.

La même année où Mallarmé leur fut révélé, les jeunes poètes, grâce à Verlaine, connurent une partie de l'œuvre de Rimbaud, et celui-ci devint aussitôt pour eux un maître d'autant plus prestigieux qu'aux thèmes nouveaux qu'il leur apportait s'ajoutaient des découvertes prosodiques capables de bouleverser toute la versification.

Les novateurs, pour « tirer du langage les mêmes effets que des causes purement sonores », ne pouvaient se contenter du vers traditionnel, même brisé et libéré par les Romantiques, — pas même du vers libre de La Fontaine, qui n'était qu'une disposition irrégulière de vers parfaitement réguliers et pourvus de rimes. Il fallait créer un vers nouveau, qui rompît avec toute tradition et n'obéît à aucune autre règle que celle de l'harmonie secrète voulue par le poète. Le vers libre symboliste, ou vers polymorphe, est donc affranchi de toute règle : on n'y compte pas le nombre de syllabes, la césure est simple ou multiple et se place à volonté, l'hiatus est admis, rime ou assonance sont permises, non nécessaires.

Ces libertés ne suffisaient pas, malgré l'apparence, à constituer un rythme nouveau, et les poètes se faisaient quelque illusion sur l'originalité de leur découverte lorsqu'ils dé-

[1] *La Poésie nouvelle*, 1909.

finissaient le vers libre « un arrêt simultané de la pensée » (Gustave Kahn) ou, ce qui revient au même, « une unité de sens et une unité musicale » (Édouard Dujardin) [1]; par là ils définissaient aussi bien l'alexandrin classique. Il y a autant d'unité dans ces vers de Racine :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel... (*Athalie*)
Dans le fond des forêts allaient-ils se cacher? (*Phèdre*)
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur, (*Phèdre*)

que dans ceux-ci de M. Henri de Régnier :

Mon ivresse était morte avec la tâche faite. (*Le Vase*)
Sous les arbres en fleurs comme des bouquets de fiancées...
(*Scènes au crépuscule*)

et les poésies en vers libres ne sont pas moins pleines de coupures et de rejets que n'importe quel poème romantique ou classique. Si « l'unité » manque assurément à ces vers de Racine :

Que les temps sont changés! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour... (*Athalie*)
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé, (*Phèdre*)

elle ne manque pas moins à ceux-ci de M. Gustave Kahn :

Il fut le fils des assassins; lors une pierre
(*la marmaille jouait*) *lui creva la paupière* (*Le Vieux Mendiant*)

ou à ceux-ci de M. Henri de Régnier :

Un matin j'en trouvai trois à la fontaine
Dont l'une me parla. Elle était nue.
Elle me dit : Sculpte la pierre... (*Le Vase*)

[1] Article sur « Le Vers libre » dans le *Mercure de France*, 15 mars 1921. Cet article a été critiqué par M. Ernest Raynaud dans *La Mêlée symboliste*, vol. III.

En réalité, ce principe de « l'unité du vers » n'a été constamment observé par aucun poète d'aucun temps, mais il paraîtrait plutôt classique que vers-libriste puisque les classiques se défendaient l'enjambement.

La vraie nouveauté du vers libre, c'est que « nulle forme n'est plus considérée comme le moule nécessaire à l'expression de toute pensée poétique » (Viélé-Griffin), et que le vers « doit exister en lui-même par des allitérations de voyelles ou de consonnes parentes » et se grouper en strophes inégales de vers inégaux, chaque strophe étant « le développement par une phrase en vers d'un point complet de l'idée » (G. Kahn). En dehors de cela rien n'importe, pourvu que le rythme soit beau, la composition de la strophe harmonieuse, et que le poème produise l'effet d'une riche et souple orchestration.

A qui revient en France le parrainage du vers libre? Plusieurs poètes se le disputent, au premier rang desquels sont Gustave Kahn, son principal théoricien, et Marie Krysinska. Avant eux, en 1872, Arthur Rimbaud en avait fait, mais ils ne virent le jour qu'en 1886, par les soins de Verlaine. Leur influence fut secondée, peut-être dépassée au début, par celle de Walt Whitman, dont Jules Laforgue traduisit et publia des poèmes. L'emprise du grand poète américain s'établit vite sur les jeunes esprits français avides de nouveautés; dès qu'il leur fut révélé, ils le placèrent dans leur admiration auprès de l'autre Américain que, trente ans auparavant, Baudelaire avait mis à la mode: Edgar Allan Poe.

C'est dans *La Vogue* que parurent en 1886 les premiers poèmes en vers libres: *O Star of France* et *A Woman Waits for Me*[1] de Walt Whitman, traduits par Jules Laforgue; des poèmes de Jules Laforgue lui-même: *L'Hiver qui vient, La*

[1] Dans *Leaves of Grass.*

Légende des Cors [1]; de Rimbaud: *Marine, Mouvement* [2]; de Gustave Kahn: *Intermèdes* [3]; de Jean Moréas et Paul Adam: *Le Jubilé des Esprits illusoires*, et d'autres.

Pendant quelques années, les poètes employèrent de préférence cette forme souple et obéissante. Presque tous avaient commencé par écrire des vers parnassiens. Ils proclamèrent avec ivresse leur affranchissement et lâchèrent la bride à leur fantaisie. Quelques-uns d'entre eux, et Mallarmé le premier, allèrent parfois si loin dans le difficile maniement du « mystère » symboliste et dans les libertés nouvelles de la prosodie que tels de leurs poèmes sont des rébus impossibles à déchiffrer où l'on ne saurait dire quelle est la part de la sincérité, celle de la mystification ou de l'impuissance.

En dépit de ces outrances, les vrais poètes avaient opéré assez vivement la conquête des esprits. L'année 1891 fut, au dire d'Ernest Raynaud, « la date heureuse du symbolisme, sa phase héroïque ». L'école « a mené contre ses ennemis une offensive si vigoureuse qu'elle a culbuté les obstacles et déblayé les voies. Elle a ses organes à Paris: *La Plume*, *Le Mercure de France*, *La Revue Wagnérienne*, *La Cravache*. En province même, des revues bataillent pour elle... A l'étranger on s'en occupe... Un horizon illimité s'ouvre à ses espoirs... » [4] Le 3 février, on célèbre par un banquet de deux cents couverts, que préside Mallarmé, la récente apparition triomphale du *Pèlerin passionné* dont l'auteur, Jean Moréas, est un des chefs du mouvement symboliste, et Anatole France, alors critique littéraire du *Temps*, consacre au jeune poète un article plutôt sympathique.

[1] Publiés dans *Derniers Vers*.
[2] Publiés dans *Les Illuminations*.
[3] Publié dans *Les Palais Nomades*.
[4] *La Mêlée symboliste*, vol. II, chapitre I.

C'est pourtant l'année où une scission s'opère parmi les symbolistes. De concert avec le provençal Charles Maurras, et peut-être sous son influence, Jean Moréas en pleine apothéose se sépara de ses amis et, secondé par Maurice du Plessis, Raymond de la Tailhède et Ernest Raynaud, il fonda l'*École romane*, dont le nom seul marquait la volonté d'un retour à la tradition classique. Ces poètes trouvaient « illusoires » les libertés conquises, et les « effets » du vers libre « uniquement matériels » ; ils s'étaient rendu compte que ce vers risquait de devenir amorphe et ne pouvait se soutenir dans les sujets de longue haleine que si quelques alexandrins bien frappés venaient de loin en loin lui prêter leur solide armature.

Cette rupture éclatante n'affaiblit pas immédiatement le symbolisme, mais contribua à l'assagir. Charles Maurras était le critique de l'école. « Soucieux », dit Ernest Raynaud, « de restaurer le règne de l'intelligence, il luttait contre les empiètements de la sensibilité. » Celle-ci vit peu à peu son effervescence se calmer ; l'équilibre se rétablit entre elle et l'intelligence. Ceux mêmes qui avaient le plus fougueusement revendiqué les droits de la liberté et de la personnalité poétique contre la rigide discipline parnassienne évoluèrent à leur tour et revinrent vers le classicisme. En 1901, la nouvelle revue *L'Occident*, fondée par Adrien Mithouard et où devaient défiler jusqu'en 1914 les noms de MM. Viélé-Griffin, Paul Valéry, Francis Jammes, Paul Claudel, Louis Le Cardonnel, etc., déclarait :

> Ce groupement représente un *nouvel* état d'esprit, audacieux, indépendant, *rationnel* et constructif, qui prétend reconquérir sur le flottement des idées et sur les impressions dispersées d'aujourd'hui la sécurité positive que donne *une forte doctrine*.

D'autres affirmaient la même nécessité. Aussi les adversaires du symbolisme crurent-ils le temps venu de le proclamer « mort, mort et enterré ».

Il ne l'était pas. Ce qui était mort, c'était le vers-librisme. En 1905, M. Paul Fort faisait paraître le premier numéro d'une revue trimestrielle, *Vers et Prose*, en tête duquel M. Viélé-Griffin écrivait :

...la rénovation du sens esthétique qui se paracheva diversement entre 1885 et 1895 — la plus considérable depuis le romantisme — a fécondé toutes les branches de l'activité artistique et a nourri pour cinquante ans, peut-être, la cervelle contemporaine.

Cette affirmation n'était pas trop présomptueuse. Toute la poésie suivante fut, en effet, teintée par le Symbolisme, la néo-classique aussi bien que la néo-romantique. L'une et l'autre lui doivent un sens nouveau de la complexité du monde, des secrètes affinités entre l'âme humaine et l'univers sensible, des ressources du langage pour transposer musicalement le mystère du Cosmos. Elles lui doivent aussi d'avoir reconquis les valeurs spirituelles niées par le Positivisme. Car s'il est vrai que Francis Jammes, Louis Le Cardonnel, Charles Guérin opposent un art nouveau, fait de clarté et de sincérité, au « système des rêveries décomposées et des mélancolies hiératiques » [1] mises à la mode par le Symbolisme, il n'est pas moins vrai que les effusions chrétiennes des deux premiers, comme les effusions panthéistes de Paul Fort et les effusions païennes de Madame de Noailles, sont des résultats du puissant ébranlement que le Symbolisme a imprimé à la sensibilité et à l'intelligence contemporaines.

Aujourd'hui pourtant, en tant qu'école, il est fini. D'autres « ismes » ont régné et passé à leur tour, en si grand nombre qu'ils déconcertent l'historien de la littérature et ont fait dire à M. Florian-Parmentier que le début du XX^e^ siècle fut, en

[1] Henri Clouard : *La Poésie française moderne, des Romantiques à nos jours*, 1924.

poésie, « une période d'anarchie complète. » Nous ne mentionnerons que les plus importants : le *Naturisme*, créé par Saint-Georges de Bouhélier vers 1897 et qu'Ernest Raynaud appelle justement « un retour offensif du Naturalisme » ; l'*Unanimisme*, proclamé par Jules Romains en 1890, qui s'efforce à substituer la « conscience collective » à la conscience individuelle, le « groupe » à la personne ; le *Futurisme*, inventé en 1909 par l'Italien Marinetti, qui ne prétendait à rien moins qu'à « abolir radicalement le passé d'un trait de plume pour ne plus se préoccuper que du futur. » Ce « chambardement », annoncé dans un article du *Figaro* le 20 février, fit l'effet « d'une bonne farce pour l'époque du Carnaval » ; il était sans doute, comme le dit Ernest Raynaud,[1] la conclusion naturelle des outrances du Symbolisme, puisque celui-ci « avait proclamé par la voix de Gourmont que le crime capital, pour un écrivain, est la soumission aux règles et aux règlements. »

De ces tentatives, que n'appuyaient pas d'authentiques chefs-d'œuvre lyriques,[2] on ne s'occupe plus guère aujourd'hui. Si elles eurent en leur temps quelque importance, la grande cassure de la guerre et le nouvel état d'esprit qui en résulte la leur ont enlevée.

On s'étonnera peut-être en lisant ce recueil de l'absence de certains noms chers au public. Quelques-uns, que la tentation fut grande d'insérer, ont été écartés pour divers motifs. La poésie lyrique n'est chez Maurice Mæterlinck qu'un incident, et son génie s'exprime essentiellement sous la forme dramatique ; Maurice Magre, François Porché, Paul Géraldy sont surtout connus pour leur théâtre, et Anatole Le Braz pour ses délicieux *Contes* bretons. Georges Rodenbach, tout

[1] Dans *La Mêlée symboliste*, vol. III, p. 60.

[2] S. G. de Bouhélier et J. Romains sont surtout connus pour leurs drames.

grand poète qu'il est, ne peut pourtant pas rivaliser avec Verhaeren, qui représente comme lui l'apport du génie flamand dans les lettres françaises. Paul Valéry, après avoir donné de 1889 à 1895 des poèmes où se révélaient plus d'influences subies que de réelle originalité, s'est tu jusqu'en 1917; *La Jeune Parque*, par laquelle il rompit ce silence de près d'un quart de siècle, et les poèmes qui suivirent, ont été très loués par la critique, et l'Académie française vient d'ouvrir ses portes à leur auteur; mais, surtout si l'on considère que M. Valéry est un poète assez hermétique, cette vogue est trop récente pour qu'il ne paraisse pas préférable d'y résister pour l'instant. Guillaume Apollinaire semble avoir surtout conquis la notoriété par ses dons de mystificateur. Enfin Fernand Gregh, Mesdames Delarue-Mardrus et Hélène Picard, d'autres encore que tel lecteur pourra regretter de ne pas trouver ici, n'auraient pu y figurer qu'à condition d'enfler ce volume au delà des limites possibles.

Avec ces auteurs se ferme le cycle de poésie ouvert en 1885. De plus jeunes commencent déjà à se faire entendre; ils seront l'expression de la France qui se forge aujourd'hui dans le labeur, les inquiétudes et les espérances de l'après-guerre.

Entre eux et leurs aînés se place un poète trop jeune encore pour que son œuvre ne soit pas bien loin de son achèvement, mais dont les poésies déjà parues appartiennent à la période représentée dans ce livre. C'est Georges Duhamel. Ses *Élégies* et ses *Ballades*, en partie conçues et écrites durant la guerre, sont comme le chant douloureux de l'âme française au moment de la plus cruelle oppression qu'elle ait subie. Ajoutant leur note tendre et tragique aux accents de ces années où certains redécouvraient « l'âme », d'autres « l'inquiétude de Dieu », elles complètent la symphonie et lui donnent ses suprêmes accents.

PAUL VERLAINE

1844–1896

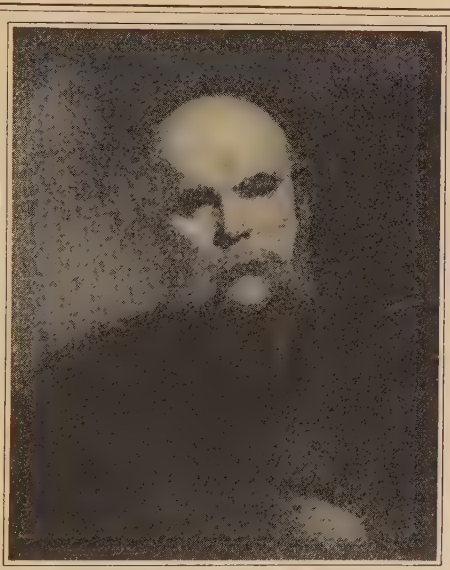
né le 30 mars à Metz, Moselle
mort le 8 janvier à Paris

Le « Pauvre Lélian », ainsi qu'il s'est désigné lui-même dans ses *Poètes maudits*, entra vivant dans la légende, mais une légende douloureuse où le scandale le disputait à la gloire tandis que sa vie misérable se traînait d'hôpitaux en taudis et en cabarets.

Il était né dans une famille de bourgeois aisés. Son père, capitaine du génie originaire des Ardennes, et sa mère, propriétaire terrienne du Pas-de-Calais, élevèrent avec tendresse ce fils unique et lui firent donner la meilleure instruction. Verlaine avait sept ans quand son père démissionna et alla avec sa famille s'installer à Paris. L'école terminée, l'enfant fut envoyé au lycée Condorcet, alors lycée Bonaparte, où il se montra bon élève. Puis il entra comme fonctionnaire à l'Hôtel-de-Ville, et rarement l'Hôtel-de-Ville eut un aussi mauvais employé. Au lieu d'expédier son travail, Verlaine rimait des sonnets ou se livrait, au Café, à de captivantes discussions sur la prosodie, tout en vidant force petits verres, car, pour son malheur, il prit tôt l'habitude des boissons fortes.

En 1870, dans un coup de passion il épousa une toute jeune fille, Mathilde Mauté de Fleurville, demi-sœur du compositeur Charles de Sivry. Le mariage eut lieu en août, la veille même de la déclaration de guerre.[1] L'année n'était pas achevée que déjà les amoureux avaient eu mainte occasion de regretter l'engagement pris pour la vie : Verlaine, très faible de caractère, n'avait pu tenir la promesse qu'il s'était faite à lui-même de ne plus boire ; des scènes pénibles, parfois violentes, marquaient ses tardives rentrées, le soir, à la maison. Ni la réputation déjà établie du poète, qui avait publié

[1] Entre la France et la Prusse.



Paul Verlaine

trois recueils de vers : *Poèmes saturniens*, *Fêtes galantes* et *La Bonne Chanson*, ni la naissance d'un fils ne semblaient pouvoir sauver le jeune ménage du désastre.

En octobre 1871, pris d'enthousiasme pour les vers qu'un adolescent inconnu lui avait envoyés du fond des Ardennes, Verlaine invita son correspondant à venir à Paris. Alors débarqua chez lui cet étrange gamin, Arthur Rimbaud, qui allait exercer sur sa vie la plus funeste influence, et cependant aider son génie à prendre conscience de lui-même. En juillet 1872, Verlaine s'enfuyait de Paris pour aller courir les aventures avec Rimbaud. Tour à tour en Belgique et en Angleterre, ils vécurent au jour le jour, des leçons de français qu'ils donnaient et des subsides que la mère de Verlaine, veuve depuis six ans, envoyait à l'enfant prodigue.

Bien qu'il fût de sept ans son aîné, Verlaine était complètement sous la domination de l'impérieux compagnon dont le génie le fascinait. Ensemble ils expérimentaient une théorie bizarre inventée par Rimbaud : le poète doit se donner des sensations inouïes à travers lesquelles il retrouvera « son état primitif de Fils du Soleil », dont il est déchu ; il doit « se faire *voyant* » ; mais à cela il ne peut arriver que par « un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens ».[1] Ce fut donc, des mois durant, « la fête aux Sept Péchés ».[2] Rimbaud y devait laisser son génie. En attendant, les querelles entre eux étaient fréquentes ; des brouilles et des départs coupèrent leur union, mais bientôt l'un revenait ou rappelait l'autre. Un jour enfin, Rimbaud, excédé de ce « pitoyable frère » nerveux et capricieux, trop facilement en proie au remords et qu'il ne pouvait hisser au niveau désiré, décida de le quitter définitivement et de rentrer en France. Verlaine, furieux, tira sur son ami deux coups de revolver dont l'un blessa légèrement le poignet de Rimbaud (juillet 1873). Traduit devant le tribunal de Bruxelles, où la scène s'était passée, le poète fut condamné à deux ans de prison ; il en fit quelques mois aux Carmes,[3] puis, sur sa demande, fut transféré à la prison cellulaire de Mons, ce qui entraînait une

[1] Lettre de Rimbaud à Ernest Delahaye, du 15 mai 1871, publiée dans la *Nouvelle Revue française* du I^er^ octobre 1912.

[2] Verlaine : Crimen Amoris, dans *Jadis et naguère*.

[3] Une des prisons de Bruxelles.

diminution de peine. Les deux poètes ne devaient plus se revoir. Mais leur brève et orageuse amitié avait amené dans les procédés littéraires de Verlaine un changement marqué. Dans les *Romances sans paroles*, écrites au cours de leur liaison, il se détourne résolument de la poétique du temps, il inaugure un lyrisme nouveau dont s'inspirera toute la génération suivante.

Un autre changement s'accomplit en lui durant son séjour à Mons. A travers ses écarts il était resté amoureux de sa femme et n'avait cessé d'implorer une réconciliation. Il reçut dans sa cellule la nouvelle que la jeune femme, à défaut du divorce qui n'existait pas alors en France, avait obtenu des tribunaux une séparation de corps. Son désespoir, aggravé par la solitude, fut sans limite. Un seul refuge lui restait ouvert, la religion; il s'y jeta. Avec un mélange de tendresse frémissante et d'effarement, il s'humilia aux pieds de Dieu, confessa son indignité et confia l'affaire de sa rédemption à « la sainte Vierge Marie » :

> Je ne veux plus aimer que ma mère Marie...
> Je ne veux plus penser qu'à ma mère Marie,
> Siège de la Sagesse et source des pardons...

Son plus beau volume, *Sagesse*, est le fruit de cette crise religieuse.

Sorti de prison en juillet 1875, il s'efforça pendant quelques années de tenir ses bonnes résolutions. Il se livra à l'enseignement, tour à tour en province et en Angleterre, ne faisant que de brefs et timides séjours à Paris. A deux reprises, pour fuir la capitale et ses tentations, il se plongea dans l'agriculture; mais ses essais de travail rustique furent désastreux. Il revint définitivement à Paris en 1885. Sa mère, dont toute la vie s'était consumée à aider, relever et consoler ce grand enfant, l'avait fidèlement suivi depuis son départ de Mons; bien qu'il ne restât presque rien de la fortune familiale, elle lui fit un intérieur respectable dans son extrême modestie. Quand elle mourut, au début de 1886, ce fut pour le poète la débâcle finale. La gloire allait venir, mais sans chasser la misère, ainsi qu'il s'en est amèrement plaint :

> C'est ce qu'on appelle la Gloire!
> — Avec le droit à la famine,
> A la grande misère noire...

Les critiques remplissaient leurs pages de son nom et les romanciers le fixaient en leurs œuvres sous des voiles transparents,[1] dans l'image conventionnelle qu'on se faisait de lui : demi-apôtre, demi-faune. En dépit ou à cause de cette dualité reconnue en lui, les jeunes le saluaient comme leur maître et l'élurent « prince des poètes » à la mort de Leconte de Lisle. Sa renommée avait passé les frontières : la Belgique, la Hollande, l'Angleterre l'appelaient pour qu'il leur dise son opinion sur la poésie française. Et cependant l'argent restait très rare chez lui ; ses dernières années, tourmentées par une cruelle ankylose rhumatismale du genou, se passèrent entre les divers hôpitaux de Paris et de misérables taudis parfois attenant à un cabaret, où ses admirateurs allaient lui porter leurs hommages.

Sa femme, profitant d'une loi nouvelle, avait fait convertir sa séparation en divorce et s'était remariée ; son fils, grandi loin de lui, ne le connaissait pas. Jusqu'au bout cette double plaie saigna dans le cœur tendre de Verlaine qui, naïf comme un enfant, prompt au repentir autant qu'au péché, ne pouvait comprendre qu'on ne lui pardonnât pas. Il était resté, lui, fidèle à l'ami si néfaste qui avait durement refusé de le revoir après sa sortie de prison et qui avait ensuite disparu sans laisser de trace. Il se fit le serviteur de sa renommée, signala son génie en lui consacrant un chapitre des *Poètes maudits* et, publiant tout ce qu'il avait gardé des vers de Rimbaud et tout ce qu'il en retrouvait dans sa mémoire, il révéla aux jeunes cet étonnant poète que tout de suite ils prirent pour maître. Rimbaud l'avait aidé à découvrir son vrai chemin en poésie ; en revanche, c'est lui qui fit entrer Rimbaud dans la gloire.

Cet initiateur, qui voulait la poésie uniquement « véridique et harmonieuse », avait commencé par être un Parnassien fort imbu des doctrines de l'école. Du moins son premier recueil, *Poèmes saturniens* (1866), le proclame :

> Ce qu'il nous faut, à nous les Suprêmes Poètes
> Qui vénérons les Dieux et qui n'y croyons pas...
> A nous qui ciselons les mots comme des coupes
> Et qui faisons des vers émus très froidement...

[1] Notamment Anatole France : Gestas dans *L'Étui de nacre*, 1892, et le poète Choulette dans *Le Lys rouge*, 1894. Voir à ce sujet le *Verlaine* de M. Pierre Martino, p. 140.

ce qu'il nous faut, dit-il, c'est la science, l'obstination et la volonté ; quant à l'inspiration, on s'en doit méfier, car

L'Art n'est pas d'éparpiller son âme.

Mais ses vers, malgré la contrainte qu'il prétend s'imposer, sont pleins d'une musique charmeuse très éloignée de la sévère harmonie parnassienne. Une subtile mélancolie les enveloppe ; déjà s'y glisse l'impair, qui deviendra son rythme préféré, et les coupes, les rejets hardis, le jeu capricieux et discret des allitérations composent un chant jusque-là inentendu. Son second recueil, *Fêtes galantes* (1869), est encore parnassien de forme, mais là aussi chante « le rossignol verlainien »[1] ; là aussi, dans la gaîté des couleurs, des fêtes rapides, des jolies scènes vivement enlevées se glissent cette fine tristesse, ce troublant mélange de volupté et de fraîcheur idyllique si caractéristiques de Verlaine. *La Bonne Chanson* (1870), le livre de ses fiançailles, est son premier recueil d'épanchements intimes ; elle offre pourtant peu de pièces de grande originalité.

A partir de la rencontre avec Rimbaud, il est visible que l'imagination et la sensibilité de Verlaine ont reçu une forte impulsion. De cette époque date sa nouvelle poétique, où s'affirme nettement ce qui jusque-là n'avait été que tendance irraisonnée. Il trouve des façons nouvelles de traiter la rime, il met en honneur les vers impairs et inaugure ceux de 13 et 14 syllabes ; il recherche les rythmes libres et brisés qui font du vers avant tout une musique, et l'imprécis, le *suggéré*, qui ouvre la porte au rêve ; sous cette forme libérée il ne vise à exprimer que des sentiments et des sensations très simples. Sans indiquer tous ses procédés, faciles du reste à découvrir dans ses œuvres, il formula les principes fondamentaux de sa doctrine dans un *Art poétique* écrit dans la prison de Mons en 1874, mais qu'il ne publia qu'en 1882 dans la revue *Paris-Moderne*, et qu'il recueillit ensuite dans *Jadis et naguère*. Les *Romances sans paroles* (1874), une grande partie de *Jadis et naguère* (1884), furent écrites pendant sa liaison avec Rimbaud. Au séjour en prison nous devons le beau livre de *Sagesse*, publié seulement en 1881, lors d'un passager retour à Paris, et plusieurs autres poèmes disséminés dans divers recueils qu'il ne fit paraître que plus tard.

[1] Henri Strentz, dans *Paul Verlaine, son œuvre*, 1925.

Assez vite sa ferveur religieuse se calma et le naturel revint au galop. Il était, ainsi qu'il l'a dit lui-même, « sensuel et platonique », mystique et païen. Ces deux tendances contradictoires, fondues en cette âme d'artiste, sont la cause profonde de son charme, et il avait raison de protester contre ceux qui prétendaient admirer son œuvre tout en méprisant sa personne :

> Ce Monsieur crut plaisant de me couper en deux :
> Le poète, très chic ; l'homme, une sale bête.
> Voyez-vous, ce Monsieur qui me coupait en deux!

Le titre *Parallèlement*, qu'il donna à un volume de vers paru en 1889, exprime cette dualité de sa nature et de son inspiration, symbolise les deux voies « parallèles », la pieuse et la païenne, sur lesquelles il cheminait à tour de rôle. La plus austère ne pouvait retenir longtemps un homme de volonté toujours chancelante ; bientôt il cessa de la fréquenter. Sur les treize volumes de poésie, dit M. Martino, « qui se suivirent à partir d'*Amour* (1888), on en peut compter trois qui sont d'intentions à peu près catholiques, et une dizaine tout donnés à l'exaltation de la chair. » Encore faut-il ajouter que les poèmes pieux contenus dans *Amour*, *Bonheur* et *Liturgies intimes* n'offrent que rarement des accents comparables à ceux de *Sagesse* ; le plus souvent ils font l'effet de simples exercices sur des thèmes religieux.

La prière formulée par Verlaine dans un de ses poèmes :

> Puisse un prêtre être là, Jésus, quand je mourrai [1]

ne fut pas exaucée. Emporté très rapidement par une congestion pulmonaire, il s'en alla sans secours, querellé et abandonné au dernier moment par une compagne brutale qui le laissa mourir absolument seul.

Parmi ses œuvres en prose notons : *Les Poètes maudits* (1884), les *Mémoires d'un veuf* (1886), *Mes Hôpitaux* (1891), *Mes Prisons* (1893), *Confessions* (1895). Sauf le premier, ces ouvrages n'ont guère qu'un intérêt biographique. On y a ajouté récemment (1922, 1923) deux volumes de *Correspondance*. Les *Œuvres complètes* de Verlaine sont éditées chez A. Messein.

[1] *Bonheur*, X.

LES SAGES D'AUTREFOIS

A Eugène Carrière

Les Sages d'autrefois, qui valaient bien ceux-ci,
Crurent, et c'est un point encor mal éclairci,
Lire au ciel les bonheurs ainsi que les désastres,
Et que chaque âme était liée à l'un des astres.
(On a beaucoup raillé, sans penser que souvent
Le rire est ridicule autant que décevant,
Cette explication du mystère nocturne.)
Or ceux-là qui sont nés sous le signe SATURNE,
Fauve planète chère aux nécromanciens,
Ont entre tous, d'après les grimoires anciens,
Bonne part de malheur et bonne part de bile.
L'Imagination, inquiète et débile,
Vient rendre nul en eux l'effort de la Raison.
Dans leurs veines, le sang, subtil comme un poison,
Brûlant comme une lave, et rare, coule et roule
En grésillant leur triste idéal qui s'écroule.
Tels les Saturniens doivent souffrir et tels
Mourir, — en admettant que nous soyons mortels, —
Leur plan de vie étant dessiné ligne à ligne
Par la logique d'une influence maligne.

Prologue des *Poèmes saturniens*

CHANSON D'AUTOMNE

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
  Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
  Et je pleure.

Et je m'en vais
Au vent mauvais
  Qui m'emporte
Deci, delà,
Pareil à la
  Feuille morte.

Poèmes saturniens

L'HEURE DU BERGER

La lune est rouge au brumeux horizon ;
Dans un brouillard qui danse, la prairie
S'endort fumeuse, et la grenouille crie
Par les joncs verts où circule un frisson ;

Les fleurs des eaux referment leurs corolles ;
Des peupliers profilent aux lointains,
Droits et serrés, leurs spectres incertains ;
Vers les buissons errent les lucioles ;

Les chats-huants s'éveillent, et sans bruit
Rament l'air noir avec leurs ailes lourdes,
Et le zénith s'emplit de lueurs sourdes.
Blanche, Vénus émerge, et c'est la nuit.

Poèmes saturniens

CLAIR DE LUNE

Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmant masques et bergamasques
Jouant du luth et dansant et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

Fêtes galantes

MANDOLINE

Les donneurs de sérénades
Et les belles écouteuses
Échangent des propos fades
Sous les ramures chanteuses.

C'est Tircis et c'est Aminte,
Et c'est l'éternel Clitandre,
Et c'est Damis qui pour mainte
Cruelle fait maint vers tendre.

Leurs courtes vestes de soie,
Leurs longues robes à queues,

Leur élégance, leur joie
Et leurs molles ombres bleues

Tourbillonnent dans l'extase
D'une lune rose et grise,
Et la mandoline jase
Parmi les frissons de brise.

Fêtes galantes

L'AMOUR PAR TERRE

Le vent de l'autre nuit a jeté bas l'Amour
Qui, dans le coin le plus mystérieux du parc,
Souriait en bandant malignement son arc,
Et dont l'aspect nous fit tant songer tout un jour!

Le vent de l'autre nuit l'a jeté bas! Le marbre
Au souffle du matin tournoie, épars. C'est triste
De voir le piédestal, où le nom de l'artiste
Se lit péniblement parmi l'ombre d'un arbre,

Oh! c'est triste de voir debout le piédestal
Tout seul! et des pensers mélancoliques vont
Et viennent dans mon rêve où le chagrin profond
Évoque un avenir solitaire et fatal.

Oh! c'est triste! — Et toi-même, est-ce pas? es touchée
D'un si dolent tableau, bien que ton œil frivole
S'amuse au papillon de pourpre et d'or qui vole
Au-dessus des débris dont l'allée est jonchée.

Fêtes galantes

PUISQUE L'AUBE GRANDIT

Puisque l'aube grandit, puisque voici l'aurore,
Puisque, après m'avoir fui longtemps, l'espoir veut bien
Revoler devers moi qui l'appelle et l'implore,
Puisque tout ce bonheur veut bien être le mien,

C'en est fait à présent des funestes pensées,
C'en est fait des mauvais rêves, ah! c'en est fait
Surtout de l'ironie et des lèvres pincées
Et des mots où l'esprit sans l'âme triomphait.

Arrière aussi les poings crispés et la colère
A propos des méchants et des sots rencontrés;
Arrière la rancune abominable! arrière
L'oubli qu'on cherche en des breuvages exécrés!

Car je veux, maintenant qu'un Être de lumière
A dans ma nuit profonde émis cette clarté
D'une amour à la fois immortelle et première,
De par la grâce, le sourire et la bonté,

Je veux, guidé par vous, beaux yeux aux flammes douces,
Par toi conduit, ô main où tremblera ma main,
Marcher droit, que ce soit par des sentiers de mousse
Ou que rocs et cailloux encombrent le chemin;

Oui, je veux marcher droit et calme dans la Vie,
Vers le but où le sort dirigera mes pas,
Sans violence, sans remords et sans envie:
Ce sera le devoir heureux aux gais combats.

Et comme, pour bercer les lenteurs de la route
Je chanterai des airs ingénus, je me dis
Qu'elle m'écoutera sans déplaisir sans doute ;
Et vraiment je ne veux pas d'autre Paradis.

La Bonne Chanson

*

LA LUNE BLANCHE

La lune blanche
Luit dans les bois ;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée...

O bien-aimée.

L'étang reflète,
Profond miroir,
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure...

Rêvons : c'est l'heure.

Un vaste et tendre
Apaisement
Semble descendre
Du firmament
Que l'astre irise...

C'est l'heure exquise.

La Bonne Chanson

IL PLEURE DANS MON CŒUR

Il pleut doucement sur la ville.
ARTHUR RIMBAUD

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville.
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur?

O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits!
Pour un cœur qui s'ennuie
O le chant de la pluie!

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi! nulle trahison?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine.

Romances sans paroles

GREEN

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches
Et puis voici mon cœur, qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches,
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée
Que le vent du matin vient glacer à mon front.

Souffrez que ma fatigue, à vos pieds reposée,
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête
Toute sonore encor de vos derniers baisers;
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

Romances sans paroles

A POOR YOUNG SHEPHERD

J'ai peur d'un baiser
Comme d'une abeille.
Je souffre et je veille
Sans me reposer:
J'ai peur d'un baiser!

Pourtant j'aime Kate
Et ses yeux jolis.
Elle est délicate,
Aux longs traits pâlis.
Oh! que j'aime Kate!

C'est Saint-Valentin!
Je dois et je n'ose
Lui dire au matin...
La terrible chose
Que Saint-Valentin!

Elle m'est promise,
Fort heureusement!
Mais quelle entreprise
Que d'être un amant
Près d'une promise!

J'ai peur d'un baiser
Comme d'une abeille.
Je souffre et je veille
Sans me reposer :
J'ai peur d'un baiser !

Romances sans paroles

ÉCOUTEZ LA CHANSON

Écoutez la chanson bien douce,
Qui ne pleure que pour vous plaire,
Elle est discrète, elle est légère :
Un frisson d'eau sur de la mousse !

La voix vous fut connue (et chère ?),
Mais à présent elle est voilée
Comme une veuve désolée,
Pourtant comme elle encore fière,

Et dans les longs plis de son voile
Qui palpite aux brises d'automne
Cache et montre au cœur qui s'étonne
La vérité comme une étoile.

Elle dit, la voix reconnue,
Que la bonté c'est notre vie,
Que de la haine et de l'envie
Rien ne reste, la mort venue.

Elle parle aussi de la gloire
D'être simple sans plus attendre,
Et de noces d'or et du tendre
Bonheur d'une paix sans victoire.

Accueillez la voix qui persiste
Dans son naïf épithalame.
Allez, rien n'est meilleur à l'âme
Que de faire une âme moins triste!

Elle est « en peine » et « de passage »,
L'âme qui souffre sans colère,
Et comme sa morale est claire!...
Écoutez la chanson bien sage.

Sagesse

LES CHÈRES MAINS

Les chères mains qui furent miennes,
Toutes petites, toutes belles,
Après ces reprises mortelles
Et toutes ces choses païennes,

Après les rades et les grèves,
Et les pays et les provinces,
Royales mieux qu'au temps des princes,
Les chères mains m'ouvrent les rêves.

Mains en songe, mains sur mon âme,
Sais-je, moi, ce que vous daignâtes,
Parmi ces rumeurs scélérates,
Dire à cette âme qui se pâme?

Ment-elle, ma vision chaste
D'affinité spirituelle,
De complicité maternelle,
D'affection étroite et vaste?

Remords si chers, peine très bonne,
Rêves bénits, mains consacrées,
O ces mains, ses mains vénérées,
Faites le geste qui pardonne!

Sagesse

ET J'AI REVU L'ENFANT UNIQUE

Et j'ai revu l'enfant unique : il m'a semblé
Que s'ouvrait dans mon cœur la dernière blessure,
Celle dont la douleur plus exquise m'assure
D'une mort désirable en un jour consolé.

La bonne flèche aiguë et sa fraîcheur qui dure!
En ces instants choisis elles ont éveillé
Les rêves un peu lourds du scrupule ennuyé,
Et tout mon sang chrétien chanta la Chanson pure.

J'entends encor, je vois encor. Loi du devoir
Si douce! Enfin, je sais ce qu'est entendre et voir,
J'entends, je vois toujours! Voix des bonnes pensées,

Innocence, avenir! Sage et silencieux,
Que je vais vous aimer, vous un instant pressées,
Belles petites mains qui fermerez nos yeux!

Sagesse

MON DIEU M'A DIT...

I

Mon Dieu m'a dit : — Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois
Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne,
Et mes pieds offensés que Madeleine baigne
De larmes, et mes bras douloureux sous le poids

De tes péchés, et mes mains! Et tu vois la croix,
Tu vois les clous, le fiel, l'éponge, et tout t'enseigne
A n'aimer, en ce monde amer où la chair règne,
Que ma Chair et mon Sang, ma parole et ma voix.

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort moi-même,
O mon frère en mon Père, ô mon fils en l'Esprit,
Et n'ai-je pas souffert, comme c'était écrit?

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême
Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits,
Lamentable ami qui me cherches où je suis?

II

J'ai répondu : — Seigneur, vous avez dit mon âme.
C'est vrai que je vous cherche et ne vous trouve pas.
Mais vous aimer! Voyez comme je suis en bas,
Vous dont l'amour toujours monte comme la flamme.

Vous, la source de paix que toute soif réclame,
Hélas! voyez un peu tous mes tristes combats!
Oserai-je adorer la trace de vos pas,
Sur ces genoux saignants d'un rampement infâme?

Et pourtant je vous cherche en longs tâtonnements,
Je voudrais que votre ombre au moins vêtît ma honte,
Mais vous n'avez pas d'ombre, ô vous dont l'amour monte,

O vous, fontaine calme, amère aux seuls amants
De leur damnation, ô vous toute lumière,
Sauf aux yeux dont un lourd baiser tient la paupière.

III

— Il faut m'aimer! Je suis l'universel Baiser,
Je suis cette paupière et je suis cette lèvre
Dont tu parles, ô cher malade, et cette fièvre
Qui t'agite, c'est moi toujours! Il faut oser

M'aimer! Oui, mon amour monte sans biaiser
Jusqu'où ne grimpe pas ton pauvre amour de chèvre,
Et t'emportera, comme un aigle vole un lièvre,
Vers des serpolets qu'un ciel cher vient arroser!

O ma nuit claire! ô tes yeux dans mon clair de lune!
O ce lit de lumière et d'eau parmi la brume!
Toute cette innocence et tout ce reposoir!

Aime-moi! Ces deux mots sont mes verbes suprêmes,
Car étant ton Dieu tout-puissant, je peux vouloir,
Mais je ne veux d'abord que pouvoir que tu m'aimes.

. . . . . .

VIII

— Ah! Seigneur, qu'ai-je? Hélas! me voici tout en larmes
D'une joie extraordinaire: votre voix
Me fait comme du bien et du mal à la fois,
Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.

Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes
D'un clairon pour des champs de bataille où je vois
Des anges bleus et blancs portés sur des pavois,
Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes.

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi.
Je suis indigne, mais je sais votre clémence.
Ah! quel effort, mais quelle ardeur! Et me voici

Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense
Brouille l'espoir que votre voix me révéla,
Et j'aspire en tremblant.

IX

— Pauvre âme, c'est cela!

Sagesse

JE SUIS VENU, CALME ORPHELIN

Je suis venu, calme orphelin,
Riche de mes seuls yeux tranquilles,
Vers les hommes des grandes villes:
Ils ne m'ont pas trouvé malin.

A vingt ans un trouble nouveau
Sous le nom d'amoureuses flammes
M'a fait trouver belles les femmes:
Elles ne m'ont pas trouvé beau.

Bien que sans patrie et sans roi
Et très brave ne l'étant guère,
J'ai voulu mourir à la guerre:
La mort n'a pas voulu de moi.

Suis-je né trop tôt ou trop tard?
Qu'est-ce que je fais en ce monde?
O vous tous, ma peine est profonde:
Priez pour le pauvre Gaspard.

Sagesse

LE CIEL EST, PAR-DESSUS LE TOIT

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme!
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

La cloche dans le ciel qu'on voit
Doucement tinte.
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.

Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse?

Sagesse

LE SON DU COR S'AFFLIGE

Le son du cor s'afflige vers les bois
D'une douleur on veut croire orpheline
Qui vient mourir au bas de la colline
Parmi la brise errant en courts abois.

L'âme du loup pleure dans cette voix
Qui monte avec le soleil qui décline
D'une agonie on veut croire câline
Et qui ravit et qui navre à la fois.

Pour faire mieux cette plainte assoupie,
La neige tombe à longs traits de charpie
A travers le couchant sanguinolent,

Et l'air a l'air d'être un soupir d'automne,
Tant il fait doux par ce soir monotone
Où se dorlote un paysage lent.

Sagesse

ART POÉTIQUE

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'ailles point
Choisir tes mots sans quelque méprise :
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles !

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la Couleur, rien que la nuance !
Oh ! la nuance seule fiance
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Fuis du plus loin la Pointe assassine,
L'Esprit cruel et le Rire impur,
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,
Et tout cet ail de basse cuisine !

Prends l'éloquence et tords-lui son cou!
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie,
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où?

Oh! qui dira les torts de la Rime?
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou,
Qui sonne creux et faux sous la lime?

De la musique encore et toujours!
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
Éparse au vent crispé du matin,
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature.

Jadis et naguère

A MADAME X...

EN LUI ENVOYANT UNE PENSÉE

Au temps où vous m'aimiez (bien sûr?)
Vous m'envoyâtes, fraîche éclose,
Une chère petite rose,
Frais emblème, message pur.

Elle disait en son langage
Les « serments du premier amour »:
Votre cœur à moi pour toujours
Et toutes les choses d'usage.

Trois ans sont passés. Nous voilà!
Mais moi j'ai gardé la mémoire
De votre rose, et c'est ma gloire
De penser encore à cela.

Hélas! si j'ai la souvenance,
Je n'ai plus la fleur, ni le cœur!
Elle est aux quatre vents, la fleur.
Le cœur? mais, voici que j'y pense,

Fut-il mien jamais? entre nous?
Moi, le mien bat toujours le même,
Il est toujours simple. Un emblème
A mon tour. Dites, voulez-vous

Que, tout pesé, je vous envoie,
Triste sélam, mais c'est ainsi,
Cette pauvre négresse-ci?
Elle n'est pas couleur de joie,

Mais elle est couleur de mon cœur;
Je l'ai cueillie à quelque fente
Du pavé captif que j'arpente
En ce lieu de juste douleur.

A-t-elle besoin d'autres preuves?
Acceptez-la pour le plaisir.
J'ai tant fait que de la cueillir,
Et c'est presque une fleur-des-veuves.

1873

UN VEUF PARLE

Je vois un groupe sur la mer,
Quelle mer ? Celle de mes larmes.
Mes yeux mouillés du vent amer
Dans cette nuit d'ombre et d'alarmes
Sont deux étoiles sur la mer.

C'est une toute jeune femme
Et son enfant déjà tout grand
Dans une barque où nul ne rame,
Sans mât ni voile, en plein courant...
Un jeune garçon, une femme !

En plein courant dans l'ouragan !
L'enfant se cramponne à sa mère
Qui ne sait plus où, non plus qu'en...,
Ni plus rien, et qui, folle, espère
En le courant, en l'ouragan.

Espérez en Dieu, pauvre folle,
Crois en notre Père, petit.
La tempête qui vous désole,
Mon cœur de là-haut vous prédit
Qu'elle va cesser, petit, folle !

Et paix au groupe sur la mer,
Sur cette mer de bonnes larmes !
Mes yeux joyeux dans le ciel clair,
Par cette nuit sans plus d'alarmes,
Sont deux bons anges sur la mer.

1873. *Amour*

RÉVERSIBILITÉS

Totus in maligno positus

Entends les pompes qui font
Le cri des chats.
Des sifflets viennent et vont
Comme en pourchas.
Ah, dans ces tristes décors
Les Déjàs sont les Encors!

O les vagues Angélus!
(Qui viennent d'où?)
Vois s'allumer les Saluts
Du fond d'un trou.
Ah, dans ces mornes séjours
Les Jamais sont les Toujours!

Quels rêves épouvantés,
Vous grands murs blancs!
Que de sanglots répétés,
Fous ou dolents!
Ah, dans ces piteux retraits
Les Toujours sont les Jamais!

Tu meurs doucereusement,
Obscurément,
Sans qu'on veille, ô cœur aimant,
Sans testament!
Ah, dans ces deuils sans rachats
Les Encors sont les Déjàs!

Parallèlement

A LA MANIÈRE DE PAUL VERLAINE

C'est à cause du clair de lune
Que j'assume ce masque nocturne
Et de Saturne penchant son urne
Et de ces lunes l'une après l'une.

Des romances sans paroles ont,
D'un accord discord ensemble et frais,
Agacé ce cœur fadasse exprès,
O le son, le frisson qu'elles ont!

Il n'est pas que vous n'ayez fait grâce
A quelqu'un qui vous jetait l'offense:
Or, moi, je pardonne à mon enfance
Revenant fardée et non sans grâce.

Je pardonne à ce mensonge-là
En faveur, en somme, du plaisir
Très banal drôlement qu'un loisir
Douloureux un peu m'inocula.

Parallèlement

L'ART TOUT D'ABORD...[1]

L'art tout d'abord doit être et paraître sincère
Et clair, absolument: c'est la loi nécessaire
Et dure, n'est-ce pas, les jeunes, mais la loi;
Car le public, non le premier venu, mais moi,
Mais mes pairs et moi, par exemple, vieux complices,
Nous, promoteurs de vos, de nos pauvres malices,
Nous autres qu'au besoin vous sauriez bien chercher,
Le vrai, le seul Public qu'il faille raccrocher,

[1] Fragment du poème XVIII dans *Bonheur*.

Le Public, pour user de ce mot ridicule,
Dorénavant il bat en retraite et recule
Devant vos trucs un peu trop niais d'aujourd'hui,
Tordu par le fou rire ou navré par l'ennui.
L'art, mes enfants, c'est d'être absolument soi-même :
Et qui m'aime me suive et qui me suit qu'il m'aime,
Et si personne n'aime et ne suit, allons seul
Mais traditionnel et soyons notre aïeul !
Obéissons au sang qui coule dans nos veines
Et qui ne peut broncher en conjectures vaines,
Flux de verve gauloise et flot d'aplomb romain
Avec, puisqu'un peu Franc, de bon limon germain.
Moyennant cette allure et par cette assurance
Il pourra bien germer des artistes en France.
Mais, plus de vos fioritures, bons petits,
Ni de ce pessimisme et ni du cliquetis
De ce ricanement comme d'armes faussées,
Et ni de ce scepticisme en sottes fusées ;
Autrement c'est la mort et je vous le prédis
De ma voix de bonhomme, encore un peu, Jadis.

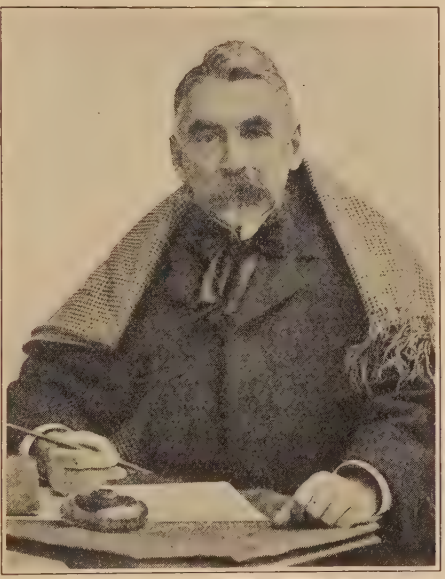
Bonheur

STÉPHANE MALLARMÉ

1842–1898

né à Paris le 8 mars
mort à Valvins, Seine-et-Oise, le 9 septembre

Professeur d'anglais de 1862 à 1892, Stéphane Mallarmé commença et poursuivit sa carrière dans divers lycées de province avant de pouvoir revenir à Paris, où il fut nommé au lycée Condorcet en 1873. Dès l'année suivante il collabora à diverses revues, où il publia, outre de remarquables traductions d'Edgar Allan Poe, quantité de ses propres poèmes, les uns en vers, les autres en prose. Il dînait souvent chez Victor Hugo, qui l'appelait son « cher poète impressionniste » ; il voyait tous les jours le peintre Manet, son meilleur ami, et les Parnassiens lui faisaient bon accueil. Malgré cela, il était resté ignoré lorsqu'en 1884 parut le roman de J. K. Huysmans, *A rebours*, dont le héros, Jean des Esseintes, exprimait son admiration pour le poète dédaigneux et raffiné dont l'*Hérodiade* le « subjuguait de même qu'un sortilège ». Cet hommage d'un écrivain très populaire parmi les lettrés tourna vers Mallarmé les yeux de la jeunesse poétique en quête d'un chef. Alors commencent les fameux « mardis » de la rue de Rome. Chaque semaine, autour du poète de nombreux disciples se groupent, charmés de sa cordiale conversation et de ses enseignements. Gustave Kahn, Jules Laforgue, Albert Mockel, Henri de Régnier, Francis Viélé-Griffin, un peu plus tard Paul Claudel, Stuart Merrill, Paul Valéry furent parmi les assidus de ces soirées. Il leur apprenait la valeur de la poésie intérieure, l'horreur des images directes, le secret d'établir entre les mots des rapports mystérieux pour créer de merveilleux prétextes à rêveries. Ses auditeurs voyaient en lui « le type absolu du poète » et l'admiraient jusque dans ses défauts les plus évidents : les contorsions parfois excessives de sa syntaxe, l'obscurité dans laquelle il se réfugiait lorsque le souffle poétique ou la puissance verbale lui manquaient.



Cliché Nadar

Stéphane Mallarmé

Vers 1895, il se retira dans sa petite maison de Valvins, près de Fontainebleau, comblé de gloire et toujours très entouré. A la mort de Verlaine, il hérita du titre de prince des poètes, qu'avait reçu le « pauvre Lélian ». Il mourut à Valvins après une courte maladie.

Ses œuvres les plus importantes, à part la traduction du *Corbeau* et d'autres poésies d'Edgar Allan Poe (1874), sont : *L'Après-midi d'un faune* (1876), églogue qui fut plus tard mise en musique par Claude Debussy ; *Hérodiade*, poème dialogué ; *Vers et prose*, où se trouve le poème intitulé « Prose pour des Esseintes », écrit en guise de remercîment à Huysmans pour son féerique parrainage. Une édition des *Poésies complètes* de Mallarmé a été refaite et publiée par Deman, à Bruxelles, en 1899. La librairie Gallimard, éditions de la *Nouvelle Revue française*, est maintenant en possession de ses œuvres.

BRISE MARINE

Poésies (Librairie Gallimard, éditions de la *Nouvelle Revue française*)

La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres.
Fuir! là-bas fuir! Je sens que les oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux!
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe
O nuits! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature!
Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs!
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles flots...
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots!

LES FENÊTRES

Poésies (Librairie Gallimard, éditions de la *Nouvelle Revue française*)

Las du triste hôpital, et de l'encens fétide
Qui monte en la blancheur banale des rideaux
Vers le grand crucifix ennuyé du mur vide,
Le moribond sournois y redresse un vieux dos,

Se traîne et va, moins pour chauffer sa pourriture
Que pour voir du soleil sur les pierres, coller
Les poils blancs et les os de la maigre figure
Aux fenêtres qu'un beau rayon clair veut hâler,

Et la bouche, fiévreuse et d'azur bleu vorace,
Telle, jeune, elle alla respirer son trésor,
Une peau virginale et de jadis ! encrasse
D'un long baiser amer les tièdes carreaux d'or.

Ivre, il vit, oubliant l'horreur des saintes huiles,
Les tisanes, l'horloge et le lit infligé,
La toux ; et quand le soir saigne parmi les tuiles,
Son œil, à l'horizon de lumière gorgé,

Voit des galères d'or, belles comme des cygnes,
Sur un fleuve de pourpre et de parfums dormir
En berçant l'éclair fauve et riche de leurs lignes
Dans un grand nonchaloir chargé de souvenir !

Ainsi, pris du dégoût de l'homme à l'âme dure
Vautré dans le bonheur, où ses seuls appétits
Mangent, et qui s'entête à chercher cette ordure
Pour l'offrir à la femme allaitant ses petits,

Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées
D'où l'on tourne l'épaule à la vie, et, béni,
Dans leur verre, lavé d'éternelles rosées,
Que dore le matin chaste de l'Infini

Je me mire et me vois ange! et je meurs, et j'aime
— Que la vitre soit l'art, soit la mysticité —
A renaître, portant mon rêve en diadème,
Au ciel antérieur où fleurit la Beauté!

Mais, hélas! Ici-bas est maître: sa hantise
Vient m'écœurer parfois jusqu'en cet abri sûr,
Et le vomissement impur de la Bêtise
Me force à me boucher le nez devant l'azur.

Est-il moyen, ô Moi qui connais l'amertume,
D'enfoncer le cristal par le monstre insulté
Et de m'enfuir, avec mes deux ailes sans plume
— Au risque de tomber pendant l'éternité?

L'AZUR

Poésies (Librairie Gallimard, éditions de la *Nouvelle Revue française*)

De l'éternel Azur la sereine ironie
Accable, belle indolemment comme les fleurs,
Le poète impuissant qui maudit son génie
A travers un désert stérile de Douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde
Avec l'intensité d'un remords atterrant,
Mon âme vide. Où fuir? Et quelle nuit hagarde
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant?

Brouillards, montez! Versez vos cendres monotones,
Avec de longs haillons de brume dans les cieux
Que noiera le marais livide des automnes,
Et bâtissez un grand plafond silencieux!

Et toi, sors des étangs léthéens et ramasse,
En t'en venant, la vase et les pâles roseaux,
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

Encor! que sans répit les tristes cheminées
Fument, et que de nuit une errante prison
Éteigne dans l'horreur de ses noires traînées
Le soleil se mourant jaunâtre à l'horizon!

— Le Ciel est mort. — Vers toi, j'accours! donne, ô matière,
L'oubli de l'Idéal cruel et du Péché
A ce martyr qui vient partager la litière
Où le bétail heureux des hommes est couché,

Car j'y veux, puisque enfin ma cervelle, vidée
Comme le pot de fard gisant au pied d'un mur,
N'a plus l'art d'attifer la sanglotante idée,
Lugubrement bâiller vers un trépas obscur...

En vain! l'Azur triomphe, et je l'entends qui chante
Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus
Nous faire peur avec sa victoire méchante,
Et du métal vivant sort en bleus angélus!

Il roule par la brume, ancien et traverse
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr;
Où fuir dans la révolte inutile et perverse?
Je suis hanté. L'Azur! L'Azur! L'Azur! L'Azur!

LE VIERGE, LE VIVACE ET LE BEL...

Poésies (Librairie Gallimard, éditions de la *Nouvelle Revue française*)

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui!

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
Magnifique, mais qui, sans espoir, se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le cygne.

LE TOMBEAU D'EDGAR POE

Poésies (Librairie Gallimard, éditions de la *Nouvelle Revue française*)

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,
Le Poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la mort triomphait dans cette voix étrange!

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

ARTHUR RIMBAUD

1854–1891

né le 20 octobre à Charleville, Ardennes
mort le 10 novembre à Marseille

Jean-Arthur Rimbaud est un de ces poètes comme on n'en rencontre pas deux dans l'histoire d'une littérature. « Prodigieusement rapide à naître », dit M. Marcel Coulon, « plus rapide encore à s'évanouir, Rimbaud, à quinze ans, est en possession de ses dons surnaturels, à seize ans il a produit ses plus beaux vers, à dix-huit il a terminé sa tâche. Quelques mois de l'existence d'un enfant ont suffi à composer une page des plus attirantes et durables de l'anthologie. » [1]

Il grandit dans un foyer brisé d'où le père, officier d'infanterie, s'était exclu lui-même, où la mère, demi-paysanne peu instruite, toute confite en dévotion, faisait peser sur ses filles et ses deux fils un despotisme trop dénué de tendresse. L'enfant miraculeusement doué souffrit de n'être pas compris, pas assez aimé, d'être constamment réprimé. Dans *Les Poètes de sept ans*, il a dit avec véhémence les révoltes qui le secouèrent et les « âcres hypocrisies » que l'éducation familiale développa en lui :

> Et la Mère, fermant le livre du Devoir,
> S'en allait satisfaite et très fière, sans voir,
> Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences,
> L'âme de son enfant livrée aux répugnances.
> Tout le jour, il suait d'obéissance...

Une soif inextinguible de liberté et d'aventure, accrue naturellement par le despotisme maternel, le pousse, en sa seizième année, à s'enfuir quatre fois. La première fois, parti pour Paris le 3 septembre 1870, sans argent et sans billet, il est cueilli par la

[1] *Le Problème de Rimbaud, poète maudit* (A. Gomès, Nîmes, 1923).

police à l'arrivée du train et ramené chez lui. La deuxième fois, il se rend à pied à Charleroi en Belgique, à travers la région envahie par l'armée prussienne,[1] pour demander de l'emploi à un directeur de journal; éconduit, il se livre avec délices au vagabondage jusqu'à ce que la gendarmerie le ramène à sa famille. Quelques mois plus tard, il s'échappe de nouveau et gagne Paris; mais, sans argent, sans asile, mourant de faim, il retourne à Charleville à pied, toujours à travers les difficultés d'un territoire envahi. Dès que la Commune éclate à Paris, irrésistiblement attiré, il repart, atteint la capitale et s'engage dans les « tirailleurs de la Révolution ». La Commune vaincue, le jeune révolté reprend une fois de plus, à pied, le chemin de Charleville.

C'est un peu plus tard, en septembre 1871, que, sans avoir jamais vu la mer, il écrivit le *Bateau ivre* et l'envoya à Verlaine avec quelques autres poésies. Séduit par cette musique étrange et troublante, où toutes les nostalgies de l'âme humaine s'exhalent avec une mystérieuse puissance de suggestion, Verlaine invita le jeune poète à venir à Paris. Rimbaud y séjourna, d'abord chez Verlaine, puis chez Théodore de Banville, puis à l'hôtel, rue Racine, d'octobre 1871 à juillet 1872. Présenté à Victor Hugo, fêté par les poètes qu'éblouissait son précoce génie, il ne tarda pas à se rendre insupportable à tous par ses manières de voyou. En 1872, enlevant Verlaine à son ménage, il partit avec lui pour la Belgique et l'Angleterre. Mais l'année suivante, de retour en Belgique, fatigué de son compagnon, il voulut le quitter et s'attira ainsi deux coups de revolver qui valurent à Verlaine deux ans de prison et à lui quelques jours d'hôpital. A peine hors de l'hôpital, il acheva *Une Saison en enfer*, hallucinante confession commencée au mois d'avril précédent, la fit publier chez Poot & C^ie^ à Bruxelles, et la porta chez lui lorsqu'en octobre il vint à Roche, propriété de famille près de Vouziers, où sa mère venait de s'installer. Peu de temps après, à la suite d'un court séjour à Paris, il jeta au feu tout ce qu'il possédait de l'édition, ainsi que tout ce qu'il avait écrit jusque-là, imprimé ou manuscrit.

[1] L'armée prussienne avait envahi la France au début de la guerre de 1870–1871, et entourait Mézières, sur l'autre rive de la Meuse, quand Rimbaud s'enfuit de Charleville.

© Les Archives photographiques d'art et d'histoire

Arthur Rimbaud

Dès lors, sans plus songer à la poésie, il se lance dans une vie d'aventures. Pendant huit ans, marcheur infatigable, il voyage en Angleterre, en Allemagne, en Italie, faisant toute sorte de métiers ; il s'engage en Espagne dans l'armée carliste ; un peu plus tard, en Hollande, dans des troupes néerlandaises qui partent pour Java. Après chacun de ces engagements, il déserte une fois la prime touchée et la nouveauté du pays épuisée. Du reste, il apprend en se jouant la langue de tous les pays où il passe et de quelques autres où il n'alla pas : à la fin de sa vie, il savait, outre le grec et le latin, toutes les langues de l'Europe, l'indoustani, l'arabe et des dialectes nègres. Après bien des randonnées et bien des avatars, il pénètre en Abyssinie, explore le pays jusqu'au golfe d'Aden et s'établit en 1881 à Harrar où, le premier de tous les Européens, il noue des relations avec le sultan Ménélick. Pendant les neuf années suivantes, il se livre avec succès aux négoces les plus divers.

Pas une fois le démon de la littérature ne le reprend. Celles de ses lettres qu'on a pu recueillir, et qui vont de 1878 à 1891, sont d'un commerçant tout absorbé par ses affaires, « simplement des relations d'aventures offertes avec négligence et une feinte bonhomie, touchant l'existence matérielle et la propriété pécuniaire, et des commissions ».[1]

Cependant, à Paris, Verlaine a exhumé dans ses *Poètes maudits* (1884) des poésies de Rimbaud dont il avait gardé des copies : *Voyelles*, *Oraison du soir*, *Les Assis*, *Les Effarés*, *Les Chercheuses de poux* et *Bateau ivre* ; en 1886, il a fait publier dans la revue *La Vogue*, sous le titre *Illuminations*, tout ce qu'il a pu recueillir de poèmes et de proses de l'ami en fuite ; et les lecteurs éblouis ne savent ce qu'il faut le plus admirer : ce sentiment intense de la nature, cette phénoménale imagination, cette ivresse de liberté, de découverte, ou ces harmonies nouvelles si riches et si variées. Les poètes se mettent à son école. Rimbaud est entré dans la gloire.

Il ne le sait pas, ou plutôt il ne veut pas le savoir. Il continue son négoce et se fait envoyer des livres de science, des manuels d'arts et métiers qui sont maintenant sa seule étude, comme la colonisation et le commerce sont sa seule préoccupation. En mars 1891, une tumeur au genou droit l'oblige à rentrer en France. Débarqué

[1] Paterne Berrichon : *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud.*

à Marseille au mois de mai, il ne peut aller plus loin, entre à l'hôpital de la Conception où on lui ampute la jambe. Après un semblant d'amélioration qui lui permet d'aller passer un mois à Roche, il revient, plus malade, accompagné de sa sœur Isabelle,[1] à l'hôpital de Marseille. Il y meurt le 10 novembre 1891 après d'atroces souffrances, dans des sentiments de piété, d'après ce que rapporte sa sœur, mais dans le désespoir de perdre la vie et le soleil et, ajoute son beau-frère Paterne Berrichon, « dans les affres surtout de ne pouvoir remuer, marcher, voyager ».[2]

Jusqu'à la fin il voulut ignorer qu'il avait été poète. Lorsqu'on lui parla de la publication de son œuvre il entra en grande colère, et jamais on n'y put faire allusion devant lui sans exciter son ire : « Absurde ! ridicule ! dégoûtant ! » disait-il. A son lit de mort il déclara à sa sœur : « Je ne pouvais pas continuer... c'était mal. »

Pourquoi tant de mépris pour une œuvre inégale, à coup sûr, mais de splendeur indiscutable, encore plus surprenante d'être sortie d'un cerveau de 16 à 19 ans, et qui, toute mutilée qu'elle soit, allait renouveler la sensibilité, l'imagination et le sens artistique de ses compatriotes ? Des polémiques se sont élevées sur ce problème troublant ; on s'est efforcé de pénétrer le secret d'une si exceptionnelle personnalité. M. Paul Claudel, qui nous dit avoir rencontré dans la *Saison en enfer* la source de sa foi, salue en Rimbaud une sorte de saint, un « mystique à l'état sauvage » [3] qui essaya en vain toute sa vie d'échapper à la voix de Dieu, et finalement s'y rendit sur son lit d'hôpital. Les passages ne manquent pas dans la *Saison en enfer* pour étayer ce point de vue. Mais bien plus nombreux sont ceux qui le contredisent : cris de révolte et d'orgueil,

[1] La plus jeune de la famille. Après la mort de Rimbaud, elle épousa Pierre Dufour, en littérature Paterne Berrichon ; elle mourut en 1920. Elle a écrit *Mon frère Arthur*, débordant d'enthousiasme et de dévouement fraternels, et *Dans les remous de la bataille*, récit de ce qu'elle a vu pendant la guerre de 1914–1918.

[2] Note finale ajoutée aux *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud* par Paterne Berrichon, qui les fit éditer.

[3] Dans sa Préface à *Rimbaud, vers et prose*, édité par le *Mercure de France*, 1918.

blasphèmes, affirmations qu'il est « païen », qu'il n'a jamais été chrétien ; et dans toute sa correspondance pendant les dix-huit années qui lui restent à vivre, on chercherait en vain l'expression d'une inquiétude religieuse ; à son lit de mort seulement, de toute évidence sous l'influence de sa sœur Isabelle, il se tourna vers Dieu, mais sans que fût diminué pour cela son regret de la terre. C'est donc beaucoup forcer les faits que d'attribuer sa rupture avec la poésie au désir soit de chercher Dieu, soit même d'échapper à sa voix trop pressante.

L'explication de M. Marcel Coulon est tout opposée à celle-là.[1] Rimbaud, qui de très bonne heure s'est rendu compte de sa supériorité intellectuelle, à 17 ans s'est mis en tête que, poète, il avait un rôle divin à remplir : guider « l'âme universelle » dans « la marche au progrès » ; recréer la poésie, la débarrasser de toutes entraves et, au moyen de cette poésie libérée, créer une nouvelle manière de voir et de sentir la réalité. Pour arriver à un tel résultat, le poète doit avant tout se faire le siège de sensations complexes et inouïes, grâce auxquelles il retrouvera « son état primitif de Fils du Soleil ». A cette haute ambition il n'atteindra que si, « voleur du feu », il peut « se faire *voyant* ». Mais comment « se faire *voyant* » ? Rimbaud a donné lui-même la réponse dans une lettre à son ami Ernest Delahaye, datée du 15 mai 1871 :[2] « par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens ». Ce dérèglement, dans lequel, on l'a vu, il entraîna Verlaine, et dont il n'apercevait pas les dangers, il l'a cherché par les moyens artificiels : alcool, opium, haschich, et, follement lancé à la poursuite de tous les inconnus, dans les anormalités de la pensée et des actes. De propos délibéré, comme en témoigne la *Saison en enfer*, il cultiva l'hallucination. « Ce fut d'abord une étude. J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable, je fixais des vertiges... — Je m'habituai à l'hallucination simple. Je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, un salon au

[1] Dans *Le Problème de Rimbaud, poète maudit*, publié par A. Gomès, Nîmes, 1923.

[2] Cette lettre, qui resta longtemps inédite, a été publiée dans la *Nouvelle Revue française* du Ier octobre, 1912.

fond d'un lac... Je devins un opéra fabuleux... — Je finis par trouver sacré le désordre de mon esprit... » Il semble que dans cet exercice il ait frisé la folie.[1] Quand il voulut se ressaisir, il avait tué son génie. « J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels », dit-il dans le dernier chapitre d'*Une Saison en enfer*, « eh bien! je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs! Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée! — Moi! moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre! » Et il ajoute avec angoisse : « Suis-je trompé? la charité serait-elle sœur de la mort pour moi? »

Est-ce par humiliation d'avoir échoué dans cette orgueilleuse et folle tentative de « se faire *voyant* », par honte des années de débauche dans lesquelles il sombra ou regret de s'être moralement suicidé, qu'il ne voulut rien laisser subsister de tout ce qu'il avait écrit?...[2] Peu importe : le résultat de sa funeste expérience est là, déplorable. Mais telle qu'elle subsiste, l'œuvre tronquée de l'adolescent peut nous donner une idée de cette splendide nature dévoyée. Malgré la catastrophe de ses dix-neuf ans, Rimbaud reste notre poète le plus étonnant et l'une des sources les plus merveilleuses où s'abreuvent les imaginations modernes.

SENSATION

Par les soirs d'été bleus j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds,
Je laisserai le vent baigner ma tête nue!

[1] Voir « Délires, II : Alchimie du verbe », pp. 294–295, éd. *Mercure de France*, 1918.

[2] Un article de M. Jean-Marie Carré, publié dans le *Mercure de France* du Ier mai 1924 et basé sur les souvenirs d'un ami de jeunesse de Rimbaud, M. Louis Pierquin, tend à réfuter une partie du livre de M. Coulon, mais sans attaquer ce qui touche aux exercices d'hallucination et aux efforts de Rimbaud pour « se faire *voyant* », et sans offrir de solution au problème. Cet article semble annoncer la prochaine publication intégrale des souvenirs de M. Pierquin sur Rimbaud, sa famille et son enfance.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien.
Mais l'amour infini me montera dans l'âme ;
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, — heureux comme avec une femme.

Premiers Vers (Mercure de France)

LE DORMEUR DU VAL

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent, où le soleil, de la montagne fière,
Luit ; c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort : il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme.
Nature, berce-le chaudement : il a froid !

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Premiers Vers (Mercure de France)

MA BOHÈME

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées.
Mon paletot aussi devenait idéal.
J'allais sous le soleil, Muse, et j'étais ton féal :
Oh là, là, que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou.

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied contre mon cœur!

Premiers Vers (Mercure de France)

BATEAU IVRE

Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par mes hâleurs:
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteurs de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,
Je courus! et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohus-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots

Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots.

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sûres,
L'eau verte pénétra ma coque de sapin
Et des taches de vin bleu et des vomissures
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors je me suis baigné dans le poème
De la mer infusé d'astres et latescent,
Dévorant les azurs verts où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend,

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires
Et rythmes lents sous les rutilements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que vos lyres,
Fermentent les rousseurs amères de l'amour!

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes,
Et les ressacs, et les courants; je sais le soir,
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.

J'ai vu le soleil bas taché d'horreurs mystiques,
Illuminant de longs figements violets;
Pareils à des acteurs de drames très antiques,
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets.

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur:
La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs.

J'ai suivi des mois pleins, pareille aux vacheries
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs.

J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères, aux peaux
D'hommes des arcs-en-ciel tendus comme des brides,
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux.

J'ai vu fermenter les marais, énormes nasses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan;
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,
Et les lointains vers les gouffres cataractant,

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises,
Échouages hideux au fond des golfes bruns
Où les serpents géants dévorés des punaises
Choient des arbres tordus avec de noirs parfums.

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.
Des écumes de fleurs ont béni mes dérades,
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,
La mer, dont le sanglot faisait mon roulis doux,
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes;
Et je restais ainsi qu'une femme à genoux,

Presqu'île ballottant sur mes bords les querelles
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds;
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles
Des noyés descendaient dormir à reculons.

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau,

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur,

Qui courais taché de lunules électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les Juillets faisaient crouler à coups de triques
Les cieux ultramarins aux ardents entonnoirs,

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues
Le rut des Béhémots et des Mælströms épais,
Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets.

J'ai vu des archipels sidéraux, et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :
Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré. Les aubes sont navrantes,
Toute lune est atroce et tout soleil amer.
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Oh, que ma quille éclate ! oh, que j'aille à la mer !

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où, vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons!

Premiers Vers (Mercure de France)

VOYELLES

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfe d'ombre; E, candeur des vapeurs et des tentes,
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles;
I, pourpre, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

O, suprême clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges:
— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux!

Illuminations (Mercure de France)

SILENCE

Entends comme brame
près des acacias,
en avril, la rame
viride du bois!

Dans sa vapeur nette,
vers Phœbé! tu vois
s'agiter la tête
de saints d'autrefois...

Loin des claires meules,
des caps, des beaux toits,
ces chers Anciens veulent
ce philtre sournois...

Or, ni fériale
ni astrale! n'est
la brume qu'exhale
ce nocturne effet.

Néanmoins ils restent
— Sicile, Allemagne, —
dans ce brouillard triste
et blêmi, justement!

Les Illuminations (Mercure de France)

LARME

Loin des oiseaux, des troupeaux, des villageoises,
Je buvais accroupi dans quelque bruyère
Entourée de tendres bois de noisetiers,
Par un brouillard d'après-midi tiède et vert.

Que pouvais-je boire dans cette jeune Oise,
Ormeaux sans voix, gazon sans fleurs, ciel couvert;
Que tirais-je à la gourde de colocase?
Quelque liqueur d'or, fade et qui fait suer.

Tel, j'eusse été mauvaise enseigne d'auberge.
Puis, l'ouragan changea le ciel jusqu'au soir.
Ce furent des pays noirs, des lacs, des perches,
Des colonnades sous la nuit bleue, des gares.

L'eau des bois se perdait sur des sables vierges,
Le vent, du ciel, jetait des glaçons aux mares...
Or! tel qu'un pêcheur d'or ou de coquillages,
Dire que je n'ai pas eu souci de boire!

Les Illuminations (Mercure de France)

MÉMOIRE

I

L'eau claire : comme le sel des larmes d'enfance ;
l'assaut au soleil des blancheurs des corps de femmes ;
la soie, en foule et de lys pur, des oriflammes
sous les murs dont quelque pucelle eut la défense ;

l'ébat des anges ; — non... le courant d'or en marche
meut ses bras, noirs et lourds et frais surtout, d'herbe. Elle,
sombre, ayant le ciel bleu pour ciel de lit, appelle
pour rideaux l'ombre de la colline et de l'arche.

III

Madame se tient trop debout dans la prairie
prochaine où neigent les fils du travail ; l'ombrelle
aux doigts ; foulant l'ombelle ; trop fière pour elle
des enfants lisant dans la verdure fleurie

leur livre de maroquin rouge! Hélas, Lui, comme
mille anges blancs qui se séparent sur la route,

s'éloigne par-delà la montagne! Elle, toute
froide, et noire, court! après le départ de l'homme!

Les Illuminations (Mercure de France)

MARINE

Les chars d'argent et de cuivre,
Les proues d'acier et d'argent,
Battent l'écume,
Soulèvent les souches des ronces.

Les courants de la lande,
Et les ornières immenses du reflux,
Filent circulairement vers l'est,
Vers les piliers de la forêt,
Vers les fûts de la jetée
Dont l'angle est heurté par des tourbillons de lumière.

Les Illuminations (Mercure de France)

MOUVEMENT

Le mouvement de lacet sur la berge des chutes du fleuve,
Le gouffre à l'étambot,
La célérité de la rampe,
L'énorme passade du courant
Mènent par les lumières inouïes
Et la nouveauté chimique
Les voyageurs entourés des trombes du val
Et du strom.

Ce sont les conquérants du monde
Cherchant la fortune chimique personnelle;
Le sport et le confort voyagent avec eux;

Ils emmènent l'éducation
Des races, des classes et des bêtes, sur ce vaisseau :
Repos et vertige
A la lumière diluvienne,
Aux terribles soirs d'étude.

Car de la causerie parmi les appareils, le sang, les fleurs, le feu, les bijoux,
Des comptes agités à ce bord fuyant,
On voit, — roulant comme une digue au delà de la route hydraulique motrice,
Monstrueux, s'éclairant sans fin, — leur stock d'études ;
Eux chassés dans l'extase harmonique
Et l'héroïsme de la découverte.

Aux accidents atmosphériques les plus surprenants,
Un couple de jeunesse s'isole sur l'arche,
— Est-ce ancienne sauvagerie qu'on pardonne ? —
Et chante et se poste.

Les Illuminations (Mercure de France)

PATIENCE

Aux branches claires des tilleuls
Meurt un maladif hallali.
Mais des chansons spirituelles
Voltigent partout les groseilles.
Que notre sang rie en nos veines,
Voici s'enchevêtrer les vignes.
Le ciel est joli comme un ange,
Azur et Onde communient.
Je sors ! Si un rayon me blesse,
Je succomberai sur la mousse.

Qu'on patiente et qu'on s'ennuie,
C'est si simple! ... Fi de ces peines.
Je veux que l'été dramatique
Me lie à son char de fortune,
Que par toi beaucoup, ô Nature,
— Ah moins nul et moins seul! je meure.
Au lieu que les bergers, c'est drôle,
Meurent à peu près par le monde.

Je veux bien que les Saisons m'usent.
A Toi, Nature! je me rends,
Et ma faim et toute ma soif;
Et s'il te plaît, nourris, abreuve.
Rien de rien ne m'illusionne:
C'est rire aux parents qu'au soleil;
Mais moi je ne veux rire à rien
Et libre soit cette infortune.

Les Illuminations (Mercure de France)

AUBE

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombre ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes; et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà rempli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall qui s'échevela à travers les sapins: à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. A la

grand'ville, elle fuyait parmi les clochers et les dômes; et, courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil, il était midi.

Les Illuminations (Mercure de France)

JULES LAFORGUE

1860–1887

né le 16 août à Montevideo, Uruguay
mort le 20 août à Paris

Jules Laforgue, qui mourut à 27 ans et dont l'œuvre se réduit pour le moment à cinq volumes, est déjà considéré par le public lettré comme « un futur classique français » dont la perte prématurée « restera irréparable dans nos lettres contemporaines ».[1] Sa vie si courte fut, par surcroît, malheureuse. Né à Montevideo où son père, originaire de Tarbes (Hautes-Pyrénées), était instituteur, il fut amené en France à l'âge de huit ans et placé avec son frère au lycée de Tarbes. Il y resta jusqu'à sa seizième année. Alors ses parents, revenus en France, s'installèrent à Paris, et l'enfant acheva ses études au lycée Fontanes, aujourd'hui Condorcet. Au sortir du lycée, il se lia avec Gustave Kahn et collabora à diverses revues. Sa famille retournée dans le Midi, il connut à Paris la double amertume de la misère et de la solitude, dont il souffrit d'autant plus que, sous un air froid et ironique, il était très tendre et particulièrement sensible aux affections familiales. « Deux ans de solitude dans les bibliothèques », lit-on dans ses *Mélanges Posthumes*, « sans amour, sans amis, la peur de la mort. Des nuits à méditer dans une atmosphère de Sinaï. » Et, à la date du 8 septembre 1881 : « Hier dimanche, je me suis tellement ennuyé, j'avais le cœur si serré de mon isolement dans les foules se promenant, que cela devenait pour moi une sorte de jouissance d'artiste. » Dans le poème *Dimanches* donné plus loin, on verra ce que l'artiste a tiré de ces cruelles journées de nostalgie. Est-ce vers cette époque qu'il faut placer le roman d'amour, resté

[1] Henri Clouard : *La Poésie française moderne*, 1924.

inachevé, dont il a fixé le mélancolique souvenir dans ces vers du *Solo de lune* :

> Nous nous aimions comme deux fous,
> On s'est quitté sans en parler...
> Ses yeux disaient : « Comprenez-vous?
> Pourquoi ne comprenez-vous pas?... » (*Derniers Vers*)

Rien dans sa discrète confidence ne permet de situer l'époque ni les circonstances de cette aventure sentimentale ; mais tout porte à croire qu'elle a précédé celles, à peine moins mystérieuses, que Laforgue eut en Allemagne et que M. François Ruchon rapporte dans son étude si fouillée sur la vie et l'œuvre du poète.[1]

Il partit, en effet, pour l'Allemagne en novembre 1881 ; les efforts de M. Paul Bourget et de M. Charles Ephrussi, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts* et dont Laforgue fut le secrétaire, lui avaient obtenu un poste de lecteur auprès de l'impératrice Augusta, grand'mère de Guillaume II. Il resta à Berlin jusqu'en septembre 1886. Ses fiançailles avec une jeune Anglaise, Miss Leah Lee, l'obligèrent à renoncer à ses fonctions, car l'impératrice n'admettait pas autour d'elle de gens mariés, et d'autre part Miss Lee, très délicate de santé, ne pouvait supporter le climat de Berlin. Ils se marièrent à Londres le 31 décembre 1886. Moins d'un an après, Laforgue mourait des suites d'un refroidissement non soigné qui dégénéra en phtisie, et sa femme le suivit au tombeau à huit mois d'intervalle.

Cette triste vie fut enrichie par l'étude et la méditation, mais assombrie encore par la perte de la foi religieuse, qui le laissa désemparé, « un pessimiste mystique », dit-il lui-même. Il s'était familiarisé avec la science, avait fait le tour de toutes les philosophies et de toutes les littératures. Son esprit clair, avide à la fois de faits positifs et de pensée abstraite, se plaisait à jouer avec ce vaste butin. Mais le goût de la spiritualité, qu'il avait gardé dans le naufrage de sa foi, aboutit à une sorte d' « angoisse métaphysique » qui imprègne toute son œuvre. Sensible et imaginatif autant qu'ironique, il ne peut pas prendre son parti de l'ignorance qui est

[1] François Ruchon : *Jules Laforgue, sa vie, son œuvre*, éd. Albert Ciana, Genève, 1924.

notre lot ni du néant qu'il voit au bout de toute existence. Avec cela, il a la passion de la vie intérieure, du repliement sur soi, de l'introspection :

> Moi, je suis le grand Chevalier de l'Analyse,
> Qu'on se le dise!

Mais entre tous les systèmes philosophiques, il a choisi de faire sien celui de Hartmann, la philosophie de l'Inconscient : tout sort de l'Inconscient, le principe de tout est inconscient. Quand il veut analyser son *moi*, celui-ci se perd, se dissout dans les profondeurs de l'Inconscient, et Laforgue finit par ne plus croire à sa réalité. La tristesse pénétrante qui se dégage de ses poèmes vient en partie de la déception sentimentale dont témoignent *Dimanches* et *Solo de lune*, en partie de la détresse causée par cette fuite constante des réalités psychiques et autres, et par l'impression de solitude irrémédiable, éternelle, qui l'accompagne.

Il a exprimé cette angoisse dans un langage jusque-là inentendu, très éloigné du lyrisme conventionnel dont il avait horreur, que ce lyrisme soit romantique ou symboliste. Comme le remarque M. Camille Mauclair, il est « trop hautement original pour être inféodé à aucun mouvement » ; son « union d'ironie et de douleur, la clarté de sa sensibilité », sont très loin des vagues harmonies fondantes chères aux Symbolistes.

Tenant à renoncer à tous les clichés, quels qu'ils soient, du langage poétique et à n'écrire que des vers pleinement expressifs, il a créé sa forme à lui et, très spontanément, avec une merveilleuse fantaisie, il a inventé son style à mesure que se présentaient les idées. Ainsi en est-il venu tout naturellement au vers libre, mais un vers libre sans recherche d'allitérations, de musique savante et autres gentillesses, absolument franc, vif et frémissant d'idées.

Souvent, il fait dévier les mots de leur sens ordinaire pour les renouveler. Il crée ainsi des expressions qui sont restées : « Ah! que la vie est *quotidienne*! »... « ton piano, si *natal* maintenant... » ; ou bien il en invente : « une cloche *angéluse* ». Par horreur du lyrisme connu, il a parfois recours au parler populaire, vulgaire même, et ne recule pas devant des mots et des images qui font plisser de dégoût les lèvres des lecteurs délicats : « ces très *goujates*

gens... ; l'autan effiloche les *savates* que le Temps se tricote... ; un soleil blanc *comme un crachat d'estaminet...* ; l'homme, ce *pou rêveur...* »

La même horreur du lyrisme trop rebattu le fait, lorsqu'il se surprend à devenir sentimental ou poétique, briser tout à coup son élan par une réflexion ironique, une moquerie à l'égard de lui-même :

> M'est avis qu'il est l'heure
> De renaître moqueur...

et la fin de *Dimanches*.

Tout cela forme un ensemble puissant, très riche d'idées et de sentiments, très riche de douleur aussi, avec des oasis formés par de brillantes et comiques fantaisies, et une forme toujours en création, d'une nouveauté et d'une originalité savoureuses.

Quand Laforgue mourut, la plus grande partie de son œuvre était inédite. Déchiffrés, classés et recopiés par des amis fidèles, les plus achevés de ses inédits furent publiés dans diverses revues ; puis une édition définitive de l'œuvre, confiée à M. Camille Mauclair, fut entreprise par le *Mercure de France* en 1913. Elle forme actuellement cinq volumes. Dans le premier, *Poésies*, se trouve tout ce qui, dans ses vers, a une forme assez complète pour qu'on puisse le présenter au lecteur. Le livre comprend : *Le Sanglot de la terre*, dont bien des poésies ne sont que simples ébauches, et qui retrace l'état d'esprit de Laforgue de 1878 à 1881 ; les *Complaintes*, qu'il fit lui-même publier en 1885 et qui furent « son début dans la littérature » (F. Ruchon) ; *L'Imitation de Notre-Dame la lune* ; *Le Concile féerique* ; *Fleurs de bonne volonté* ; *Derniers Vers*. De l'avis de M. François Ruchon, les *Complaintes* sont, comme *Le Sanglot de la terre*, « la floraison poétique » de « ces années douloureuses » auxquelles il « doit en grande partie sa conception pessimiste et idéaliste du monde ».[1] Le second volume comprend les *Moralités légendaires*, six contes en prose ; puis viennent les *Mélanges posthumes*, avec un choix de lettres à quelques amis et à sa sœur, et deux volumes de *Lettres* : I (1881–1882), II (1883–1887), annotés par M. G. Jean-Aubry.

[1] François Ruchon : *Jules Laforgue, sa vie, son œuvre*, éd. Albert Ciana, Genève, 1924.

SOIR DE CARNAVAL

Paris chahute au gaz. L'horloge comme un glas
Sonne une heure. Chantez! dansez! la vie est brève,
Tout est vain, — et, là-haut, voyez, la lune rêve
Aussi froide qu'au temps où l'homme n'était pas.

Ah! quel destin banal! Tout miroite et puis passe,
Nous leurrant d'infini par le Vrai, par l'Amour;
Et nous irons ainsi jusqu'à ce qu'à son tour
La terre crève aux cieux, sans laisser nulle trace.

Où réveiller l'écho de tous ces cris, ces pleurs,
Ces fanfares d'orgueil que l'histoire nous nomme,
Babylone, Memphis, Bénarès, Thèbes, Rome,
Ruines où le vent sème aujourd'hui des fleurs?

Et moi, combien de jours me reste-t-il à vivre?
Et je me jette à terre, et je crie et frémis,
Devant les siècles d'or pour jamais endormis
Dans le néant sans cœur dont nul Dieu ne délivre!

Et voici que j'entends, dans la paix de la nuit,
Un pas sonore, un chant mélancolique et bête
D'ouvrier ivre-mort qui revient de la fête
Et regagne au hasard quelque ignoble réduit.

Oh! la vie est trop triste, incurablement triste!
Aux fêtes d'ici-bas j'ai toujours sangloté:
« Vanité, vanité, tout n'est que vanité! »
— Puis je songeais: où sont les cendres du Psalmiste?

Poésies: « Le Sanglot de la terre » (Mercure de France)

FARCE ÉPHÉMÈRE

Non! avec ses Babels, ses sanglots, ses fiertés,
L'Homme, ce pou rêveur d'un piètre mondicule,
Quand on y pense bien est par trop ridicule,
Et je reviens aux mots tant de fois médités.

Songez! depuis des flots sans fin d'éternités,
Cet azur, qui toujours en tous les sens recule,
De troupeaux de soleils à tout jamais pullule,
Chacun d'eux conduisant des mondes habités...

Mais non! n'en parlons plus! c'est vraiment trop risible!
Et j'ai montré le poing à l'azur insensible!
Qui m'avait donc grisé de tant d'espoirs menteurs?

Éternité! pardon. Je le vois, notre terre
N'est, dans l'universel hosannah des splendeurs,
Qu'un atome où se joue une farce éphémère.

Poésies: « Le Sanglot de la terre » (Mercure de France)

APOTHÉOSE

En tous sens, à jamais, le silence fourmille
De grappes d'astres d'or mêlant leurs tournoiements.
On dirait des jardins sablés de diamants,
Mais chacun, morne et très solitaire, scintille.

Or, là-bas, dans ce coin inconnu, qui pétille
D'un sillon de rubis mélancoliquement,
Tremblote une étincelle au doux clignotement:
Patriarche éclaireur conduisant sa famille.

Sa famille : un essaim de globes lourds flétris.
Et sur l'un, c'est la terre, un point jaune, Paris,
Où, pendue, une lampe, un pauvre fou qui veille :

Dans l'ordre universel, frêle, unique merveille.
Il en est le miroir d'un jour et le connaît.
Il en rêve longtemps, puis en fait un sonnet.

Poésies : « Le Sanglot de la terre » (Mercure de France)

MÉDIOCRITÉ

Dans l'infini criblé d'éternelles splendeurs,
Perdu comme un atome, inconnu, solitaire,
Pour quelques jours comptés, un bloc appelé Terre
Vole avec sa vermine aux vastes profondeurs.

Ses fils, blêmes, fiévreux, sous le fouet des labeurs
Marchent, insoucieux de l'immense mystère,
Et quand ils voient passer un des leurs qu'on enterre,
Saluent, et ne sont pas hérissés de stupeurs.

La plupart vit et meurt sans soupçonner l'histoire
Du globe, sa misère en l'éternelle gloire,
Sa future agonie au soleil moribond.

Vertiges d'univers, cieux à jamais en fête !
Rien, ils n'auront rien su. Combien même s'en vont
Sans avoir seulement visité leur planète.

Poésies : « Le Sanglot de la terre » (Mercure de France)

CURIOSITÉS DÉPLACÉES

Oui moi, je veux savoir! Parlez! pourquoi ces choses?
Où chercher le Témoin de tout? Car l'univers
Garde un cœur quelque part en ses métamorphoses!
— Mais nous n'avons qu'un coin des immenses déserts!

Un coin! et tout là-bas déroulement d'espaces
A l'infini! Peuples de frères plus heureux!
Qui ne retrouveront pas même, un jour, nos traces
Quand ils voyageront à leur tour par ces lieux!

Et j'interroge encore, fou d'angoisse et de doute!
Car il est une Énigme au moins! J'attends! j'attends!
Rien! J'écoute tomber les heures goutte à goutte.
— Mais je puis mourir! Moi! Nul n'attendrit le temps!

Mourir! n'être plus rien! Rentrer dans le silence!
Avoir jugé les Cieux et s'en aller sans bruit!
Pour jamais! sans savoir! Tout est donc en démence!
— Mais qui donc a tiré l'univers de la nuit?

Poésies: « Le Sanglot de la terre » (Mercure de France)

CRÉPUSCULE DE DIMANCHE D'ÉTÉ

Une belle journée. Un calme crépuscule
. . . . . .[1]
Rentrent, sans se douter que tout est ridicule,
En frottant du mouchoir leurs beaux souliers poudreux.

O banale rancœur de notre farce humaine!
Aujourd'hui, jour de fête et gaieté des faubourgs,

[1] Le second vers est resté en blanc dans le manuscrit du poète.

Demain le dur travail pour toute la semaine.
Puis fête, puis travail, fête... travail... toujours.

Par l'azur tendre et fin tournoient les hirondelles
Dont je traduis pour moi les mille petits cris.
Et peu à peu je songe aux choses éternelles,
Au-dessus des rumeurs qui montent de Paris.

Oh! tout là-bas, là-bas... par la nuit du mystère,
Où donc es-tu, depuis tant d'astres, à présent...
O fleuve chaotique, ô Nébuleuse-mère,
Dont sortit le Soleil, notre père puissant?

Où sont tous les soleils qui sur ta longue route
Bondirent, radieux, de tes flancs jamais las?
Ah! ces frères du nôtre, ils sont heureux sans doute
Et nous ont oubliés ou ne nous savent pas.

Comme nous sommes seuls, pourtant, sur notre terre,
Avec notre infini, nos misères, nos dieux,
Abandonnés de tout, sans amour et sans père,
Seuls dans l'affolement universel des Cieux!

Poésies: « Le Sanglot de la terre » (Mercure de France)

NOËL SCEPTIQUE

Noël! Noël? j'entends les cloches dans la nuit...
Et j'ai, sur ces feuillets sans foi, posé ma plume:
O souvenirs, chantez! tout mon orgueil s'enfuit,
Et je me sens repris de ma grande amertume.

Ah! ces voix dans la nuit chantant Noël! Noël!
M'apportent de la nef qui, là-bas, s'illumine,

Un si tendre, un si doux reproche maternel
Que mon cœur trop gonflé crève dans ma poitrine...

Et j'écoute longtemps les cloches dans la nuit...
Je suis le paria de la famille humaine,
A qui le vent apporte en un sale réduit
La poignante rumeur d'une fête lointaine.

Poésies: « Le Sanglot de la terre » (Mercure de France)

L'IMPOSSIBLE

Je puis mourir ce soir! Averses, vents, soleil
Distribueront partout mon cœur, mes nerfs, mes moelles.
Tout sera dit pour moi! Ni rêve, ni réveil.
Je n'aurai pas été là-bas, dans les étoiles!

En tous sens, je le sais, sur ces mondes lointains,
Pèlerins comme nous des pâles solitudes,
Dans la douceur des nuits tendant vers nous les mains,
Des Humanités sœurs rêvent par multitudes!

Oui! des frères partout! (Je le sais, je le sais!)
Ils sont seuls comme nous. — Palpitants de tristesse,
La nuit, ils nous font signe! Ah! n'irons-nous jamais?
On se consolerait dans la grande détresse!

Les astres, c'est certain, un jour s'aborderont!
Peut-être alors luira l'Aurore universelle
Que nous chantent ces gueux qui vont, l'Idée au front!
Ce sera contre Dieu la clameur fraternelle!

Hélas! avant ces temps, averses, vents, soleil
Auront au loin perdu mon cœur, mes nerfs, mes moelles.

Tout se fera sans moi! Ni rêve, ni réveil!
Je n'aurai pas été dans les douces étoiles!

Poésies: « Le Sanglot de la terre » (Mercure de France)

ÉCLAIR DE GOUFFRE

J'étais sur une tour au milieu des étoiles.

Soudain! coup de vertige! un éclair où, sans voiles,
Je sondais, grelottant d'effarement, de peur,
L'énigme du Cosmos dans toute sa stupeur!
Tout est-il seul? Où suis-je? Où va ce bloc qui roule
Et m'emporte? — Et je puis mourir! mourir! partir,
Sans rien savoir! Parlez! O rage! et le temps coule
Sans retour! Arrêtez, arrêtez! Et jouir?
Car j'ignore tout, moi! mon heure est là peut-être?
Je ne sais pas! J'étais dans la nuit, puis je nais,
Pourquoi? D'où l'univers? Où va-t-il? Car le prêtre
N'est qu'un homme. On ne sait rien! Montre-toi, parais,
Dieu, témoin éternel! Parle, pourquoi la vie?
Tout se tait! Oh! l'espace est sans cœur! Un moment!
Astres! je ne veux pas mourir! j'ai du génie!
Ah! redevenir rien irrévocablement!

Poésies: « Le Sanglot de la terre » (Mercure de France)

LA CIGARETTE

Sonnet

Oui, ce monde est bien plat: quant à l'autre, sornettes.
Moi, je vais résigné, sans espoir à mon sort,
Et pour tuer le temps, en attendant la mort,
Je fume au nez des dieux de fines cigarettes.

Allez, vivants, luttez, pauvres futurs squelettes.
Moi, le méandre bleu qui vers le ciel se tord
Me plonge en une extase infinie et m'endort
Comme au parfum mourant de mille cassolettes.

Et j'entre au paradis, fleuri de rêves clairs
Où l'on voit se mêler en valses fantastiques
Des éléphants en rut à des chœurs de moustiques.

Et puis quand je m'éveille en songeant à mes vers,
Je contemple, le cœur plein d'une douce joie,
Mon cher pouce rôti comme une cuisse d'oie.

Poésies: « Le Sanglot de la terre » (Mercure de France)

COMPLAINTE

DE CETTE BONNE LUNE

On entend les Étoiles:

Dans l'giron
Du Patron,
On y danse, on y danse,
Dans l'giron
Du Patron,
On y danse tous en rond.

— Là, voyons, mam'zell' la Lune,
Ne gardons pas ainsi rancune;
Entrez en danse, et vous aurez
Un collier de soleils dorés.

— Mon Dieu, c'est à vous bien honnête,
Pour une pauvre Cendrillon;
Mais, me suffit le médaillon
Que m'a donné ma sœur planète.

— Fi! votre Terre est un suppôt
De la Pensée! Entrez en fête;
Pour sûr, vous tournerez la tête
Aux astres les plus comme il faut.

— Merci, merci, je n'ai que ma mie,
Juste que je l'entends gémir!
— Vous vous trompez, c'est le soupir
Des universelles chimies!

— Mauvaises langues, taisez-vous!
Je dois veiller. Tas de traînées,
Allez courir vos guilledous!

— Va donc, rosière enfarinée!
Hé! Notre-Dame des gens saouls,
Des filous et des loups-garous!...
Coucou!

Exeunt les étoiles. Silence et lune. On entend

Sous l'plafond
Sans fond,
On y danse, on y danse,
Sous l'plafond
Sans fond,
On y danse tous en rond.

Poésies: « Complaintes » (Mercure de France)

COMPLAINTE

SUR CERTAINS ENNUIS

Un couchant des Cosmogonies!
Ah! que la Vie est quotidienne...
Et, du plus vrai qu'on se souvienne,
Comme on fut piètre et sans génie...

On voudrait s'avouer des choses,
Dont on s'étonnerait en route,
Qui feraient, une fois pour toutes,
Qu'on s'entendrait à travers poses.

On voudrait saigner le Silence,
Secouer l'exil des causeries ;
Et non ! ces dames sont aigries
Par des questions de préséance.

Elles boudent là, l'air capable.
Et, sous le ciel, plus d'un s'explique
Par quel gâchis suresthétique
Ces êtres-là sont adorables.

Justement, une nous appelle,
Pour l'aider à chercher sa bague,
Perdue (où dans ce terrain vague ?)
Un souvenir D'AMOUR, dit-elle !

Ces êtres-là sont adorables !

Poésies : « Complaintes » (Mercure de France)

DIMANCHES

Bref, j'allais me donner d'un « Je vous aime »
Quand je m'avisai non sans peine
Que d'abord je ne me possédais pas bien moi-même.

(Mon Moi, c'est Galathée aveuglant Pygmalion !
Impossible de modifier cette situation.)

Ainsi donc, pauvre, pâle et piètre individu
Qui ne croit à son Moi qu'à ses moments perdus,

Je vis s'effacer ma fiancée
Emportée par le cours des choses,
Telle l'épine voit s'effeuiller,
Sous prétexte de soir sa meilleure rose.

Or, cette nuit anniversaire, toutes les Walkyries du vent
Sont revenues beugler par les fentes de ma porte :
Væ soli !
Mais, ah ! qu'importe ?
Il fallait m'en étourdir avant !
Trop tard ! ma petite folie est morte !
Qu'importe *Væ soli !*
Je ne retrouverai plus ma petite folie.

Le grand vent bâillonné,
S'endimanche enfin le ciel du matin.
Et alors, eh ! allez donc, carillonnez,
Toutes cloches des bons dimanches !
Et passez layettes et collerettes et robes blanches
Dans un froufrou de lavandes et de thym
Vers l'encens et les brioches !
Tout pour la famille, quoi ! *Væ soli !* C'est certain.

La jeune demoiselle à l'ivoirin paroissien
Modestement rentre au logis.
On le voit, son petit corps bien reblanchi
Sait qu'il appartient
A un tout autre passé que le mien !

Mon corps, ô ma sœur, a bien mal à sa belle âme...

Oh ! voilà que ton piano
Me recommence, si natal maintenant !

Et ton cœur qui s'ignore s'y ânonne
En ritournelles de bastringues à tout venant,
Et ta pauvre chair s'y fait mal!...
A moi, Walkyries!
Walkyries des hypocondries et des tueries!

Ah! que je te les tordrais avec plaisir,
Ce corps bijou, ce cœur à ténor,
Et te dirais leur fait, et puis encore
La manière de s'en servir,
De s'en servir à deux,
Si tu voulais seulement m'approfondir ensuite un peu!
Non, non! C'est sucer la chair d'un cœur élu,
Adorer d'incurables organes,
S'entrevoir avant que les tissus se fanent
En monomanes, en reclus!

Et ce n'est pas sa chair qui me serait tout,
Et je ne serais pas qu'un grand cœur pour elle.
Mais quoi, s'en aller faire les fous
Dans des histoires fraternelles!
L'âme et la chair, la chair et l'âme,
C'est l'esprit édénique et fier
D'être un peu l'Homme avec la Femme.

En attendant, oh! garde-toi des coups de tête,
Oh! file à ton rouet et prie et reste honnête.

— Allons, dernier des poètes,
Toujours enfermé tu te rendras malade!
Vois, il fait beau temps, tout le monde est dehors,
Va donc acheter deux sous d'ellébore,
Ça te fera une petite promenade.

Poésies: « Derniers Vers » (Mercure de France)

ÉMILE VERHAEREN

1855–1916

né le 21 mai à Saint-Amand près d'Anvers, Belgique
mort le 27 novembre à Rouen, Seine-Inférieure

Émile Verhaeren, de l'aveu de tous les critiques, occupe dans la littérature française une place tout à fait unique, qu'il doit au mélange en lui de forces en quelque manière contradictoires. Il est, comme l'a dit M. Albert Mockel, « le Flamand authentique, l'essence même des Flandres »;[1] de là viennent le mysticisme et la sensualité qui imprègnent son œuvre et qu sont, suivant M. Maurice Wilmotte, « les deux pôles du tempérament flamand ».[2] Mais de bonne heure il a subi l'empreinte de la culture latine et, à mesure qu'on avance dans son œuvre, on le voit « se rattacher de plus en plus directement à la tradition française »[3] dont sa mère, de lointaine origine française, lui avait peut-être mystérieusement transmis l'héritage.

Né dans un village des bords de l'Escaut, il passa son enfance dans ces plaines flamandes dont il devait fixer si puissamment la luxuriante richesse; mais il n'en connut la langue que très imparfaitement, car chez lui on ne parlait guère que le français. Après des études commencées à Saint-Amand, poursuivies à Bruxelles, puis à Gand, et terminées à l'Université de Louvain, il fit son droit pour complaire à sa famille d'industriels qui espéraient lui voir prendre la direction de leur fabrique. Déjà pourtant la littérature le tenait. En 1883, il entra à la *Jeune Belgique*, revue fondée depuis peu pour affranchir l'art et la littérature belges des vieux clichés officiels. Dès lors, avec toute la passion de sa fougueuse nature,

[1] Dans *Un Poète de l'énergie*: *Émile Verhaeren, l'œuvre et l'homme.*

[2] Dans *La Culture française en Belgique.*

[3] René Golstein: *Émile Verhaeren, la vie et l'œuvre, l'évolution des idées*, « Éditions de la pensée latine », Paris, 1924. Cette notice sur Verhaeren est fondée en partie sur l'ouvrage de M. Golstein.

il mena aux côtés de ses amis le bon combat en faveur de la nouveauté et de l'originalité.

Son premier recueil de poésies, *Les Flamandes* (1883), n'était encore, suivant un terme employé par lui pour caractériser l'art flamand, que « la pâte opulente » qu'il restait à longuement pétrir pour en faire sortir l'œuvre vraiment belle. Plein d'outrances et de cru réalisme, il fut sévèrement jugé. Mais déjà y paraît l'âme ardente d'un grand poète un peu visionnaire, avec son don de créateur et sa puissance verbale. Verhaeren y condense « l'idéal charnel » des plantureuses Flandres. Une poignante inquiétude s'abattit sur lui peu de temps après. Tiraillé entre la libre pensée et les restes branlants, mais obstinés, de sa foi catholique, il alla demander asile aux Bénédictins de Forges, près de Chimay. Le séjour de trois semaines qu'il fit en leur monastère ne raffermit pas sa foi, mais lui inspira deux belles œuvres : *Les Moines* (1886), pendant mystique des sensuels tableaux des *Flamandes*, et ce drame grandiose, *Le Cloître*, qui ne vit le jour qu'en 1900[1] et qui montre combien la vie claustrale l'avait impressionné.

Le recueillement de l'asile religieux ne lui ayant pas apporté l'apaisement cherché, il se jeta dans les voyages. Tour à tour en Allemagne, en Espagne, à Londres, à Paris, il s'efforça de saisir sur le vif toutes les formes et toutes les forces de la vie moderne. Il y mit tant d'ardeur que sa santé déjà mauvaise n'y résista pas : terrassé par une crise de neurasthénie qui s'exaspéra de mois en mois, le malheureux finit par vivre dans la crainte de la folie imminente et la hantise de la mort. De cette période date sa sombre trilogie : *Les Soirs* (1887), *Les Débâcles* (1888), *Les Flambeaux noirs* (1890), où son âme de plus en plus désorbitée exhale une poignante désespérance. Enfin sa santé s'améliora et, du même coup, son état moral. En 1891 il épousa une Liégeoise, Marthe Masin, dont l'amour sans doute contribua puissamment à l'arracher à sa neurasthénie, et qui devait lui inspirer trois livres de tendres poèmes marquant les grandes étapes de leur vie conjugale : *Les Heures claires* (1896), *Les Heures d'après-midi* (1905), *Les Heures du soir* (1911).

[1] *Le Cloître* fut représenté par le théâtre de l'Œuvre en 1900, et plus tard par la Comédie française.

© Henri Manuel

Émile Verhaeren

L'année de son mariage vit paraître deux nouveaux volumes : *Au bord de la route*, réédité en 1895 sous le titre : *Les Bords de la route*, et *Les Apparus dans mes chemins* où, malgré le pessimisme du ton, se marque déjà la convalescence. L'auteur rappelle ce qu'il vient de souffrir et comment, déçu par tout ce qu'il croyait ou espérait, il a sombré dans le nihilisme ; mais il voit désormais autre chose : Saint Georges « rapide et clair » — symbole peut-être de sa force reconquise — s'est penché vers lui et le poète transformé, illuminé, sent de nouveau sonner « ses voix d'espoir ». Ce qui lui restait de vague foi religieuse a sombré définitivement dans sa terrible crise morale ; il ne le regrette plus : l'altruisme est sa nouvelle religion. Il va désormais chanter le monde sous ses multiples aspects. Successivement paraissent *Les Campagnes hallucinées* (1893), *Les Villages illusoires* (1894), *Les Villes tentaculaires* (1895). Dans le premier de ces volumes, le puissant visionnaire ramasse en sinistres tableaux toutes les misères qui peuvent peser sur l'agonie des champs abandonnés par les hommes ; dans le second il peint, idéalement magnifiée, la belle et noble vie que peuvent mener les humbles dans ces hameaux qu'on a tort de quitter ; dans le troisième il met en œuvre sous nos yeux toutes les « tentacules » par lesquelles les villes formidables saisissent et absorbent les hommes des champs. Cette forte trilogie, où triomphe le symbolisme, renferme déjà en germe les idées sociales que devaient développer les ouvrages suivants de Verhaeren. Elle aboutit à un drame lyrique, *Les Aubes* (1898), où le poète essaie de montrer la paix renaissant après les troubles de la sourde lutte sociale, et le règne du bonheur établi sur la terre grâce à la justice de tous et à l'entente des nations.

De 1896 à 1899, sauf *Les Aubes*, qui sont un aboutissement, il ne publie rien d'important. Il partage son temps entre Saint-Cloud, où il passe tous les hivers, Bruxelles où il réside l'été, et sa maison du Caillou-qui-bique, aux environs de Mons, où il va au printemps. Mais il coupe ces séjours de voyages à travers l'Europe, toujours acharné à la poursuite des forces multiples de la vie, tandis que mûrit en lui sa nouvelle philosophie. Elle s'épanouit enfin, large et puissante, dans une série de chefs-d'œuvre : *Les Visages de la vie* (1899), *Les Forces tumultueuses* (1902), *La Multiple Splendeur*

(1906), *Les Rythmes souverains* (1910) et *Les Flammes hautes*, qui ne furent publiées qu'après sa mort, en 1918.

Il a remplacé sa croyance en Dieu par la religion de l'Univers. Il croit à la beauté du courage, de l'action, plus belle que le rêve, à la beauté de la vie :

O toi qui veux la vie, à travers tout, mon cœur...

Il croit que « toute la nature vibre comme nous », que « tout a un cœur qui bat, tout est une force en mouvement vers un meilleur devenir » et que « rien ne peut désormais arrêter l'élan victorieux de l'homme », pas même la mort, car les pensées et les actes des morts leur survivent. Notre but doit donc être de « découvrir ce qui nous rattache à toutes les choses »,

Réunir notre esprit et le monde
Dans les deux mains d'une très simple loi profonde.

Loi essentiellement panthéiste :

Je ne distingue plus le monde de moi-même ;

loi par conséquent d'amour, d'admiration, de large compréhension :

Admirez-vous les uns les autres...
Admirez l'homme et admirez la terre,
Et vous vivrez ardents et clairs...

grâce à laquelle un jour, certainement, l'homme parviendra à tout savoir et se sentira assez fort pour abolir les dieux. Arrivé à ce point, le poète est prêt à accueillir la mort même avec joie :

Et qu'importe ce deuil du temps :
La mort !
Sans elle,
Jamais l'éternité n'apparaîtrait nouvelle.

De ce sommet de l'optimisme et de l'exaltation poétique, Verhaeren ne voit plus les frontières qui séparent les peuples. Il est l'homme européen, plus que cela : le poète de la race blanche tout entière :

Races d'Europe et des soudaines Amériques, ma race !

La guerre tomba comme la foudre sur ce bel enthousiasme international, ne laissant au poète, de son rêve généreux, qu'une effroyable rancœur. Réfugié en France, il exprima en prose et en vers sa poignante désillusion. *La Belgique sanglante*, qui parut en 1916, est dédiée par lui « à l'homme qu'il fut autrefois » et dont la « conscience lui semble diminuée » par l'état de haine où il se trouve. Puis vinrent *Parmi les cendres*, les *Villes meurtries de Belgique*, et enfin la seule œuvre poétique qu'il écrivit à cette époque : *Les Ailes rouges de la guerre* (1916).

Un accident de chemin de fer enleva en pleine force ce « poète héroïque de l'énergie »,[1] cet apôtre de l'amour humain, ce puissant créateur. Suivant le vœu exprimé dans un de ses poèmes, il repose aujourd'hui au bord de l'Escaut, dans son village natal.

L'ABREUVOIR

En un creux de terrain aussi profond qu'un antre,
Les étangs s'étalaient dans leur sommeil moiré,
Et servaient d'abreuvoir au bétail bigarré,
Qui s'y baignait, le corps dans l'eau jusqu'à mi-ventre.

Les troupeaux descendaient, par des chemins penchants :
Vaches à pas très lents, chevaux menés à l'amble,
Et les bœufs noirs et roux qui souvent, tous ensemble,
Beuglaient, le cou tendu, vers les soleils couchants.

Tout s'anéantissait dans la mort coutumière,
Dans la chute du jour : couleurs, parfums, lumière,
Explosions de sève et splendeurs d'horizons ;

Des brouillards s'étendaient en linceuls aux moissons,
Des routes s'enfonçaient dans le soir — infinies,
Et les grands bœufs semblaient râler ces agonies.

Les Flamandes (Mercure de France)

[1] Albert Mockel, ouvrage cité.

RENTRÉE DES MOINES

I

On dirait que le site entier sous un lissoir
Se lustre et dans les lacs voisins se réverbère ;
C'est l'heure où la clarté du jour d'ombres s'obère,
Où le soleil descend les escaliers du soir.

Une étoile d'argent lointainement tremblante,
Lumière d'or, dont on aperçoit le flambeau,
Se reflète mobile et fixe au fond de l'eau
Où le courant la lave avec une onde lente.

A travers les champs verts s'en va se déroulant
La route dont l'averse a lavé les ornières ;
Elle longe les noirs massifs des sapinières
Et monte au carrefour couper le pavé blanc.

Au loin scintille encore une lucarne ronde
Qui s'ouvre ainsi qu'un œil dans un pignon rongé.
Là, le dernier reflet du couchant s'est plongé,
Comme, en un trou profond et ténébreux, la sonde.

Et rien ne s'entend plus dans ce mystique adieu,
Rien — le site vêtu d'une paix métallique
Semble enfermer en lui, comme une basilique,
La présence muette et nocturne de Dieu.

II

Alors les moines blancs rentrent aux monastères,
Après secours portés aux malades des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A ceux qui crèvent seuls, mornes, sales, pouilleux
Et que nul de regrets ni de pleurs n'accompagne
Et qui pourriront nus dans un coin de campagne
Sans qu'on lave leur corps ni qu'on ferme leurs yeux,

Aux mendiants mordus de misères avides,
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller là-bas vers les enclos feuillus
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tels les moines blancs traversent les champs noirs,
Faisant songer aux temps des jeunesses bibliques
Où l'on voyait errer des géants angéliques,
En longs manteaux de lin, dans l'or pâli des soirs.

III

Brusques, sonnent au loin des tintements de cloche,
Qui cassent du silence à coups de battant clair
Par-dessus les hameaux, jetant à travers l'air
Un long appel, qui long, parmi l'écho, ricoche.

Ils redisent que c'est le moment justicier
Où les moines s'en vont au chœur chanter Ténèbres
Et promener sur leurs consciences funèbres
La froide cruauté de leurs regards d'acier.

Et les voici priant : tous ceux dont la journée
S'est consumée au long hersage en pleins terreaux,
Ceux dont l'esprit sur les textes préceptoraux
S'épand, comme un reflet de lumière inclinée,

Ceux dont la solitude âpre et pâle a rendu
L'âme voyante et dont la peau blême et collante
Jette vers Dieu la voix de sa maigreur sanglante,
Ceux dont les tourments noirs ont fait le corps tordu.

Et les moines qui sont rentrés aux monastères
Après visites faites aux malheureux des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A leurs frères pieux disent, à lente voix,
Qu'au dehors, quelque part, dans un coin de bruyère,
Il est un moribond qui s'en va sans prière
Et qu'il faut supplier, au chœur, le Christ en croix,

Pour qu'il soit pitoyable aux mendiants avides
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller au loin vers les enclos feuillus
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tous alors, tous les moines, très lentement,
Envoient vers Dieu le chant des lentes litanies ;
Et les anges qui sont gardiens des agonies
Ferment les yeux des morts, silencieusement.

Les Moines (Mercure de France)

LES HORLOGES

La nuit, dans le silence noir de nos demeures,
Béquilles et bâtons, qui se cognent, là-bas,
Montant et dévalant les escaliers des heures,
Les horloges, avec leurs pas ;

Émaux naïfs derrière un verre, emblèmes
Et fleurs d'antan, chiffres et camaïeux,
Lunes des corridors vides et blêmes,
Les horloges, avec leurs yeux ;

Sons morts, notes de plomb, marteaux et limes,
Boutique en bois de mots sournois
Et le babil des secondes minimes,
Les horloges avec leurs voix ;

Gaines de chêne et bornes d'ombre,
Cercueils scellés dans le mur froid,
Vieux os du temps que grignotte le nombre,
Les horloges et leur effroi ;

Les horloges
Volontaires et vigilantes,
Pareilles aux vieilles servantes
Tapant de leurs sabots ou glissant sur leurs bas,
Les horloges que j'interroge
Serrent ma peur en leur compas.

Les Bords de la route (Mercure de France)

LA PEUR

Par les plaines de ma crainte, tournée au Nord,
Voici le vieux berger des Novembres qui corne,
Debout, comme un malheur, au seuil du bercail morne,
Qui corne au loin l'appel des troupeaux de la mort.

L'étable est cimentée avec mon vieux remords,
Au fond de mes pays de tristesse sans borne,
Qu'un ruisselet, bordé de menthe et de viorne,
Lassé de ses flots lourds, flétrit, d'un cours retors.

Brebis noires, à croix rouges, sur les épaules,
Et béliers couleur de feu rentrent, à coups de gaule,
Comme ses lents péchés, en mon âme d'effroi ;

Le vieux berger des Novembres corne tempête.
Dites, quel vol d'éclairs vient d'effleurer ma tête
Pour que, ce soir, ma vie ait eu si peur de moi?

Les Apparus dans mes chemins (Mercure de France)

VERS LE FUTUR

O race humaine aux astres d'or nouée,
As-tu senti de quel travail formidable et battant,
Soudainement, depuis cent ans,
Ta force immense est secouée?

Du fond des mers, à travers terre et cieux,
Jusques à l'or errant des étoiles perdues,
De nuit en nuit et d'étendue en étendue,
Se prolonge là-haut le voyage des yeux.

Tandis qu'en bas les ans et les siècles funèbres,
Couchés dans les tombeaux stratifiés des temps,
Sont explorés, de continent en continent,
Et surgissent poudreux et clairs de leurs ténèbres.

L'acharnement à tout peser, à tout savoir,
Fouille la forêt drue et mouvante des êtres
Et malgré la broussaille où tel pas s'enchevêtre
L'homme conquiert sa loi des droits et des devoirs.

Dans le ferment, dans l'atome, dans la poussière,
La vie énorme est recherchée et apparaît.
Tout est capté dans une infinité de rets
Que serre ou que distend l'immortelle matière.

Héros, savant, artiste, apôtre, aventurier,
Chacun troue à son tour le mur noir des mystères
Et grâce à ces labeurs groupés ou solitaires,
L'être nouveau se sent l'univers tout entier.

Et c'est vous, vous les villes,
Debout
De loin en loin, là-bas, de l'un à l'autre bout
Des plaines et des domaines,
Qui concentrez en vous assez d'humanité,
Assez de force rouge et de neuve clarté,
Pour enflammer de fièvre et de rage fécondes
Les cervelles patientes ou violentes
De ceux
Qui découvrent la règle et résument en eux
Le monde.

L'esprit des campagnes était l'esprit de Dieu ;
Il eut la peur de la recherche et des révoltes,
Il chut ; et le voici qui meurt, sous les essieux
Et sous les chars en feu des nouvelles récoltes.

La ruine s'installe et souffle aux quatre coins
D'où s'acharnent les vents, sur la plaine finie,
Tandis que la cité lui soutire de loin
Ce qui lui reste encor d'ardeur dans l'agonie.

L'usine rouge éclate où seuls brillaient les champs ;
La fumée à flots noirs rase les toits d'église ;
L'esprit de l'homme avance et le soleil couchant
N'est plus l'hostie en or divin qui fertilise.

Renaîtront-ils, les champs, un jour, exorcisés
De leurs erreurs, de leurs affres, de leur folie ;
Jardins pour les efforts et les labeurs lassés,
Coupes de clarté vierge et de santé remplies ?

Referont-ils, avec l'ancien et bon soleil,
Avec le vent, la pluie et les bêtes serviles,
En des heures de sursaut libre et de réveil,
Un monde enfin sauvé de l'emprise des villes ?

Ou bien deviendront-ils les derniers paradis
Purgés des dieux et affranchis de leurs présages,
Où s'en viendront rêver, à l'aube et aux midis,
Avant de s'endormir dans les soirs clairs, les sages ?

En attendant, la vie ample se satisfait
D'être une joie humaine effrénée et féconde ;
Les droits et les devoirs ? Rêves divers que fait
Devant chaque espoir neuf la jeunesse du monde !

Les Villes tentaculaires (Mercure de France)

LE PASSEUR D'EAU

Le passeur d'eau, les mains aux rames,
A contre-flot, depuis longtemps,
Luttait, un roseau vert entre les dents.

Mais celle, hélas ! qui le hélait
Au-delà des vagues, là-bas,
Toujours plus loin, par au-delà des vagues,
Parmi les brumes reculait.

Les fenêtres, avec leurs yeux,
Et le cadran des tours, sur le rivage,
Le regardaient peiner et s'acharner
De tout son corps ployé en deux
Sur les vagues sauvages.

Une rame soudain cassa
Que le courant chassa,
A flots rapides, vers la mer.
Celle là-bas qui le hélait
Dans les brumes et dans le vent, semblait
Tordre plus follement les bras
Vers celui qui n'approchait pas.

Le passeur d'eau, avec la rame survivante,
Se prit à travailler si fort
Que tout son corps craqua d'efforts
Et que tout son cœur trembla de fièvre et d'épouvante.

D'un coup brusque, le gouvernail cassa
Et le courant chassa
Ce haillon morne vers la mer.

Les fenêtres, sur le rivage,
Comme des yeux grands et fiévreux,
Et les cadrans des tours, ces veuves
Droites, de mille en mille, au bord des fleuves,
Suivaient, obstinément,
Cet homme fou en son entêtement
A prolonger son fol voyage.

Celle là-bas qui le hélait
Dans les brumes hurlait, hurlait,

La tête effrayamment tendue
Vers l'inconnu de l'étendue.

Le passeur d'eau, comme quelqu'un d'airain,
Planté dans la tempête blême
Avec l'unique rame entre ses mains,

Battait les flots, mordait les flots quand même.
Ses vieux regards d'illuminé
Fouillaient l'espace halluciné
D'où lui venait toujours la voix
Lamentable, sous les cieux froids.

La rame dernière cassa,
Que le courant chassa,
Comme une paille, vers la mer.

Le passeur d'eau, les bras tombants,
S'affaissa morne sur son banc,
Les reins rompus de vains efforts.
Un choc heurta sa barque à la dérive,
Il regarda, derrière lui, la rive :
Il n'avait pas quitté le bord.

Les fenêtres et les cadrans,
Avec des yeux fixes et grands,
Constatèrent la fin de son ardeur ;
Mais le tenace et vieux passeur
Garda quand même encor, pour Dieu sait quand,
Le roseau vert entre ses dents.

Les Villages illusoires (Mercure de France)

LE VENT

Sur la bruyère longue infiniment,
Voici le vent cornant Novembre ;
Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent
Qui se déchire et se démembre
En souffles lourds battant les bourgs :
Voici le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Aux puits des fermes,
Les seaux de fer et les poulies
Grincent ;
Aux citernes des fermes,
Les seaux et les poulies
Grincent et crient.

Le vent rafle, le long de l'eau,
Les feuilles mortes des bouleaux,
Le vent sauvage de Novembre ;
Le vent mord, dans les branches,
Des nids d'oiseaux ;
Le vent râpe du fer
Et précipite l'avalanche,
Rageusement, du vieil hiver,
Rageusement, le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Dans les étables lamentables,
Les lucarnes rapiécées
Ballottent leurs loques falotes
De vitres et de papier.
— Le vent sauvage de Novembre ! —

Sur sa butte de gazon bistre,
De bas en haut, à travers airs,
De haut en bas, à coups d'éclairs,
Le moulin noir fauche, sinistre,
Le moulin noir fauche le vent,
Le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Les vieux chaumes, à cropetons,
Autour des vieux clochers d'église,
Sont ébranlés sur leurs bâtons ;
Les vieux chaumes et les auvents
Claquent au vent,
Au vent sauvage de Novembre ;
Les croix du cimetière étroit,
Les bras des morts que sont ces croix,
Tombent, comme un grand vol
Qui se rabat contre le sol.

Le vent sauvage de Novembre,
Le vent,
L'avez-vous rencontré, le vent,
Au carrefour des trois cents routes ?
L'avez-vous rencontré le vent,
Le vent des peurs et des déroutes,
L'avez-vous vu, cette nuit-là
Quand il jeta la lune à bas
Et que, n'en pouvant plus,
Tous les villages vermoulus
Criaient, comme des bêtes,
Sous la tempête ?
Sur la bruyère, infiniment,

Voici le vent hurlant,
Voici le vent cornant Novembre.

Les Villages illusoires (Mercure de France)

UN MATIN

Dès le matin, par mes grand'routes coutumières
Qui traversent champs et vergers,
Je suis parti clair et léger,
Le corps enveloppé de vent et de lumière.

Je vais, je ne sais où. Je vais, je suis heureux ;
C'est fête et joie en ma poitrine ;
Que m'importent droits et doctrines,
Le caillou sonne et luit sous les talons poudreux ;

Je marche avec l'orgueil d'aimer l'air et la terre,
D'être immense et d'être fou
Et de mêler le monde et tout
A cet enivrement de vie élémentaire.

Oh ! les pas voyageurs et clairs des anciens dieux !
Je m'enfouis dans l'herbe sombre
Où les chênes versent leurs ombres
Et je baise les fleurs sur leurs bouches de feu.

Les bras fluides et doux des rivières m'accueillent ;
Je me repose et je repars,
Avec mon guide : le hasard,
Par des sentiers sous bois dont je mâche les feuilles.

Il me semble jusqu'à ce jour n'avoir vécu
Que pour mourir et non pour vivre :
Oh ! quels tombeaux creusent les livres
Et que de fronts armés y descendent vaincus !

Dites, est-il vrai qu'hier il existât des choses,
Et que des yeux quotidiens
Aient regardé, avant les miens,
Se pavoiser les fruits et s'exalter les roses !

Pour la première fois, je vois les vents vermeils
Briller dans la mer des branchages,
Mon âme humaine n'a point d'âge ;
Tout est jeune, tout est nouveau sous le soleil.

J'aime mes yeux, mes bras, mes mains, ma chair, mon torse
Et mes cheveux amples et blonds
Et je voudrais, par mes poumons,
Boire l'espace entier pour en gonfler ma force.

Oh ! ces marches à travers bois, plaines, fossés,
Où l'être chante et pleure et crie
Et se dépense avec furie
Et s'enivre de soi ainsi qu'un insensé !

Les Forces tumultueuses (Mercure de France)

L'EN-AVANT

Le corps ployé sur ma fenêtre,
Les nerfs vibrants et sonores du bruit,
J'écoute avec ma fièvre et j'absorbe, en mon être,
Les tonnerres des trains qui traversent la nuit.
Ils sont un incendie en fuite dans le vide.
Leur vacarme de fer, sur les plaques des ponts,

Tintamarre si fort qu'on dirait qu'il décide
Du rut d'un cratère ou des chutes d'un mont.
Et leur élan m'ébranle encor et me secoue,
Qu'au loin, dans la ténèbre et dans la nuit du sort,
Ils réveillent déjà, du fracas de leurs roues,
Le silence endormi dans les gares en or.
Et mes muscles bandés où tout se répercute
Et se prolonge et tout à coup revit
Communiquent, minute par minute,
Ce vol sonore et trépidant à mon esprit.
Il le remplit d'angoisse et le charme d'ivresse
Étrange et d'ample et furieuse volupté,
Lui suggérant, dans les routes de la vitesse,
Un sillage nouveau vers la vieille beauté.

Oh! les rythmes fougueux de la nature entière
Et les sentir et les darder à travers soi!
Vivre les mouvements répandus dans les bois,
Le sol, le vent, la mer et les tonnerres;
Vouloir qu'en son cerveau tressaille l'univers;
Et pour en condenser les frissons clairs
En ardentes images,
Aimer, aimer surtout la foudre et les éclairs
Dont les dévorateurs de l'espace et de l'air
Incendient leur passage!

Les Forces tumultueuses (Mercure de France)

UN SOIR

Celui qui me lira dans les siècles, un soir,
Troublant mes vers, sous leur sommeil ou sous leur cendre,
Et ranimant leur sens lointain pour mieux comprendre
Comment ceux d'aujourd'hui s'étaient armés d'espoir,

Qu'il sache avec quel violent élan ma joie
S'est, à travers les cris, les révoltes, les pleurs,
Ruée au combat fier et mâle des douleurs,
Pour en tirer l'amour, comme on conquiert sa proie.

J'aime mes yeux fiévreux, ma cervelle, mes nerfs,
Le sang dont vit mon cœur, le cœur dont vit mon torse ;
J'aime l'homme et le monde et j'adore la force
Que donne et prend ma force à l'homme et l'univers.

Car vivre, c'est prendre et donner avec liesse.
Mes pairs, ce sont ceux-là qui s'exaltent autant
Que je me sens moi-même avide et haletant
Devant la vie intense et la rouge sagesse.

Heures de chute ou de grandeur ! — tout se confond
Et se transforme en ce brasier qu'est l'existence ;
Seul importe que le désir reste en partance,
Jusqu'à la mort, devant l'éveil des horizons.

Celui qui trouve est un cerveau qui communie
Avec la fourmillante et large humanité.
L'esprit plonge et s'enivre en pleine immensité ;
Il faut aimer, pour découvrir avec génie.

Une tendresse énorme emplit l'âpre savoir,
Il exalte la force et la beauté des mondes,
Il devine les liens et les causes profondes.
O vous qui me lirez, dans les siècles, un soir,

Comprenez-vous pourquoi mon vers vous interpelle ?
C'est qu'en vos temps quelqu'un d'ardent aura tiré
Du cœur de la nécessité même, le Vrai,
Bloc clair, pour y dresser l'entente universelle.

Les Forces tumultueuses (Mercure de France)

L'OMBRE S'INSTALLE

L'ombre s'installe, avec brutalité ;
Mais les ciseaux de la lumière,
Au long des quais, coupent l'obscurité,
A coups menus, de réverbère en réverbère.

La gare et ses vitraux larges et droits
Brillent, comme une châsse en la nuit sourde,
Tandis que des voiles de suie et d'ombre lourde
Choient des pignons et des sonnants beffrois.

Et le lent défilé des trains funèbres
Commence, avec ses bruits de gonds
Et l'entrechoquement brutal des wagons,
Disparaissant, tels des cercueils — vers les ténèbres.

Des cris ! — et quelquefois de tragiques signaux,
Par au-dessus des fronts et des gestes des foules.
Puis un arrêt, puis un départ — et le train roule
Toujours, avec son bruit de fers et de marteaux.

La campagne sournoise et la forêt sauvage
L'absorbent tout à coup en leur nocturne effroi ;
Et c'est le mont énorme et le tunnel étroit
Et la mer tout entière, au bout du long voyage.

A l'aube, apparaissent les bricks légers et clairs,
Avec leur charge d'ambre et de minerai rose
Et le vol bigarré des pavillons dans l'air
Et les agrès menus où des aras se posent.

Et les focs roux et les poupes couleur safran,
Et les câbles tordus et les quilles barbares,

Et les sabords lustrés de cuivre et de guitran
Et les mâts verts et bleus des îles Baléares,

Et les marins venus on ne sait d'où, là-bas,
Par au-delà des mers de faste et de victoire,
Avec leurs chants si doux et leurs gestes si las,
Et des dragons sculptés sur leur étrave noire.

Tout le rêve debout comme une armée attend :
Et les longs flots du port, pareils à des guirlandes,
Se déroulent, au long des vieux bateaux, partant
Vers quelque ardente et blanche et divine Finlande.

Et tout s'oublie — et les tunnels et les wagons
Et les gares de suie et de charbon couvertes —
Devant l'appel fiévreux et fou des horizons
Et les portes du monde en plein soleil ouvertes.

La Multiple Splendeur (Mercure de France)

JEAN MORÉAS

1856–1910

né le 15 avril à Athènes
mort le 30 mars à Saint-Mandé, Seine

Grec amoureux de la France, où il vint pour la première fois à l'âge de seize ans, Jean Moréas, de son vrai nom Papadiamantopoulos, était le fils d'un jurisconsulte renommé à Athènes, et ses deux grands-pères furent des héros de l'indépendance grecque. L'enfant avait reçu une éducation toute française. Après un voyage en Italie et en Allemagne, suivi de trois ans de séjour à Paris, il ne put pas se réhabituer à son pays ; il revint se fixer au bord de la Seine, et plus tard obtint la naturalisation française.

Il fut un des chefs du mouvement symboliste, et son porte-drapeau : c'est lui qui publia le manifeste de la nouvelle école dans un article retentissant auquel le *Figaro* prêta ses colonnes (18 septembre 1886). Il avait déjà donné deux recueils de poésies : *Les Syrtes* (1884), dans le goût « décadent », et *Les Cantilènes* (1886), où les vers, tantôt libres, mais avec discrétion, tantôt d'allure régulière, non seulement offraient les jeux d'allitérations, les subtiles recherches musicales chères aux symbolistes, mais y joignaient cette obscurité dont ils étaient si fiers. Obscurité obtenue, semble-t-il, par Moréas au prix d'un certain effort. Anatole France en signala l'artificialité dans un de ses articles littéraires du *Temps* lorsque parut, en 1891, *Le Pèlerin passionné*, qui classa Moréas parmi les vedettes de la poésie : « On sent bien qu'il n'est pas obscur naturellement. Tout de suite, au contraire, il met la main sur le terme exact, sur l'image nette, sur la forme précise. Et pourtant il est obscur. Il l'est parce qu'il veut l'être, et, s'il le veut, c'est que son esthétique le veut. Au reste, tout est relatif ; pour un symboliste, il est limpide... »

Cette esthétique qui *voulait* l'obscurité était trop contraire à la nature de Moréas pour l'asservir longtemps. Aussi ses amis n'auraient-ils pas dû s'étonner lorsque, cette même année, il tourna

le dos au symbolisme et, avec Charles Maurras, Maurice du Plessis, Raymond de la Tailhède et Ernest Raynaud, fonda l'*École Romane* (v. chapitre liminaire), destinée à « renouer la chaîne gallique rompue par le romantisme et sa descendance parnassienne, naturaliste et symboliste ». A travers les poètes médiévaux, complétés par Ronsard, La Fontaine et André Chénier, Moréas voulait « retrouver le principe gréco-romain », grâce auquel on aurait « une poésie franche, vigoureuse et neuve, en un mot ramenée à la pureté et à la dignité de son ascendance ».

Tout plein de ces idées, il remania *Le Pèlerin passionné* pour en supprimer ce qui était trop symboliste, et il bourra ses œuvres suivantes : *Énone au clair visage* (1891), *Les Sylves* (1893), *Ériphyle* (1896), d'imitations de Ronsard et d'allusions antiques. Peu à peu cependant il se défaisait de l'obscurité de ses premières poésies, se détachait aussi de l'École Romane, qu'il laissait loin derrière lui, et, ne visant plus qu'à la lumineuse simplicité classique, il ne retenait de ses diverses expériences littéraires que ce qui pouvait s'accorder à son goût nouveau. Du symbolisme il ne garda, dit avec justesse M. Henri Clouard, « qu'une fusion plus intime de l'image avec l'idée, grâce à laquelle le poème s'abrège tandis que s'amplifie l'émotion ».

Lorsque parurent (1899) les premiers livres des *Stances*, dont le titre même est si classique, le poète avait atteint la perfection dans la simplicité. « Il inaugurait une époque », dit M. Clouard, « ... l'art revoyait le miracle de la simple voix humaine, messagère directe de l'esprit. » Les critiques saluèrent avec joie, dans les six livres de *Stances* qui se succédèrent jusqu'en 1905 (le septième, posthume, parut en 1920), un chef-d'œuvre « d'une pureté absolument classique, avec le goût des images justes et le don de les trouver toujours sans effort... » (Émile Faguet)

VOIX QUI REVENEZ...

Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix :
Refrains exténués de choses en allées,
Et sonnailles de mule au détour des allées,
— Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

© Henri Manuel

Jean Moréas

Flacons, et vous, grisez-nous, flacons d'autrefois :
Senteurs en des moissons de toisons recélées,
Chairs d'ambre, chairs de musc, bouches de giroflées.
— Flacons, grisez-nous, ô vous, flacons d'autrefois.

En ce matin d'hiver et d'ombre, l'alouette,
En ce matin d'hiver, l'alouette est muette.
— Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

Les lys sont coupés dans le jardin, et les roses,
Et les iris au bord des eaux, des eaux moroses.
— Flacons, ô vous, grisez-nous, flacons d'autrefois.

Les Cantilènes (Mercure de France)

UNE JEUNE FILLE PARLE

Les fenouils m'ont dit : Il t'aime si
Follement qu'il est à ta merci ;
Pour son revenir va t'apprêter.
— Les fenouils ne savent que flatter !
Dieu ait pitié de mon âme.

Les pâquerettes m'ont dit : Pourquoi
Avoir remis ta foi dans sa foi ?
Son cœur est tanné comme un soudard.
— Pâquerettes, vous parlez trop tard !
Dieu ait pitié de mon âme.

Les sauges m'ont dit : Ne l'attends pas,
Il s'est endormi dans d'autres bras.
— O sauges, tristes sauges, je veux
Vous tresser toutes dans mes cheveux...
Dieu ait pitié de mon âme.

Le Pèlerin passionné (Mercure de France)

L'AUTOMNE ET LES SATYRES

Hier j'ai rencontré dans un sentier du bois
Où j'aime de ma peine à rêver quelquefois,
Trois satyres amis : l'un une outre portait
Et pourtant sautelait, le second secouait
Un bâton d'olivier, contrefaisant Hercule.
Sur les arbres dénus, car automne leur chef
A terre a répandu, tombait le crépuscule.
Le troisième satyre, assis sur un coupeau,
De sa bouche approcha son rustique pipeau,
Fit tant jouer ses doigts qu'il en sortit un son
Et menu et enflé, frénétique et plaisant ;
Lors ses deux compagnons, délivres se faisant,
De l'outre le premier et l'autre du bâton,
Dansèrent, et j'ai vu leurs pieds aux jambes tortes,
Qui, alternés, faisaient voler les feuilles mortes.

Poèmes : Sylves (Mercure de France)

LA PLAINTE D'HYAGNIS

Substance de Cybèle, ô branches, ô feuillages,
Aériens berceaux des rossignols sauvages,
L'ombre est déjà menue à vos faîtes rompus,
Languissants vous pendez et votre vert n'est plus.
Et moi je te ressemble, automnale nature,
Mélancolique bois où viendra la froidure.

Je me souviens des jours que mon jeune printemps
Ses brillantes couleurs remirait aux étangs,
Que par le doux métier que je faisais paraître
Dessus les chalumeaux,
Je contentais le cœur du laboureur champêtre
Courbé sur ses travaux.

Mais la Naïade amie, à ses bords que j'évite,
Hélas! ne trouve plus l'empreinte de mes pieds,
Car c'est le pâle buis que mon visage imite,
Et cette triste fleur des jaunes violiers.
Chère flûte, roseaux où je gonflais ma joue,
Délices de mes doigts, ma force et ma gaîté,
Maintenant tu te plains : au vent qui le secoue
Inutile rameau que la sève a quitté.

Poèmes : Sylves nouvelles (Mercure de France)

STANCES

Les roses que j'aimais s'effeuillent chaque jour,
Toute saison n'est pas aux blondes pousses neuves ;
Le zéphir a soufflé trop longtemps ; c'est le tour
Du cruel Aquilon qui condense les fleuves.

Vous faut-il, Allégresse, enfler ainsi la voix
Et ne savez-vous point que c'est grande folie,
Quand vous venez sans cause agacer sous mes doigts
Une corde vouée à la mélancolie ?

Ne dites pas : la vie est un joyeux festin ;
Ou c'est d'un esprit sot ou c'est d'une âme basse.
Surtout ne dites point : elle est malheur sans fin,
C'est d'un mauvais courage et qui trop tôt se lasse.

Riez comme au printemps s'agitent les rameaux,
Pleurez comme la bise ou le flot sur la grève,
Goûtez tous les plaisirs et souffrez tous les maux
Et dites : c'est beaucoup et c'est l'ombre d'un rêve.

Les morts m'écoutent seuls, j'habite les tombeaux.
Jusqu'au bout je serai l'ennemi de moi-même.

Ma gloire est aux ingrats, mon grain est aux corbeaux,
Sans récolter jamais je laboure et je sème.

Je ne me plaindrai pas. Qu'importe l'Aquilon,
L'opprobre et le mépris, la face de l'injure!
Puisque quand je te touche, ô lyre d'Apollon,
Tu sonnes chaque fois plus savante et plus pure?

Rompant soudain le deuil de ces jours pluvieux,
Sur les grands marronniers qui perdent leur couronne,
Sur l'eau, sur le tardif parterre et dans mes yeux
Tu verses ta douceur, pâle soleil d'Automne.

Soleil, que nous veux-tu? Laisse tomber la fleur,
Que la feuille pourrisse et que le vent l'emporte!
Laisse l'eau s'assombrir, laisse-moi ma douleur
Qui nourrit ma pensée et me fait l'âme forte.

Je songe aux ciels marins, à leurs couchants si doux,
A l'écumante horreur d'une mer démontée,
Au pêcheur dans sa barque, aux crabes dans leurs trous,
A Néère aux yeux bleus, à Glaucus, à Protée.

Je songe au vagabond supputant son chemin,
Au vieillard sur le seuil de la cabane ancienne,
Au bûcheron courbé, sa cognée à la main,
A la ville, à ses bruits, à mon âme, à sa peine.

Quand pourrai-je, quittant tous les soins inutiles
Et le vulgaire ennui de l'affreuse cité,
Me reconnaître enfin, dans les bois, frais asiles,
Et sur les calmes bords d'un lac plein de clarté?

Mais plutôt, je voudrais songer sur tes rivages,
Mer, de mes premiers jours berceau délicieux :
J'écouterai gémir tes mouettes sauvages,
L'écume de tes flots rafraîchira mes yeux.

Ah ! le précoce hiver a-t-il rien qui m'étonne ?
Tous les présents d'avril, je les ai dissipés,
Et je n'ai pas cueilli la grappe de l'automne,
Et mes riches épis, d'autres les ont coupés.

Nuages qu'un beau jour à présent environne,
Au-dessus de ces champs de jeune blé couverts,
Vous qui m'apparaissez sur l'azur monotone
Semblables aux voiliers sur le calme des mers ;

Vous qui devez bientôt ayant la sombre face
De l'orage prochain, passer sous le ciel bas,
Mon cœur vous accompagne, ô coureurs de l'espace !
Mon cœur qui vous ressemble et qu'on ne connaît pas.

Été, tous les plaisirs que ta saison m'apporte
Comme ceux du printemps ont perdu leur attrait.
Adieu, le tendre automne ! A présent, qu'à ma porte
Vienne heurter l'hiver, j'ouvrirai sans regret.

Dans l'antique forêt, le vent et la cognée
Sèment de l'arbre fort les rameaux à ses pieds,
Et parmi les humains la juste destinée
Abat à chaque coup gloire, amour, amitiés.

Moins doucement la feuille à la brise soupire,
Que la branche frappée en tombant ne se plaint,
Et lorsque le malheur s'exhale de la lyre,
Tout autre chant n'est plus qu'un écho qui s'éteint.

Vie exécrable, ô jours que corrompt l'amertume,
Je vous surmonte encor, mais mon cœur est brisé ;
Et s'il a plus d'éclat, peut-être, il se consume,
Ce feu sombre et divin qui m'avait embrasé.

. . . . . .

Tu souffres tous les maux et tu ne fais que rire
De ton lâche destin ;
Tu ne sais pas pourquoi tu chantes sur ta lyre
Du soir jusqu'au matin.

Poète, un grave auteur dira que tu t'amuses
Sans trop d'utilité ;
Va, ne l'écoute point : Apollon et les Muses
Ont bien quelque beauté.

Laisse les uns mourir et vois les autres naître,
Les bons ou les méchants,
Puisque tout ici-bas ne survient que pour être
Un prétexte à tes chants.

Quand je viendrai m'asseoir dans le vent, dans la nuit,
Au bout du rocher solitaire,
Que je n'entendrai plus, en t'écoutant, le bruit
Que fait mon cœur sur cette terre,

Ne te contente pas, Océan, de jeter
Sur mon visage un peu d'écume :
D'un coup de lame alors il te faut m'emporter
Pour dormir dans ton amertume.

. . . . . .

Dépouille de l'allée où j'ai marché souvent,
Feuilles mortes, tendres feuillages,
Que suivait mon regard quand, portés sur le vent,
Vous mêliez de l'or aux nuages ;

L'Automne et sa douceur vont s'alanguir là-bas,
Dans les sous-bois, le long des grèves.
Et l'ancien souvenir ramènera mes pas
Aux lieux où se plaisaient mes rêves.

O feuilles, que me fait, non plus que le carmin
Des fleurs, votre pâle sourire ?
Mon âme et la douleur sur le sombre chemin
Passent et n'ont rien à se dire.

La rose du jardin que j'avais méprisée
A cause de son simple et modeste contour,
Sans se baigner d'azur, sans humer la rosée,
Dans le vase, captive, a vécu plus d'un jour,

Puis lasse, abandonnée à ses pâleurs fatales,
Ayant fini d'éclore et de s'épanouir,
Elle laissa tomber lentement ses pétales,
Indifférente au soin de vivre ou de mourir.

Lorsque l'obscur destin passe, sachons nous taire.
Pourquoi ce souvenir que j'emporte aujourd'hui ?
Mon cœur est trop chargé d'ombres et de mystère ;
Le spectre d'une fleur est un fardeau pour lui.

Lorsque se lamentant comme auprès d'une tombe,
Dans le creux du vallon

Passait, tout vêtu d'or par la feuille qui tombe,
Le tragique Aquilon,

Qu'a-t-il dit au rameau qui balançait encore
Un beau fruit, une fleur,
Au soleil de novembre, à la tardive aurore,
A mon âme, à mon cœur?

J'allais dans la campagne avec le vent d'orage,
Sous le pâle matin, sous les nuages bas;
Un corbeau ténébreux escortait mon voyage,
Et dans les flaques d'eau retentissaient mes pas.

La foudre à l'horizon faisait courir sa flamme
Et l'Aquilon doublait ses longs gémissements;
Mais la tempête était trop faible pour mon âme,
Qui couvrait le tonnerre avec ses battements.

De la dépouille d'or du frêne et de l'érable
L'Automne composait son éclatant butin,
Et le corbeau toujours d'un vol inexorable
M'accompagnait sans rien changer à mon destin.

. . . . . .

ALBERT SAMAIN

1858–1900

né le 3 avril à Lille, Nord
mort le 18 août à Magny-les-Hameaux, Seine-et-Oise

Le fin poète Albert Samain, né dans une famille de petits commerçants besogneux, dut quitter le lycée de Lille, sa ville natale, à quatorze ans et demi pour aider sa mère veuve à élever les frères et sœurs dont il était l'aîné. Après plusieurs années d'obscur travail et de luttes pénibles d'abord dans une maison de banque, puis dans le courtage des sucres, il entra dans l'administration, fut envoyé à Paris en 1880 et, l'année suivante, nommé expéditionnaire à l'hôtel de ville. Dès lors il put se livrer à son goût pour les lettres, jusque-là comprimé par les dures nécessités de la vie. Assidu au *Chat noir*, il collabora à diverses revues et prit part à la fondation du *Mercure de France* (1889).

En 1894, il donna son premier recueil de vers, *Au Jardin de l'infante*, qui, signalé avec sympathie par François Coppée, tout de suite valut à Samain une sorte de célébrité. Le succès n'altéra pas la simplicité de sa nature timide et fermée. Une santé délabrée et un manque total d'ambition lui firent, malgré sa réussite et le dévoûment de ses amis, une vie silencieuse et effacée qui glissa tout doucement, après quelques mois de déclin, vers une mort également discrète.

Il avait donné en 1898 un second volume de vers, *Aux Flancs du vase*. Ses amis publièrent après sa mort un troisième recueil, *Le Chariot d'or*, et un volume de *Contes* en prose, et le théâtre de l'Œuvre joua en 1904 son drame en vers, *Polyphème*, que la Comédie française mit à son répertoire en 1908.

Albert Samain a certainement fait œuvre de poète symboliste, mais sans s'affilier à cette école, où il comptait pourtant beaucoup d'amis. Il ne s'est pas cru obligé d'employer le vers libre; il a

simplement profité de toutes les nouveautés hardies qui cadraient avec son goût personnel. « Il clôt son âge et le résume », dit avec raison M. Léon Bocquet ; mais il ne s'y est pas inféodé. Sa voix pure et triste garde sa note bien personnelle ; avec une douceur pénétrante elle s'insinue en nous, suggérant l'inconnu et le mystère, éveillant le rêve.

L'INFANTE

Mon âme est une infante en robe de parade,
Dont l'exil se reflète, éternel et royal,
Aux grands miroirs déserts d'un vieil Escurial,
Ainsi qu'une galère oubliée dans la rade.

Aux pieds de son fauteuil, allongés noblement,
Deux lévriers d'Écosse aux yeux mélancoliques
Chassent, quand il lui plaît, les bêtes symboliques
Dans la forêt du Rêve et de l'Enchantement.

Son page favori, qui s'appelle Naguère,
Lui lit d'ensorcelants poèmes à mi-voix,
Cependant qu'immobile, une tulipe aux doigts,
Elle écoute mourir en elle leur mystère...

Le parc alentour d'elle étend ses frondaisons,
Ses marbres, ses bassins, ses lampes à balustres ;
Et, grave, elle s'enivre à ces songes illustres
Que recèlent pour nous les nobles horizons.

Elle est là, résignée et douce, et sans surprise,
Sachant trop pour lutter comme tout est fatal,
Et se sentant, malgré quelque dédain natal,
Sensible à la pitié comme l'onde à la brise.

Albert Samain

Elle est là résignée, et douce en ses sanglots,
Plus sombre seulement quand elle évoque en songe
Quelque Armada sombrée à l'éternel mensonge,
Et tant de beaux espoirs endormis sous les flots.

Des soirs trop lourds de pourpre où sa fierté soupire,
Les portraits de Van Dyck aux beaux doigts longs et purs,
Pâles en velours noir sur l'or vieilli des murs,
En leurs grands airs défunts la font rêver d'empire.

Les vieux mirages d'or ont dissipé son deuil,
Et dans les visions où son ennui s'échappe,
Soudain — gloire ou soleil — un rayon qui la frappe
Allume en elle tous les rubis de l'orgueil.

Mais d'un sourire triste elle apaise ces fièvres ;
Et, redoutant la foule aux tumultes de fer,
Elle écoute la vie — au loin — comme la mer...
Et le secret se fait plus profond sur ses lèvres.

Rien n'émeut d'un frisson l'eau pâle de ses yeux,
Où s'est assis l'esprit voilé des Villes mortes ;
Et par les salles, où sans bruit tournent les portes,
Elle va, s'enchantant de mots mystérieux.

L'eau vaine des jets d'eau là-bas tombe en cascade,
Et, pâle, à la croisée, une tulipe aux doigts,
Elle est là, reflétée aux miroirs d'autrefois,
Ainsi qu'une galère oubliée en la rade.

Mon Ame est une infante en robe de parade.

Au Jardin de l'infante (Mercure de France)

SOIR

Le Séraphin des soirs passe le long des fleurs...
La Dame-aux-Songes chante à l'orgue de l'église ;
Et le ciel, où la fin du jour se subtilise,
Prolonge une agonie exquise de couleurs.

Le Séraphin des soirs passe le long des cœurs...
Les vierges au balcon boivent l'amour des brises ;
Et sur les fleurs et sur les vierges indécises
Il neige lentement d'adorables pâleurs.

Toute rose au jardin s'incline, lente et lasse,
Et l'âme de Schumann errante par l'espace
Semble dire une peine impossible à guérir...

Quelque part une enfant très douce doit mourir...
O mon âme, mets un signet au livre d'heures,
L'Ange va recueillir le rêve que tu pleures.

Au Jardin de l'infante (Mercure de France)

AUTOMNE

Le vent tourbillonnant, qui rabat les volets,
Là-bas tord la forêt comme une chevelure.
Des troncs entrechoqués monte un puissant murmure
Pareil au bruit des mers, rouleuses de galets.

L'Automne qui descend les collines voilées
Fait, sous ses pas profonds, tressaillir notre cœur ;
Et voici que s'afflige avec plus de ferveur
Le tendre désespoir des roses envolées.

Le vol des guêpes d'or qui vibrait sans repos
S'est tu ; le pêne grince à la grille rouillée ;
La tonnelle grelotte et la terre est mouillée,
Et le linge blanc claque, éperdu, dans l'enclos.

Le jardin nu sourit comme une face aimée
Qui vous dit longuement adieu quand la mort vient ;
Seul, le son d'une enclume ou l'aboiement d'un chien
Monte, mélancolique, à la vitre fermée.

Suscitant des pensées d'immortelle et de buis,
La cloche sonne, grave, au cœur de la paroisse ;
Et la lumière, avec un long frisson d'angoisse,
Écoute au fond du ciel venir les longues nuits.

Les longues nuits demain remplaceront, lugubres,
Les limpides matins, les matins frais et fous,
Pleins de papillons blancs chavirant dans les choux
Et de voix sonnant clair dans les brises salubres.

Qu'importe, la maison, sans se plaindre de toi,
T'accueille avec son lierre et ses nids d'hirondelles,
Et, fêtant le retour du prodigue près d'elle,
Fait sortir la fumée à longs flots bleus du toit.

Lorsque la vie éclate et ruisselle et flamboie,
Ivre du vin trop fort de la terre, et laissant
Pendre ses cheveux lourds sur la coupe du sang,
L'âme impure est pareille à la fille de joie.

Mais les corbeaux du ciel s'assemblent par milliers.
Et déjà, reniant sa folie orageuse,
L'âme pousse un soupir joyeux de voyageuse
Qui retrouve, en rentrant, ses meubles familiers.

L'étendard de l'été pend noirci sur sa hampe.
Remonte dans ta chambre, accroche ton manteau ;
Et que ton rêve, ainsi qu'une rose dans l'eau,
S'entr'ouvre au doux soleil intime de la lampe.

Dans l'horloge pensive, au timbre avertisseur,
Mystérieusement bat le cœur du Silence.
La Solitude au seuil étend sa vigilance,
Et baise, en se penchant, ton front comme une sœur.

C'est le refuge élu, c'est la bonne demeure,
La cellule aux murs chauds, l'âtre au subtil loisir,
Où s'élabore, ainsi qu'un très rare élixir,
L'essence fine de la vie intérieure.

Là, tu peux déposer le masque et les fardeaux,
Loin de la foule et libre, enfin, des simagrées,
Afin que le parfum des choses préférées
Flotte, seul, pour ton cœur dans les plis des rideaux.

C'est la bonne saison, entre toutes féconde,
D'adorer tes vrais dieux, sans honte, à ta façon,
Et de descendre en toi jusqu'au divin frisson
De te découvrir jeune et vierge comme un monde !

Tout est calme ; le vent pleure au fond du couloir ;
Ton esprit a rompu ses chaînes imbéciles,
Et, nu, penché sur l'eau des heures immobiles,
Se mire au pur cristal de son propre miroir :

Et, près du feu qui meurt, ce sont des Grâces nues,
Des départs de vaisseaux haut voilés dans l'air vif,
L'âpre suc d'un baiser sensuel et pensif,
Et des soleils couchants sur des eaux inconnues...

Magny-les-Hameaux, octobre 1894

Le Chariot d'or (Mercure de France)

HENRI DE RÉGNIER

1864–

né le 8 décembre à Honfleur, Calvados

M. Henri de Régnier, qui appartient à une famille de la vieille aristocratie française, passa à Honfleur, sa ville natale, une partie de son enfance. Venu à Paris en 1871 avec ses parents, au sortir du collège Stanislas il fit son droit. Mais la littérature l'intéressait plus que le Code, et il recherchait surtout les poètes. Il fut des premiers à courir chez Mallarmé et resta pendant dix ans un assidu des « mardis » de la rue de Rome. Il allait aussi chez Verlaine et chez Sully-Prudhomme. Vers 1888, il fut présenté à José-Maria de Hérédia, dont il devait, en 1896, épouser la seconde fille; par Hérédia il fit la connaissance de Leconte de Lisle, et dès lors fréquenta aussi chez le chef du Parnasse.

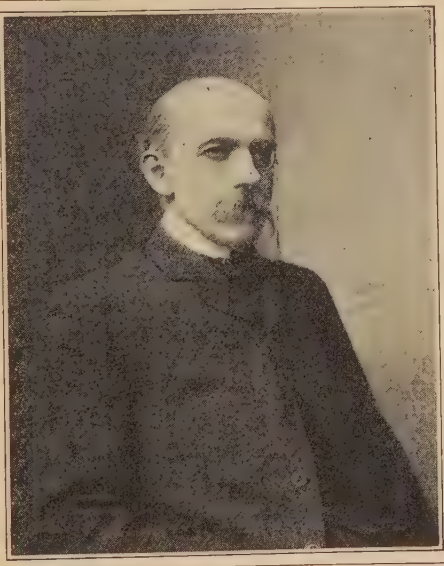
Ses premiers poèmes, parus dans *Lutèce* en 1885 et publiés en librairie la même année sous le titre *Les Lendemains*, sont quelque peu teintés de mallarmisme; mais les vers en sont bien frappés, parnassiens d'allure. Peu à peu, à travers des œuvres qui formèrent plus tard le recueil des *Premiers Poèmes*, on voit se dégager et s'affirmer la personnalité du jeune auteur. Au milieu de ses rêves et de ses méditations, il tente à la fois de recréer le passé et d'éterniser les minutes fugitives du présent. Dans les *Poèmes anciens et romanesques* (1890), il commence à se servir du vers libre: tantôt il le mêle à des alexandrins, tantôt il le dispose, sans aucun mélange, en longs couplets harmonieux. Puis vient *Tel qu'en songe* (1892) où se trouve *La Gardienne*, poème dialogué en vers libres et en alexandrins qui fut représenté au théâtre de l'Œuvre en 1894. En 1895 paraît une autre belle série de poèmes: *Aréthuse*, qui comprend les *Flûtes d'Avril et de Septembre*, en alexandrins, *L'Homme et la sirène*, en vers libres. En 1897, *Les Jeux rustiques et divins*, non moins beaux, sont le triomphe du vers libre. Mais

Les Médailles d'argile (1900), dédiées à la mémoire d'André Chénier, renferment une série de sonnets fortement marqués de l'influence de Hérédia. Dès lors M. de Régnier revient de plus en plus aux formes régulières ; elles dominent spécialement dans *La Cité des eaux* (1902) où se trouve encore une série de sonnets, cette fois sur Versailles. Dans *La Sandale ailée* (1907), *Le Miroir des heures* (1906–1910), *Vestigia flammæ* (1921), où l'expression des sentiments se fait plus intime et plus directe, rares sont les poèmes en vers libres.

Dans toutes ces œuvres, sans compter les *minores*, s'épanche une personnalité complexe, hautaine et raffinée, où l'intellectualisme se double d'une sensibilité aux multiples nuances. Certains poèmes des premiers volumes découragent par leur obscurité solennelle et provocante ; ils gardent tout de même une belle harmonie et, çà et là, des éclairs les traversent. D'autres suggèrent des rêves ou évoquent de délicieux tableaux. Le vers, souvent plein de somptuosités éclatantes, peut rendre avec puissance « le tourbillonnement des forces de la vie » ; il peut s'attendrir en de délicates élégies ; il peut se charger de toute la fraîcheur des sources ou devenir ailé pour « faire chanter la forêt ».

L'œuvre en prose de M. de Régnier n'est pas moins considérable que son œuvre poétique. Depuis les *Contes à soi-même* et *La Canne de jaspe*, publiés en 1893, il a donné une imposante série de contes, de nouvelles et de romans. *Les Amants singuliers* (trois contes, 1901) et quelques-uns des romans : *La Double Maîtresse* (1900), *Le Bon Plaisir* (1902), *Les Rencontres de M. de Bréot* (1904), se déroulent au XVII^e^ ou au XVIII^e^ siècle ; les autres sont modernes : *Le Mariage de minuit*, *Les Vacances d'un jeune homme sage* (1903), *Le Passé vivant* (1905), *La Peur de l'amour* (1907), etc. Plus récemment sont venus : *L'Illusion héroïque de Titto Bassi* (1916), *La Pécheresse* (1920), etc. Mentionnons encore *Portraits et souvenirs* (1913) et une comédie en prose, *Les Scrupules de Sganarelle*.

M. de Régnier a fait en 1900 une tournée de conférences aux États-Unis. Il est membre de l'Académie française.



© Henri Manuel

Henri de Régnier

SCÈNES AU CRÉPUSCULE

FRAGMENT

La Nuit monte trop vite et ton espoir est vain.
José-Maria de Hérédia

II

En allant vers la ville où l'on chante aux terrasses
Sous les arbres en fleurs comme des bouquets de fiancées,
En allant vers la ville où le pavé des places
Vibre au soir rose et bleu d'un silence de danses lassées,
Nous avons rencontré les filles de la plaine
Qui s'en venaient à la fontaine,
Qui s'en venaient à perdre haleine,
Et nous avons passé.

La douceur des ciels clairs vivait en leurs yeux tristes,
Les oiseaux du matin chantaient en leurs voix douces,
Oh si douces avec leurs yeux de bonne route
Et si tendres avec leurs voix de colombes indicatrices!
Elles s'assirent pour nous voir, tristes et sages,
Leurs mains jointes semblaient garder leurs cœurs en cage.

Les ballerines ont croisé nos chemins
Et nous avons suivi leurs fards, leurs rires, leurs tambourins
Pour les perdre un soir d'ombre au détour du chemin...

Nous allons vers la ville où l'on chante aux terrasses
Sous les arbres en fleurs chercher les Fiancées,
O cloches d'allégresse au silence des places,
Les clochers tremblent comme des fleurs balancées!
Nos espoirs entreront par les portes ouvertes
En vols de papillons légers aux vastes ailes,

Avec les hirondelles
Qui s'en viennent inertes,
Lasses d'avoir passé et repassé les mers,
Et vers les angles noirs et sur les pavés clairs
Nos espoirs voletteront en ombres joyeuses
Comme des pétales de fleurs merveilleuses
Que pleut le soir d'avril aux tresses des fileuses.

Poèmes anciens et romanesques (Mercure de France)

EXERGUE

Au carrefour des routes de la forêt, un soir,
Parmi le vent, avec mon ombre, un soir,
Las de la cendre des âtres et des années,
Incertain des heures prédestinées,
Je vins m'asseoir.

Les routes s'en allaient vers les jours
Et j'aurais pu aller avec elles encor,
Et toujours,
Vers des terres, des eaux et des songes, toujours
Jusques au jour
Où, de ses mains magiques et patientes, la Mort
Aurait fermé mes yeux du sceau de sa fleur de paix et d'or.

Route des chênes hauts et de la solitude,
Ta pierre âpre est mauvaise aux lassitudes,
Tes cailloux durs aux pieds lassés,
Et j'y verrais saigner le sang de mon passé,
A chaque pas,
Et tes chênes hautains grondent dans le vent rude,
Et je suis las.

Route des bouleaux clairs qui s'effeuillent et tremblent
Pâles comme la honte de tes passants pâles
Qui s'égarent en tes fanges tenaces,
Et vont ensemble,
Et se détournent pour ne pas se voir face à face,
Route de boue et d'eau qui suinte,
Le vent à tes feuilles chuchote sa plainte,
Les grands marais d'argent, de lunes et de givre
Stagnent au crépuscule au bout de tes chemins
Et l'ennui à qui veut te suivre
Lui prend la main.

Route des frênes doux et des sables légers
Où le vent efface les pas et veut qu'on oublie
Et qu'on s'en aille ainsi qu'il s'en va d'arbre en arbre,
Tes fleurs de miel ont la couleur de l'or des sables,
Ta courbe est telle qu'on voit à peine où l'on dévie ;
La ville où tu conduis est bonne aux étrangers
Et mes pas seraient doux sur le seuil de ses portes
S'ils n'étaient pas restés le long d'une autre vie
Où mes Espoirs en pleurs veillent des Ombres mortes.

Je n'irai pas vers vos chênes
Ni le long de vos bouleaux et de vos frênes
Et ni vers vos soleils, vos villes et vos eaux,
O routes !
J'entends venir les pas de mon passé qui saigne,
Les pas que j'ai crus morts, hélas ! et qui reviennent,
Et qui semblent me précéder en vos échos,
O routes,
Toi la facile, toi la honteuse, toi la hautaine,
Et j'écoute
Le vent, compagnon de mes courses vaines,
Qui marche et pleure sous les chênes.

O mon âme, le soir est triste sur hier,
O mon âme, le soir est morne sur demain,
O mon âme, le soir est grave sur toi-même!

Poèmes: Tel qu'en songe (Mercure de France)

LA SAGESSE DE L'AMOUR

Avant d'être de ceux qui marchent vers la Nuit,
O toi qui fus l'enfant que sa jeunesse a fui
Et qui, grave, t'assieds déjà, debout hier,
Écoute encore, avant les fifres de l'Hiver,
Les flûtes de l'Été qui chantent dans l'Automne;
L'heure tendre là-bas embrasse l'heure bonne,
Et, quand le chant se tait, au loin, tu peux entendre
Ce que le bel Août dit au calme Septembre
Et ce que dit ta joie à ta mélancolie.
Le fruit qui va mûrir avec sa branche plie;
C'est de la brise, hélas! que sort le vent farouche,
Mais la brise et le vent s'endorment bouche à bouche
Aujourd'hui et le bois est vert et le soir tombe,
Et les flûtes dans l'ombre appellent les colombes,
Et l'Été chante encore aux lèvres de l'Automne;
Le jour sera meilleur si l'aurore fut bonne;
Le soir est plus charmant lorsque l'âme est plus douce,
Le sourire fait une rose de la bouche;
La tresse dénouée est une chevelure;
D'avoir été fontaine une eau reste plus pure.
Aime et que sur tes pas les étoiles aient lui
Quand tu seras de ceux qui marchent vers la Nuit.

Les Jeux rustiques et divins: Aréthuse (Mercure de France)

LE VASE

Mon marteau lourd sonnait dans l'air léger,
Je voyais la rivière et le verger,
La prairie et jusques au bois
Sous le ciel plus bleu d'heure en heure,
Puis rose et mauve au crépuscule ;
Alors je me levais tout droit
Et m'étirais heureux de la tâche des heures,
Gourd de m'être accroupi de l'aube au crépuscule
Devant les blocs de marbre où je taillais les pans
Du vase fruste encor que mon marteau pesant,
Rythmant le matin clair et la bonne journée,
Heurtait, joyeux d'être sonore en l'air léger !

Le vase naissait dans la pierre façonnée.
Svelte et pur il avait grandi
Informe encor en sa sveltesse,
Et j'attendis,
Les mains oisives et inquiètes,
Pendant des jours, tournant la tête
A gauche, à droite, au moindre bruit,
Sans plus polir la panse ou lever le marteau.
L'eau
Coulait de la fontaine comme haletante.
Dans le silence
J'entendais, un à un, aux arbres du verger,
Les fruits tomber de branche en branche ;
Je respirais un parfum messager
De fleurs lointaines sur le vent ;
Souvent,
Je croyais qu'on avait parlé bas,
Et, un jour que je rêvais — ne dormant pas —

J'entendis par delà les prés et la rivière
Chanter des flûtes...

Un jour, encor,
Entre les feuilles d'ocre et d'or
Du bois, je vis, avec ses jambes de poil jaune,
Danser un faune ;
Je l'aperçus aussi, une autre fois,
Sortir du bois
Le long de la route et s'asseoir sur une borne
Pour prendre un papillon à l'une de ses cornes.

Une autre fois,
Un centaure passa la rivière à la nage ;
L'eau ruisselait sur sa peau d'homme et son pelage ;
Il avança de quelques pas dans les roseaux,
Flaira le vent, hennit, repassa l'eau ;
Le lendemain, j'ai vu l'ongle de ses sabots
Marqué dans l'herbe...

Des femmes nues
Passèrent en portant des paniers et des gerbes,
Très loin, tout au bout de la plaine.
Un matin, j'en trouvai trois à la fontaine
Dont l'une me parla. Elle était nue.
Elle me dit : Sculpte la pierre
Selon la forme de mon corps en tes pensées,
Et fais sourire au bloc ma face claire ;
Écoute autour de toi les heures dansées
Par mes sœurs dont la ronde se renoue,
Entrelacée,
Et tourne et chante et se dénoue.

Et je sentis sa bouche tiède sur ma joue.

Alors le verger vaste et le bois et la plaine
Tressaillirent d'un bruit étrange, et la fontaine
Coula plus vive avec un rire dans ses eaux ;
Les trois Nymphes debout auprès des trois roseaux
Se prirent par la main et dansèrent ; du bois
Les faunes roux sortaient par troupes, et des voix
Chantèrent par delà les arbres du verger
Avec des flûtes en éveil dans l'air léger.
La terre retentit du galop des centaures ;
Il en venait du fond de l'horizon sonore,
Et l'on voyait, assis sur la croupe qui rue,
Tenant des thyrses tors et des outres ventrues,
Des satyres boiteux piqués par des abeilles,
Et les bouches de crin et les lèvres vermeilles
Se baisaient, et la ronde immense et frénétique,
Sabots lourds, pieds légers, toisons, croupes, tuniques,
Tournait éperdument autour de moi qui, grave,
Au passage, sculptais aux flancs gonflés du vase
Le tourbillonnement des forces de la vie.

Du parfum exhalé de la terre mûrie
Une ivresse montait à travers mes pensées,
Et dans l'odeur des fruits et des grappes pressées,
Dans le choc des sabots et le heurt des talons,
En de fauves odeurs de boucs et d'étalons,
Sous le vent de la ronde et la grêle des rires,
Au marbre je taillais ce que j'entendais bruire ;
Et parmi la chair chaude et les effluves tièdes,
Hennissement du mufle ou murmure des lèvres,
Je sentais sur mes mains, amoureux ou farouches,
Des souffles de naseaux ou des baisers de bouches.

Le crépuscule vint et je tournai la tête.

Mon ivresse était morte avec la tâche faite ;
Et sur son socle enfin, du pied jusques aux anses,
Le grand Vase se dressait nu dans le silence,
Et, sculptée en spirale à son marbre vivant,
La ronde dispersée et dont un faible vent
Apportait dans l'écho la rumeur disparue,
Tournait avec ses boucs, ses dieux, ses femmes nues,
Ses centaures cabrés et ses faunes adroits,
Silencieusement autour de la paroi,
Tandis que, seul, parmi, à jamais, la nuit sombre,
Je maudissais l'aurore et je pleurais vers l'ombre.

Les Jeux rustiques et divins (Mercure de France)

ÉLÉGIE DOUBLE

Ami, le hibou pleure où venait la colombe,
Et ton sang souterrain a fleuri sur ta tombe
Et mes yeux qui t'ont vu sont las d'avoir pleuré
L'inexorable absence où tu t'es retiré
Loin de mes bras pieux et de ma bouche triste.
Reviens ! le doux jardin mystérieux t'invite
Et ton pas sera doux à sa mélancolie ;
Tu viendras, les pieds nus et la face vieillie,
Peut-être, car la route est longue qui ramène
De la rive du Styx à notre humble fontaine
Qui pleure goutte à goutte et rit d'avoir pleuré.

Ta maison te regarde, ami ! J'ai préparé
Sur le plateau d'argent, sur le plateau d'ébène,
La coupe de cristal et la coupe de frêne,
Les figues et le vin, le lait et les olives,

Et j'ai huilé les gonds de la porte d'une huile
Qui la fera s'ouvrir ainsi que pour une ombre ;
Mais je prendrai la lampe et par l'escalier sombre
Nous monterons tous deux en nous tenant la main ;
Puis, dans la chambre vaste où le songe divin
T'a ramené des bords du royaume oublieux,
Nous nous tiendrons debout, face à face, joyeux
De l'étrange douceur de rejoindre nos lèvres,
O voyageur venu des roseaux de la grève
Que ne réveille pas l'aurore ni le vent !
Je t'ai tant aimé mort que tu seras vivant
Et j'aurai soin, n'ayant plus d'espoir ni d'attente,
De vider la clepsydre et d'éteindre la lampe.

Réponse -

— Laisse brûler la lampe et pleurer la clepsydre,
Car le jardin autour de notre maison vide
Se fleurira de jeunes fleurs sans que reviennent
Mes lèvres pour reboire encore à la fontaine ;
Les baisers pour jamais meurent avec les bouches.
Laisse la figue mûre et les olives rousses ;
Hélas ! les fruits sont bons aux lèvres qui sont chair.
Mais j'habite un royaume au delà de la Mer
Ténébreuse, et mon corps est cendre sous le marbre.
Je suis une Ombre, et si mon pas lent se hasarde
Au jardin d'autrefois et dans la maison noire
Où tu m'attends du fond de toute ta mémoire,
Tes chers bras ne pourront étreindre mon fantôme ;
Tu pleurerais le souvenir de ma chair d'homme,
A moins que, dans ton âme anxieuse et fidèle,
Tu m'attendes en rêve à la porte éternelle,
Me regardant venir à travers la nuit sombre,
Et que ton pur amour soit digne de mon ombre.

Les Jeux rustiques et divins (Mercure de France)

ODELETTE

Un petit roseau m'a suffi
Pour faire frémir l'herbe haute
Et tout le pré
Et le doux saule
Et le ruisseau qui chante aussi ;
Un petit roseau m'a suffi
A faire chanter la forêt.

Ceux qui passent l'ont entendu
Au fond du soir, en leurs pensées
Dans le silence et dans le vent,
Clair ou perdu,
Proche ou lointain...
Ceux qui passent en leurs pensées
En écoutant, au fond d'eux-mêmes
L'entendront encore et l'entendent
Toujours qui chante.

Il m'a suffi
De ce petit roseau cueilli
A la fontaine où vint l'Amour
Mirer, un jour,
Sa face grave
Et qui pleurait,
Pour faire pleurer ceux qui passent
Et trembler l'herbe et frémir l'eau ;
Et j'ai, du souffle d'un roseau,
Fait chanter toute la forêt.

Les Jeux rustiques et divins (Mercure de France)

L'ONDE NE CHANTE PLUS...

L'onde ne chante plus en tes mille fontaines,
O Versailles, Cité des Eaux, Jardin des Rois!
Ta couronne ne porte plus, ô souveraine,
Les clairs lys de cristal qui l'ornaient autrefois!

La nymphe qui parlait par ta bouche s'est tue
Et le temps a terni sous le souffle des jours
Les fluides miroirs où tu t'es jadis vue
Royale et souriante en tes jeunes atours.

Tes bassins, endormis à l'ombre des grands arbres,
Verdissent en silence au milieu de l'oubli,
Et leur tain, qui s'encadre aux bordures de marbre,
Ne reconnaîtrait plus ta face d'aujourd'hui.

Qu'importe! ce n'est pas ta splendeur et ta gloire
Que visitent mes pas et que veulent mes yeux;
Et je ne monte pas les marches de l'histoire
Au-devant du Héros qui survit en tes Dieux.

Il suffit que tes eaux égales et sans fête
Reposent dans leur ordre et leur tranquillité,
Sans que demeure rien en leur noble défaite
De ce qui fut jadis un spectacle enchanté.

Que m'importent le jet, la gerbe et la cascade
Et que Neptune à sec ait brisé son trident,
Ni qu'en son bronze aride un farouche Encelade
Se soulève, une feuille morte entre les dents,

Pourvu que faible, basse, et dans l'ombre incertaine,
Du fond d'un vert bosquet qu'elle a pris pour tombeau,
J'entende longuement ta dernière fontaine,
O Versailles, pleurer sur toi, Cité des Eaux!

La Cité des eaux (Mercure de France)

ÉPILOGUE

Une dernière fois reviens en mes pensées,
O jeunesse aux yeux clairs,
Et, dans mes mains encor, pose tes mains glacées.
Le soir parfume l'air.

Souviens-toi des matins où tous deux, côte à côte,
Notre ombre nous suivant,
Sur le sable fragile et parmi l'herbe haute
Nous allions dans le vent.

Ce que je veux de toi, ce n'est pas, ô jeunesse,
De me rendre les lieux
Où nous avons erré ensemble. Je te laisse
Tes courses et tes jeux.

Je ne veux point de toi ces rires dont tu charmes
Mon souvenir encor:
Je te laisse tes pas, tes détours et tes larmes,
Ton âge d'aube et d'or,

Ton âme tour à tour voluptueuse ou sombre
Et ton cœur incertain,
Et ce geste charmant dont tu joignais dans l'ombre
La couple de tes mains.

Ce que je veux de toi, c'est ta jeune colère
Qui te montait au front,
C'est le sang qui roulait en toi sa pourpre claire,
Lorsque, d'un vain talon,

Tu frappais à durs coups, frénétique et penchée,
Le sol sec et ardent,
Comme pour qu'en jaillît quelque source cachée
Que tu savais dedans ;

C'est cela que je veux de toi, car je veux boire
A pleine bouche, un jour,
L'eau souterraine encore à la fontaine, ô gloire,
Quand ce sera mon tour !

Et, si le temps ingrat m'accorde pour salaire
L'opprobre meurtrier,
Je veux m'asseoir du moins à l'ombre que peut faire
La branche du laurier.

La Cité des eaux (Mercure de France)

LA VOIX

Je ne veux de personne auprès de ma tristesse
Ni même ton cher pas et ton visage aimé,
Ni ta main indolente et qui d'un doigt caresse
Le ruban paresseux et le livre fermé.

Laissez-moi. Que ma porte aujourd'hui reste close ;
N'ouvrez pas ma fenêtre au vent frais du matin ;
Mon cœur est aujourd'hui misérable et morose
Et tout me paraît sombre et tout me semble vain.

Ma tristesse me vient de plus loin que moi-même,
Elle m'est étrangère et ne m'appartient pas,
Et tout homme, qu'il chante ou qu'il rie ou qu'il aime,
A son heure l'entend qui lui parle tout bas,

Et quelque chose alors se remue et s'éveille,
S'agite, se répand et se lamente en lui,
A cette sourde voix qui lui dit à l'oreille
Que la fleur de la vie est cendre dans son fruit.

La Sandale ailée (Mercure de France)

FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN

1864–

né le 26 mai à Norfolk, Virginie

M. Francis Viélé-Griffin, descendant par sa mère d'un protestant français réfugié aux États-Unis, a quitté la patrie d'adoption de son ancêtre pour retourner en France. D'après un de ses biographes, M. Jean de Cours, il eut deux maîtres dont l'influence se combina heureusement en lui : Mallarmé, qui lui avait enseigné « à interpréter les signes sensibles », et la Touraine.

Il y a dans la manière dont il découvrit la Touraine comme une sorte de prédestination. Parti un jour de Paris pour aller voir les ruines de Clisson, dont en son enfance le nom l'avait fait rêver, il s'arrêta près de Tours ; séduit par le charme du paysage, il choisit une maison dans le hameau de Nazelles et s'y fixa. « Il n'a pas encore visité Clisson », dit M. de Cours en racontant ce fait ; « peut-être craint-il d'être déçu par la réalité ; peut-être aussi que la beauté de la douce Touraine lui suffit. » [1] Dans ce pays de fine lumière et de joie harmonieuse, Viélé-Griffin a composé tous ces poèmes où, avec un art si sûr et si discret, il chante la beauté de la vie active, saine et normale.

Il avait déjà donné en 1886 *Cueille d'avril*. Après sa rencontre avec la Touraine, il donna successivement *Les Cygnes* (1887) ; *Joies* (1889) ; *La Chevauchée d'Yeldis*, un des chefs-d'œuvre du symbolisme, que sa longueur malheureusement empêche de reproduire dans le présent volume, mais dont l'idée génératrice est très voisine du *Voyage*, donné plus loin ; *La Clarté de vie* (1897) ; *La Légende ailée de Wieland le forgeron* (1899) ; *L'Amour sacré* (1900) ;

[1] "Introduction" à *F. Viélé-Griffin: Choix de poèmes* (Mercure de France, 1923).

Plus loin (1906) ; *La Partenza* (1912) ; *Lumière de Grèce* (1913) ; *Voix d'Ionie* (1914) ; *Le Domaine royal* (1923) ; et trois drames dont l'un, *Phocas le jardinier*, drame chrétien, fut monté par le Vieux Colombier en 1920.

Viélé-Griffin est le poète par excellence du vers libre. Avec nul autre ce vers ne semble au même point souple, fluide, nécessaire en quelque sorte, tant il est étroitement incorporé au sentiment ou à l'idée. Souvent pourtant, le vers régulier reprend ses droits : *La Partenza*, mélancolique adieu à la Touraine à une époque où le poète traversait une épreuve douloureuse, est toute en octosyllabes disposés en quatrains qui se suivent très régulièrement, et tel poème de *L'Amour sacré : Sainte Jeanne*, par exemple, après une première laisse en vers libres, déroule des strophes inégales d'alexandrins dont la frappe est parfois presque classique.

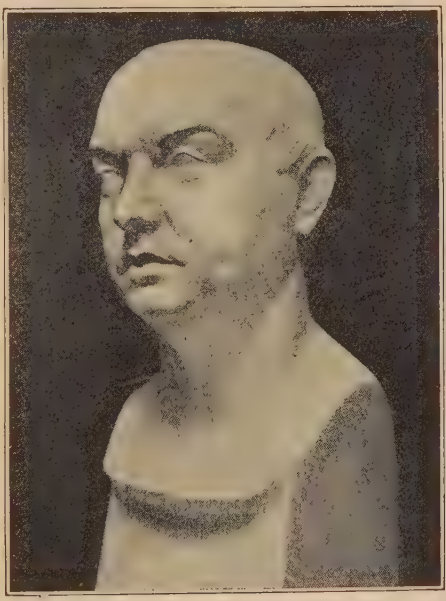
LES VERTS ET L'INDIGO...

Mare livens

Les verts et l'indigo brûlant et l'azur pâle
Que roule dans ce faste impertinent ton flot,
Et les étoiles d'or et la lune d'opale
Que tu balances la nuit comme un falot,

Tu les as pris aux cieux merveilleux des aurores,
Aux rêves des minuits, aux gloires des couchants
Pour en farder l'éclat de tes houles sonores
Et tu cherches l'écho des roches pour leurs chants !

Ne sens-tu pas en toi l'opulence de n'être
Que par toi seule belle, ô Mer, et d'être toi ?
N'as-tu pas ton arcane où nul œil ne pénètre,
Comme l'Espace ! et n'as-tu pas aussi l'effroi ?...



Francis Viélé-Griffin

Pour toi, mon cœur, qui ris de honte et te renies,
Si leur gloire sur toi pèse d'un vaste poids ;
Si, sous l'immensité des cieux et des génies,
Ta médiocrité semble un crime parfois ;

Du moins sois fier, malgré les heures d'impuissance
Exulte d'être toi, puisque tu restes tel —
Toi qui n'as pas, rimant quelque réminiscence,
Cherché le plagiat qui m'eût fait immortel !

Poèmes et poésies : Cueille d'avril (Mercure de France)

LES DOUX SOIRS SONT FLÉTRIS

« Les doux soirs sont flétris comme des fleurs d'octobre
— Qu'irions-nous dire au saule, aux ajoncs, aux lagunes ? —
Mon âme à tout jamais s'est faite grave et sobre ;
— Qu'irions-nous dire aux dunes ?

Le vent se lève et vient, discret et sans parole :
Ma tempe est fraîche à son baiser ;
La nuit — doucement, comme une mère console —
Se lève et vient m'étreindre et me baiser,
Qu'irions-nous dire au saule ?

Vous fûtes mon roi pour un printemps fleuri,
Vous fûtes l'élu de vos douces paroles ;
Le savions-nous, quand nous avons ri,
Que tous deux jouaient de vieux rôles ?

Le savais-je, moi? vous, le saviez-vous?
— Maintenant tout est gris sur la lande nocturne —
Avec nos rires faux et doux?
Que nous en avait dit l'avenir taciturne?
Que savions-nous?

Moi, je rêvais, sans doute, les vieux poèmes,
Et vous, les vieux contes de bonnes fortunes:
« *Vous m'aimez? — je t'aime! — tu m'aimes!* »
Quel âge avons-nous donc pour rire de nous-mêmes?
Qu'irions-nous dire aux dunes?
Au saule, aux ajoncs, aux lagunes?
— La lune se lève en ses halos blêmes —
Nos cœurs seront morts sans rancunes. »

Poèmes et poésies: Joies (Mercure de France)

CES HEURES-LA

Ces heures-là nous furent bonnes,
Comme des sœurs apitoyées;
Heures douces et monotones,
Pâles et de brumes noyées,
Avec leurs pâles voiles de nonnes.

Ne valaient-ils donc pas nos rires,
Ces sourires sans amertumes
Vers le lourd passé dont nous fûmes?
Ah! chère, il est des heures pires
Que ces heures aux voiles de brumes.
Elles passaient en souriant
— Comme des nonnes vont priant —
De lueurs opalines baignées,
Les douces heures résignées.

Va, nos âmes sont encor sœurs
Des heures de l'automne grises,
Dont la pénombre dans nos cœurs
Estompait les vieilles méprises
Et nous ne voyions plus nos pleurs.

Poèmes et poésies: Joies (Mercure de France)

RONDE

Avec du soleil ou du clair de lune,
Et des voix de femmes, et des pas de danse,
Mêlez les rêves en ronde d'enfance :
La brise est neigeuse, l'herbe saupoudrée
Des pétales blancs que sèment les branches ;
Passe la blonde et passe la brune !
Elles tournoient ; vous n'en aimez qu'une ;
Embrassez celle que vous voudrez.

Les bouquets levés comme des torches
Essaiment, comme des étincelles,
Le sang des roses que la brise mêle
A la neige des lys effeuillés sous le porche ;
Je sais le balustre où vous accouderez
Ce rire timide qui voile un émoi ;
La ronde tourne et vous faites un choix ;
Embrassez celle que vous voudrez.

On sonne du fifre et tous les rires
Vont tournant, encore, comme au vent les feuilles.
Vous avez peur de son baiser d'accueil,
Vous cherchez le mot que vous vouliez dire ;
La coquette d'un rire vous absoudrait,

A vous voir au cœur cette honte d'amour
Ne dites rien si vous êtes à court ;
Embrassez celle que vous voudrez.

Poèmes et poésies: Joies (Mercure de France)

ÉTIRE-TOI, LA VIE EST LASSE...

Étire-toi, la Vie est lasse à ton côté
— Qu'elle dorme de l'aube au soir,
Belle, lasse,
Qu'elle dorme —
Toi, lève-toi ; le rêve appelle et passe
Dans l'ombre énorme,
Et, si tu tardes à croire,
Je ne sais quel guide il te pourra rester
— Le rêve appelle et passe,
Vers la divinité.

Laisse, ne prends qu'un viatique
Et de tout cet amour qui double chaque pas
Ne prends que le désir, et va,
Dépêche-toi :
Le rêve appelle et passe,
Passe — et n'appelle qu'une fois.

Marche dans l'ombre, cours !
Est-il un abîme que tu craignes ?
O hâte-toi !... il est trop tard :
La belle Vie en son sommeil d'amour
Étend ses doux bras qui t'étreignent
— Trop tard : le rêve appelle et passe,
Appelle en vain,
Passe et dédaigne...

Alors,
Étreins la Vie, encore, de baisers lasse,
Engendre d'elle un art ;
Si tu ne fus vers Dieu, à l'infini,
Selon le rêve muet et qui prie,
Retourne-toi, étreins la belle Vie ;
Immortalise en elle ta seule heure :
De ta douleur de mort et de sa joie
Procréant quelque Verbe harmonieux
Qui te survive et rie et pleure
Quand le printemps verdoie
Au bois joyeux
Du jeune leurre d'amour qu'il faut redire

Et chante dans la clarté de son sourire...

La Clarté de vie (Mercure de France)

LA MOISSON

Une ombre bleue
Traçait des cônes dentelés
A l'Orient des meules,
Sur l'éteule ;
La plaine rose pantelait
D'un souffle maternel ;
On tassait l'or réel
Des lourds blés fauves,
Sous le soleil de Dieu.

Au halo violet des meules,
On chantait en buvant :
Du levant au couchant
C'était des rires ;

Là-bas,
On marchait vers le Nord
Et, à l'avant,
La ligne des faux pâles faisait feu.
— Comme étincellent des miroirs virants —
Les faucheurs marchaient vers le Nord,
Couchant les grands blés derrière eux
D'un même effort ;

Puis venaient ceux qui liaient les épis
Et ceux qui groupent en faisceaux les gerbes pâles
Et puis, courbant et redressant leur taille souple,
Les glaneuses méticuleuses vont par couples,
Ou l'une et l'une, d'un pas égal ;
Et tous les chariots avec leurs cris
Et leurs bœufs — lents comme le blé qui monte —
Et tout le faix d'orgueil des lourds épis...
Nous eûmes honte...

Assis contre les gerbes chaudes
J'ai chanté, bas et pour moi-même,
Ceux-là qui rôdent
De porche en seuil,
Qui ne labourent et qui ne sèment,
Glanant la Vie selon l'accueil ;
Et j'ai chanté, plus bas encor,
La faim et l'ombre de la mort
Honteuse et morne et telle qu'on n'ose
Dire qu'on a faim et pour quelles causes,
Et qu'on meurt seul et sans révolte
D'avoir semé sans qu'on récolte
— La crainte et l'orgueil sont muets ;

... Tel qui mourait, on l'a tué,
La faim faisant sa bouche acerbe...

Je t'ai chanté, tout bas, ces choses
Entre les blés, au mois des gerbes.

La Clarté de vie (Mercure de France)

OCTOBRE

La brise, déjà brusque et de voix rude,
A poussé devant nous le vantail d'or
Du vieil Automne auguste aux yeux de solitude.
L'herbe est joyeuse encore
Et, dès le seuil,
Le regain vêt le pré de sa verdure neuve ;
Regarde : la vallée s'élargit comme un fleuve ;
L'arrière été, frileux sous son manteau de feuilles,
Se lève, au loin souriant la bienvenue,
Et chante, comme au temps des cueilles
Et des oiseaux,
Alors qu'il cherchait l'ombre et riait nu
D'entre les grands lys d'eau et les roseaux...
L'été n'eut pas de gloire comme celle-ci :
Le verdoyant orgueil de son laurier
N'a pas valu les diadèmes d'or verdi
Que te voici cueillant au peuplier léger ;
Et si des feuilles saignent sous nos pas
Comme une lie vive de vendange,
L'âme subtile et fauve de l'effeuillaison
Monte sous bois, en griserie étrange
Entre les ormes tors,
Quand nous passons, riant tous deux, couronnés d'or
Et tout, autour de nous, est beau comme la mort.

Seules les feuilles bruissent
Au sillage de ta jupe hâtive ;
Arrête ! écoute et retiens ton haleine :
Il n'est plus un murmure qui vive,
Le silence des rayons oblique et glisse
Furtif entre les chênes...
La brise meurt ;
L'air est si calme qu'on entend son cœur
Qui bat la vieille peine...

La mort est belle comme ce soir, je crois
— Silencieuse et pâle, sans rêve et sans émoi —
Nulle douleur voilée ne guette entre les ifs
Ceux dont la voix s'éteint comme un chant qui s'éloigne
Et le geste crédule où les lèvres se joignent
Scelle d'un sceau d'enfant la loi grave du sort ;
Saluons d'un baiser l'Automne aux yeux pensifs ;
La Vie est un sourire aux lèvres de la Mort...
Si de la gaieté claire de ses guirlandes
J'ai fait comme un refrain aux lèvres de la vie,
La sente du verger ou le sentier des landes
Ondule au rythme égal de ma mélancolie ;
On pleurerait, peut-être, à rêver l'ombre grande
Et le cri du tombeau où nul ne vient à l'aide ;
Mais l'ombre grêle est douce sous la charmille tiède,
Le râteau à tes pieds mord des feuilles crispées ;
L'Été hésite, avec ses heures attroupées,
Au seuil de l'occident, et sourit à la nuit...

... Que ferons-nous demain de ces roses coupées ?
J'ai hâte du feu clair et de ta voix qui lit...

La Clarté de vie (Mercure de France)

D'AUTRES VIENDRONT...

D'autres viendront par la prée
S'asseoir au banc de la porte ;
Tu souriras belle et parée,
Du seuil à ta jeune escorte.

Ils marcheront à ta suite
Aux rayons de ton printemps
— Qu'ont-ils à courir si vite ?
Moi, j'eus aussi leurs vingt ans —

Ils auront tes sourires
Et ta jeunesse enchantée...
Qu'importe ? qu'en sauront-ils dire :
Moi seul, je t'aurai chantée.

La Partenza (Mercure de France)

DEMAIN EST AUX VINGT ANS FIERS

Demain est aux vingt ans fiers ;
Leurs rires passent, et l'on reste accoudé ;
On a honte, un peu, de ses joyeux hiers,
Comme d'un habit démodé.

Demain, c'est l'automne qui parle
De plus près à l'oreille qui l'écoute.
Je suis sans regret, mais j'ai mal ;
Je suis sans effroi, mais je doute ;

Non, certes, de ma journée :
J'ai vécu, au mieux, le poème ;
Mais l'âme reste étonnée
De n'être plus elle-même.

La Partenza (Mercure de France)

RESTER? TU ES FOLLE, PENSÉE!

Rester? tu es folle, pensée!
On serait seul — rien ne dure —
Rester comme une ombre aux croisées,
Comme un portrait qui sourit au mur?

C'est déjà trop qu'on s'attarde;
Notre heure est loin sur la route
— Qu'est-ce donc que tu regardes
Là-bas? Qu'est-ce que tu écoutes?

Rester! il ne reste rien
Des rires, des rêves, de l'été...
Ils s'en furent par d'autres chemins.
Je suis las d'avoir été.

La Partenza (Mercure de France)

N'EST-IL UNE CHOSE AU MONDE...

N'est-il une chose au monde,
Chère, à la face du ciel
— Un rire, un rêve, une ronde,
Un rayon d'aurore ou de miel —

N'est-il une chose sacrée
— Un livre, une larme, une lèvre,
Une grève, une gorge nacrée,
Un cri de fierté ou de fièvre —

N'est-il une chose si haute,
Subtile et pudique et suprême
— Une gloire, qu'importe! une faute,
Auréole ou diadème —

Qui soit comme âme en notre âme,
Comme un geste guetté que l'on suive,
Et qui réclame et qui proclame,
Et qui vaille qu'on vive...

La Partenza (Mercure de France)

IN MEMORIAM STÉPHANE MALLARMÉ

Thrène

Si l'on te disait : Maître!
Le jour se lève ;
Voici une aube encore, la même, pâle ;
Maître, j'ai ouvert la fenêtre,
L'aurore s'en vient encor du seuil oriental,
Un jour va naître!
— Je croirais t'entendre dire : Je rêve.

Si l'on te disait : Maître, nous sommes là,
Vivants et forts,
Comme ce soir d'hier, devant ta porte ;
Nous sommes venus en riant, nous sommes là,
Guettant le sourire et l'étreinte forte,
— On nous répondrait : Le Maître est mort.

Des fleurs de ma terrasse,
Des fleurs comme au feuillet d'un livre,
Des fleurs, pourquoi?
Voici un peu de nous, la chanson basse
Qui tourne et tombe,
— Comme ces feuilles-ci tombent et tournoient —
Voici la honte et la colère de vivre
Et de parler des mots — contre ta tombe.

La Partenza (Mercure de France)

LE VOYAGE

J'ai un grand voyage à faire:
Par delà les horizons
Fuit la route ardente et claire,
Poudre d'or jaune, poussière,
Parmi l'or vert des moissons;
Elle s'échappe, matinale,
Du baiser bleu de la forêt;
Celle qui la croise dévale,
Rit au fleuve et disparaît;
A la prendre à contre-brise,
On irait, peut-être, au ciel?
Par la porte d'azur qu'irise
L'aube des faîtes éternels...
O le beau, le grand voyage!
N'es-tu prêt, mon cœur trop sage?
Maint est mort qui demeura
Hésitant au carrefour...
Beau voyage des Amours,
Je ne sais qui le fera...

J'ai un grand voyage à faire:
Cœur, ô mon cœur, viens, faisons route;
Choisis l'ombre ou le ciel clair,
Prends ta foi et prends ton doute;
Faisons hâte: le temps nous gagne!
Viens, à travers bois ou plaine,
Descendons vers la rivière,
Gravissons, à perdre haleine,
Marche à marche, la montagne...
Ah! que tardes-tu, cœur tendre?
L'Heure n'a que faire d'attendre;
Vois! elle s'est levée; lève-toi!
Marchons, courons... mais, déjà,

Tu regardes en arrière...
Ah! le beau voyage à faire...
Je ne sais qui le fera.

J'ai un grand voyage à faire
— Mon cœur, c'est bien des affaires —
L'Heure s'en fut en un jeune rire;
Du baiser de sa bouche ma lèvre brûle encore!
J'ai fait un pas vers elle et n'ai su que lui dire;
L'heure jeune s'en fut et tu battais si fort,
O mon cœur solitaire,
Que le regret est pire
Bien que doux amer
Que ne fut jamais le remords;
Pourtant cette nuit et cette ombre recèlent
Le douteux avenir auguste et sidéral;
Son mystère est ardent d'une pluie d'étincelles
Et ton désir s'assoiffe à son baiser fatal;
Ton orgueil, s'il rougit, ne se mirera pas
Au rêve enténébré qu'ondule la rivière;
Tu mêleras ton pas au bruit d'un autre pas;
La nuit, bandeau d'amour, enveloppe la terre;
Pour l'étreinte hasardeuse, une main dans la nuit
S'est tendue, et voici qu'elle effleure ta bouche,
Et l'aveugle destin sous la nuit s'accomplit:
Étreins ta joie; au loin l'aurore s'effarouche;
Le jour monte; la plaine et la forêt se joignent;
La rivière enlaçante et la fière montagne
Ne font qu'une en ce rêve ardent de paysage...

La route, aventuriers, vient au-devant de vous:
Le beau voyage à faire, ô mon cœur, le Voyage
C'est la Vie et l'Amour qui le feront en nous!

Plus loin (Mercure de France)

STUART MERRILL

1863–1915

né le 1er août à Hampstead, Long Island
mort le 1er décembre à Versailles

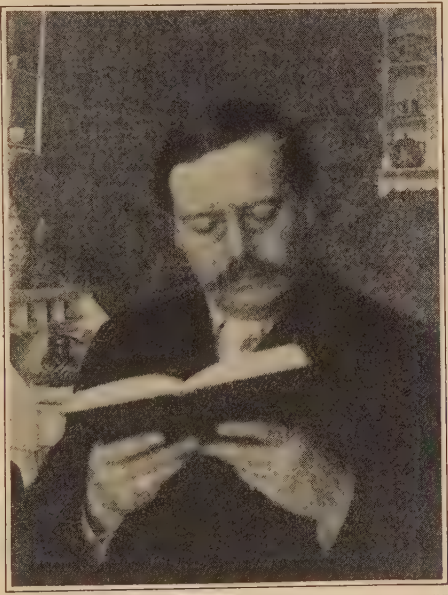
Stuart Merrill, doublement compatriote de Walt Whitman puisqu'il naquit comme lui dans Long Island, passa son enfance à Paris et fit ses études à Condorcet. Retourné en Amérique en 1885, il suivit à l'Université Columbia de New York des cours de droit auxquels il n'apporta nul entrain et qui ne furent pas couronnés de succès. Plus qu'à étudier, le jeune homme était occupé à écrire des vers français et à préparer un volume de traductions françaises, qu'il fit publier à New York sous le titre *Pastels in Prose*. Théodore de Banville, Baudelaire, Huysmans, Mallarmé, Henri de Régnier, Villiers de l'Isle-Adam étaient parmi les Français contemporains que le jeune Américain avait décidé de faire connaître à ses compatriotes.

Rentré en France en 1890, il se mêla avec ardeur au mouvement symboliste et collabora à plusieurs revues. D'abord simple virtuose qui s'amusait à exploiter tous les jeux des vers-libristes, il finit, sous l'empire d'une forte douleur, par se révéler poète. Il fut aussi un homme généreux et bienfaisant qui s'intéressa aux grandes idées et s'efforça de servir les causes justes.

Son œuvre poétique comprend : *Les Gammes* (1887) ; *Les Fastes* (1891) ; *Petits Poèmes d'automne* (1895) ; *Le Jeu des épées* (1897) ; *Les Quatre Saisons* (1900) ; *Une Voix dans la foule* (1909).

NOCTURNE

La blême lune allume en la mare qui luit,
Miroir des gloires d'or, un émoi d'incendie.
Tout dort. Seul, à mi-mort, un rossignol de nuit
Module en mal d'amour sa molle mélodie.



Stuart Merrill

Plus ne vibrent les vents en le mystère vert
Des ramures. La lune a tu leurs voix nocturnes :
Mais à travers le deuil du feuillage entr'ouvert
Pleuvent les bleus baisers des astres taciturnes.

La vieille volupté de rêver à la mort
A l'entour de la mare endort l'âme des choses.
A peine la forêt parfois fait-elle effort
Sous le frisson furtif de ses métamorphoses.

Chaque feuille s'efface en des brouillards subtils.
Du zénith de l'azur ruisselle la rosée
Dont le cristal s'incruste en perles aux pistils
Des nénuphars flottant sur l'eau fleurdelysée.

Rien n'émane du noir, ni vol, ni vent, ni voix,
Sauf lorsqu'au loin des bois, par soudaines saccades,
Un ruisseau turbulent roule sur les gravois :
L'écho s'émeut alors de l'éclat des cascades.

Les Gammes (Mercure de France)

JE SUIS CE ROI...

Je suis ce roi des anciens temps
Dont la cité dort sous la mer,
Aux chocs sourds des cloches de fer
Qui sonnèrent trop de printemps.

Je crois savoir des noms de reines
Défuntes depuis tant d'années,
O mon âme ! et des fleurs fanées
Semblent tomber des nuits sereines.

Les vaisseaux lourds de mon trésor
Ont tous sombré je ne sais où,
Et désormais je suis le fou
Qui cherche sous les flots son or.

Pourquoi vouloir la vieille gloire
Sous les noirs étendards des villes
Où tant de barbares serviles
Hurlaient aux astres ma victoire?

Avec la lune sur mes yeux
Calmes, et l'épée à la main,
J'attends luire le lendemain
Qui tracera mon signe aux cieux.

Pourtant l'espoir de la conquête
Me gonfle le cœur de ses rages:
Ai-je entendu, vainqueur des âges,
Des trompettes dans la tempête?

Où sont les cloches de fer
Qui sonnèrent trop de printemps?
Je suis ce roi des anciens temps
Dont la cité dort sous la mer.

Poèmes: Petits Poèmes d'automne (Mercure de France)

OFFRANDE

Les enfants de la France dansent et chantent des rondes
En la saison des neiges comme en la saison des fleurs.
Qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il tonne par le monde,
Que les hommes soient en sang ou les femmes en pleurs,
Les enfants de la France dansent et chantent des rondes.

Sur le pont d'Avignon, chantent-ils, ou *gai la Marguerite*,
Au fond des maisons rouges dont le toit fume l'hiver
Et des blanches au seuil desquelles la cigale crépite.
Que la saison qui passe roule la flamme ou le fer,
Sur le pont d'Avignon, chantent-ils, ou *gai la Marguerite*.

Les pommes sont roses ou les olives grises,
La Garonne rugit et la Seine sourit,
Mais la même chanson, au mistral comme aux brises,
S'envole de la France, du Nord comme du Midi.
Les pommes sont roses et les olives grises.

Cheveux blonds, cheveux noirs, sabots ou sandales,
Les bambins chantant haut la grâce du doux pays
Font sonner de leur danse les mottes et les dalles,
A la ville ou aux champs, en tourbillons réjouis,
Cheveux blonds, cheveux noirs, sabots ou sandales.

Notre mère la France, acceptez cette offrande :
Notre amour du pauvre, notre haine du tyran,
L'épée pour qui commande, le pain pour qui demande,
Et pour mieux vous chanter, les rondes de vos enfants.
Notre mère la France, acceptez cette offrande !

Les Quatre Saisons : Printemps (Mercure de France)

LA BONNE PLUIE

C'est la pluie, comme un frais pardon,
Sur la route qui poudroie au soleil,
Et parmi les jardins de ce printemps vermeil,
C'est le tintement clair des gouttes qui font
Des ronds dans l'eau glauque des citernes.

Sur les collines les nuages roses cernent
Amoureusement le léger horizon
Comme des lèvres humides d'anges.
Et le passant chante sur la route,
Car cette pluie ne laissera pas de fange
Au carrefour où hésite son doute,
Et le laboureur pousse la charrue,
Le dos rond sous la chaude averse
Qui fait gonfler les mottes drues,
Et le malade auprès de la fenêtre,
Que le bruit de l'eau dans les arbres berce,
Sent l'âme en sa chair renaître.

C'est la bonne pluie bénie de Dieu
Qui rafraîchit la nuque du vagabond,
C'est la bonne pluie du paradis des cieux
Qui féconde l'œuvre du tâcheron,
C'est la bonne pluie qui fait rire les yeux
De ceux qui savent qu'ils mourront.

Et voici le signe de l'arc-en-ciel
Sur les maisons jaunes du village,
D'où les enfants, avec des corbeilles,
Sortent ensemencer, graves et sages,
Les jardinets où butineront les abeilles.

Et sous le signe de l'arc-en-ciel,
Chantant les floraisons proches,
Sonnent au crépuscule les cloches.

Les Quatre Saisons: Printemps (Mercure de France)

LA MYSTÉRIEUSE CHANSON

Nous avons vu trois femmes rousses
Assises, le menton aux genoux,
Au bord des sources, sur la mousse.
Le désespoir pleurait dans leurs yeux doux
Et la rage secouait leurs voix rauques.
De leurs doigts prestes, en chantant, elles enfilaient
Les gemmes jaunes et les perles glauques
Qui plaisent aux filles des cités ;
Et toutes répétaient, entêtées,
Cette strophe d'une antique chanson
(On aurait dit les Parques qui filaient,
Rousses contre le soleil de la moisson) :

Siffle la faux, saignent les fleurs,
Voici le soir de la grand'lune :
Vienne la nuit, pleurent mes sœurs,
Les fleurs ont chu l'une après l'une.

Nous nous arrêtâmes sans comprendre,
Muets comme des enfants du soir
A qui l'on raconte une histoire.
Les nuages étaient roses de cendres
Et les peupliers lourds de murmures.
Tu penchas le front, et soudain
Je t'entendis sangloter dans tes mains,
Cependant que, graves sous leurs chevelures,
Les trois femmes aux yeux pleins de passé
Reprenaient le cours de leur chanson
(On aurait dit les Parques qui filaient,
Rouges contre le soleil de la moisson) :

Tourne le rouet, dorment les vieux,
C'est un linceul qu'on tisse en l'ombre:
Tremblent les poings, clignent les yeux,
Les morts sont là, mes sœurs, en nombre.

Tu lançàs, d'un geste haut, du cuivre
Aux chanteuses qui, voulant nous suivre,
Firent tinter leurs perles par terre.
Et comme en tes yeux soudain clairs
S'allumait la folie d'un remords,
Je t'attirai vers moi de mes bras forts,
De mes bras qui ceignirent ta taille pleine,
Et nous courûmes vers la nuit prochaine
Sans ouïr la suite de la chanson
Que debout les trois femmes nous lançaient
(On aurait dit les Parques qui filaient,
Noires contre le soleil de la moisson):

Fume l'encens, veille l'amour,
Dans son lit bleu la vierge est morte;
Couve le feu, tombe le jour,
L'Ange, mes sœurs, frappe à la porte.

Les Quatre Saisons: Automne (Mercure de France)

A LA MORT

O Mort, je ne fermerai pas la porte à tes pas,
Quand je les entendrai, l'automne, sur les feuilles du jardin,
Comme si une amie dont je rêverais alors venait tout bas
Me baiser sur mes yeux où le soleil s'éteint.

Car je sais que tu me donneras les clefs de la vraie vie,
Celles qui m'ouvriront silencieusement le sanctuaire
Au seuil duquel, en larmes, je blasphème et je prie
Comme un enfant puni qui veut voir la lumière.

O Mort, sème tes pavots légers sur mes paupières,
Enchaîne mes mains dont se dresse contre toi la révolte,
Entrave mes pieds qui butèrent à tant de pierres,
Et mène mon âme au pays des divines récoltes.

Ici je tâtonne comme un fou dans les ténèbres
D'où s'essore parfois le vol chantant d'un ange.
Je connais toutes les routes de la contrée funèbre
Dont je porte jusqu'au front les stigmates de fange.

O Mort, rends-moi la lumière dont je suis l'ombre,
Et l'être immatériel dont je suis le fantôme,
Et la pensée redevenue enfin pur nombre
Qui règlera le cours des astres et des royaumes.

Car vraiment je suis si las de tous et de moi-même,
Malgré que je sache qu'il faut bâtir les villes
Qui exhaleront un jour leurs prières et leurs poèmes
Vers un nouveau Dieu d'un nouvel évangile,

Que je t'accueillerai, ô Mort, dont les pas
Feront à peine frémir les feuilles mortes du jardin,
Comme l'amie longtemps attendue qui vient tout bas
Vous dire un beau secret d'une voix qui s'éteint.

Les Quatre Saisons: Automne (Mercure de France)

SUITE DE ROMANCES

X

Que les autres chantent la rose!
La fleur du cœur est le souci.
Ah! que la vie est triste chose
Quand celle qu'on aime est sans merci!

L'Amour est mort. A qui la faute?
Demandez à celle qui rit.
Va-t'en, pauvre amant, tête haute:
Ne reviens pas sous un faux habit.

Il est, paraît-il, par le monde
D'autres femmes, des fleurs aussi.
Mais cet amant aimait sa blonde,
Et la fleur du cœur est le souci.

XII

Soupirs du vent parmi les fleurs,
Sanglots d'amour au fond des chambres,
Musique éternelle des pleurs
Des avrils comme des décembres,

Tout ce qui, des foyers aux nids,
Et de nos maisons jusqu'aux astres,
Chante le deuil des jours finis
Et la peur des futurs désastres,

A roulé cette nuit sur moi
Comme la douleur de Dieu même,
Parce que j'ai perdu ma foi
En celle à qui j'ai dit: je t'aime!

Une Voix dans la foule (Mercure de France)

LA LEÇON

Vallée au torrent clair comme un rire d'enfant,
Prés où tintent au loin de mouvantes sonnailles
Sous l'œil mi-clos des chiens au soleil se chauffant ;
Champs éventrés par la charrue où les semailles,
Brûlant déjà la terre et fendant les sillons,
Vont bientôt verdoyer aux yeux heureux des hommes ;
Vergers où l'on entend, à la mort des grillons,
Sous les vents incertains d'automne choir les pommes ;
Vignobles caillouteux où la force du vin
Fermente pour l'amour et les fêtes futures ;
Et vous, coiffés de vert, monts qu'entaille un ravin
Par où tout votre sang, l'eau propice aux cultures,
Coule, roulant des rocs ou balançant des fleurs,
Vers la plaine où l'on voit, le soir, fumer les fermes ;
O ciel de ce pays, brises, parfums, couleurs,
Me voici qui reviens en la saison des germes
Vous demander, très las de la grande cité,
La leçon du silence et de la solitude.

Terre, ô mère en qui dort toute la vérité,
Toi seule tu nous dis, sans fin ni lassitude,
La leçon de l'effort à travers les saisons,
Depuis le doux printemps où le blé perce à peine
Jusqu'à l'hiver où le pain cuit dans les maisons.
Tu portes tour à tour, sans amour et sans haine,
Ton suaire de neige et ton voile de lys.
Tu confonds en la vie et la mort toutes choses,
Sans crainte pour demain ni regret pour jadis.
Tu caches en ton sein les effets et les causes.
De toi-même tu vis, en toi-même tu meurs,
Et tous tes éléments, l'air, les eaux et la terre,
Cette pluie à l'aurore et ce vent sur les fleurs,

Ne paraissent aux yeux du penseur solitaire
Que les formes sans fin d'une identique loi
Qui relie au soleil le sort du moindre atome.

Aussi, quoique j'aurai vécu sans dieu ni foi,
Assuré que le monde entier n'est qu'un fantôme
Qui s'évanouira quand mes yeux s'éteindront
Dans l'horreur des douleurs et la flamme des fièvres,
Je sais que la pensée enclose sous ce front,
Les gestes de ces mains, le souffle de ces lèvres
Auront un éternel écho dans l'inconnu,
Et que je revivrai, malgré ma chair dissoute,
Dans les chants d'un poète après moi survenu,
Et dans l'élan d'espoir qui lance sur la route,
En quête du bonheur, les âpres vagabonds,
Et dans la volupté du prophète qui rêve
D'arracher des moissons aux rochers inféconds,
Et qui voudrait, moisson de l'âme, que se lève
De tous les cœurs humains le blé pur de l'amour.

Car rien ne se perdra, ni la moindre parole,
Ni le moindre rayon épars au point du jour,
Ni la moindre semence au cœur de la corolle.
Tout se retrouvera pour le pire ou le mieux
Dans le charnier de deuil ou le jardin de gloire,
Dans la flaque de boue ou dans l'azur des cieux,
Dans les cris du blasphème ou l'hymne de victoire.

Et telle fut pour moi, vallée au torrent clair,
La leçon du silence et de la solitude.
Et je suis retourné vers les villes de fer,
Chantant, comme un vainqueur, sans fin ni lassitude.

Une Voix dans la foule: « Les Chants de la nature »
(Mercure de France)

PAUL FORT

1872–

né le 1er février à Reims, Marne

Dès l'âge de dix-huit ans, M. Paul Fort se fit connaître à Paris par la fondation du théâtre d'Art (janvier 1890), destiné à ramener sur la scène le lyrisme trop méprisé depuis le triomphe du naturalisme. Avec un beau courage, il choisit parmi les œuvres françaises celles qui étaient dédaignées ou encore inconnues, et c'est lui qui eut l'honneur, en montant *L'Intruse* et *Les Aveugles*, de révéler Mæterlinck. Cette tentative dramatique fit grand bruit à l'époque. Mais l'intrépide novateur ne put la soutenir faute de ressources pécuniaires; en 1893, obligé de laisser tomber son théâtre, il se voua entièrement à la poésie lyrique.

Son œuvre porte le titre général de *Ballades françaises*, qu'il avait d'abord donné au premier volume, paru en 1897. Elle en comprend maintenant vingt-sept, dont l'immense diversité embrasse tous les sujets: légende et histoire, contes et vieux refrains, récits goguenards ou sentimentaux, méditations, petits coins de campagne lestement brossés, petits villages d'Ile-de-France ou de Touraine avec les rondes de leurs enfants, les événements familiers, les chansons des amoureux, vastes paysages s'étendant à l'infini... tous les visages divers de la terre de France se succèdent en cette abondante fantasmagorie que brodent tour à tour l'amour, l'ironie, la joie, la douleur et la mort.

Les titres des volumes peuvent à eux seuls donner une idée de cette chatoyante fantaisie. *Tome I:* Ballades de la mer, des cloches, des champs, de l'orage, de la nuit, etc....; Mes Légendes.—*Tome II:* Montagne, Forêt, Plaine, Mer. — *Tome III:* Le Roman de Louis XI. — *Tome IV:* Les Idylles antiques et les hymnes. — *Tome V:* L'Amour marin. — *Tome VI:* Paris sentimental ou le roman de nos vingt ans. — *Tome VII:* Les Hymnes de feu. — *Tome VIII:* Coxcomb ou l'homme tout nu tombé du Paradis, suivi des Visions.

— *Tome IX:* Ile-de-France, avec : Margot mon page. — *Tome X:* Mortcerf (Villes et Villages), plus tard augmenté de : La Couronne au gentil William (Shakespeare). — *Tome XI:* La Tristesse de l'homme, avec: Repos de l'âme au bois de l'Hautil. — *Tome XII:* L'Aventure éternelle, avec : En Gâtinais. — *Tome XIII:* Montlhéry-la-Bataille. — *Tome XIV:* Vivre en Dieu, avec : Naissance du printemps à La Ferté-Milon. — *Tome XV:* Chansons pour me consoler d'être heureux, avec : Hélène Tourangelle, Richard Cœur-de-Lion, etc. — *Tome XVI:* Nocturnes (Germaine Tourangelle, Pretintailles). — *Tome XVII:* Si Peau-d'Ane m'était conté (Contes pour Jacques Bonhomme). — *Tome XVIII:* Deux Chaumières au pays de l'Yveline. — *Tome XIX:* Poèmes de France, bulletin lyrique de la guerre (1914–1915). — *Tome XX:* Que j'ai de plaisir d'être Français ! suivi de : Temps de guerre (1917). — *Tome XXI:* L'Alouette, fantaisies à la gauloise sur la vie, la guerre et l'amour (1917). — *Tome XXII:* La Lanterne de Priollet, ou l'épopée du Luxembourg (1918). — *Tome XXIII:* Les Enchanteurs : Médée la magicienne ou les rêveries d'un chasseur de Sologne ; — Merlin l'enchanteur ou les rêveries d'un pipeur de lune ; — Bulbul ou les rêveries d'un rossignol de murailles ; — Les Rois mages ; — Heures de guerre. — *Tome XXIV:* Barbe-Bleue, Jeanne d'Arc et mes amours, légende frangée de feuilles, de coquillages et de rayons d'aurore (1919). — *Tome XXV:* Chansons à la gauloise (Écoutez la caille !). — *Tome XXVI:* Hélène en fleur et Charlemagne. — *Tome XXVII:* Au Pays des moulins (voyage en Hollande, 1921).

En ces dernières années, Paul Fort a ajouté à son œuvre lyrique quelques pièces de théâtre qui sont, dans son idée, le début d'une vaste « chronique nationale » dont il veut doter son pays. *Louis XI, curieux homme*, adaptation à la scène de son volume de *Ballades* sur ce plus pittoresque de nos rois, fut joué à l'Odéon en 1921 ; puis vint *Ysabeau* (Odéon, 1924), où le poète met en scène, autour de Charles VI dément, la France désordonnée et déchirée de cette époque. La troisième pièce, *Le Camp du drap d'or*, qui ne fut pas jouée, mais publiée dans le *Mercure de France* en 1925, enferme en ses scènes fantasmagoriques le dernier jour de Louis XII et la somptueuse entrevue de François Ier et de Henri VIII près de Guines (Pas-de-Calais) en 1520.

© Henri Manuel

Paul Fort

Pour servir sa multiple et ondoyante fantaisie, le poète s'est créé une forme particulière. « J'ai cherché », dit-il, « un style pouvant passer, au gré de l'émotion, de la prose au vers et du vers à la prose. La prose rythmée fournit la transition. Le vers suit les élisions naturelles du langage. Il se présente comme prose, toute gêne d'élision disparaissant sous cette forme. La prose, la prose rythmée, le vers, ne sont plus qu'un seul instrument, gradué. — Pas de beaux vers! Tout est dans la musique de la strophe », et la strophe est créée par l'alternance des temps forts et des temps faibles, par le rythme souverain. — Grâce à cette ingénieuse découverte, Paul Fort s'est assuré une liberté plus grande encore que celle du fameux vers libre; il a créé, suivant l'expression de M. Louis Mandin, un « style intermédiaire, où les vers et la prose alternent, s'enlacent, se séparent, se reprennent, se confondent »; style « agile comme un clown », dont le poète peut « jouer de la façon la plus multiple ».

LA RONDE

Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.

Si tous les gars du monde voulaient bien êtr' marins, ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s'donner la main.

Ballades françaises (Flammarion)

LA NOCE

Ah! que de joie, la flûte et la musette troublent nos cœurs de leurs accords charmants, voici venir les gars et les fillettes, et tous les vieux au son des instruments.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou!

Que de plaisir quand dans l'église en fête, cloche et clochettes les appellent tertous, — trois cents clochettes pour les yeux de la belle, un gros bourdon pour le cœur de l'époux.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou!

La cloche enfin tient nos langues muettes. Ah! que de peine quand ce n'est plus pour nous... Pleurez, les vieux, sur vos livres de messe. Qui sait? bientôt la cloche sera pour vous?

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou!

Enfin c'est tout, et la cloche est muette. Allons danser au bonheur des époux. Vivent le gars et la fille et la fête! Ah! que de joie quand ce n'est pas pour nous!

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou!

Que de plaisir, la flûte et la musette vont rajeunir les vieux pour un moment. Voici danser les gars et les fillettes. Ah! que de joie au son des instruments!

Ballades françaises (Flammarion)

CETTE FILLE, ELLE EST MORTE

Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours.

Ils l'ont portée en terre, en terre au point du jour.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en ses atours.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en son cercueil.

Ils sont rev'nus gaîment, gaîment avec le jour.

Ils ont chanté gaîment, gaîment : « Chacun son tour.

« Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours. »

Ils sont allés aux champs, aux champs comme tous les jours...

Ballades françaises (Flammarion)

LE PAGE ET LA REINE

Un gentil page vint à passer, une reine gentille vint à chanter. — Roi ! hou — tu les feras pendre, hou, hou, tu les feras tuer.

Un gentil page vint à chanter, une reine gentille vint à descendre. — Roi ! hou, tu les feras moudre, hou, hou, tu les feras tuer.

Le grand gibet dans l'herbe tendre, la meule dorée dans le grand pré. — Roi ! hou, tu les feras moudre, hou, hou, tu les feras tuer.

Un moine blanc vint à passer, un moine rouge vint à chanter : — Roi ! hou, tu les feras tondre, hou, hou, pour le moutier.

Ballades françaises (Flammarion)

LE DIT DU BERGEROT

Quand je passe le soir avec mon troupeau, je m'agenouille au seuil, je glisse sous l'huis un œil plein d'amour, puis d'une voix douce, un rien, un chuchot : Marion, c'est-y toi qui écumes le pot ?

— Prends garde à ma mère, mauvais gars, sur la route !

— Laisse au feu sa soupe ! As-tu peur d'une barbe ?

— Je n'ai peur d'une barbe si la barbe est douce.

Paissent mes agneaux, j'embrasse ma brune, — et la soupe fume au toit vers la lune.

Ballades françaises (Flammarion)

HYMNE DANS LA NUIT

L'ombre, comme un parfum, s'exhale des montagnes, et le silence est tel que l'on croirait mourir. On entendrait, ce soir, le rayon d'une étoile remonter en tremblant le courant du zéphyr.

Contemple. Que tes yeux soient la source qui charme de reflets ses rives dans sa course... Sur la terre étoilée surprends le ciel, écoute le chant bleu des étoiles en la rosée des mousses.

Respire, et rends à l'air, fleur de l'air, ton haleine, et que ton souffle chaud fasse embaumer les fleurs, respire pieusement en regardant le ciel, et que ton souffle humide étoile encor les herbes.

Laisse nager le ciel entier dans tes yeux sombres, et mêle ton silence à l'ombre de la terre : si ta vie ne fait pas une ombre sur son ombre, tes yeux et sa rosée sont les miroirs des sphères.

Sens ton âme monter sur sa tige éternelle : l'émotion divine, et parvenir aux cieux, suis des yeux ton étoile, ou ton âme éternelle, entr'ouvrant sa corolle et parfumant les cieux.

A l'espalier des nuits aux branches invisibles, vois briller ces fleurs d'or, espoir de notre vie, vois scintiller sur nous, — scels d'or des vies futures, — nos étoiles visibles aux arbres de la nuit.

Écoute ton regard se mêler aux étoiles, leurs reflets se heurter doucement dans tes yeux, et mêlant ton regard aux fleurs de ton haleine, laisse éclore à tes yeux des étoiles nouvelles.

Ballades de la nuit (Flammarion)

LE BERCEMENT DU MONDE

Du coteau, qu'illumine l'or tremblant des genêts, j'ai vu jusqu'au lointain le bercement du monde, j'ai vu ce peu de terre infiniment rythmée me donner le vertige des distances profondes.

L'azur moulait les monts. Leurs pentes alanguies s'animaient sous le vent du lent frisson des mers. J'ai vu, mêlant leurs lignes, les vallons rebondis trembler jusqu'au lointain de la fièvre de l'air.

Là, le bondissement au penchant du coteau des terres labourées où les sillons se tendent, courbes comme des arcs où pointent les moissons avant de s'élancer vers le ciel dans l'air tendre.

Là se creuse un vallon, sous des prés en damier, que blesse en un repli la flèche d'un clocher ; ici des roches rouges aux arêtes brillantes se gonflent d'argent pur où croule une eau fumante.

Plus loin encor s'étage une contrée plus belle, où luisent des pommiers près de leur ombre ronde. Là, dans un creux huileux de calme, le soleil, où vit une prairie, fait battre une émeraude.

Et je voyais des terres et des terres plus loin, en marche vers le ciel et qui semblaient plus pures ; l'une où tremblait le fard gris-perle des lointains ; les autres, au bord du ciel, étaient déjà l'azur.

Je restai jusqu'au soir à contempler cette œuvre, à suivre l'ondulation de cette mer, et je sentais très doucement faiblir mon cœur au bercement sans fin des vagues de la terre.

Comme un bouillonnement de vagues déchaînées, devant moi jusqu'aux grèves en feu du soleil, je vis vallons et monts, nuages, ciel d'été, remonter l'infini des clartés et s'y perdre.

Je me tenais debout entre les genêts d'or, dans le soir où Dieu jette un grand cri de lumière... et je levais tremblant la palme de mon corps vers cette grande Voix qui rythme l'Univers.

Montagne, forêt, plaine, mer (Flammarion)

HYMNE A LA MER

Grande Mer, on s'est trop disputé ton empire, grande Mer que des fous croyaient s'entre-ravir, quand tu laissais voler flèches ou feu qui gronde, ne songeant en toi-même qu'à réfléchir le Monde!

Souviens-toi, tu berçais de la Grèce ou de Rome les flottes englouties soudain comme une sonde. Avant même, et depuis, qu'as-tu fait des navires, des « Argo », des galions, ces rêves qui chavirent,

des hauts-bords fracassés, penchés sur tes miroirs, et qui levant la proue sombraient tout doucement? Les vaisseaux engouffrés, tes miroirs pleins de sang se rejoignaient, tombeau de quelque vaine gloire.

Rien de mortel peut-il, Mer, te donner à vivre, calmer la soif de ciel dont tes miroirs sont ivres? N'est-ce pas l'Autre Monde qu'il te faut réfléchir quand tu veux apaiser tes miroirs bondissants?

Ce n'est qu'au bord du ciel que s'usent tes tempêtes, dressées comme l'Espoir dans l'azur frémissant; c'est partie vers la nue aux appels des planètes, que tu rêves d'amour en les réfléchissant.

Dans les hautes marées montez, flots éternels, montez éperdument jusqu'aux espaces pâles où la mer du Chaos, sur les plages du ciel, a déposé le sel infini des étoiles.

Montagne, forêt, plaine, mer (Flammarion)

LA CORDE

Pourquoi renouer l'amourette? C'est-y bien la peine d'aimer? Le câble est cassé, fillette. C'est-y toi qu'as trop tiré?

C'est-y moi? C'est-y un autre? C'est-y l'bon Dieu des chrétiens? Il est cassé; c'est la faute à personne, on le sait bien.

L'amour, ça passe dans tant d'cœurs, c'est une corde à tant d'vaisseaux, et ça passe dans tant d'anneaux, à qui la faute si ça s'use?

Y a trop d'amoureux sur terre, à tirer sur l'même péché. C'est-y la faute à l'amour si sa corde est si usée?

Pourquoi renouer l'amourette? C'est-y bien la peine d'aimer? Le câble est cassé, fillette, et c'est toi qu'as trop tiré.

L'Amour marin (Flammarion)

LA CHANSON FATALE

La vie est courte, la mer est grande. Vois-tu, ma mie, on s'verra guère. J'suis pas un mat'lot à la manque. Y a des calmes plats sur la mer.

Faut les subir.

La vie si courte, la mer si grande, ça t'fait peur, ah! tu n'aimes que moi! Si tu l'aimais un peu, la mer, tu dirais, va,

faut la subir.

Il faudra bien subir la mort, comme ton amour pour moi, ma mie. La vie si courte, la mer si grande, vois-tu, ma mie,

faut les subir.

L'Amour marin (Flammarion)

LA VISION HARMONIEUSE DE LA TERRE

Épousez-vous, mes sens, toucher, regard, ouïe. J'ai gravi la montagne et je suis en plein ciel. La terre est sous mes yeux. Oh! qu'elle me réjouit! Vaporeuse à mes pieds, comme la terre est belle, et distincte et joyeuse au delà des vapeurs! La courbe d'un vallon m'a fait battre le cœur. Et je sens que mon plus beau jour est aujourd'hui. Épousez-vous, mes sens, toucher, regard, ouïe.

Je vois la plaine au loin vibrante comme un son, qui parcourt la paroi remuée d'une cloche d'or. Doucement les moissons, frappées du soleil, sonnent. Un champ de coquelicots est comme un son plus fort. Jusqu'où le ciel rejoint la terre, la vibration parcourt la nappe immense des épis qui frissonnent. Que j'aime des grands blés la douce inflexion! Et le bout de la plaine est mourant comme un son.

La terre je la vois, la terre je l'entends, la terre est sous mes yeux et vit dans mon oreille. Rythmique et musicale, elle est encor plus belle! Ses bleus étages descendent, remontent, prennent un temps. Un lent dernier plateau de bruyère sur

la plaine dévale, puis c'est la plaine avec ses moissons d'or! La terre est sous mes yeux, rythmique et musicale, et telle que je l'entends, plus musicale encore.

Je voudrais de mes doigts caresser la nature, comme un bel instrument qui réponde à mon rêve. — Faire sortir d'un chêne un son que l'air achève! — Je vous ferais chanter comme la mer aux zéphyrs, grands blés, si je pouvais m'étendre avec loisir, à la façon des vents heureux; si je pouvais!... j'éprouverais partout la terre en son murmure. Je voudrais de mes doigts caresser la nature.

Mais toute la nature est au seuil de mon cœur. La terre et le soleil ont la même cadence, rythmée à l'unisson des battements de ma vie. La lumière du jour te pénètre, ô ma vie! Elle s'ajoute à moi comme une récompense, quand je laisse mes sens errer de l'astre aux fleurs. La terre et le soleil en moi sont en cadence, et toute la nature est entrée dans mon cœur.

Il est ivre de joie. — L'émotion se propage sur la terre, d'un grand vent de joie ivre agitée. Les blés s'embrassent, et dans les prairies enchantées le cou des peupliers se tourne et leur front nage, voluptueusement, au gré des vents d'été. Mon cœur a la nature entière pour empire. Elle est fondue en lui, et lui en elle. O vivre, ainsi, toujours, bercé du mouvement des arbres...

Et ne voyez-vous pas que les hommes seraient dieux, s'ils voulaient m'écouter, laisser vivre leurs sens, dans le vent, sur la terre, en plein ciel, et loin d'eux! Ah! que n'y mettent-ils un peu de complaisance? Tout l'univers alors (récompense adorable!) serait leur âme éparse, leur cœur inépuisable. Et

que dis-je? Ils ont tous le moyen d'être heureux. « Laisse penser tes sens, homme, et tu es ton Dieu. »

O terre, dans mon cœur, rythmique et musicale, descends avec tes neiges, remonte avec tes vignes; que les torrents y croulent; que ce fleuve y dévale; que j'écoute en mon cœur l'auguste chant des lignes! J'étends les bras. Mes mains caressent l'horizon doux et souple, où s'incline la nappe des moissons, qui vont sous le ciel bleu coucher un flot plus pâle, et la même caresse est en moi, musicale.

J'ai gravi la montagne — ma vue tombe du ciel. La terre et le soleil sont la même patrie: mais la terre est mon doux sujet de frénésie. Au gré de tous mes sens, oh! que la terre est belle! Dans un air cristallin s'accusent les bourgades. Toits rouges, notes claires des vallons sous les arbres! Et les clochers d'ardoises, limpides au soleil, ont le reflet changeant des gorges de tourterelles.

Les Hymnes de feu (Flammarion)

CES VERS, POUR MAINTS ET MAINTS

Ces vers, pour maints et maints, d'obscurité profonde, Muses, pour deux ou trois faites-les resplendir de l'éclat du Soleil gagné par le fou rire quand j'interpelle en dieu la sagesse du monde.

Rions un peu des sages. Ils s'étonnent de tout. Moi qui suis dieu, je crée tout ce dont je m'étonne. Entendez-moi bien: dieu? je veux dire un tel homme qu'il peut rêver sa vie d'un bout à l'autre bout.

Homme au rêve conscient, beau songeur volontaire! Unique en son genre. Oui. Tel que vous me voyez, quand je ferme les yeux je recrée la lumière sur le plus ancien mort des mortels oublié.

Je l'évoque? Non pas. Ce mort qui fut tout l'être, oh! voilà bien des temps, — de qui nous sommes nés, — c'est le premier des feux et l'aïeul de la fête universelle, et je le vois les yeux fermés

sans peine aucune. Il est rond et d'un violet sombre, il tourne en projetant de bleus soleils dans l'ombre, il est mon âme, et je m'étonne, ouvrant les yeux, de *la* voir cette nuit peuplant les vastes cieux.

Demain, le jour naîtra d'un globe aux flammes d'or qui, levé de mon âme, ira franchir l'espace. Oui-dà! toujours en rêve, ô sages, et toujours grâce au Feu, car, pour recréer, ce mot est un trésor.

Ce mort en moi n'est plus un mort. Non! de la vie, c'est le feu primitif ressuscité: mon âme. Dès l'aube, ayant conçu l'Astre immense, elle enflamme à ses rayons divins mon cœur tourné vers lui!

D'un rêve plein d'étoiles est né l'Astre vermeil. A savoir (il faut tout apprendre à ces savants): du sein bleu de la nuit sortent les jours enfants et les astres unis ne forment qu'un soleil...

Vivre en Dieu (Flammarion)

L'ARBRE EST DIEU

L'arbre est dieu, l'homme est dieu, mais il est des degrés. Le premier-né du Rêve et son fils préféré, son serviteur agile, exécutant ses trames, le Feu — chez le Poète — envahit toute l'âme.

Poète, je le suis. Uniquement poète. Autrement dit rêveur, créateur conscient. Autrement dit *surtout* dieu créant, dieu rêvant. Et l'un des plus créant, rêvant de la planète.

Créer, rêver sont même chose : je le répète. Si l'on ne m'a compris, tant pis ! Allons aux champs ! — je pense avoir prouvé que dieu je le puis être, mais je le prouverai mieux encore en chantant,

jusqu'à l'heure où m'ayant résorbé le grand Rêve, et tout étant bien mort de ma divinité, le monde en un long deuil pleurera ma vie brève. (Hélas ! rien d'éternel sinon l'éternité.)

Vivre en Dieu (Flammarion)

JE NE SUIS PAS UN ÉCRIVAIN...

Je ne suis pas un écrivain. Je suis le poète qui chante. — Quoi ! sans art mon chant serait vain ? A l'écouter mon mal j'enchante.

J'écris des mots pour le plaisir, et je les chante. Ah ! je ne sais. — Le flot des petits mots pressés voulant pleurer se met à rire.

Mais que soudain mon mal augmente, ma plume se brise en un cri. — Je ne sais quand je me lamente ou si je chante ou si j'écris.

Toujours est-il que rien n'est beau, voire, comme un chant naturel. Chante, alouette, le ciel bleu, et toi, Lamartine, un tombeau.

Chante, hibou, clame ces nuits d'effroi, mais toi, Musset, aussi. Chantez, Keats, chantez, Philomèle, les belles nuits bleues éternelles.

Ah! rossignols, chantez vos peines, comme Verlaine ou Henri Heine, ou chantez, chantez votre joie vivante ou morte, — comme moi.

L'Aventure éternelle (Flammarion)

CE QUE JE DOIS A MORÉAS

Ce que je dois à Moréas ne peut être dit en paroles. J'avais une âme obscure et lasse. Quasiment il en fit la folle fée des feux libres dans l'éther. « Aérez, aérez les mots! Qu'ils soient de ces flammes légères dansant plus haut que les flambeaux! »

Ce que j'appris de Moréas fut mon secret. Non pas pour lui puisque vivant — mon maître! hélas! — il savait tout comme aujourd'hui.

Que disais-je donc tout à l'heure? que savant il ne fallait être?... Il ne faut pas trop le paraître en l'étant; savoir tout — du cœur,

après mille études ferventes. Mes enfants, mal écrire est vain. Je suis le poète qui chante, étant peut-être un écrivain.

La nuit et le jour, leurs amours forment tout l'art du demi-jour. Science et don, style et doux air, sachons unir les deux contraires.

L'Aventure éternelle (Flammarion)

LES DERNIÈRES PENSÉES

A travers ce printemps que frôle un air si doux, les songes des mourants, comme ils viennent vers nous!

Entends, fenêtre ouverte, un frisson dans le lierre où d'un soldat mourant va la pensée dernière.

Un autre se souvient de la troupe enfantine qui foulait ce gazon au pied de la colline...

L'heure est plaintive et douce et toute en souvenirs. Pouvons-nous empêcher nos enfants de mourir?

Mon enfant qui te meurs, seras-tu le dernier à revoir deux agneaux bêlant sous un pommier?

Ame de mon petit, seras-tu la dernière à venir consoler la maison de ton père?

Le coucou dans la chambre, un tic-tac monotone... rêve de mon enfant qui trépasse en Argonne...

A travers l'air de France où meurt un si doux soir, les rêves des mourants, comme ils viennent nous voir!

Un matelot qui sombre écoute en ce moment le bruit frais des couverts sous les doigts de maman.

Hirondelles perdues, oh! que de vies achèvent de rêver! Comme au ciel montent les derniers rêves!

Mais non, le ciel se ferme au songe des oiseaux. Les rêves des mourants passent sur les hameaux.

Ils choisissent leurs toits comme les hirondelles... O dernières pensées, que vous êtes fidèles!

Poèmes de France (Flammarion)

LA FRANCE

Ah! quelle vie! quelle fraîcheur, quelle gaîté!
La France court les bois et court sous les pommiers.
Hé! Dieu! quelle souplesse et quelle agilité!
La France court les airs et court les pigeonniers.
Quelle fougue de voir, quel désir de monter!
La France court le Ciel, est-ce un paradisier?
Quelle joie de sonder l'abîme et d'exister!
De tout l'esprit du monde elle est seule hantée.
Quelle âme, quel amour, quel feu, quelle clarté!
La France court l'espace et court l'éternité.

L'Alouette (Flammarion)

FRANCIS JAMMES

1868–

né le 2 décembre à Tournay, Hautes-Pyrénées

« Fils de Virgile » l'a appelé Charles Guérin. Virgile chrétien, peut-on dire, car il est essentiellement le chantre inspiré de la vie rustique, et par lui un flot de poésie, la plus directe et spontanée qui soit, est entré dans la littérature.

Né dans les Pyrénées, il est resté fidèle à ses montagnes. Son enfance, suivant les vicissitudes de la carrière du père, receveur de l'enregistrement, fut promenée entre Tournay, Orthez, Pau et Bordeaux. C'est dans cette dernière ville qu'il termina son éducation scolaire. Puis il se fixa d'abord à Orthez, berceau de sa famille, et finalement à Hasparren, la ville basque, dans une demeure nommée Eyhartcia.

Sa famille, dont il a tracé de si vivants portraits dans le premier volume de ses *Mémoires*, offrait le plus curieux mélange de destinées et de caractères qui pût parler à une jeune imagination : un oncle mexicain aux fastueuses manières, une tante huguenote froide et sévère, le grand-père paternel émigré à la Guadeloupe, d'où il n'était jamais revenu... que de sujets de rêve pour le petit garçon musard que fort heureusement ses parents ne contraignaient pas! Grandi dans un milieu sain et rustique, en pleine nature, s'il fut un temps clerc de notaire à Orthez, ce ne fut dans sa vie qu'un accident qui ne le dérangea pas de l'habitude d'écrire des vers, prise dès le jour où, petit écolier, il avait été saisi d'une émotion soudaine et violente en récitant une poésie : tout à coup il avait senti les lignes *vivantes* et « se répondant par la rime comme des oiseaux ou des vendangeurs »... « un grand sanglot me secoua, je ne pus parvenir au bout de ma leçon. Je venais de recevoir du ciel ce roseau aigu et sourd, bas et sublime, triste et joyeux, plus âpre que le dard d'un sauvage, plus doux que le miel. » (*De l'Age divin à l'âge ingrat.*)

Sauf quelques rares voyages à Paris, à Bordeaux ou en Provence, la vie de F. Jammes se déroule dans ses montagnes, partagée entre les joies de la famille, la pêche ou la chasse, et la poésie. Deux forts sentiments, sources de son inspiration dans ses premiers recueils de poésies, semblent avoir été tout-puissants chez lui dès le plus jeune âge: la nostalgie des pays exotiques et des temps abolis: « Ce qui avait trait aux colonies me donnait comme une nostalgie fiévreuse... Longtemps j'ai regardé, sur un châle fleuri de ma grand'mère, frissonner la moire de l'océan guadeloupéen... » ou ces vers consacrés au souvenir de son grand-père:

> Tu es enterré là-bas, je crois, à la Goyave,
> Et moi, j'écris où tu es né...

et l'amour ardent de l'existence humble et familière autour de lui, l'émotion de se trouver en sympathie avec tous les êtres, si modestes soient-ils, et jusqu'aux plus humbles animaux, la joie de savoir donner la vie même aux objets inanimés. « Dès l'enfance, » note-t-il, « je possédai cette puissance de réaction qui... m'a permis d'enregistrer la splendeur de ce qui existait autour de moi. »

Rien d'étonnant à ce que ses premiers volumes de vers: *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir* (1888–1897), *Le Deuil des primevères* (1901), *Le Triomphe de la vie* (1902) aient révélé un grand poète bucolique uniquement préoccupé de faire resplendir la beauté des choses. Dans le dernier de ces volumes, le poème *Jean de Noarrieu* est un pur chef-d'œuvre païen où, dans une grâce toute sensuelle et un naïf abandon aux voies de la nature, éclate merveilleusement la force rustique. Puis la fougue du poète s'apaisa, son génie, plus recueilli, s'approfondit, et il chercha

> ... au-delà de *ses* yeux
> Je ne sais quelle chose encore.

Aidé de Paul Claudel, qui dans l'été de 1905 fit un séjour chez lui,[1] il trouva cette « chose » mystérieuse dans le retour à la foi de son enfance, jusque-là négligée ou dédaignée. *Clairières dans le ciel, L'Église habillée de feuilles* (1906), *Les Géorgiques chrétiennes*

[1] Voir *Les Caprices du poète*, p. 198 et suivantes.

Francis Jammes

(1911–1912), *La Vierge et les sonnets* (1919), sont d'inspiration purement catholique, comme est une partie des *Livres de quatrains* (1923, 1924).

Francis Jammes s'était créé dès le début un vers libre bien en harmonie avec les intimes sujets de son inspiration, un vers souple, tendre, ailé, naïf... Il arrive parfois, surtout dans ses derniers volumes, que cette naïveté tombe dans l'affectation. D'autres fois, comme dans *Les Géorgiques chrétiennes*, où il revient définitivement au vers régulier, la simplicité voulue de la forme est fatigante, l'interminable et monotone série de rigides alexandrins disposés en distiques lasse l'oreille et l'esprit, et l'on regrette que l'art exquis du poète se soit soudain durci, presque figé.

En dehors de ses œuvres lyriques, Francis Jammes a donné de délicieux romans et des écrits de diverses sortes : *Clara d'Ellébeuse ou l'histoire d'une ancienne jeune fille* (1899) ; *Almaïde d'Etremont ou l'histoire d'une jeune fille passionnée* (1901) ; *Le Roman du lièvre* (1903), avec : *Des choses, contes*, etc. ; *Pomme d'Anis ou l'histoire d'une jeune fille infirme* ; *Le Livre de saint Joseph*, sorte d'essai de philosophie chrétienne sous forme de récits ; *Feuilles dans le vent*, contenant *La Brebis égarée*, drame qui fut joué au théâtre de l'Œuvre en 1911, *Pomme d'Anis* et des essais ; *Le Rosaire au soleil* ; *Monsieur le curé d'Ozeron* ; *Le Poète rustique*. Il a commencé en 1921 à publier ses *Mémoires*, dont trois volumes ont paru : *De l'Age divin à l'âge ingrat* (1921) ; *L'Amour, les muses et la chasse* (1922) ; *Les Caprices du poète* (1923).

LA SALLE A MANGER

Il y a une armoire à peine luisante
qui a entendu la voix de mes grand'tantes,
qui a entendu la voix de mon grand-père,
qui a entendu la voix de mon père.
A ces souvenirs l'armoire est fidèle.
On a tort de croire qu'elle ne sait que se taire,
car je cause avec elle.

Il y a aussi un coucou en bois.
Je ne sais pourquoi il n'a plus de voix.
Je ne veux pas le lui demander.
Peut-être bien qu'elle est cassée,
la voix qui était dans son ressort,
tout bonnement comme celle des morts.

Il y a aussi un vieux buffet
qui sent la cire, la confiture,
la viande, le pain et les poires mûres.
C'est un serviteur fidèle qui sait
qu'il ne doit rien nous voler.

Il est venu chez moi bien des hommes et des femmes
qui n'ont pas cru à ces petites âmes.
Et je souris que l'on me pense seul vivant
quand un visiteur me dit en entrant :
— comment allez-vous, monsieur Jammes?

De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir
(Mercure de France)

LE VIEUX VILLAGE

Le vieux village était rempli de roses
et je marchais dans la grande chaleur
et puis ensuite dans la grande froideur
de vieux chemins où les feuilles s'endorment.

Puis je longeai un mur long et usé ;
c'était un parc où étaient de grands arbres,
et je sentis une odeur du passé,
dans les grands arbres et dans les robes blanches.

Personne ne devait l'habiter plus...
Dans ce grand parc, sans doute, on avait lu...
Et maintenant, comme s'il avait plu,
les ébéniers luisaient au soleil cru.

Ah! des enfants des autrefois, sans doute,
s'amusèrent dans ce parc si ombreux...
On avait fait venir des plantes rouges
des pays loin, aux fruits très dangereux.

Et les parents, en leur montrant les plantes
leur expliquaient : celle-ci n'est pas bonne...
c'est du poison... elle arrive de l'Inde...
et celle-là est de la belladone.

Et ils disaient encore : cet arbre-ci
vient du Japon où fut votre vieil oncle...
Il l'apporta tout petit, tout petit,
avec des feuilles grandes comme l'ongle.

Ils disaient encore : nous nous souvenons
du jour où l'oncle revint d'un voyage aux Indes ;
il arriva à cheval, par le fond
du village, avec un manteau et des armes...

C'était un soir d'été. Des jeunes filles
couraient au parc où étaient de grands arbres,
des noyers noirs avec des roses blanches,
et des rires sous les noires charmilles.

Et les enfants couraient, criant : c'est l'oncle!
Lui, descendait avec son grand chapeau,
du grand cheval, avec son grand manteau...

Sa mère pleurait : ô mon fils... Dieu est bon...
Lui, répondait : nous avons eu tempête...
L'eau douce a bien failli manquer à bord.
Et la vieille mère le baisait sur la tête
en lui disant : mon fils, tu n'es pas mort...

Mais à présent où est cette famille ?
A-t-elle existé ? A-t-elle existé ?
Il n'y a plus que des feuilles qui luisent,
aux arbres drôles, comme empoisonnés...

Et tout s'endort dans la grande chaleur...
Les noyers noirs pleins de grande froideur...
Personne là n'habite plus...
Les ébéniers luisent au soleil cru.

De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir
(Mercure de France)

L'EAU COULE DANS LA BOUE

L'eau coule dans la boue et dans le bois, après
la pluie. C'est maintenant que sont trempés les prés.
Les merles vivent dans l'humidité des gaules
qui servent à faire les paniers, gaules jaunes.
J'ai bu au tuyau de fer de la source douce
entouré de mousse en soleil transparent et de rouille.
Je t'aurais aimée là, autrefois, près de la mousse,
parce que tu avais une figure douce.
Mais à présent, je souris en fumant ma pipe.
Les rêves que j'ai eus étaient comme les pies
qui filent. J'ai réfléchi. J'ai lu des romans
et des vers faits à Paris par des hommes de talent.

Ah! Ils n'habitent pas près des sources douces
où vont se baigner les bécasses en feuilles mortes.
Qu'ils viennent avec moi voir les petites portes
des maisons des bois abandonnées et crevées.
Je leur montrerai les grives, les paysans doux,
les bécassines en argent, les luisants houx.
Alors ils souriront en fumant dans leur pipe,
et s'ils souffrent encore, car les hommes sont tristes,
ils guériront beaucoup en écoutant les cris
des éperviers pointus sur quelque métairie.

De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir
(Mercure de France)

VOICI LES MOIS D'AUTOMNE

A Viélé-Griffin

Voici les mois d'automne et les cailles graisseuses
s'en vont et le râle aux prairies pluvieuses
cherche, comme en coulant, les minces escargots.
Il y a déjà eu, arrivant des coteaux,
un vol flexible et mou de petites outardes,
et des vanneaux, aux longues ailes, dans l'air large,
ont embrouillé ainsi que des fils de filet
leur vol qu'ils ont essayé de rétablir, et
sont allés vers les roseaux boueux des saligues.
Puis les sarcelles, jouets d'enfants, mécaniques,
passeront dans le ciel géométriquement
et les hérons tendus percheront hautement,
et les canards plus mols, formant un demi-cercle,
trembloteront là-bas jusqu'à ce qu'on les perde.
Ensuite les grues dont la barre a un crochet
feront leurs cris rouillés, et une remplacée
par une autre, à la queue, ira fendre à la tête.

Viélé-Griffin, c'est ainsi que l'on est poète,
mais on ne trouve pas la paix que nous cherchons,
car Basile toujours saignera les cochons,
et leurs cris aigus et horribles s'entendront ;
et nous ferons des monstres de petites choses...

Mais il y a aussi la bien-aimée en roses,
et son sourire en pluie, et son corps qui se pose
doucement. Il y a aussi le chien malade
regardant tristement, couché dans les salades,
venir la grande mort qu'il ne comprendra pas.

Tout cela fait un mélange, un haut et un bas,
une chose douce et triste qui est suivie,
et que l'homme aux traits durs a appelé la vie.

De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir
(Mercure de France)

IL VA NEIGER

A Léopold Bauby

Il va neiger dans quelques jours. Je me souviens
de l'an dernier. Je me souviens de mes tristesses
au coin du feu. Si l'on m'avait demandé : qu'est-ce ?
j'aurais dit : laissez-moi tranquille. Ce n'est rien.

J'ai bien réfléchi, l'année avant, dans ma chambre,
pendant que la neige lourde tombait dehors.
J'ai réfléchi pour rien. A présent comme alors
je fume une pipe en bois avec un bout d'ambre.

Ma vieille commode en chêne sent toujours bon.
Mais moi j'étais bête parce que ces choses
ne pouvaient pas changer et que c'est une pose
de vouloir chasser les choses que nous savons.

Pourquoi donc pensons-nous et parlons-nous? C'est drôle;
nos larmes et nos baisers, eux, ne parlent pas,
et cependant nous les comprenons, et les pas
d'un ami sont plus doux que de douces paroles.

On a baptisé les étoiles sans penser
qu'elles n'avaient pas besoin de nom et les nombres,
qui prouvent que les belles comètes dans l'ombre
passeront, ne les forceront pas à passer.

Et maintenant même, où sont mes vieilles tristesses
de l'an dernier? A peine si je m'en souviens.
Je dirais: laissez-moi tranquille, ce n'est rien,
si dans ma chambre on venait me demander: qu'est-ce?

De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir
(Mercure de France)

JE M'EMBÊTE...

Je m'embête; cueillez-moi des jeunes filles
et des iris bleus à l'ombre des charmilles
où les papillons bleus dansent à midi,
parce que je m'embête
et que je veux voir de petites bêtes
rouges sur les choux, les ails (on dit des aulx), les lys.
Je m'embête.

Ces vers que je fais m'embêtent aussi,
et mon chien se met à loucher, assis,
en écoutant la pendule
qui l'embête comme je m'embête.

Vraiment ces trois cils de ce chien de chasse,
de ce chien de poète,
sont cocasses.

. . . . . .

De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir
(Mercure de France)

ON VOIT, QUAND VIENT L'AUTOMNE

On voit, quand vient l'automne, aux fils télégraphiques,
de longues lignes d'hirondelles grelotter.
On sent leurs petits cœurs qui ont froid s'inquiéter.
Même sans l'avoir vu, les plus toutes petites
aspirent au ciel chaud et sans tache d'Afrique.

... Sans l'avoir jamais vu! dis-je. C'est comme nous
qui désirons le Ciel dans notre inquiétude.
Elles sont là, perchées, pointues, faisant l'étude
de l'air, ou décrivant le vol d'un cercle doux,
pour venir repercher à l'endroit qu'elles quittent.

C'est dur d'abandonner le porche de l'église!
dur qu'il ne soit plus tiède ainsi qu'aux mois passés!
Oh! Comme elles s'attristent! Oh! Pourquoi le noyer
les a-t-il donc trompées en n'ayant plus de feuilles?
La nichée de l'année ne le reconnaît point,
ce Printemps que l'Automne a recouvert de deuil.

Ainsi l'âme qui a souffert de tant de choses,
avant de traverser les Océans divins
et de gagner le Ciel des éternelles roses,
s'essaie, hésite, et, avant de partir, revient.

Clairières dans le ciel (Mercure de France)

MON HUMBLE AMI, MON CHIEN FIDÈLE...

Mon humble ami, mon chien fidèle, tu es mort
de cette mort que tu fuyais comme une guêpe
lorsque tu te cachais sous la table. Ta tête
s'est dirigée vers moi à l'heure brève et morne.

O compagnon banal de l'homme : Être béni!
toi que nourrit la faim que ton maître partage,
toi qui accompagnas dans leur pèlerinage
l'archange Raphaël et le jeune Tobie...

O serviteur : que tu me sois d'un grand exemple,
ô toi qui m'as aimé ainsi qu'un saint son Dieu!
Le mystère de ton obscure intelligence
vit dans un paradis innocent et joyeux.

Ah! faites, mon Dieu, si vous me donnez la grâce
de Vous voir face à face aux jours d'Éternité,
faites qu'un pauvre chien contemple face à face
celui qui fut son dieu parmi l'humanité.

Clairières dans le ciel (Mercure de France)

EH! JE SAIS BIEN...

Eh! je sais bien qu'ils ont tous dit : vieillir est doux.
Mais je vieillis et je regrette la jeunesse,
et la joueuse de croquet, et les caresses
de sa main sur mon front posé sur ses genoux.

Quand donc viendra le temps où j'aurai cette force
de bénir, sans que j'aie de l'amertume au cœur,
des enfants respirant la sève des écorces
dans le ravin rempli d'églantières pâleurs?

Heureux celui qui peut, dans l'enclos paysan,
à l'heure où lourdement sonnent les vêpres chaudes,
mettre dans d'autres mains les mains de ses enfants
qui se sont fiancés dans les framboises jaunes.

Clairières dans le ciel (Mercure de France)

PRIÈRE POUR QU'UN ENFANT NE MEURE PAS

Mon Dieu, conservez-leur ce tout petit enfant,
comme vous conservez une herbe dans le vent.
Qu'est-ce que ça vous fait, puisque la mère pleure,
de ne pas le faire mourir là, tout à l'heure,
comme une chose que l'on ne peut éviter?
Si vous le laissez vivre, il s'en ira jeter
des roses, l'an prochain, dans la Fête-Dieu claire!
Mais vous êtes trop bon. Ce n'est pas vous, mon Dieu,
qui, sur les joues en roses, posez la mort bleue,
à moins que vous n'ayez de beaux endroits où mettre
auprès de leurs mamans leurs fils à la fenêtre?
Mais pourquoi pas ici? Ah! Puisque l'heure sonne,
rappelez-vous, mon Dieu, devant l'enfant qui meurt,
que vous vivez toujours auprès de votre Mère.

Le Deuil des primevères (Mercure de France)

PRIÈRE POUR ALLER AU PARADIS AVEC LES ANES

Lorsqu'il faudra aller vers vous, ô mon Dieu, faites
que ce soit par un jour où la campagne en fête
poudroiera. Je désire, ainsi que je fis ici-bas,
choisir un chemin pour aller, comme il me plaira,
au Paradis, où sont en plein jour les étoiles.
Je prendrai mon bâton et sur la grande route
j'irai, et je dirai aux ânes, mes amis:

Je suis Francis Jammes et je vais au Paradis,
car il n'y a pas d'enfer au pays du Bon-Dieu.
Je leur dirai : Venez, doux amis du ciel bleu,
pauvres bêtes chéries qui, d'un brusque mouvement d'oreilles,
chassez les mouches plates, les coups et les abeilles...

Que je Vous apparaisse au milieu de ces bêtes
que j'aime tant parce qu'elles baissent la tête
doucement, et s'arrêtent en joignant leurs petits pieds
d'une façon bien douce et qui vous fait pitié.
J'arriverai suivi de leurs milliers d'oreilles,
suivi de ceux qui portèrent au flanc des corbeilles,
de ceux traînant des voitures de saltimbanques
ou des voitures de plumeaux et de fer-blanc,
de ceux qui ont au dos des bidons bossués,
des ânesses pleines comme des outres, aux pas cassés,
de ceux à qui l'on met de petits pantalons
à cause des plaies bleues et suintantes que font
les mouches entêtées qui s'y groupent en ronds.
Mon Dieu, faites qu'avec ces ânes je Vous vienne.
Faites que, dans la paix, des anges nous conduisent
vers des ruisseaux touffus où tremblent des cerises
lisses comme la chair qui rit des jeunes filles,
et faites que, penché dans ce séjour des âmes,
sur vos divines eaux, je sois pareil aux ânes
qui mireront leur humble et douce pauvreté
à la limpidité de l'amour éternel.

Le Deuil des primevères (Mercure de France)

PRIÈRE POUR AVOUER SON IGNORANCE

Redescends, redescends dans ta simplicité.
Je viens de voir les guêpes travailler dans le sable.
Fais comme elles, ô mon cœur malade et tendre : sois sage,

accomplis ton devoir comme Dieu l'a dicté.
J'étais plein d'un orgueil qui empoisonnait ma vie.
Je croyais que j'étais bien différent des autres :
mais je sais maintenant, mon Dieu, que je ne fis
que récrire les mots qu'ont inventés les hommes
depuis qu'Adam et Ève au fond du Paradis
surgirent sous les fruits énormes de lumière.
Mon Dieu, je suis pareil à la plus humble pierre.
Voyez : l'herbe est tranquille, et le pommier trop lourd
se penche vers le sol, tremblant et plein d'amour.
Enlevez de mon âme, puisque j'ai tant souffert,
l'orgueil de me penser un créeur de génie.
Je ne sais rien. Je ne suis rien. Je n'attends rien
que de voir, par moments, se balancer un nid
sur un peuplier rose, ou, sur le blanc chemin
passer un pauvre lourd, aux pieds luisants de plaies.
Mon Dieu, enlevez-moi l'orgueil qui m'empoisonne.
Oh ! rendez-moi pareil aux moutons monotones
qui passent, humblement, des tristesses d'Automne
aux fêtes du Printemps qui verdissent les haies.
Faites qu'en écrivant mon orgueil disparaisse :
que je me dise, enfin, que mon âme est l'écho
des voix du monde entier et que mon tendre père
m'apprenait patiemment des règles de grammaire.
La gloire est vaine, ô Dieu, et le génie aussi.
Il n'appartient qu'à Vous qui le donnez aux hommes
et ceux-ci, sans savoir, répètent les mêmes mots
comme un essaim d'été parmi de noirs rameaux.
Faites qu'en me levant, ce matin, de ma table,
je sois pareil à ceux qui, par ce beau Dimanche,
vont répandre à vos pieds dans l'humble église blanche
l'aveu modeste et pur de leur simple ignorance.

Le Deuil des primevères (Mercure de France)

CONCLUSION

Petit âne mendiant et gris, plus désolé
que la carriole que tu traînes,
O toi qui n'en peux plus, ô toi qui n'en peux mais,
avoue que tu n'as pas de veine?

Mais que t'importent quelques horions de plus?
Ce n'est point tant pour ta lenteur
que parce que tu es toi, que l'on te distribue
ces coups de soulier sur le cœur.

O mon frère, espérons qu'à cette même source
où se mire le Paradis,
toi et moi nous boirons un jour une eau plus douce
que l'ombre de l'aulne à midi.

Nous raillerons alors ceux qui nous méprisèrent,
tous ceux qui ne comprirent pas
qu'il fallut du génie pour chanter ou pour braire
avec une certaine voix.

Mais j'ai bien peur, âne si finement poète,
que, même au ciel, près du Bon-Dieu,
les hommes en question ne demeurent des bêtes,
et que nous ne différions d'eux.

Pensées des jardins (Mercure de France)

ART POÉTIQUE

Telle à la cime une cigale continue
Sa sœur dont la dépouille au pied s'est abattue.

Le roseau de Mantoue aux lèvres du zéphyr
Lorsque le cygne est mort continue de gémir.

C'est ainsi que le vers dont j'use est bien classique,
Dégagé simplement par la seule logique.

Après un grand combat où j'avais pris parti
Je regarde et comprends qu'on s'est peu départi.

Devenu trop sonore et trop facile et lâche
Le pur alexandrin, si beau jadis, rabâche.

Le vers libre ne nous fit pas très bien sentir
Où la strophe s'en vient commencer et finir.

Mais quelques libertés, quand il les voulait toutes,
Ce dernier les conquit. Elles ouvrent la route.

Si rares qu'elles soient, elles sont bien assez.
Les vers seront égaux et pas assonancés.

Comme l'oiseau répond à son tour à l'oiselle
La rime mâle suit une rime femelle.

Quoique les vers entre eux ainsi soient reliés
J'accepte qu'un pluriel rime à un singulier.

Encor tel que l'oiseau, qui du ciel prend mesure,
Le rythme ici et là hésite à la césure.

L'hiatus quelquefois vient à point rappeler
Celui qui est poète au plus simple parler.

Alors que l'*e* muet s'échappe du langage,
Je ne veux pas qu'il marque en mon vers davantage.

Les syllabes comptées sont celles seulement
Que le lecteur prononce habituellement.

Ayant fixé ce bref mais sûr art poétique,
Mon inspiration me rouvre son portique.

Géorgiques chrétiennes, Chant I
(Mercure de France)

CHARLES GUÉRIN

1873–1907

né le 29 décembre à Lunéville, Meurthe-et-Moselle
mort le 17 mars à Lunéville

La courte vie de Charles Guérin fut dépourvue d'incidents marquants, toute prise par de longues méditations douloureuses coupées de voyages en Allemagne, en Italie, à Paris et dans diverses régions de la France. C'est au cours d'une de ces randonnées qu'il se présenta chez Francis Jammes, dont tout de suite il devint l'ami. « Encore inconnu », écrivit Jammes au lendemain de la mort du poète, « un soir il heurta à ma porte, passant divin qui entonnait en mon honneur le plus beau de ses chants. »

Ses premières plaquettes de vers ne l'avaient pas fait remarquer. Mais dès *Le Cœur solitaire*, qui parut en 1898, on eut le sentiment qu'on se trouvait, comme avec Jammes lui-même, en présence « d'un art rajeuni » fait de sincérité, de sensations directes de la vie quotidienne, de « toute la douceur que la vie et la nature unies peuvent faire entrer dans la poésie » (Henri Clouard).[1] Cette douceur était traversée d'éclairs tragiques, mitigée par une tristesse qui imprègne tous les poèmes de Charles Guérin, et dont sa vie heureuse et facile ne peut donner l'explication. M. Clouard l'attribue au fait que le poète trop sensible souffrait « de rêves inassouvis et d'une vie inégale à son cœur ». Un autre biographe de Charles Guérin, M. Jacques Nanteuil, en voit la cause dans le profond pessimisme né d'une opposition en cette âme très haute « entre la sensualité païenne et la pudeur catholique », d'un « partage entre la foi et la volupté ».[2] Quelle que soit la raison cachée de cette souffrance, elle donne à la poésie de Charles Guérin

[1] *La Poésie française moderne.*

[2] « Le Drame intérieur de Charles Guérin » (*Le Correspondant*, 10 juin 1924).

Charles Guérin

un accent profond et pénétrant qu'on n'a pas souvent la joie d'entendre ailleurs.

Dans ses premiers essais poétiques, il avait naturellement sacrifié à la mode et tenté le vers libre ; mais il était vite revenu à la forme classique. Trois volumes suivirent rapidement *Le Cœur solitaire: Éros funèbre* en 1900, puis *Le Semeur de cendres* (1901) et *L'Homme intérieur* (1905), où s'affirmait de plus en plus ce que Charles Guérin lui-même a appelé « l'inquiétude de Dieu » — inquiétude qui devait bientôt déterminer une crise morale et aboutir finalement au retour du poète au catholicisme. Toutes les angoisses, toutes les détresses, tous les appels de l'âme captive de la vie sanglotent dans les vers riches et pleins, et simples pourtant, de ce chantre harmonieux de la solitude.

A FRANCIS JAMMES

O Jammes, ta maison ressemble à ton visage.
Une barbe de lierre y grimpe, un pin l'ombrage,
Éternellement jeune et dru comme ton cœur
Malgré le vent et les hivers et la douleur.
Le mur bas de ta cour est doré par la mousse,
La maison n'a qu'un humble étage, l'herbe pousse
Dans le jardin autour du puits et du laurier.
Quand j'entendis, comme un oiseau mourant, crier
Ta grille, un tiède émoi me fit défaillir l'âme.
Je m'en venais vers toi depuis longtemps, ô Jammes,
Et je t'ai trouvé tel que je t'avais rêvé.
J'ai vu tes chiens joueurs languir sur le pavé,
Et, sous ton chapeau blanc et noir comme une pie,
Tes yeux francs me sourire avec mélancolie.
Ta fenêtre pensive ouvre sur l'horizon ;
Voici tes pipes, ta vitrine qui reflète
La campagne parmi les livres des poètes.

Ami, puisqu'ils sont nés, les livres vieilliront,
Où nous avons pleuré d'autres hommes riront :
Mais que nul de nous deux, malgré l'âge, n'oublie
Le jour où fortement nos mains se sont unies.
Jour égal en douceur à l'arrière-saison ;
Nous écoutions chanter les mésanges des haies,
Les cloches bourdonnaient, les voitures passaient...
Ce fut un triste et long dimanche des Rameaux :
Toi, brisé sur l'amour comme un roseau sur l'eau
Qui tremble et sous le flot secrètement sanglote,
Moi, frémissant à mourir du départ
Sur la mer où tournoient les barques sans pilotes.
Nous écoutions tinter les sonnailles des chars,
Pareillement émus de diverses pensées,
Et le ciel gris pesait sur nos âmes blessées.
Reviendrai-je dormir dans ta chambre d'enfant,
Reviendrai-je, les cils caressés par le vent,
Attendre la première étoile sous l'auvent,
Et respirer dans ton coffret en bois de rose,
Parmi l'amas jauni des vieilles lettres closes,
L'amour qui seul survit dans la cendre des choses ?
Jammes, quand on se penche à ta fenêtre, on voit
Des villas et des champs, l'horizon et les neiges ;
En mai tu lis des vers dehors, à demi voix,
L'azur du ciel remplit les chéneaux de ton toit...
Demeure harmonieuse, ami, vous reverrai-je ?

Demain, hélas ! Mieux vaut penser au temps d'hier.
Une âme sans patrie habite dans ma chair.
Ce soir, un des plus lourds des soirs où j'ai souffert,
Tandis que, de leur gloire éparse sur la mer,
Les rayons du soleil couchant doraient la grève,
Les cheveux lavés d'air et d'écume, j'allais,

Roulé comme un caillou par la force du rêve,
La terrible rumeur des vagues m'appelait,
Voix des pays brûlés, des volcans et des îles.
Et, le cœur plein de toi, j'ai marqué d'un galet
Veiné comme un bras pur et blanc comme du lait
Le jour où je passai ton seuil, fils de Virgile.

Le Cœur solitaire (Mercure de France)

ENTRERAI-JE CE SOIR...

Entrerai-je, ce soir, Seigneur, dans ta maison,
Sans craindre que ma chair, vouée aux œuvres viles,
Apporte le relent de luxure des villes
A la candeur des jupes d'ombre en oraison?

Je songe à d'autres jupes d'ombre qui sont douces
Pour endormir l'effroi des poètes malades,
A des doigts alourdis d'anneaux aux pierres troubles,
Troubles comme des yeux menteurs, comme mon âme.

Entrerai-je, ce soir, Seigneur, dans ta maison,
Si mon haleine tord l'humble flamme des cierges,
Si ma prière même inquiète les vierges,
Eau claire où s'élargit la chute d'un poison?

Je songe à des toisons souples de courtisanes
Où les désespérés enfouissent leur songe,
Bonnes toisons qui font la nuit sur les visages,
Lourdes comme l'amour, sourdes comme des tombes.

Que votre main soit rude et juste et me châtie,
Seigneur, Seigneur, moi qui voudrais tant vous aimer!
Laissez, lasse de cris, ma bouche se fermer,
Pour la rouvrir vous-même ensuite avec l'Hostie.

Je songe aux nuits de joie ivres et douloureuses
Où ma soif, accoudée à des tables mauvaises,
Se versait les boissons de flamme dont s'abreuvent
Ceux que serre à la gorge un ancien sacrilège.

Je viens vers vous, du fond de mon iniquité,
Je viens vers vous, Seigneur, à qui les enfants parlent,
De tout mon bon vouloir et de toutes mes larmes,
Être triste avec vous, moi qui vous attristai.

L'immémorial faix de péchés, le fardeau
De luxure et d'orgueil creuse mes reins qui saignent.
Aux margelles des puits nulle samaritaine
N'a tendu vers ma soif ses paumes pleines d'eau.

Oubliez que je fus des serviteurs indignes ;
Et dans l'ombre que font les collines, le soir,
Celui qui cherche l'âtre et la pierre où s'asseoir
Sentira qu'un pardon se couche sur les vignes.

La nuit tombe et m'arrête où dort votre maison ;
Les ramiers se sont tus, mais les fontaines chantent,
Fraîcheur obscure, en palpitant pour que j'y trempe
Mes mains, l'aridité de ma bouche et mon front.

L'eau froide et pure emportera vers les ténèbres
Le souvenir fiévreux d'un passé de caresses,
La mémoire des voix, des regards et des gestes,
Et le souffle de feu qui brûle encore mes lèvres.

Faites, Seigneur, miséricorde à ma faiblesse,
A cette toute faiblesse des pauvres âmes
Qui n'ont pleuré que pour la chair tiède des femmes.
Que je souffre, Seigneur, des ronces qui vous blessent,

Que la croupe des boucs crispés sur le portail
Serve d'éternel lieu d'exil à mes péchés,
Et que la palme offerte aux cœurs purifiés
Exalte en moi l'azur des vierges du vitrail.

Je serai digne alors de gravir, humble et pâle,
Le seuil de gloire où les rois mêmes parlent bas,
Et mon cœur et mes pieds nus ne sentiront pas
Le froid de la divine espérance et des dalles.

... Cette prière, hélas! n'est-ce pas seulement
Le glas que sur soi-même agite une âme simple
A qui les yeux naïfs de ses chagrins d'enfant
Ont souri tristement du plus loin de leurs limbes?

N'est-ce pas le glas lourd du vain rêve que font
Dans leurs soirs douloureux les vieilles fois qui meurent:
Entrerai-je, nocturne et las, dans la maison
Où le Maître de vie ineffable demeure?

Le Cœur solitaire (Mercure de France)

NUIT D'OMBRE, NUIT TRAGIQUE

Nuit d'ombre, nuit tragique, ô nuit désespérée!

J'étouffe dans la chambre où mon âme est murée,
Où je marche, depuis des heures, âprement,
Sans pouvoir assourdir ni tromper mon tourment,
Et j'ouvre au clair de lune immense la fenêtre.
Là-bas, et ne laissant que son faîte apparaître,
Comme une symphonie où court un dessin pur
La montagne voilée ondule sur l'azur,
Et lie à l'orient les étoiles entre elles.

De légers souffles d'air m'éventent de leurs ailes.
Une rumeur qui gronde au revers d'un coteau
Dénonce la présence invisible de l'eau.
Baissant pour mieux rêver les paupières, j'écoute
Les sombres chiens de garde aboyer sur la route
Où résonnent les pas d'un marcheur attardé.

Alors, sur le granit dur et froid accoudé,
Douloureux jusqu'au vif de l'être et solitaire,
Je maudis la nuit bleue où le ciel et la terre
Sont comme un jeune couple à se parler tout bas;
Et voyant que la vie, à qui n'importe pas
Un cœur infiniment désert de ce qu'il aime,
S'absorbe dans sa joie et s'adore soi-même,
Je résigne l'orgueil par où je restais fort,
Et j'appelle en pleurant et l'amour et la mort.

« C'est donc toi, mon désir, ma vierge, ô bien-aimée!
Faible comme une lampe à demi consumée
Et contenant ton sein gonflé de volupté,
Tu viens enfin remplir ta place à mon côté.
Tu laisses défaillir ton front sur mon épaule,
Tu cèdes sous ma main comme un rameau de saule,
Ton silence m'enivre et tes yeux sont si beaux,
Si tendres, que mon cœur se répand en sanglots.
Toi vers qui je criais du fond de ma détresse,
Sœur, fiancée, amie, ange, épouse, maîtresse,
C'est toi-même, c'est toi qui songes dans mes bras!
Te voici pour toujours mienne, tu dormiras
Mêlée à moi, fondue en moi, pensive, heureuse,
Et prodigue sans fin de ton âme amoureuse!
O Dieu juste, soyez béni par cet enfant
Qui voit et contre lui tient son rêve vivant!

Mais toi, parle, ou plutôt, sois muette, demeure
Jusqu'à ce qu'infidèle au ciel plus pâle, meure
Au levant la dernière étoile de la nuit.

Déjà l'eau du matin pèse à l'herbe qui luit,
Et modelant d'un doigt magique toutes choses,
L'aube vide en riant son tablier de roses.
L'enclume sonne au loin l'angelus du travail.
Écoute passer, cloche à cloche, le bétail
Et rauquement mugir la trompe qui le guide!
La vallée a des tons d'émeraude liquide,
Et, dans le bourg qui brille au milieu des prés verts,
Les fenêtres qu'on ouvre échangent des éclairs.
La fraîcheur de la vie entre par la croisée;
Je l'aspire, j'en bois sur tes cils la rosée,
Et mêlée à la grâce heureuse du décor,
Mon immortelle amour, tu m'es plus chère encor.
Nous tremblons, enivrés du vin de notre joie,
Et, dans le long délice où notre chair se noie,
Songeant que, pour bénir nos noces, le Destin
A revêtu la chape ardente du matin
Et qu'il emprunte au ciel son ostensoir de flammes.
Et voici qu'unissant leurs rêves, nos deux âmes,
A travers la rumeur grandissante du jour,
Pleurent dans l'infini silence de l'amour. »

L'amour?... Lève les yeux, mon pauvre enfant, regarde!
Le val est toujours bleu de lune, le jour tarde,
La rivière murmure au loin avec le vent,
Et te voilà plus seul encor qu'auparavant.
La bien-aimée au front pensif n'est pas venue.
Le sein que tu pressais n'est qu'une pierre nue,

La voix qui ravissait tes sens n'est que l'écho
Du bruit des peupliers tremblants au bord de l'eau :
Hélas ! la volupté de cette heure attendrie
Fut le jeu d'un désir expert en tromperie.

Va, ferme la croisée, et quitte ton espoir.
Mesure en t'y penchant ton morne foyer noir :
N'est-ce pas toi cet âtre éteint où deux Chimères
Brillent d'un vain éclat sur les cendres amères ?
Et, puisque tout est faux, puisque même ton art
Aux rides de ton cœur s'écaille comme un fard,
Cherche contre l'assaut de ta peine insensée
L'asile sûr où l'homme échappe à sa pensée :
Ouvre ton lit désert comme un sépulcre, et dors
Du sommeil des vaincus et du sommeil des morts.

Le Semeur de cendres (Mercure de France)

AH! CE BRUIT AFFREUX

Ah ! ce bruit affreux de la vie !
Et que dormir serait meilleur
Dans la terre où le caillou crie
Sous la bêche du fossoyeur !

Le soleil a toute ma haine ;
Je suis rassasié de voir
Sa lumière quotidienne
Se rire de mon désespoir.

Ah ! pouvoir donc enfin m'étendre
Dans le seul lit où l'on soit seul,
Et dans l'ombre attentive entendre
Les vers découdre mon linceul !

Et, quand en moi l'être qui pense
Sera dissous lui-même, alors,
Au cœur de l'éternel silence
N'être qu'un mort entre les morts!

L'Homme intérieur (Mercure de France)

BIEN QUE MORT A LA FOI...

Bien que mort à la foi qui m'assurait de Dieu,
Je regrette toujours la volupté de croire,
Et ce dissentiment éclate en plus d'un lieu
Dans mon livre contradictoire.

Ayant pour mon malheur le choix de deux chemins,
Ma vie entre chacun piétine, balancée,
J'hésite à prendre un but, quel qu'il soit, tant je crains
De me découvrir ma pensée.

Mais, dussé-je partir sans savoir où j'irai,
Il faut que je m'enfonce enfin dans une route:
Je suis las de souffrir d'être ainsi déchiré
Par les violences du Doute.

S'il m'arrive d'errer pour un temps hors des murs
De la communauté catholique et romaine,
Je n'empêcherai pas qu'au sein des dogmes sûrs
Un heureux détour me ramène;

Car, héritier d'un sang déjà vieux de chrétiens,
C'est encor lui qui parle en moi lorsque je pense,
Et l'amour qui m'unit sur cette terre aux miens
Me fait aimer leur espérance.

La douleur qui m'incline à de mauvais sentiers
N'usera pas l'instinct profond de tout mon être :
Je veux, quand le moment viendra, mourir aux pieds
Du crucifix qui m'a vu naître.

L'Homme intérieur (Mercure de France)

DERNIERS VERS

Ce tableau d'un bonheur si commun dans la vie
Excite mon sourire autant que mon envie.
Sa rencontre m'émeut tous les jours chez autrui,
Mais je n'en voudrais plus pour moi-même aujourd'hui ;
Aucun foyer longtemps ne peut m'avoir comme hôte.
Je suis tel à cette heure et j'en laisse la faute
Aux chagrins qui m'ont fait un cœur aventurier.
Vagabond que soutient un bâton de laurier,
Je trébuche en suivant ma destinée instable.
Je n'aime qu'à changer et de lit et de table,
Les biens que je n'ai pas me semblent les meilleurs,
Et je souffre en tout lieu de n'être pas ailleurs.
Pourtant jusqu'au degré qui descend dans la tombe
On ne me verra pas avec ce front qui tombe
Des êtres auxquels rien d'heureux n'a réussi,
Je marcherai tournant en gloire mon souci.

Premiers et Derniers Vers (Mercure de France)

COMTESSE DE NOAILLES

1876–1934

née le 15 novembre à Paris

La princesse Anna de Brancovan, devenue par son mariage la comtesse Mathieu de Noailles, unit dans ses veines le sang d'illustres familles du proche Orient : ascendance roumaine par son père, le prince Grégoire Bibesco de Brancovan, et grecque par sa mère, une Musurus. Dès son enfance, passée entre Paris et Amphion, village savoyard au bord du lac de Genève, elle se livra à la poésie ; mais ce n'est qu'après son mariage que parut, en 1901, son premier volume de vers, *Le Cœur innombrable*, qui fut couronné par l'Académie française. On y retrouve en un sens la même veine que dans les poésies de Francis Jammes : un amour des choses rustiques qui la fit appeler « la Muse des jardins ». Mais sauf ce point, les deux poètes n'ont rien de commun. Au lieu de cette limpidité virgilienne qui met tant de fraîcheur dans les poésies de Jammes, il y a chez Madame de Noailles une exubérance toute romantique, une façon puissante, âpre, emportée d'étreindre la vie et l'univers, de se fondre en eux, qui pourrait bien être due à la fougue du sang oriental. C'est la vie elle-même qu'elle aime, sous toutes ses formes diverses, des plus splendides aux plus humbles. Suivant sa propre expression, sa main « tient et palpe le songe universel » (*La Savoie: Éblouissements*), et avec quelle émotion, quel don du rythme et des images, quel génie elle nous le fait sentir! Rien de monotone dans ce merveilleux cantique, où pourtant elle ne fait guère que se chanter elle-même, extasiée, éperdue devant l'univers. Elle est avide de

> ... sentir, par la nuit paisible et par l'orage,
> La sève universelle affluer dans *ses* mains ;

avide de « boire le soleil levant », ainsi qu'elle y invite son fils enfant dans ce poème d'un mouvement si vif, *La Course dans l'azur* :

Mon fils, tenez-vous à ma robe,
Soyez ardent et diligent :
Déjà le matin luit, le globe
Est beau comme un lingot d'argent !

où l'on suit sa course joyeuse de « Victoire blanche » lancée à travers l'azur

Pour le bonheur, pour le plaisir,
Pour conquérir toute la terre
Et son ciel qu'on ne peut saisir.

Les Éblouissements

Le sensualisme tout païen de Madame de Noailles n'a été en rien altéré par l'ascendance chrétienne. Le couvent qu'elle traversa en son enfance et dont elle évoque le souvenir dans ces délicieuses pages du *Florilège contemporain* [1] : « Ce que j'appellerais le Ciel », ne semble lui avoir laissé d'autres impressions que celles de la douce et candide poésie de la chapelle et de « ces innocentes congrégations rêveuses, pour qui le mot ciel avait une signification précise, impossible pour nous, mais toujours désirée ». Dans son beau poème *Le Vallon de Lamartine* (*Les Éblouissements*), elle dit au grand aîné sa souffrance de n'avoir pas, comme lui, les ailes de la foi,

De n'avoir pour secours et pour lueur divine
Que l'immense soleil qui monte et qui s'incline ;

elle lui dit combien est lourde la « douleur d'aller s'effaçant tout entière », sachant que l'espoir de l'immortalité est un leurre :

Que mes dieux sont en moi, qu'ils mourront avec moi,
Qu'un jour mon chaud regard et mon divin émoi
Ne seront que poussière éparse, que poussière !...

[1] Publié par G. Crès, sous la direction de M. Fortunat Strowski : « *Comtesse de Noailles* » (1922).

© Henri Manuel

Comtesse de Noailles

et, devant le néant redouté, ce cri de désespérance lui monte aux lèvres :

> Ah ! comme tout bonheur semble soudain terni
> Pour un cœur sans espoir qui conçoit l'infini !...

Pourtant, les douleurs de la vie, qui ne lui furent pas plus épargnées qu'à d'autres, en creusant son âme lui ont enseigné à s'élever au-dessus de la passion pure, à s'intéresser aux valeurs spirituelles. Après *L'Ombre des jours* (1902), et *Les Éblouissements* (1907), qui font suite au *Cœur innombrable*, sont venus *Les Vivants et les morts* (1913), *Les Forces éternelles* (1920), *Poème de l'amour* (1924), édités chez Fayard. Les deux premiers nous montrent la poétesse blessée, mais jamais lasse, qui « cherche en vain la source au milieu du désert » et, se retournant, « étonnée et ravie », vers les jours enchantés de son enfance, constate que « l'orchestre s'est tu ». Mais si la brume « l'entraîne mollement aux lieux silencieux », elle a du moins « la sérénité d'être sans espérance » :

> Je ne souhaite rien, j'ai pris congé de moi ;
> Ma force, mes désirs, mes regrets, ma souffrance
> Ont fui comme le temps laisse tomber les mois.
>
> *Les Vivants et les morts : Élévation*

Et la dédicace du dernier volume peut en dire long sur ce que la vie a déposé en ce cœur ardent de désenchantement sans amertume et de sereine sagesse : « A L'AMITIÉ, Sentiment divin par qui, selon la présence ou l'absence, nous sommes vivants ou tués, je dédie ces poèmes d'imagination sur l'amour, passion cruelle et vaine. »

Madame de Noailles a ajouté à son œuvre poétique de beaux romans où une fraîcheur printanière s'allie à la passion : *La Nouvelle Espérance* (1903), *Le Visage émerveillé* (1905), *La Domination*, et quelques ouvrages, soit à tirage limité, soit inédits, dont on trouvera des fragments dans le *Florilège contemporain* déjà mentionné.

LE PAYS

Ma France, quand on a nourri son cœur latin
Du lait de votre Gaule,
Quand on a pris sa vie en vous, comme le thym,
La fougère et le saule,

Quand on a bien aimé vos forêts et vos eaux,
L'odeur de vos feuillages,
La couleur de vos jours, le chant de vos oiseaux,
Dès l'aube de son âge ;

Quand amoureux du goût de vos bonnes saisons
Chaudes comme la laine,
On a fixé son âme et bâti sa maison
Au bord de votre Seine ;

Quand on n'a jamais vu se lever le soleil
Ni la lune renaître
Ailleurs que sur vos champs, que sur vos blés vermeils,
Vos chênes et vos hêtres,

Quand jaloux de goûter le vin de vos pressoirs,
Vos fruits et vos châtaignes,
On a bien médité dans la paix de vos soirs
Les livres de Montaigne,

Quand pendant vos étés luisants, où les lézards
Sont verts comme des fèves,
On a senti fleurir les chansons de Ronsard
Au jardin de son rêve,

Quand on a respiré les automnes sereins
Où coulent vos résines,
Quand on a senti vivre et pleurer dans son sein
Le cœur de Jean Racine,

Quand votre nom, miroir de toute vérité,
Émeut comme un visage,
Alors on a conclu avec votre beauté
Un si fort mariage

Que l'on ne sait plus bien, quand l'azur de votre œil
Sur le monde flamboie,
Si c'est dans sa tendresse ou bien dans son orgueil
Qu'on a le plus de joie...

Le Cœur innombrable (Calmann-Lévy)

L'OFFRANDE A LA NATURE

Nature au cœur profond sur qui les cieux reposent,
Nul n'aura comme moi si chaudement aimé
La lumière des jours et la douceur des choses,
L'eau luisante et la terre où la vie a germé.

La forêt, les étangs et les plaines fécondes
Ont plus touché mes yeux que les regards humains,
Je me suis appuyée à la beauté du monde
Et j'ai tenu l'odeur des saisons dans mes mains.

J'ai porté vos soleils ainsi qu'une couronne
Sur mon front plein d'orgueil et de simplicité ;
Mes jeux ont égalé les travaux de l'automne
Et j'ai pleuré d'amour aux bras de vos étés.

Je suis venue à vous sans peur et sans prudence,
Vous donnant ma raison pour le bien et le mal,
Ayant pour toute joie et toute connaissance
Votre âme impétueuse aux ruses d'animal.

Comme une fleur ouverte où logent les abeilles
Ma vie a répandu des parfums et des chants,
Et mon cœur matineux est comme une corbeille
Qui vous offre du lierre et des rameaux penchants.

Soumise ainsi que l'onde où l'arbre se reflète,
J'ai connu les désirs qui brûlent dans vos soirs
Et qui font naître au cœur des hommes et des bêtes
La belle impatience et le divin vouloir.

Je vous tiens toute vive entre mes bras, Nature.
Ah! faut-il que mes yeux s'emplissent d'ombre un jour,
Et que j'aille au pays sans vent et sans verdure
Que ne visitent pas la lumière et l'amour...

Le Cœur innombrable. — (Calmann-Lévy)

LE VERGER

Dans le jardin, sucré d'œillets et d'aromates,
Lorsque l'aube a mouillé le serpolet touffu,
Et que les lourds frelons, suspendus aux tomates,
Chancellent, de rosée et de sève pourvus,

Je viendrai, sous l'azur et la brume flottante,
Ivre du temps vivace et du jour retrouvé.
Mon cœur se dressera comme le coq qui chante
Insatiablement vers le soleil levé.

L'air chaud sera laiteux sur toute la verdure,
Sur l'effort généreux et prudent des semis,
Sur la salade vive et le buis des bordures,
Sur la cosse qui gonfle et qui s'ouvre à demi.

La terre labourée où mûrissent les graines
Ondulera, joyeuse et douce, à petits flots,
Heureuse de sentir dans sa chair souterraine
Le destin de la vigne et du froment enclos.

Des brugnons roussiront sur leurs feuilles, collées
Au mur où le soleil s'écrase chaudement ;
La lumière emplira les étroites allées
Sur qui l'ombre des fleurs est comme un vêtement.

Un goût d'éclosion et de choses juteuses
Montera de la courge humide et du melon,
Midi fera flamber l'herbe silencieuse,
Le jour sera tranquille, inépuisable et long.

Et la maison, avec sa toiture d'ardoises,
Laissant sa porte sombre et ses volets ouverts,
Respirera l'odeur des coings et des framboises
Éparse lourdement autour des buissons verts.

Mon cœur, indifférent et doux, aura la pente
Du feuillage flexible et plat des haricots
Sur qui l'eau de la nuit se dépose et serpente
Et coule sans troubler son rêve et son repos.

Je serai libre enfin de crainte et d'amertume ;
Lasse comme un jardin sur lequel il a plu,
Calme comme l'étang qui luit dans l'aube et fume,
Je ne souffrirai plus, je ne penserai plus,

Je ne saurai plus rien des choses de ce monde,
Des peines de ma vie et de ma nation,
J'écouterai chanter dans mon âme profonde
L'harmonieuse paix des germinations.

Je n'aurai pas d'orgueil, et je serai pareille,
Dans ma candeur nouvelle et ma simplicité,
A mon frère le pampre et ma sœur la groseille
Qui sont la jouissance aimable de l'été.

Je serai si sensible et si jointe à la terre
Que je pourrai penser avoir connu la mort,
Et me mêler, vivante, au reposant mystère
Qui nourrit et fleurit les plantes par les corps.

Et ce sera très bon et très juste de croire
Que mes yeux ondoyants sont à ce lin pareils,
Et que mon cœur, ardent et lourd, est cette poire
Qui mûrit doucement sa pelure au soleil...

Le Cœur innombrable (Calmann-Lévy)

EXALTATION

Le goût de l'héroïque et du passionnel
Qui flotte autour des corps, des sons, des foules vives,
Touche avec la brûlure et la saveur du sel
Mon cœur tumultueux et mon âme excessive...

Loin des simples travaux et des soucis amers,
J'aspire hardiment la chaude violence
Qui souffle avec le bruit et l'odeur de la mer ;
Je suis l'air matinal d'où s'enfuit le silence.

L'aurore qui renaît dans l'éblouissement,
La nature, le bois, les houles de la rue
M'emplissent de leurs cris et de leurs mouvements ;
Je suis comme une voile où la brise se rue.

Ah ! vivre ainsi les jours qui mènent au tombeau,
Avoir le cœur gonflé comme le fruit qu'on presse
Et qui laisse couler son arome et son eau ;
Loger l'espoir fécond et la claire allégresse !

Serrer entre ses bras le monde et ses désirs
Comme un enfant qui tient une bête retorse,
Et qui, mordu, saignant, est ivre du plaisir
De sentir contre soi sa chaleur et sa force !

Accoutumer ses yeux, son vouloir et ses mains
A tenter le bonheur que le risque accompagne ;
Habiter le sommet des sentiments humains
Où l'air est âpre et vif comme sur la montagne !

Être ainsi que la lune et le soleil levant
Les hôtes du jour d'or et de la nuit limpide ;
Être le bois touffu qui lutte dans le vent
Et les flots écumeux que l'ouragan dévide !

La joie et la douleur sont de grands compagnons.
Mon âme qui contient leurs battements farouches
Est comme une pelouse où marchent des lions...
J'ai le goût de l'azur et du vent dans la bouche.

Et c'est aussi l'extase et la pleine vigueur
Que de mourir un soir, vivace, inassouvie,
Lorsque le désir est plus large que le cœur
Et le plaisir plus rude et plus fort que la vie...

Le Cœur innombrable (Calmann-Lévy)

LES ANIMAUX

Dieux gardiens des troupeaux qui tenez des houlettes,
Rendez-nous l'innocence ancestrale des bêtes ;

Afin que nous ayons l'endurance des maux,
Donnez-nous la douceur des sobres animaux.

— Faites que nous ayons dans nos peines insignes
L'isolement muet et le dédain des cygnes ;

Donnez-nous, pour souffrir le destin hasardeux,
L'indolence soumise et distraite des bœufs ;

Faites que notre cœur où l'enfance se fane
Ait la gaîté robuste et la candeur de l'âne ;

Donnez-nous pour lutter contre les serments faux
La défiance adroite et vive des oiseaux ;

Faites que nous ayons pour honorer nos veilles
L'activité joyeuse et grave des abeilles ;

Donnez-nous pour calmer nos désirs et nos goûts
L'insensibilité profonde des hiboux,

Et, dans les jours cruels où la raison divague,
Le calme des poissons arrêtés sur les vagues ;

Faites que nous gardions le sens mystérieux
De l'infini qui dort dans le fond de leurs yeux,

— Et délivrez nos corps, misérables en somme,
De l'âme glorieuse et maudite de l'homme !

Le Cœur innombrable (Calmann-Lévy)

LE TEMPS DE VIVRE

Déjà la vie ardente incline vers le soir,
Respire ta jeunesse,
Le temps est court qui va de la vigne au pressoir,
De l'aube au jour qui baisse.

Garde ton âme ouverte aux parfums d'alentour,
Aux mouvements de l'onde,
Aime l'effort, l'espoir, l'orgueil, aime l'amour,
C'est la chose profonde ;

Combien s'en sont allés de tous les cœurs vivants
Au séjour solitaire
Sans avoir bu le miel ni respiré le vent
Des matins de la terre.

Combien s'en sont allés qui ce soir sont pareils
Aux racines des ronces,
Et qui n'ont pas goûté la vie où le soleil
Se déploie et s'enfonce.

Ils n'ont pas répandu les essences et l'or
Dont leurs mains étaient pleines,
Les voici maintenant dans cette ombre où l'on dort
Sans rêve et sans haleine.

— Toi, vis, sois innombrable à force de désirs,
De frissons et d'extase,
Penche sur les chemins où l'homme doit servir,
Ton âme comme un vase ;

Mêlée aux jeux des jours, presse contre ton sein
La vie âpre et farouche ;
Que la joie et l'amour chantent comme un essaim
D'abeilles sur ta bouche.

Et puis regarde fuir, sans regret ni tourment,
Les rives infidèles,
Ayant donné ton cœur et ton consentement
A la nuit éternelle...

Le Cœur innombrable (Calmann-Lévy)

J'ÉCRIS POUR QUE, LE JOUR...

J'écris pour que, le jour où je ne serai plus,
On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu,
Et que mon livre porte à la foule future
Comme j'aimais la vie et l'heureuse nature.

Attentive aux travaux des champs et des maisons,
J'ai marqué chaque jour la forme des saisons,
Parce que l'eau, la terre et la montante flamme
En nul endroit ne sont si belles qu'en mon âme.

J'ai dit ce que j'ai vu et ce que j'ai senti,
D'un cœur pour qui le vrai ne fut point trop hardi,
Et j'ai eu cette ardeur, par l'amour intimée,
Pour être après la mort parfois encore aimée,

Et qu'un jeune homme alors, lisant ce que j'écris,
Sentant par moi son cœur, ému, troublé, surpris,
Ayant tout oublié des épouses réelles,
M'accueille dans son âme et me préfère à elles.

L'Ombre des jours (Calmann-Lévy)

LA DÉTRESSE

Et puis surtout, d'abord, le silence et l'oubli :
Plus rien, ah ! plus d'effort, de voix et de visage !
Laissez, on est mieux seul dans le soir amolli
Pour ces tournants de vie et ces mauvais passages...

— Ne rien entendre, ne rien voir, ne rien vouloir,
Demeurer en soi-même invisible et farouche,
Sentir le cœur se fendre et les larmes pleuvoir,
Ne plus laisser que l'on vous parle ou qu'on vous touche.

Ne plus aimer surtout, ah ! c'est surtout cela !
Combien s'en sont allés mettant leur vie en cendres
Pour avoir vraiment bien su cette peine-là
D'être trop vrais, d'être trop sûrs, d'être trop tendres...

— Les yeux, les yeux, ne plus se souvenir des yeux,
Des yeux qu'on a aimés, mauvais comme des pierres !...
Ces yeux profonds avec des flèches au milieu
Ah ! qu'ils ferment en nous leurs cils et leurs paupières.

— Amour, allez-vous-en pour qu'on puisse mourir,
Puisqu'aussi bien c'est vous qui nous forcez à vivre.
Allez-vous-en, prenez vos cris et vos désirs...
— La mort! comme elle éteint la plaie avec son givre!

L'Ombre des jours (Calmann-Lévy)

LES REGRETS

Allez, je veux rester seule avec les tombeaux :
— Les morts sont sous la terre et le matin est beau,
L'air a l'odeur de l'eau, de l'herbe, du feuillage,
Les morts sont dans la mort pour le reste de l'âge...
Un jour, mon corps dansant sera semblable à eux,
J'aurai l'air de leur front, le vide de leurs yeux,
J'accomplirai cet acte unique et solitaire,
Moi qui n'ai pas dormi seule, aux jours de la terre.
— Tout ce qui doit mourir, tout ce qui doit cesser,
La bouche, le regard, le désir, le baiser,
Être la chose d'ombre et l'être de silence
Tandis que le printemps vert et vermeil s'élance
Et monte trempé d'or, de sève et de moiteur.
Avoir eu comme moi le cœur si doux, le cœur
Plein de plaisir, d'espoir, de rêve et de mollesse
Et ne plus s'attendrir de ce que l'aube naisse :
Être au fond du repos l'éternité du temps.
— D'autres seront alors vivants, joyeux, contents.
Des hommes marcheront auprès des jeunes filles.
Ils verront des labours, des moissons, des faucilles,
La couleur délicate et changeante des mois.
Moi, je ne verrai plus, je serai morte, moi.
Je ne saurai plus rien de la douceur de vivre...
Mais ceux-là qui liront les pages de mon livre,
Sachant ce que mon âme et mes yeux ont été,

Vers mon ombre riante et pleine de clarté
Viendront, le cœur blessé de langueur et d'envie,
Car ma cendre sera plus chaude que leur vie...

L'Ombre des jours (Calmann-Lévy)

OFFRANDE

Mes livres, je les fis pour vous, ô jeunes hommes,
Et j'ai laissé dedans,
Comme font les enfants qui mordent dans des pommes,
La marque de mes dents.

J'ai laissé mes deux mains sur la page étalées,
Et la tête en avant
J'ai pleuré comme pleure au milieu de l'allée
Un orage crevant.

Je vous laisse, dans l'ombre amère de ce livre,
Mon regard et mon front,
Et mon âme toujours ardente et toujours ivre
Où vos mains traîneront.

Je vous laisse le clair soleil de mon visage,
Ses millions de rais,
Et mon cœur faible et doux, qui eut tant de courage
Pour ce qu'il désirait.

Je vous laisse mon cœur et toute son histoire,
Et sa douceur de lin,
Et l'aube de ma joue, et la nuit bleue et noire
Dont mes cheveux sont pleins.

Voyez comme vers vous, en robe misérable,
Mon Destin est venu.
Les plus humbles errants, sur les plus tristes sables,
N'ont pas les pieds si nus.

— Et je vous laisse, avec son feuillage et sa rose,
Le chaud jardin verni
Dont je parlais toujours ; — et mon chagrin sans cause
Qui n'est jamais fini...

Les Éblouissements (Calmann-Lévy)

LOUIS LE CARDONNEL

1862–1934

né à Valence, Drôme

Imaginatif et mystique dès son enfance, Louis Le Cardonnel quitta un jour, dit-on, la maison familiale et passa le Rhône « pour aller vivre la vie de nature dans la plaine. On retrouva ce jeune saint Jean-Baptiste occupé à cueillir des sauterelles, qu'il n'eut pas le temps de manger » (Henri Clouard). A vingt ans, ses premiers poèmes déjà écrits, il alla à Paris. Il fut assidu au Chat-Noir où, suivant l'usage de tous les jeunes auteurs, il récitait ses vers; il fréquenta chez Verlaine, qu'il admirait fort, et chez Mallarmé. Mais un intime souci le poursuivait partout, l'empêchait de goûter les joies mondaines :

... âme deux fois blessée,
Par l'ennui de la terre et par l'amour divin,

après un premier essai de séminaire et un retour à la vie laïque, il entra en 1894 au Séminaire français de Rome. Ordonné prêtre à trente-quatre ans, vicaire dans le diocèse de Valence et toujours poursuivi par l'inquiétude, il se fit admettre comme novice chez les Bénédictins de Ligugé, en Haute-Vienne, où il resta de 1900 à 1901; mais sa santé ne lui permit pas d'entrer dans leur ordre. Après divers changements de séjour, il élut domicile à Assise (1905), en un vieux monastère bénédictin gardé par un seul moine, poète et grand savant. La guerre le ramena pour un temps dans son pays natal, où, après un retour à Assise, il revint définitivement en 1924.

Il attribue lui-même à ses lointains ancêtres irlandais « le désir du voyage et l'attrait des exils » qui tourmentent son âme. A ses aïeux valentinois il reconnaît devoir la « gravité » de « l'accent latin » :

O Valence au grand cœur, toi qui m'as enfanté
A ces désirs du beau, dont je suis tourmenté,
Et qui, me nourrissant d'une chaude lumière,
Dans mon âme éveilla le rythme la première,
Si quelque gravité se marque dans ma voix,
Si j'ai l'accent latin, Mère, je te le dois.
Sous mon front, j'emportais la rumeur de ton fleuve
Afin d'en composer ma note antique et neuve.

Des rives de l'Arno, en son dernier volume, il salue la vallée toujours chère :

Sur le Rhône, menant ma nostalgique barque,
J'irai vers les clochers de la fière Avignon.
Asile de Vaucluse, où s'exila Pétrarque,
Vers vous me conduira la Méditation,
Et, sous l'azur profond de la nuit où tu planes,
Tu feras tout à coup se lever à mes yeux
Les fantômes chrétiens près des antiques Mânes,
Lune des Alyscamps doux et mystérieux.

Sans le chercher peut-être, il a marqué dans ces vers ce qui fait justement son charme et sa grande originalité : ce mélange intime du sacré et du profane, l'équilibre parfait, dans son chant plein de fines splendeurs, entre la beauté antique et sa foi chrétienne. Jamais la poésie française n'avait fondu ensemble la croyance profonde du prêtre catholique et les admirations du poète pour toutes les formes de la beauté. Cette fusion, Le Cardonnel l'a accomplie.

Dans son premier volume, *Poèmes*, écrit de la vingtième à la quarantième année et publié en 1904, il n'a encore atteint ni les plus hautes cimes de la mysticité ni la perfection de son art, légèrement teinté de symbolisme au début, et qui peu à peu se dégagera de toute influence extérieure. Dans *Carmina sacra*, paru en 1912, son inquiétude s'est calmée, il a conquis la sérénité heureuse de l'esprit, l'équilibre de sa pensée, et il chante en des hymnes d'une très pure et large harmonie son rêve merveilleux de prêtre-poète. Rêve qui ne le sépare pas de ses frères humains. Car l'amitié est un des sentiments dont il s'inspire, soit qu'il l'épanche sur les jeunes gens qui vont lui demander une direction

© Paul Jacquin Valence, Drôme

Louis Le Cardonnel

spirituelle, soit qu'il participe aux douleurs et aux deuils de ceux qui l'entourent, comme en ces lignes :

O la plus chaste fleur des guirlandes chrétiennes,
Nulles vertus jamais n'effaceront les tiennes,
Camilla, par nos soins couchée en ce tombeau :
Aussi tu refleuris au printemps le plus beau,
Toi qu'un époux charmant n'aura pas couronnée,
Comme toi virginal, des roses d'hyménée...

Les beaux spectacles de la terre et des saisons emplissent aussi ses poèmes, mais leur grâce ou leur splendeur ne sont qu'un motif à élever l'âme vers les hauts sommets de la piété. Un troisième volume, *De l'une à l'autre aurore* (1924), joint à ces thèmes de nouveaux accents : graves méditations du temps de guerre, deuil des vies fauchées, de l'amour outragé ; mais le poète a confiance que le bien finira par triompher, que le mal sera aboli. A travers toutes les épreuves il continue à fondre le rêve et la prière qui s'élèvent de son âme et de la douce terre d'Assise :

Je chanterai les mots anciens, les mots sacrés
Qui font les vivants purs et les morts délivrés.
Ainsi, de jour en jour, par ta vertu secrète
Grandiront à la fois le prêtre et le poète.

Cette œuvre, qui se réduit à trois volumes, est assez riche en sentiments et en pensée, assez belle de forme dans sa pureté harmonieuse, pour classer Louis Le Cardonnel, du consentement de tous les critiques, au premier rang des grands poètes.

EN FORÊT

Écoute : la forêt, que nul vent ne balance,
Commence à s'assoupir dans sa grave opulence.
Regarde : l'allée est sans fin,
Où marchent avec nous Octobre et le Silence...

Entre les feuillaisons luit le couchant divin,
Et battant de son flot nos veines, comme un vin
Magicien roule le rêve :
Mais son enchantement nous le connaissons vain.

Ah ! mourante beauté des branches, gloire brève !
C'est l'effort, c'est l'essor de la suprême sève,
Puis tout rameau devenant noir
Attendra que l'Avril dans sa verdeur se lève.

Nous-mêmes, empourprés par un dernier espoir,
Nous sentirons bientôt tomber aussi le soir,
Et tomber l'hiver sur notre âme...
Mais du moins pourrons-nous, après tant d'ombre, voir

D'un Paradis la porte éternelle, que lame
Un or magique, un or mystique, un or de flamme,
S'entr'ouvrir ? — telle que, là-bas,
— Ah ! tandis qu'une voix de biche, écoute, brame ! —

Nous voyons, éblouis et de cheminer las,
Resplendir, comme si bientôt ne devait pas
Nous la cacher l'ombre fatale,
Resplendir, inondant d'une clarté nos pas,

La porte d'or, la porte d'or occidentale !

Poèmes (Mercure de France)

INVOCATIONS D'AUTOMNE

I

Automne merveilleux, Automne qui me dores
L'horizon de la vie encore cette fois,
Toi qui, si doux, épands les feux de tes aurores
Et ceux de tes couchants aux limites des bois,

Mélancolique Automne, avec qui l'on voyage
En des mondes de songe et de sérénité,
Bel Automne, pour qui, sous le dernier feuillage,
Un oiseau, mais tout bas, poursuit son chant d'été,

Toujours tu m'exaltas, saison harmonieuse ;
Ta flamme brûle encore en mes hymnes anciens :
Tu m'as tout pénétré d'une ardeur sérieuse...
Dis que tu le savais et que tu t'en souviens !

Pourtant, si je t'invoque aujourd'hui, cher Automne,
Ce n'est pas pour revivre aux luttes du passé,
Pour remettre à mon front une vaine couronne,
Et rendre un peu de lustre à mon nom effacé.

Que, dans l'apaisement de cet octobre, meure
Ce qui n'est pas en moi le vierge attrait du Beau ;
Que, la Gloire ayant fui, le seuil de ma demeure
Semble à jamais le seuil délaissé d'un tombeau.

Loin l'orgueil, espérant des revanches tardives !
Uniquement épris d'un rêve aérien,
Je ne regarde plus vers les ingrates rives
Du monde aveugle et sourd, dont je n'attends plus rien.

Je ne veux contempler que de pures images :
Mon calme enivrement, c'est l'ampleur de tes cieux,
C'est ton azur à peine offensé de nuages,
Saison noble au divin rire silencieux.

Ta tendresse me parle et ma ferveur t'écoute :
Automne inspirateur, fais encor sous tes lois
Tomber, comme un cristal, mes heures goutte à goutte ;
Mets invisiblement des cordes sous mes doigts ;

Et que, la mélodie affluant dans mes veines,
Ardente comme aux jours de ma jeune vigueur,
Sans désir de frapper les oreilles humaines,
Je chante seulement pour enchanter mon cœur.

Poèmes (Mercure de France)

L'AVERTISSEUSE

Minuit, et je n'ai pas encor fermé les yeux!
Un grand rêve en moi veille, et s'inquiète et pleure,
Tandis que, lourdement, dans le vide des cieux,
Tombe le dernier coup de l'heure.

Minuit sur la cité, minuit sur le jardin
Où le vent, par instant, se soulève et sanglote:
Mais qui donc avec lui s'est lamenté soudain?
La mélancolique hulotte.

Cependant qu'à travers la fenêtre je vois
Flotter sur le bassin sans lune le long saule,
C'est la hulotte, avec sa désolante voix,
Qui, tour à tour, pleure et miaule,

La hulotte, l'effroi des chevets désertés
Par le sommeil, la peur des âmes orphelines,
La hulotte, sans fin, dans la nuit sans clartés,
La prophétesse de ruines!...

O fatidique oiseau des précoces trépas,
Que dis-tu, dans l'horreur de sa mauvaise veille,
A ce pauvre songeur fatigué d'ici-bas,
Qui s'accoude et qui tend l'oreille?

Tu lui dis, ou plutôt c'est là ce que j'entends :
L'espoir est bien menteur parfois, la vie est brève,
L'homme, sans y songer, s'écoule avec le temps
Comme un fantôme dans un rêve.

Ah ! pâles affolés, sur vous la Mort a mis
Son ongle ! Respirez une dernière touffe :
Dans vos fleurs, comme moi les oiseaux endormis,
La Mort vous prend et vous étouffe.

Les vrais, les seuls vivants, les bons, les saints, les forts
N'ont qu'un jour pour semer l'immortelle semence,
Un jour... Puis ils s'en vont, tous ces bienheureux morts,
Conquérants de la Paix immense.

Mais que d'autres, là-bas, oubliés sous les croix,
Hurlent, tournant contre eux leur rage inassouvie :
C'en est fini de nous ; nous sommes morts deux fois,
Nous avons gaspillé la vie !

Tu dis qu'il faut mener son sillon jusqu'au soir,
Remplir l'heure, le jour, la saison et l'année,
Marcher, et ne goûter la douceur de s'asseoir
Qu'après la tâche terminée,

Et qu'il faut triompher dans les combats chrétiens
Pour que, coupable encore après l'heure dernière,
La pauvre âme n'ait pas des yeux comme les tiens
Au lever de l'autre lumière.

Ainsi, plein de regrets pour tant de jours perdus,
Tant de saisons au gouffre éternel en allées,
Rappelant de mes bras obstinément tendus
Mes espérances désolées,

Tandis que le vent noir pleurait au firmament,
Et que tu miaulais dans la nuit monotone,
J'ai compris ton sanglot et ton miaulement,
O sombre hulotte d'automne!

Poèmes (Mercure de France)

ASISIUM

I

Dans ce jour qui finit comme tous les beaux jours,
Tandis que de grands bœufs, aux fronts cornus et lourds,
S'en reviennent, suivis par leur pâtre tranquille,
Le poète, tout seul, retourne vers la ville.
Mais avant que son pas ait rejoint les maisons,
Il égare sa vue aux lointains horizons.
Il laisse sa pensée errer, lente et sereine,
Des collines sans fin à l'idyllique plaine.
Sous la lumière d'or de l'astre qui descend,
Son esprit s'élargit; il sourit au passant:
Il regarde, le long du sentier qui serpente,
Les calmes oliviers grimper de pente en pente.
Il a tout oublié des maux longtemps soufferts:
Son âme est rayonnante ainsi que l'Univers.
Pour l'élever plus haut que toute créature,
De ton verbe éloquent tu lui parles, Nature.
Devant cet orbe en feu, disparaissant là-bas,
Il rêve d'un soleil qui ne se couche pas,
Et doucement, avant que la clarté ne meure,
Il bénit et l'espace et la saison et l'heure.

II

O ville où le passé gravement se prolonge,
Et qui sembles dormir sous son fardeau pesant,

S'il est d'autres cités pour éveiller le songe,
Toi, tu parles au cœur d'un plus profond accent.

Bien des jours ont coulé depuis que, solitaire,
Je parcours, pèlerin qui ne s'en ira plus,
Tes chemins dont la paix conseille de se taire,
Dans l'oubli des désirs et des soins superflus.

Devant tes horizons, pour moi mélancoliques,
Même quand le matin les remplit de clarté,
L'âme peut s'attarder à ses propres reliques
Et comparer le temps avec l'éternité.

Parfois, lointain rappel d'un monde qui s'enfièvre
Et continue un bruit que j'ai trouvé trop vain,
Du bord de tes sentiers où va broutant la chèvre,
Je vois passer là-bas, sous sa fumée, un train.

Qu'il ne me tente pas d'inutiles voyages :
Il suffit, calme Assise, à ton hôte pensif,
D'admirer tes coteaux pleins d'oliviers sauvages,
Que, par endroits, domine, obscur et sobre, un if.

Je le sais bien, tous ceux dont le rêve est frivole,
Et qui n'entendent pas la voix de tes vieux murs,
Prompts toujours à l'ennui, t'appellent nécropole :
Pour ton repos, ces cœurs ne sont pas assez mûrs.

Garde-moi, garde-moi parmi tes sépultures
Et tes anciens palais, l'hiver en proie aux vents,
Car je suis incliné, par ce temps plein d'injures,
A préférer les morts, cher Assise, aux vivants.

Carmina sacra (Mercure de France)

PRINTEMPS FRANCISCAIN

Près du cloître où la vigne est blonde de lumière,
Oublieux du cruel passé qui fut le mien,
J'abandonne en priant mon âme tout entière
Aux attraits de ce beau printemps italien.

Dans mon ravissement je crois marcher à peine,
Je sens comme bondir la terre sous mes pieds :
Ce matin, dans la claire église franciscaine,
J'ai compris le bonheur des cœurs sacrifiés.

La jeunesse du monde, en sa candeur divine,
Autour de moi remplit l'air brûlant et vermeil :
Une autre adolescence éclôt dans ma poitrine,
Et je voudrais livrer ma poitrine au soleil.

J'ai respiré l'esprit de l'insensé d'Assise,
Qui tenait aux oiseaux des discours ingénus :
Dans l'ardeur qui m'exalte à la fois et me brise,
Je rêve de partir sanglant et les pieds nus.

Apôtre que Jésus secrètement prépare
Pour qu'il porte la paix à ses frères humains,
Au-devant de celui qui sanglote ou s'égare,
Je répandrais mon cœur à travers les chemins.

Je serais le semeur d'immortelle espérance,
Dont l'hymne vibrant monte avec l'aube du jour,
Et saintement joyeux, même dans la souffrance,
J'irais, mon Dieu, j'irais vers l'extatique amour.

Carmina sacra (Mercure de France)

CHARLES PÉGUY

1873–1914

né à Orléans, Loiret,
tué le 5 septembre dans la bataille de la Marne

D'une famille très pauvre de paysans, Charles Péguy, dont l'intelligence fut de bonne heure remarquée par ses maîtres, reçut des bourses qui lui permirent de faire ses études secondaires, puis de passer par la Sorbonne et l'École normale. Ayant échoué à l'agrégation, il décida de s'adonner aux lettres en toute indépendance. Il commença par publier une *Jeanne d'Arc* (1897) dédiée « à toutes celles et à tous ceux qui auront vécu... pour l'établissement de la République socialiste universelle ». Il était alors socialiste, marxiste et dreyfusard. Mais aussitôt le dreyfusisme vainqueur, il s'en détourna, dégoûté de voir exploiter dans d'égoïstes buts politiques ce qui avait été pour lui le bon combat en faveur de la justice.

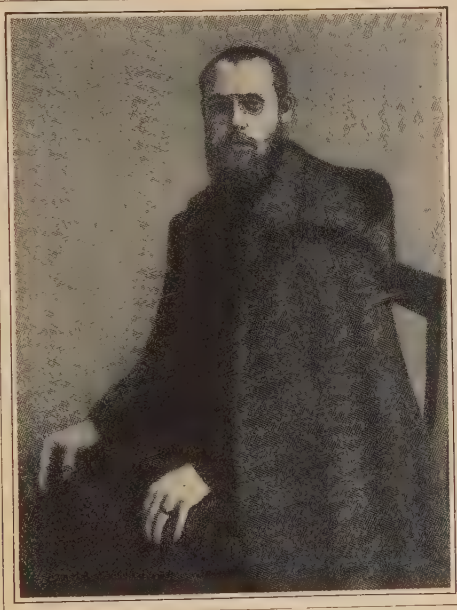
En 1900, il fonda les *Cahiers de la quinzaine*, qu'il éditait à lui tout seul et qu'au milieu de mille difficultés financières il fit vivre jusqu'à la mobilisation à force de volonté. Ces *Cahiers* furent pendant quatorze ans un des centres de la pensée française. Par les écrivains nouveaux, aujourd'hui fameux, qu'ils révélèrent au public : Romain Rolland, les frères Tharaud, Julien Benda, Daniel Halévy, André Suarès, Pierre Hamp, par d'autres collaborateurs déjà connus, dont le plus illustre était Anatole France, surtout par le grand esprit qui en était l'âme, ils ont gardé dans l'histoire des idées contemporaines une place éminente. La vie et l'œuvre de Péguy sont, dit M. Lalou, « le plus complet document de littérature sociale entre l'Affaire et la guerre ; elles apportent le témoignage de ce qu'il a appelé *la génération sacrifiée* ».

Comme il avait rompu avec le dreyfusisme et pour les mêmes raisons, Péguy rompit avec Jaurès et le combisme. Un peu plus tard, lorsqu'en 1905 la France se vit soudain menacée par la crise

de Tanger, il publia *Notre Patrie* où, répudiant le pacifisme sentimental et illusoire dont il avait jusque-là fait profession, il se déclarait défenseur du patriotisme et des traditions, mais sans s'inféoder à aucun parti. Cette évolution devait s'achever par un retour au catholicisme, abandonné depuis longtemps. Sa conversion le mit dans une situation des plus paradoxales. Marié civilement, au temps de son athéisme, à une incroyante comme lui, il ne put ramener sa femme à la foi ni obtenir qu'elle fît baptiser leurs enfants ni sanctionner par l'Église une union qu'elle trouvait parfaitement légitime. La passion dominante de Péguy, l'amour de la vérité, l'obligea à respecter chez la compagne de sa vie une conviction qu'il n'avait plus, mais qu'il ne pouvait ébranler en elle. Il acheva donc sa vie, catholique fervent et combatif, en dehors de l'Église, s'en remettant à la bonté de Dieu, qui connaît les siens. Parti le 2 août 1914 pour rejoindre l'armée, il prit part à tous les premiers combats et à la bataille de la Marne ; il avançait près de Villeroy, à la tête de sa compagnie, lorsqu'il fut frappé d'une balle en plein front.

Péguy ne fut pas seulement un animateur, il fut aussi un créateur, un poète. Poète entre tous indifférent aux règles : ne fit-il pas un jour un « sonnet » de deux quatrains et cent tercets ! Qu'il écrive en prose, en vers blancs ou en alexandrins, il ne suffit pas de dire qu'il est original : il est unique. Sa phrase progresse quelquefois par petits coups vifs et redoublés, ou plutôt multipliés, comme dans certaines pages du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* ; le plus souvent, elle avance d'une allure massive et lente où se retrouve la démarche lourde, obstinée du paysan attaché à la glèbe ; mais elle éclate de force, de vivante beauté, et la richesse de la pensée y est admirable. Il faut seulement avoir la patience d'en suivre le développement à travers les répétitions qui se succèdent à la façon du flot léchant la grève, y progressant à petits coups sûrs et successifs et finissant par s'y étaler dans sa puissance.

Outre ce très long drame : *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* (différent de sa première *Jeanne d'Arc*), écrit mi-partie en prose et en vers blancs, il a donné comme œuvre poétique *La Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc* ; *La Tapisserie de Notre-Dame* ; *Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres*



Par Laurens

Charles Péguy

(1912) ; *Ève* (1913), poème de huit mille vers à la gloire de la première femme,

Aïeule aux cheveux blonds, mère de Notre-Dame,

où se trouvent les beaux vers prophétiques qu'on lira plus loin et qui bercent à jamais la mémoire de l'héroïque poète-officier.

LA TAPISSERIE

DE SAINTE GENEVIÈVE ET DE JEANNE D'ARC

Poésies (Librairie Gallimard, éditions de la *Nouvelle Revue française*)

Comme Dieu ne fait rien que par pauvre misère,
Il fallut qu'elle vît sa ville endolorie,
Et les peuples foulés et sa race flétrie,
L'émeute suppurant comme un secret ulcère ;

Il fallut qu'elle vît pour son anniversaire
Les cadavres crevés que la Seine charrie,
Et la source de grâce apparemment tarie,
Et l'enfant et la femme aux mains du garnisaire :

Pour qu'elle vît venir sur un cheval de guerre,
Conduisant tout un peuple au nom de Notre Père,
Seule devant sa garde et sa gendarmerie ;
. . . . . .

Pour qu'elle vît venir par un chemin de terre,
Comme une jeune enfant qui vient vers sa grand'mère,
Par les bois de Puteaux, par les champs de Nanterre ;

Pour qu'elle vît venir, ardente et volontaire,
Obéissante et ferme et douce et volontaire,
Sur Boulogne et Neuilly, sur Puteaux et Nanterre ;

. . . . . .

Ameutant ses tambours qui battaient pour la messe,
Gourmandant ces brigands qui couraient à confesse,
Déférente aux trois voix qui scellaient leur promesse ;

Ayant mis les soldats au pas sacramentaire,
Ayant mis les curés au pas règlementaire,
Et logé les Vertus au train régimentaire ;

Bien allante et vaillante et sans étourderie,
Bien venante et plaisante et sans coquetterie,
Bien disante et parlante et sans bavarderie ;

. . . . . .

Sage comme une aïeule en sa tendre jeunesse,
Cadette ayant conquis le plus beau droit d'aînesse,
Grave et les yeux plus clairs que d'une chanoinesse,

La sainte la plus grande après sainte Marie.

PRÉSENTATION DE LA BEAUCE

A NOTRE-DAME DE CHARTRES

Poésies (Librairie Gallimard, éditions de la *Nouvelle Revue française*)

Étoile de la mer voici la lourde nappe
Et la profonde houle et l'océan des blés
Et la mouvante écume et nos greniers comblés,
Voici votre regard sur cette immense chape

Et voici votre voix sur cette lourde plaine
Et nos amis absents et nos cœurs dépeuplés,
Voici le long de nous nos poings désassemblés
Et notre lassitude et notre force pleine.

Étoile du matin, inaccessible reine,
Voici que nous marchons vers votre illustre cour
Et voici le plateau de notre pauvre amour,
Et voici l'océan de notre immense peine.

Un sanglot rôde et court par-delà l'horizon.
A peine quelques toits font comme un archipel.
Du vieux clocher retombe une sorte d'appel.
L'épaisse église semble une basse maison.

Ainsi nous naviguons vers votre cathédrale.
De loin en loin surnage un chapelet de meules,
Rondes comme des tours, opulentes et seules
Comme un rang de châteaux sur la barque amirale.

Deux mille ans de labeur ont fait de cette terre
Un réservoir sans fin pour les âges nouveaux.
Mille ans de votre grâce ont fait de ces travaux
Un reposoir sans fin pour l'âme solitaire.

Vous nous voyez marcher sur cette route droite,
Tout poudreux, tout crottés, la pluie entre les dents.
Sur ce large éventail ouvert à tous les vents
La route nationale est notre porte étroite.

Nous allons devant nous, les mains le long des poches,
Sans aucun appareil, sans fatras, sans discours,
D'un pas toujours égal, sans hâte ni recours,
Des champs les plus présents vers les champs les plus proches.

Vous nous voyez marcher, nous sommes la piétaille.
Nous n'avançons jamais que d'un pas à la fois.
Mais vingt siècles de peuple et vingt siècles de rois,
Et toute leur séquelle et toute leur volaille

Et leurs chapeaux à plume avec leur valetaille
Ont appris ce que c'est que d'être familiers,
Et comme on peut marcher, les pieds dans ses souliers,
Vers un dernier carré le soir d'une bataille.

Nous sommes nés pour vous au bord de ce plateau,
Dans le recourbement de notre blonde Loire,
Et ce fleuve de sable et ce fleuve de gloire
N'est là que pour baiser votre auguste manteau.

Nous sommes nés au bord de ce vaste plateau,
Dans l'antique Orléans sévère et sérieuse,
Et la Loire coulante et souvent limoneuse
N'est là que pour laver les pieds de ce coteau.

Nous sommes nés au bord de votre plate Beauce
Et nous avons connu dès nos plus jeunes ans
Le portail de la ferme et les durs paysans
Et l'enclos dans le bourg et la bêche et la fosse.

. . . . . .

Nous sommes nés au bord de votre Beauce plate
Et nous avons connu dès nos premiers regrets
Ce que peut recéler de désespoirs secrets
Un soleil qui descend dans un ciel écarlate

Et qui se couche au ras d'un sol inévitable
Dur comme une justice, égal comme une barre,
Juste comme une loi, fermé comme une mare,
Ouvert comme un beau socle et plan comme une table.

Un homme de chez nous, de la glèbe féconde
A fait jaillir ici d'un seul enlèvement,
Et d'une seule source et d'un seul portement,
Vers votre assomption la flèche unique au monde.

Tour de David, voici votre tour beauceronne.
C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté
Vers un ciel de clémence et de sérénité,
Et le plus beau fleuron dedans votre couronne.

Un homme de chez nous a fait ici jaillir,
Depuis le ras du sol jusqu'au pied de la croix,
Plus haut que tous les saints, plus haut que tous les rois,
La flèche irréprochable et qui ne peut faillir.
. . . . . .

Nous arrivons vers vous du lointain Parisis.
Nous avons pour trois jours quitté notre boutique,
Et l'archéologie avec la sémantique,
Et la maigre Sorbonne et ses pauvres petits.

D'autres viendront vers vous du lointain Beauvaisis.
Nous avons pour trois jours laissé notre négoce,
Et la rumeur géante et la ville colosse,
D'autres viendront vers vous du lointain Cambrésis.

Nous arrivons vers vous de Paris capitale.
C'est là que nous avons notre gouvernement,
Et notre temps perdu dans le lanternement,
Et notre liberté décevante et totale.

Nous arrivons vers vous de l'autre Notre-Dame,
De celle qui s'élève au cœur de la cité,
Dans sa royale robe et dans sa majesté,
Dans sa magnificence et sa justesse d'âme.

Comme vous commandez un océan d'épis,
Là-bas vous commandez un océan de têtes,
Et la moisson des deuils et la moisson des fêtes
Se couche chaque soir devant votre parvis.

. . . . . .

Nous avons eu bon vent de partir dès le jour.
Nous coucherons ce soir à deux pas de chez vous,
Dans cette vieille auberge où pour quarante sous
Nous dormirons tout près de votre illustre tour.

Nous serons si fourbus que nous regarderons,
Assis sur une chaise auprès de la fenêtre,
Dans un écrasement du corps et de tout l'être,
Avec des yeux battus, presque avec des yeux ronds,

Et les sourcils haussés jusque dedans nos fronts,
L'angle une fois trouvé par un seul homme au monde,
Et l'unique montée ascendante et profonde,
Et nous serons recrus et nous contemplerons.

. . . . . .

Et quand se lèvera le soleil de demain,
Nous nous réveillerons dans une aube lustrale,
A l'ombre des deux bras de votre cathédrale,
Heureux et malheureux et perclus du chemin.

. . . . . .

ÈVE

FRAGMENT

(Librairie Gallimard, éditions de la *Nouvelle Revue française*)

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre,
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles,
Car elles sont le corps de la maison de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts dans cet embrassement,
Dans l'étreinte d'honneur et le terrestre aveu.

Car ce vœu de la terre est le commencement
Et le premier essai d'une fidélité.
Heureux ceux qui sont morts dans ce couronnement
Et cette obéissance et cette humilité.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

(Décembre 1913)

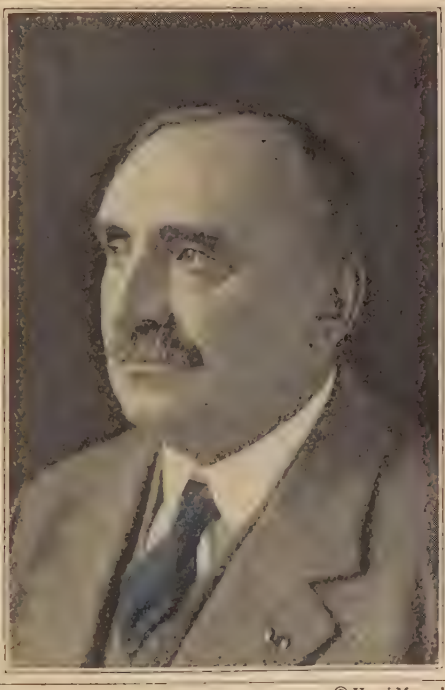
PAUL CLAUDEL

1868–

né le 6 août
à Villeneuve-sur-Fère-en-Tardenois, Aisne

Paul Claudel, ambassadeur de France au Japon depuis 1921, débuta dans la carrière diplomatique, comme élève-consul, en 1892. Il fit ses premières armes aux États-Unis : consul suppléant à New York en 1893, puis gérant du consulat de Boston en 1894. L'année suivante, il fut envoyé en Chine, à Shangaï, et depuis il a parcouru le monde, de l'Extrême-Orient aux deux Amériques, avec étapes dans divers pays d'Europe, nourrissant sa riche imagination de tous les tableaux cueillis au cours de ses voyages. A ces images sensibles s'ajoutent pour lui les trésors spirituels d'une ardente foi catholique. Il a lui-même raconté comment, athée à dix-huit ans, il avait soudain été touché de la grâce la nuit de Noël 1886 où, entré à Notre-Dame pendant la messe, tout son être fut saisi par la splendeur de l'office et la beauté du mystère célébré : « En un instant, mon cœur fut touché, et *je crus.* » Dès lors, un nouveau monde s'ajoutait pour lui à l'ancien : toutes les richesses de la mysticité venaient donner leur sens profond aux merveilles de l'univers. Car Claudel *sent* le monde physique avec intensité. Comme Rimbaud, qu'avec ferveur il proclame son maître, il a pour la nature un amour frénétique, sensuel, et nul mieux que lui n'en sait sculpter la beauté. Mais à l'encontre de Rimbaud, il la voit envahie, pénétrée de la présence de Dieu ; sous son mystère, comme sous le mystère des âmes, c'est l'action de Dieu qu'il retrouve et qu'il veut nous apprendre à chercher. Il s'efforce de nous inspirer le sens des choses éternelles, qu'il voit à travers les dogmes catholiques.

C'est dans ses drames, et notamment dans son incomparable *Annonce faite à Marie*, que sont semées ses plus belles pages, celles



© Henri Manuel

Paul Claudel

où il se montre un des puissants lyriques de notre poésie. Le plan de ce volume en excluant la poésie dramatique, nous ne pouvons malheureusement pas donner ce qu'il y a de plus beau dans Claudel ; les pages qui suivent font dans l'ensemble de son œuvre l'effet de miniatures auprès de vastes fresques ; on n'y peut pas juger de l'ampleur du vol du poète. On ne peut pas non plus s'y rendre compte tout à fait de ce qu'est ce style très particulier qui rebute certains lecteurs. Souvent désordonné, incohérent, obscur, Claudel ne se soucie pas de savoir si nous pouvons le suivre : « Je n'ai pas à faire de vous, à vous de trouver votre compte avec moi », dit-il dans la cinquième de ses *Grandes Odes* : *La Maison fermée*. Dans les pages qui suivent, on « trouve son compte avec lui » sans jamais avoir envie, comme il arrive parfois dans ses drames, de céder au désespoir. Si le vers, sauf dans le premier poème, garde son allure spéciale, unique, de verset de prose tantôt court, rapide, brisé, tantôt s'allongeant sur deux ou plusieurs lignes, du moins il ne demande aucune patiente étude pour livrer son secret. C'est, comme dans les drames, la poésie la plus affranchie de toute convention, de toute entrave, la plus fidèle à rendre le mouvement intime de la pensée du poète, et la beauté du rythme s'impose comme une incantation.

Les principales œuvres poétiques de Paul Claudel sont : *Cinq Grandes Odes* (1910) ; *Vers d'exil* (1911 et 1912) ; *Deux Poèmes d'été* (1913) ; *Trois Poèmes de guerre* ; *Corona benignitatis anni Dei* (1915) ; *Autres Poèmes durant la guerre* (1916) ; *Feuilles de saints* (1925).

Parmi ses autres ouvrages il faut signaler : *Connaissance de l'Est*, un de ses premiers, consacré à l'Extrême-Orient ; quatre volumes de drames, dont les plus connus sont *L'Annonce faite à Marie* (qui fut jouée à Paris en 1912 et à New York en 1921 sous le titre *Tidings brought to Mary*), *L'Échange* et *L'Otage* ; enfin un *Art poétique* en prose, extrêmement ardu, qui comprend : *Connaissance du temps, — Traité de la co-naissance du monde et de soi même, — Développement de l'Église.*

Nota. Tandis que cet ouvrage était sous presse, Paul Claudel a été nommé ambassadeur de France à Washington (Novembre 1926).

LE SOMBRE MAI

Corona benignitatis anni Dei (Librairie Gallimard, éditions de la *Nouvelle Revue française*)

Les Princesses aux yeux de chevreuil passaient
A cheval sur le chemin entre les bois.
  Dans les forêts sombres chassaient
  Les meutes aux sourds abois.

Dans les branches s'étaient pris leurs cheveux fins,
Des feuilles étaient collées sur leurs visages.
Elles écartaient les branches avec leurs mains,
Elles regardaient autour avec des yeux sauvages.

Reines des bois où chante l'oiseau du hêtre
  Et où traîne le jour livide,
  Levez vos yeux, levez vos têtes,
  Vos jeunes têtes humides!

Hélas! je suis trop petit pour que vous m'aimiez,
O mes amies, charmantes Princesses du soir!
  Vous écoutiez le chant des ramiers,
  Vous me regardiez sans me voir.

Courez! les abois des meutes s'élèvent!
  Et les lourds nuages roulent.
Courez! la poussière des routes s'élève!
  Les sombres feuillées roulent.

Le ruisseau est bien loin. Les troupeaux bêlent.
  Je cours, je pleure.
Les nuages aux montagnes se mêlent.
  La pluie tombe sur les forêts de six heures.

1887

NOTRE-DAME AUXILIATRICE

Corona benignitatis anni Dei (Librairie Gallimard, éditions de la *Nouvelle Revue française*)

L'enfant chétif qui sait qu'on n'est pas fier de lui et qu'on ne l'aime pas beaucoup,

Quand d'aventure sur lui se pose un regard plus doux,

Devient tout rouge et se met bravement à sourire, afin de ne pas pleurer.

Ainsi dans ce monde mauvais les orphelins et les déshérités,

Ceux qui n'ont pas d'argent, ceux qui n'ont pas de connaissance et pas d'esprit,

Comme ils se passent de tout, se passent également d'amis.

Les pauvres s'ouvrent peu, mais il n'est pas impossible de gagner leur cœur.

Il suffit de faire attention à eux et de les traiter avec un peu d'honneur.

Prends donc ce regard, ô pauvre, prends ma main, mais ne t'y fie pas.

Bientôt je serai avec ceux de mon espèce et ne penserai guères à toi.

Il n'est pas d'ami sûr pour un pauvre, s'il ne trouve un plus pauvre que lui.

C'est pourquoi viens, ma sœur accablée, et regarde Marie.

Pauvre femme dont le mari boit et dont les enfants ne sont pas forts,

Quand on n'a pas d'argent pour le terme et qu'on désire d'être mort,

Ah, lorsque tout vous manque et qu'on est tout de même trop malheureux,

Viens à l'église, tais-toi, et regarde la Mère de Dieu!

Quelle que soit l'injustice contre nous et quelle que soit la misère,

Lorsque les enfants souffrent il est encore plus malheureux d'être la Mère.

Regarde Celle qui est là, sans plainte comme sans espérance,

Comme un pauvre qui trouve un plus pauvre et tous deux se regardent en silence.

L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

Corona benignitatis anni Dei (Librairie Gallimard, éditions de la *Nouvelle Revue française*)

Il neige. Le grand monde est mort sans doute. C'est décembre.

Mais qu'il fait bon, mon Dieu, dans la petite chambre!

La cheminée emplie de charbons rougeoyants

Colore le plafond d'un reflet somnolent,

Et l'on n'entend que l'eau qui bout à petit bruit.

Là-haut, sur l'étagère, au-dessus des deux lits,

Sous son globe de verre, couronne en tête,

L'une des mains tenant le monde, l'autre prête
A couvrir ces petits qui se confient à elle,
Tout aimable dans sa grande robe solennelle
Et magnifique sous cet énorme chapeau jaune,
L'Enfant Jésus de Prague règne et trône.
Il est tout seul devant le foyer qui l'éclaire
Comme l'hostie cachée au fond du sanctuaire.
L'Enfant-Dieu jusqu'au jour garde ses petits frères.
Inentendue comme le souffle qui s'exhale,
L'existence éternelle remplit la chambre, égale
A toutes ces pauvres choses innocentes et naïves!
Quand il est avec nous, nul mal ne nous arrive.
On peut dormir, Jésus, notre frère, est ici.
Il est à nous, et toutes ces bonnes choses aussi :
La poupée merveilleuse, et le cheval de bois,
Et le mouton, sont là, dans ce coin, tous les trois.
Et nous dormons, mais toutes ces bonnes choses sont à nous!
Les rideaux sont tirés... Là-bas, on ne sait où,
Dans la neige et la nuit sonne une espèce d'heure.

L'enfant dans son lit chaud comprend avec bonheur

Qu'il dort et que quelqu'un qui l'aime bien est là,

S'agite un peu, murmure vaguement, sort le bras,

Essaye de se réveiller et ne peut pas.

LA VIERGE A MIDI

Poèmes de Guerre (Librairie Gallimard, éditions de la *Nouvelle Revue française*)

Il est midi. Je vois l'église ouverte. Il faut entrer.
Mère de Jésus-Christ, je ne viens pas prier.

Je n'ai rien à offrir et rien à demander.
Je viens seulement, Mère, pour vous regarder.

Vous regarder, pleurer de bonheur, savoir cela
Que je suis votre fils et que vous êtes là.

Rien que pour un moment pendant que tout s'arrête.
Midi!
Être avec vous, Marie, en ce lieu où vous êtes.

Ne rien dire, regarder votre visage,
Laisser le cœur chanter dans son propre langage,

Ne rien dire, mais seulement chanter parce qu'on a le cœur trop plein,
Comme le merle qui suit son idée en ces espaces de couplets soudains.

Parce que vous êtes belle, parce que vous êtes immaculée,
La femme dans la Grâce enfin restituée,

La créature dans son honneur premier et dans son épanouissement final,
Telle qu'elle est sortie de Dieu au matin de sa splendeur originale.

Intacte ineffablement parce que vous êtes la Mère de Jésus-Christ,
Qui est la vérité entre vos bras, et la seule espérance et le seul fruit,

Parce que vous êtes la femme, l'Éden de l'ancienne tendresse oubliée,
Dont le regard trouve le cœur tout à coup et fait jaillir les larmes accumulées,

Parce que vous m'avez sauvé, parce que vous avez sauvé la France,
Parce qu'elle aussi, comme moi, pour vous fut cette chose à laquelle on pense,

Parce qu'à l'heure où tout craquait, c'est alors que vous êtes intervenue,
Parce que vous avez sauvé la France une fois de plus,
Parce qu'il est midi, parce que nous sommes en ce jour d'aujourd'hui,

Parce que vous êtes là pour toujours, simplement parce que vous êtes Marie, simplement parce que vous existez,
Mère de Jésus-Christ, soyez remerciée!

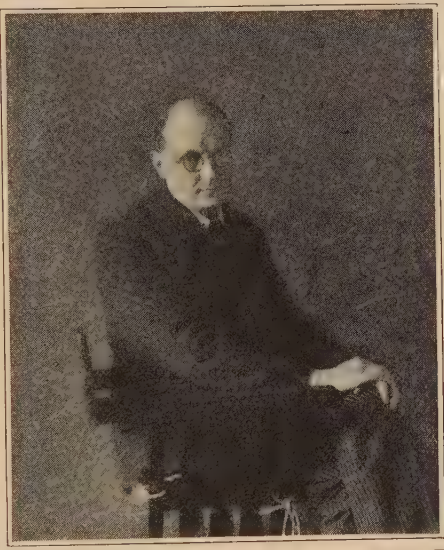
GEORGES DUHAMEL

1884–

né le 30 juin, à Paris

Georges Duhamel, de son vrai nom Denys Thévenin, est non seulement poète, mais dramaturge, romancier, philosophe — et médecin. A ses débuts dans la vie littéraire, il fréquenta le groupe de *l'Abbaye*, sorte de phalanstère artistique établi dans une vieille maison de Créteil, au bord de la Marne, par quelques jeunes peintres et poètes qui voulaient, selon l'usage, rénover l'art et la littérature. De là sortit la doctrine « unanimiste », dont nous avons parlé dans le chapitre liminaire de ce volume. Quoique réclamé par ses amis unanimistes comme l'un d'entre eux, Georges Duhamel n'adhéra pas au groupe. « J'avoue pour mon compte », dit-il au contraire, « rechercher l'isolement et ne retirer des aventures unanimes que méfiance, ou regret, ou dégoût. »

C'est le poète de la tendresse humaine, de l'infinie pitié épanchée sur toutes les souffrances. Chirurgien dans les ambulances du front pendant la guerre, il a fixé dans *La Vie des martyrs*, en tableaux d'une sombre et pathétique puissance, les tortures dont il fut le témoin et la beauté ou l'humaine faiblesse des âmes sur lesquelles il se penchait en frère compatissant. Ce livre, publié en 1917, qui restera probablement comme la plus belle œuvre de cette période terrible, fut suivi de *Civilisation* (1918) qui obtint le prix Goncourt. Ensuite vinrent *Entretiens dans le tumulte*, *La Confession de minuit*, *Les Hommes abandonnés*, *La Possession du monde*, *Deux Hommes*, dans lesquels, avec la sérénité grave qui est sa marque particulière, Duhamel, à travers ses récits réalistes et ses analyses d'âmes, nous donne ses vues sur le monde et les hommes, nous enseigne à comprendre, à plaindre et à aimer. Puis, dans *Les Plaisirs et les jeux*, *Mémoires du cuib et du tioup* (surnoms de ses deux petits garçons), il retrace en de délicieuses pages les joies de



Georges Duhamel

son foyer. Car les bonheurs intimes de la vie, et la simple joie de vivre, trouvèrent rarement poète plus empressé à les accueillir et à les chanter sans prétention, d'un ton recueilli et pénétrant. Tous ces ouvrages-là, pourtant, sont en prose. En prose aussi son théâtre : *Dans l'ombre des statues*, *Le Combat*, *L'Œuvre des athlètes*, *Lapointe et Ropiteau*.

Son œuvre en vers comprend : *Des Légendes, des batailles*, imprimé par l'auteur et ses amis sur les presses de l'Abbaye en 1907 ; *Selon ma loi* (1910) ; *Compagnons* (1912) ; *Élégies* (1920). Elle est belle dans sa sobriété par l'intensité et la générosité du sentiment, la sincérité de l'expression et le grand amour plein de clairvoyance et de pitié dont il enveloppe ses frères humains.

SI L'HIVER DÉCOURAGÉ...

Si l'hiver découragé
Se desserre comme une main,
Pourrai-je aujourd'hui rassembler
Les raisons d'être résolu ?

Si tant de roideur et tant de glace
Pâme à l'haleine du dégel,
Comment maîtriser et tarir
La source ancienne du chagrin ?

Mon avenir ne va plus devant moi,
Il naît et meurt où je pose mes pas ;
Les arbres du jardin ne rêvent que d'eux-mêmes,
Le ciel bourru ne sait plus qui je suis.

Le ciel tout entier émigre avec rage,
Gonflant un râle immense et mouillé.
Il n'y aura pas, aujourd'hui, un grain de sable
Qui ne semble inquiet de son propre sort.

Le glaçon du bassin se retire et s'ulcère,
Horriblement il consent à mourir.
J'y consentirais, ce matin,
Si mon âme n'était qu'à moi.

J'y consentirais sans colère.
Mais dans la rue pleine de brume et de reflets,
Vient à passer une voiture
Portant sa bâche jaune et verte,
La plus merveilleuse des bâches!

Et, tant que mes yeux l'aperçoivent,
Mon cœur, averti du bonheur,
Mon cœur me conseille d'attendre.

Élégies, VI (Mercure de France)

POUR RÉCONCILIER NOS AMES...

Pour réconcilier nos âmes divisées,
Nous avions choisi le lieu le plus haut :
Le sommet du dôme,

Le lieu le plus pur de toute la ville,
Le lieu fréquenté du ciel et des souffles,
Là et point ailleurs!

La clarté timide, abreuvée de brume,
Semblait envoyée pour guider nos pas
Sans nous divertir.

Nous sentions que plus rien ne nous serait propice,
Mais qu'il était temps pour nous de monter
Au sommet du dôme.

Qu'elle soit bénie, cette odeur des pierres,
La retentissante odeur de la voûte
Qui nous posséda!

Elle a permis, cette odeur, à nos gorges
De rester crispées et silencieuses
Sans honte avouée.

Et qu'ils soient bénis, ces degrés hardis,
Tournoyant dans l'âme vertigineuse
Des murs et des tours!

Ils ont offert, ces degrés, à nos cœurs,
Une raison naturelle de battre
Et de trébucher.

O secrets de l'altitude, ô conquête!
Vertu du regard lorsqu'il vient d'en haut!
O lieux élevés!

Nos griefs semblaient, d'étage en étage,
Peser plus lourd et gêner davantage
Nos corps qui montaient.

Nos griefs que nous lâchions de surprise
Quand les meurtrières, élargies de nues,
Nous éblouissaient.

O cœurs, vous étiez la proie de l'espace
Lorsque nous saisit la spire qui règne
Au sommet du dôme!

Que s'est-il passé, âme sans faiblesse?
Notre mémoire égarée en sait-elle
Plus que le brouillard,

Et plus que la bondissante tourmente
Qui bousculait les masses de la pluie
Au-dessous de nous?

Nous restions, les mains collées à la pierre,
Dévorés par un éternel silence
Plus fort que nos lèvres,

Pendant que, des profondeurs de l'abîme,
Tonnait, sous nos pieds, la voix de cet homme
Qui nous rappelait.

Élégies, VIII (Mercure de France)

CE CHER BONHEUR...

Ce cher bonheur que j'abrite
Entre mes deux mains crispées,
Est-ce donc lui, frère étrange,
Que tu ne peux me pardonner?

Est-ce l'amour qui me hante,
Est-ce la femme, l'enfant,
Ou ce chant comme une flamme
Qui dure dans l'ouragan?

Ou le souffle qui m'entraîne
Vers mes montagnes promises,
Ou ces traces misérables
Que je laisse dans la grève?

Ou quoi? Le sais-tu, mon frère?
O mon ami, mon fardeau!
Toi, la blessure vivante
Au flanc de toute la joie!

Dis-moi, chère âme farouche
Élue entre les témoins :
Pour que jamais ton sourire
M'éclaire sans désaveu,

Que faut-il que je t'immole ?
Que dois-je, de tout moi-même,
Apporter devant ton seuil
Comme une biche égorgée ?

Élégies, XI (Mercure de France)

C'ÉTAIT UN MATIN DE MAI

C'était un matin de mai
Gonflé d'un bonheur absurde,
Gonflé d'un bonheur sans mesure
Et que tout semblait approuver.

Je songeais : me voici comblé,
Il ne m'arrivera plus rien
Qui ne me soit surcroît d'allégresse,
Toute ma part, je l'ai reçue.

Je songeais aux mille choses
Qui m'avaient été douceur et délice :
L'avenir ne pouvait plus
Me réserver que tristesse.

L'avenir ne pouvait plus
M'être miséricordieux ;
Il n'y aurait plus pour moi
Que d'amères décadences.

Mais, à ce point de ma vie,
J'aperçus dans un verger
Quatre jeunes chevaux luisants
Sous les pommiers éblouis.

Je vis quatre chevaux noirs
Sous les pommiers du mois de mai,
Et je fus, cette année-là,
Sauvé une fois de plus.

Élégies, XII (Mercure de France)

AUTREFOIS, J'AIMAIS A FUMER...

Autrefois, j'aimais à fumer
Ces fragiles pipes de terre
Dont l'arome fort et léger
Exalte maint et maint songe.

Aujourd'hui, c'est fini pour moi
De ces sveltes tuyaux d'argile :
Trop de petites mains vaillantes
Se cramponnent à mon loisir.

Autrefois, j'aimais à marcher
En faisant de longs pas allègres ;
Il fallait au moins le monde
A ce cœur insatisfait.

Aujourd'hui, je vous connais,
Chers compagnons tyranniques,
Vous dont les petites jambes
Mesurent tous mes élans !

J'ai résigné bien des rêves
Pour aimer un autre rêve,
Et j'ai troqué, sans regret,
Mille vies contre une seule.

Élégies, XIII (Mercure de France)

A BAISER CE CHER VISAGE...

A baiser ce cher visage
Visité par le souci,
Je le retrouve aussi pur
Qu'aux jours de l'ancienne paix.

Du bonheur serein de naguère
A ce nouveau bonheur tremblant,
N'y a-t-il qu'un lambeau de temps
Pétri de mois et d'années?

On a, dans le cœur du vieux chêne,
Fait pénétrer à coups de masse
Un coin monstrueux dont gémit
Toute la fibre torturée.

On a, dans la suite des jours,
Enfoncé des jours sans mesure
Qui renferment plus de minutes
Que l'âme n'en peut tolérer.

Et nos deux regards confondus
Ne parviennent pas à comprendre
Qu'une éternité de souffrance
Ait tenu dans si peu de vie.

Élégies, XX (Mercure de France)

TRISTESSE DU SERGENT GAUTIER

« Sergent! sergent! quel beau grade, mon frère!
Sergent Gautier, sergent à cheveux blancs!

Vous étiez un chef, et pourtant un humble,
O frère aîné des hommes de douleur!

Vous commandiez, mais avec votre voix,
Et point avec d'aveugles paperasses.

Vous disiez ce que chacun devait faire,
Comme un métayer parmi ses faucheurs. »

Le sergent ouvre les yeux, ô regard!
O désespoir dans le visage blême!

Se peut-il donc qu'avec l'œil, cette chose,
On exprime une tristesse aussi profonde?

Regard du sergent, si l'on vous voyait,
Le monde entier ferait un grand gémissement.

Mais je suis seul en face de Gautier
Et ce n'est pas le moment d'être faible.

Le sergent me considère et m'éprouve:
Il a le droit de juger les vivants.

Puis il parle avec une voix déchirée
Qui monte vers moi du fond d'un abîme,

Puis il parle, et je comprends tout à coup
Que son regard en sait plus que lui-même,

Car son regard est averti, déjà,
Mais sa parole est encore suppliante.

Il me parle comme si je savais,
Comme si tout le pouvoir m'était remis.

Il dit sa femme : la poule couveuse,
Et les enfants morts et mille chagrins,

Et la terre revêche et rocailleuse
Qui a besoin d'un homme courageux,

Et toutes les besognes misérables
Qui ont usé ses membres à moitié.

En vérité, Gautier s'adresse à moi
Comme on s'adresse à l'envoyé de Dieu.

Et je me sens dévoré par la honte,
Car je suis un homme très ignorant,

Car je ne possède aucune puissance
Si ce n'est l'amour et ce cœur tremblant,

Car me voici seul avec la victime,
Seul et sans ressource, et je dois répondre.

« Sergent, sergent, reprenez patience.
C'est une épreuve et tout sera rendu.

Vous retrouverez la vieille bicoque
Et le coteau calciné de soleil.

Vous marcherez dans l'ombre du cheval,
Les doigts crispés aux bras de la charrue.

Dormez, sergent! Je vous donne parole
Qu'avant longtemps je vous verrai debout. »

Il ne faut pas à l'âme transpercée
Aumône bien lourde et bien généreuse.

Le sergent Gautier joint ses cils poudreux,
Il y a presque un sourire à ses lèvres.

Il y a presque un bonheur sur sa face
Que de terribles doigts pincent déjà.

Le sergent Gautier s'endort aussitôt.
Et son sommeil fait songer au néant.

« Sergent Gautier, j'ai fait ce que j'ai pu.
Endormez-vous avant que de mourir.

Vous ne saurez ni les jambes brisées
Que le couteau tantôt vous a ravies,

Et ni la mort enfoncée dans le ventre
Comme une sourde et froide certitude.

J'ai menti! j'ai menti! Vous ne le saurez point!
Endormez-vous, sergent, en souriant. »

Élégies: Quatre Ballades (Mercure de France)

BALLADE DE L'HOMME A LA GORGE BLESSÉE

Ne parle pas, frère au cou déchiré!
Il me suffit de trouver ton regard.

Il me suffit de voir le pli profond
Qui s'éloigne en palpitant vers ta tempe,

Et la pupille anxieuse et mobile,
Qui s'élargit sur l'ombre intérieure,

Et tout ton corps, étalé devant moi
Comme une page écrite en mon langage.

Ton corps! jusqu'à l'ongle du petit doigt,
Jusqu'à la peau rugueuse des genoux,

Jusqu'aux oreilles gercées de vent,
Jusqu'aux pieds gonflés de veines laborieuses!

Frère! ne sais-tu pas que, dès que tu frissonnes,
Comme un rameau de peuplier je frissonne?

Si la toux gronde au fond de ta poitrine,
Il n'y a plus aucune joie pour ma poitrine.

Si l'air gémit en déchirant ta gorge,
Peut-il chanter en visitant ma gorge?

Et si le sommeil t'oublie, cette nuit,
Crois-tu qu'il va me combler, cette nuit?

Ainsi donc, ô mon compagnon, ne parle pas!
Ne fais pas saigner ta gorge percée!

Regarde-moi seulement dans les yeux,
Regarde-moi seulement dans le cœur.

Laisse tomber seulement dans ma main
Ta grosse main, si robuste et si faible.

Ainsi donc, ô mon compagnon, ne dis plus rien,
Toi qui as tant de choses à me dire!

Élégies: Quatre Ballades (Mercure de France)

NOTES

All proper names in the text appear in the vocabulary, with a reference to the notes when they are treated here, and explained in the other cases.

PAGE 1 LINE 5 **Victor Hugo (1802–1885)**: poet, novelist, and playwright, born in Besançon (Doubs); died in Paris. The most famous French writer of the nineteenth century, he was the leader of the Romantic movement and took also an active part in the political life of the nation. His best-known books are *Notre-Dame de Paris*, *Les Misérables*, *Quatrevingt-treize* (novels); *Cromwell*, *Hernani*, *Marion Delorme*, *Le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Angelo, tyran de Padoue*, *Ruy Blas* (dramas); *Odes et ballades*, *Les Orientales*, *Les Feuilles d'automne*, *Les Chants du crépuscule*, *Les Voix intérieures*, *Les Rayons et les ombres*, *Les Contemplations* (lyric poems); *Les Châtiments* (satirical poems); *La Légende des siècles* (epic poems); *L'Année terrible*; *L'Art d'être grand-père*, etc.

1 13 **Auguste Comte (1798–1857)**: a geometrician and philosopher, instructor at the Polytechnic School of Paris. His *Cours de philosophie positive* was the beginning of a new philosophy.

1 14 **Hippolyte Taine (1828–1893)**: philosopher, historian, and critic. He attempted to apply the method of natural sciences to all productions of the human mind, and to explain all by the three "primordial forces": race, environment, time. His main publications were *Histoire de la littérature anglaise*, *Philosophie de l'art*, *Origines de la France contemporaine*. — **Émile Zola (1840–1902)**: French novelist. He created the "roman expérimental," based on the so-called scientific study of heredity and physiological defects. His series of twenty novels on that subject bears the general title *Les Rougon-Macquart*. He wrote also two other series, *Les Trois Villes* (*Lourdes*, *Rome*, *Paris*) and *Les Quatre Évangiles* (*Fécondité*, *Travail*, *Vérité*, *Justice*), and some minor books.

1 19 **Ernest Renan (1823–1892):** was trained for the priesthood, but was never ordained, for, as he pursued his studies, he slowly lost his faith. Later he became a master of skepticism and intellectual dilettantism. He taught Hebrew at the Collège de France, an institution for higher learning that is independent of the University of Paris and supplements work done at the University. Renan was a delightful writer, as well as a scholar. His principal works are *L'Avenir de la science*, *Les Origines du christianisme* (*Vie de Jésus*, *Les Apôtres*, *Saint Paul*, *L'Antéchrist*, *Les Évangiles*, *L'Église chrêtienne*, *Marc-Aurèle*), *Histoire du peuple d'Israël* (five volumes), *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, *Drames philosophiques*, *Ma Sœur Henriette*, etc.

1 22 **Parnassiens:** a group of poets, led by Leconte de Lisle, distinguished by their reaction against Romanticism, especially shown in their impersonality, impassiveness, and perfection of form. The name "Parnassians" was given them because their poems were for the most part issued in a new magazine, *Le Parnasse français*, published by Lemerre. The first number appeared in 1866.

1 24 **Sully-Prudhomme (1839–1907):** a poet who, in *Les Épreuves*, *Les Solitudes*, *Les Vaines Tendresses*, expressed with great delicacy and charm the various aspects of human tenderness. His two long poems *La Justice*, *Le Bonheur*, of philosophical purport, are rather cold and unconvincing. — **François Coppée (1842–1908):** lyric and dramatic poet especially interested in the lowly. Works: *Le Reliquaire*, *Intimités*, *Les Humbles* (lyric poetry); *Le Passant*, *Le Luthier de Crémone* (one-act plays); *Pour la couronne*, *Les Jacobites*, etc. (dramas); and several books of short stories.

2 11 **Romain Rolland (1866–):** was at first a professor at the École normale (a school for the training of young professors in all branches of secondary and higher teaching), then at the Sorbonne (1904–1912). He wrote several dramas on the French Revolution; some monographs (*Beethoven*, *Michel Ange*, *Tolstoï*); some novels (*Jean-Christophe*, *Colas Breugnon*, *Pierre et Luce*, *Clérambault*, *Annette et Sylvie*); and a volume of articles published during the World War: *Au-dessus de la mêlée.*

2 20 **Fortunat Strowski:** professor at the Sorbonne; one of the good contemporary French critics.

3 3 **Henri Bergson (1859–):** taught at the École normale (see note to 2 11) and afterward became a professor at the Collège de France (note to 1 19). His philosophy had a powerful bearing on contemporary intellectual life. Principal works: *Les Données immédiates de la conscience, Matière et mémoire, L'Évolution créatrice, L'Énergie spirituelle.*

3 9 **Léon Tolstoï (1828–1910):** a great Russian novelist and moralist. He gave powerful pictures of various aspects of moral and material distress; he exalted the beneficial power of pity, of awakened conscience, and of human love. Main works: *War and Peace, Anna Karenina, My Confession, My Religion,* etc., and the dramas *Resurrection, The Power of Darkness, The Live Corpse,* etc. — **Féodor Dostoïevski (1821–1881):** a powerful and dramatic Russian novelist. Although at first a fiery revolutionist, he finally came to believe in saving the world through the Christian religion. He was one of the founders of the Slavophile party. Main works: *The Brothers Karamazov, Crime and Punishment, The House of the Dead, The Idiot,* etc. — **Henrik Ibsen (1828–1906):** Norwegian playwright whose somber and pathetic dramas (*A Doll's House, Ghosts, An Enemy of the People, Rosmersholm, The Pretenders, The Wild Duck, Hedda Gabler, Peer Gynt,* etc.) always tend to exalt individualism.

3 24 **José-Maria de Hérédia (1842–1905):** French poet born in Cuba and brought up in France. He lived and died in Paris. One of the greatest Parnassians, though he published only one book of poems, *Les Trophées,* composed mainly of sonnets of great splendor and real perfection.

4 10 **Rémy de Gourmont (1858–1915):** poet, novelist, and critic. Main works: *Lilith, Les Chevaux de Diomède, Le Songe d'une femme* (novels); *Le Livre des masques* (two volumes of literary criticism); *La Culture des idées*; *Promenades littéraires, Promenades philosophiques,* etc.

4 13 **Charles Morice (1866–1919):** poems: *Le Rêve de vivre, Le Rideau de pourpre.*

4 16 **Gustave Kahn (1859–):** poetical works: *Les Palais nomades, Chansons d'amant, Domaine de fée, La Pluie et le beau temps, Limbes de lumière, Le Livre d'images,* etc.

4 27 **schopenhauéresque**: influenced by Schopenhauer (1788–1860), a German philosopher famous for his theories on pessimism.

5 12 **Charles Baudelaire (1821–1867)**: one of the greatest French lyric poets of the nineteenth century. He belonged to no particular group of poets, but was a forerunner of the Symbolists. In the *Fleurs du mal* (1857) the main ideas which the Symbolists were to uphold can already be found. As Alfred Poizat, also a poet, and a historian of Symbolism, wrote: "Tout le Symbolisme est sorti de Baudelaire." — **Richard Wagner (1813–1883)**: great German composer, poet, critic, and thinker. Main works: *Rienzi*, *The Flying Dutchman*, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *The Ring of the Nibelung* (The Rhinegold, The Valkyrie, Siegfried, The Twilight of the Gods), *The Mastersingers of Nuremberg*, *Tristan and Isolde*, *Parsifal*.

6 20 **Joris-Karl Huysmans (1848–1907)**: French novelist of the Realistic school, born in Paris. Principal works: *A rebours*, *Là-bas*, *En route*, *La Cathédrale*, *L'Oblat*, *Les Foules de Lourdes*.

6 27 **Paul Valéry (1871–)**: poetical works: *La Jeune Parque*, *Odes*, *Album de vers anciens*, *Le Cimetière marin*, *Le Serpent*, *Charmes*.

7 25 **Alfred de Vigny (1799–1863)**: French poet of the Romantic school, born at Loches (Indre-et-Loire); a thinker and a stoic. He wrote *Poèmes antiques et modernes*, *Les Destinées*, and dramas and novels, the most famous of which are *Chatterton* (a play), *Cinq-Mars*, *Servitude et grandeur militaires*.

8 3 **André Beaunier (1869–1926)**: literary critic of the *Revue des Deux Mondes* and dramatic critic of the *Écho de Paris*. Besides novels, he wrote interesting monographs: *Chateaubriand*, *Madame de La Fayette*, etc., and *La Poésie nouvelle* (1902), a series of valuable studies on the first Symbolists.

8 20 **La Fontaine (1621–1695)**: the famous French fabulist; born at Château-Thierry (Aisne), he lived and died in Paris.

9 3 **Édouard Dujardin (1861–)**: one of the first writers of free verse. His poem *Litanies* appeared in *La Wallonie* in 1888; later he published *Le Délassement du guerrier*.

9 5 **Jean Racine (1639–1699)**: the great dramatist who brought French tragedy to perfection. Born at La Ferté-Milon

(Aisne), he died in Paris. Main works: *Andromaque, Iphigénie, Britannicus, Mithridate, Bérénice, Phèdre, Esther, Athalie,* and a very witty comedy, *Les Plaideurs.*

9 19 **Hippolyte:** a son of Theseus, king of Athens, and Antiope, the Amazon queen. Theseus' second wife, Phædra, fell in love with Hippolytus, and, rebuked, allowed an attendant of hers to accuse him of ravishment. Theseus in an imprecation demanded that Neptune take his son's life. Neptune sent a sea monster which so terrified the horses of Hippolytus that they dragged him to death. This myth is the theme of two famous tragedies, one by the Greek poet Euripides, and one by the French poet Racine.

10 17 **Marie Krysinska:** a poetess of Montmartre, of Polish descent, known only for a few pieces of free verse.

10 21 **Walt Whitman (1819–1892):** a great American poet, born at West Hills, Long Island; author of *Leaves of Grass,* etc.

10 26 **Edgar Allan Poe (1809–1849):** an American poet, critic, and writer of fantastic tales; born in Boston.

11 16 **Ernest Raynaud (1864–1926):** a Paris police officer, famous in his youth for his clever imitations of some of his contemporaries, including Rimbaud. Poetical works: *Le Signe, Le Bocage, La Couronne des jours, Les Deux Allemagnes.*

11 19 ***Le Mercure de France:*** a transformation of the older review *La Pléiade.* Its first number appeared at the end of December, 1889, with the date "January, 1890." Mallarmé, Rémy de Gourmont, Samain, Louis Le Cardonnel, and Alfred Vallette were some of the writers who contributed to the *Mercure de France* from the beginning. M. Vallette is still its chief editor and manager.

11 26 **Anatole France (1844–1924):** pen name of Anatole Thibault, born in Paris; the greatest of the French prose writers of the past fifty years. Main works: *Le Crime de Sylvestre Bonnard, Le Livre de mon ami, La Rôtisserie de la reine Pédauque; Histoire contemporaine* (four satirical novels); *Le Lys rouge, Thaïs, Les Dieux ont soif, Jeanne d'Arc.*

11 27 ***Le Temps:*** one of the leading literary and political daily newspapers of Paris, founded in 1829; its publication ceased in 1842 and was resumed in 1861.

12 2 **Charles Maurras (1868–):** born in Provence; a good literary critic and a poet. After the foundation of the *École romane*, he practically gave up poetry for politics; now the co-director with Léon Daudet of the *Action française*, the organ of the Royalist party, he is the leader of the monarchists and the upholder of integral nationalism. Poetical works: *Inscriptions, Le Mystère d'Ulysse, La Musique intérieure.*

12 4 **Maurice du Plessis (1864–):** main works: *Premier Livre pastoral, Études lyriques, Pallas occidentale, Le Buveur et la guerre, Odes olympiques.*

12 5 **Raymond de la Tailhède (1867–):** was especially fond of imitating Ronsard and the other poets of the sixteenth century. Works: *Les Triomphes*, published in various magazines in 1888; *De la métamorphose des fontaines.*

12 23 **Adrien Mithouard (1864–1919):** was chairman of the board of *conseillers municipaux* (aldermen) of Paris when he died. Poetical works: *Récital mystique, L'Iris exaspéré, Les Impossibles Noces, Le Pauvre Pêcheur, Les Frères marcheurs.*

14 3 **Saint-Georges de Bouhélier (1876–):** Stéphane-Georges de Bouhélier-Lepelletier, born at Rueil, near Paris. Poetical works: *Églé, Les Chants de la vie ardente, La Romance de l'homme, Légendes de la guerre de France.* Main plays: *Le Carnaval des enfants*; *La Vie d'une femme*; *Œdipe, roi de Thèbes.*

14 5 **Jules Romains (1885–):** pen name of Louis Farigoule. Poetical works: *L'Ame des hommes, La Vie unanime, Premier Livre de prières, Un Être en marche, Europe, Amour couleur de Paris*, etc. Main plays: *Cromedeyre-le-Vieil, Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche, Knock ou le triomphe de la médecine.*

14 8 **Marinetti (1878–):** born at Alexandria (Egypt) of Italian parents, he received a French education and later on went to Paris. He began to be known about 1904.

14 11 ***Le Figaro:*** one of the great political and literary daily newspapers of Paris, founded in 1854 and named after the famous barber in Beaumarchais's comedies *Le Barbier de Séville* (1775) and *Le Mariage de Figaro* (1784).

14 26 **Maurice Mæterlinck (1862–):** born at Ghent, in Belgium; the greatest Belgian writer of our day. Author of

lyric poems: *Serres chaudes*; of dramas: *Pelléas et Mélisande, L'Intruse, Intérieur, Sœur Béatrice, Aglavaine et Sélysette, Monna Vanna, L'Oiseau bleu, Les Fiançailles, Le Bourgmestre de Stilemonde,* etc.; of essays: *Le Temple enseveli, Le Trésor des humbles, La Sagesse et la destinée, L'Hôte inconnu, La Vie des abeilles, La Vie des termites,* etc.

14 28 **Maurice Magre (1877–):** lyric works: *Éveils, La Chanson des hommes, Le Poème de la jeunesse, Les Lèvres et le secret, Les Belles de nuit, La Montée aux enfers.* Main plays: *La Marchande de passions, La Mort enchaînée, Annabella.* — **François Porché (1877–):** lyric works: *A chaque jour*; *Au loin, peut-être*; *Humus et poussière*; *Les Dessous du masque*; *Les Commandements du destin*; *Sonates.* Main plays: *Les Butors et la Finette, La Jeune Fille aux joues roses, La Dauphine, Le Chevalier de Colomb, La Vierge au grand cœur* (Jeanne d'Arc). — **Paul Géraldy (1885–):** lyric works: *Les Petites Ames, Toi et moi.* Main plays: *Les Grands Garçons, Aimer, Si je voulais.*

14 29 **Anatole Le Braz (1859–1926):** lyric work: *La Chanson de la Bretagne.*

14 30 **Georges Rodenbach (1855–1898):** born at Tournay (Belgium), he went to live in Paris in 1887, and died there. Poetical works: *Le Foyer et les champs, Les Tristesses, La Mer élégante, La Jeunesse blanche, Le Règne du silence, Les Vies encloses, Le Miroir du ciel natal*; novels: *Bruges-la-Morte, La Vocation, Le Carillonneur, L'Arbre,* etc.

15 8 **l'Académie française:** founded by Richelieu in 1635. It is self-recruiting and comprises forty members usually elected from prominent writers. The secretary is elected for life and is called *secrétaire perpétuel*; the president and the chancellor are elected for three months. The main function of the *Académie* is to record the accepted usage in matters of language and orthography. It also receives foundations to award prizes; one of the most coveted prizes is the "grand prix du roman" (ten thousand francs).

15 12 **Guillaume Apollinaire de Kostrowitski (1880–1918):** of Polish descent, born in Rome. Trepanned as a result of a wound received during the World War, he died in Paris. Poetical works: *Le Bestiaire ou cortège d'Orphée, Alcools, Calligrammes.*

15 14 **Fernand Gregh (1873–):** born in Paris. Poetical works: *La Maison de l'enfance, La Beauté de vivre, Les Clartés humaines, L'Or des minutes, La Chaîne éternelle, La Couronne douloureuse, La Couronne triomphale, Couleurs de la vie.* — **Lucie Delarue-Mardrus (1880–):** born at Honfleur (Calvados). She married a physician, Dr. Mardrus. Poetical works: *Occident, Ferveur, Horizons, La Figure de proue, Par vents et marées, Souffles de tempête.* — **Hélène Picard (1878–):** born at Toulouse. Poetical works: *L'Instant éternel, Petite Ville... beau pays, Les Fresques.*

VERLAINE

16 1 Pauvre Lélian: anagram of **Paul Verlaine.** It is under that name that he describes himself in *Les Poètes maudits* (1884). The word **maudit** is to be taken here in the sense of **méconnu** ('unknown' or even 'ignored') rather than in its ordinary sense of 'accursed.'

16 6 Ardennes: department formed by parts of the provinces of Champagne, Picardy, and French Hainaut; its chief town is Mézières. The Forest of Ardennes, which gives its name to the department, extends into Belgium.

16 10 Condorcet (1743–1794): philosopher and mathematician, and, during the Revolution, a member of the Convention. He poisoned himself to escape the scaffold. The *lycée* now bearing his name has borne successively the names of *lycée Bourbon, lycée Bonaparte,* and *lycée Fontanes,* after the writer Louis de Fontanes (1757–1821), who was the chancellor of the University of Paris during the First Empire.

16 20 guerre: the Franco-Prussian war of 1870–1871, ended by the defeat of the French army, the downfall of Napoleon III, the siege and surrender of Paris, and the loss of Alsace-Lorraine to Germany. These two provinces were restored to France after the World War.

19 5 prince des poètes: at Victor Hugo's death a reporter asked the young poets to name the man who in their opinion deserved to be called the greatest living poet. The majority nominated Leconte de Lisle, who accordingly was proclaimed "prince des poètes." When he died, Verlaine inherited the title. After Ver-

laine the title was conferred upon Mallarmé; later still upon Léon Dierx (1838–1912), a disciple of Leconte de Lisle, though somewhat more human than his master; and finally upon Paul Fort.

19 6 Charles Leconte de Lisle (1818–1894): the leader of the Parnassian school; born on the island of Bourbon (today Réunion, a French colony off Madagascar), he died in Paris. Poetical works: *Poèmes antiques*, *Poèmes barbares*, *Poèmes tragiques*, *Derniers Poèmes*.

20 9 *Fêtes galantes:* inspired by the elegantly pictured love scenes of Antoine Watteau (1684–1721), French painter and engraver, born at Valenciennes (Nord), the initiator of the Louis XV period in painting. Main works: *The Embarkment for Cythera* (Louvre), *Rustic Amusements*, *The Music Party*, *A Lady at her Toilet*, *The Assemblage in the Park*, *Fête galante*.

20 21 vers impairs: verses with the odd numbers of 3, 5, 7, 9 syllables had been more or less in use up to the sixteenth century; in the seventeenth century they were not used as a rule. Never had the line of 11 or 13 syllables been used before Verlaine.

20 28 *Art poétique:* written in 1874 at Mons; first appeared on November 10, 1882, in the review *Paris-Moderne*. It was reprinted in *Jadis et naguère*, 1884.

22 Eugène Carrière (1849–1906): a French painter and lithographer, born at Gournay (Seine-et-Oise); died in Paris.

22 8 Saturne: 'Saturn,' the second-largest planet in our solar system, and the sixth in distance from the sun; it was in olden times supposed to cast an evil spell on those born under its influence.

22 17 Saturniens: 'Saturnians,' connected with Saturn; in astrology, under the influence of Saturn. According to M. Pierre Martino, Verlaine borrowed this word from Baudelaire, who, in a suppressed *Épigramme pour un livre condamné* (*Les Fleurs du mal*), had called his own book "saturnien, orgiaque et mélancolique." The word, then obsolete, was revived by Baudelaire with its old meaning of gloomy and spleenful, to which was attached the idea of a connection with witchcraft. (See Martino's *Verlaine*, p. 50.)

24 17 Tircis: 'Thyrsis,' one of the shepherds in Virgil's seventh Eclogue; his name is often found in the *bergeries* of the seven-

teenth and eighteenth centuries. — **Aminte:** 'Aminta,' the central character in a famous pastoral drama, published in 1573, by the Italian poet Torquato Tasso (1544–1595).

24 18–19 **Clitandre, Damis:** the names most often given to young-men lovers in the French comedies of the seventeenth and eighteenth centuries, while **Dorimène** was one of the favorite names for young ladies.

32 21 **Madeleine:** 'Magdalen,' identified by tradition with the woman who anointed the feet of Christ with perfume and wiped them with her hair.

35 22 **Gaspard:** Kaspar Hauser, who was brought up from babyhood in a small box where he never saw daylight nor any person or thing except his food and clothes, two wooden horses that he played with, and one attendant, until in 1828, when he was sixteen, he was taught to walk and was then turned loose (at Nuremberg, Germany) in a world that he had never seen. In 1833 he was stabbed to death by a mysterious stranger. Most parts of the story are disputed. This poem of Verlaine's is sometimes referred to as "la complainte du pauvre Gaspard," and is generally taken as a complaint of the poet about his own misfortunes.

36 Le Ciel est...: written while he was in prison at Mons.

38 Madame X...: his wife. The poem was written in the prison of Mons.

41 Réversibilités: written in prison.

43 20 **bonhomme... Jadis:** although the meaning of this somewhat broken line is not obvious, Verlaine probably had in mind the delightful hero of Murger's one-act play *Le Bonhomme Jadis*, a cordial and cheerful man who, in spite of approaching old age, remains young at heart, and celebrates his sixtieth birthday by making two timid youths realize that they love each other. Henri Murger (1822–1861) is the author of *Scènes de la vie de Bohème* (1848), which, with the help of Théodore Barrière, he dramatized in the famous play *La Vie de Bohème* (1851). **Bohème** is the name given, by comparison with the wandering and destitute life of the gypsies, or *bohémiens*, to that set of young Parisian writers or artists who have no money and who live on the insufficient means that their daily work procures.

MALLARMÉ

44 8 **Édouard Manet (1832–1883)**: a French painter who was born in Paris; one of the masters of "impressionism," in spite of a certain realistic *parti pris*. Most famous paintings: *Olympia*, *Les Baigneuses*.

44 13 **Hérodiade**: 'Herodias,' the niece and wife of Herod Antipas; she urged her daughter (commonly identified as Salome) to obtain from Herod the head of John the Baptist.

44 19 **Albert Mockel (1866–)**: a Belgian poet and critic, founder of the Symbolist review *La Wallonie*.

49 5 **Un cygne**: according to commentators, the swan in this poem means the poet.

49 22 **le flot... mélange**: the cocktails of which Poe was too fond.

RIMBAUD

52 8 **la Commune**: a revolutionary government established in Paris after the withdrawal of the Prussian army and the insurrection of March 18, 1871. It was overthrown by the end of May, 1871, when Paris surrendered to the army of the regular government headed by Thiers, the seat of which was at Versailles.

52 19 **Théodore de Banville (1823–1891)**: one of the Parnassian poets; wrote *Odes funambulesques* (lyric poetry), *Gringoire* (a very pretty comedy), etc.

53 4 **carliste**: supporter of the rights of the pretender Don Carlos (1848–1909). He had inherited the claims of his grandfather, the first pretender Don Carlos, son of Carlos IV, who tried to regain his father's throne from Queen Isabella II (1833–1868).

56 Sensation: Rimbaud was fifteen and a half years old when he wrote this poem.

57 Le Dormeur du val: a scene which the poet witnessed on his way to Charleroi. — **Ma Bohème**: refers to Rimbaud's second escape, when he was wandering hither and thither between Charleroi and Charleville after the editor-in-chief at Charleroi had refused his services.

58 Bateau ivre: September, 1871. Rimbaud had not yet seen the sea when he wrote this poem. One has to agree with Paterne Berrichon when he says that it is "the symbol of the entire life of its author"; with that idea in mind, the last five stanzas seem especially pathetic.

59 7–8 **je me suis baigné... infusé d'astres:** 'I bathed in the star-strewn poem of the sea.' The image cannot be literally translated, the word **infusé** conveying the idea that the sea is permeated with stars which steep in it as tea leaves in hot water.

60 3 **Sans songer... poussifs:** 'without thinking that the luminous feet of the Marys might curb the fury of the monstrous panting seas.' There is in those lines an image which cannot be adequately translated: the use of the word **mufle** ('muzzle') implies that the poet here sees the ocean as an enormous animal, most likely a bull, whose wild strength cannot be curbed. Two explanations of this image seem possible. It might be a reference to one of the favorite epithets used in the Catholic liturgy to address the Blessed Virgin, *Ave, maris stella*; the poetical charm of that invocation, coupled with the popular pictures showing the Virgin surrounded with rays of light, may well have been in the mind of Rimbaud, a Catholic by birth and education. Or, more likely, he may have thought of the old Provençal legend according to which three "holy women" by the name of Mary miraculously landed near Arles, in Provence, after Christ's death. They were Mary Magdalene, sister of Martha and Lazarus; Mary Jacobe, also called Mary of Cleophas, mother of James the Less; and Mary Salome, mother of Zebedee's sons, James the Elder and John the Evangelist. The tradition has it that after the death of Christ those three women, with Martha, Lazarus, and a group of disciples, were compelled by the Jews to leave Palestine on a disabled boat and without food. The boat drifted away and finally came ashore on the Camargue (the delta of the Rhone). Mary Magdalene went to the cavern of Sainte-Baume in the Esterel mountain, and spent there the rest of her life; the other two Marys, after having evangelized the tribes along the Rhone, came back to the place where they had landed, and died there. Later on, a chapel was erected to the three Marys on the spot of their supposed landing;

it was called *Les Saintes-Maries de la mer* and held in great reverence. Each year, on May 25, pilgrims come from all parts of Provence to worship there. Interesting details on the old legend are given by Mistral, the Provençal bard (1830–1914), in his poem *Mireille*, songs X and XI. The text of the Gospels does not seem to supply positive evidence that Salome was the mother of Zebedee's sons or that she was called Mary Salome, but the legend has it that way. Furthermore, it is not generally believed that the sister of Martha and Lazarus was Mary Magdalene.

60 10 **Léviathan:** a monster referred to in the Book of Job and in the Talmud; its name is used to express something colossal and monstrous.

61 3 **les Hanses:** meaning the Hanseatic cities. The commercial cities of northern Germany had formed in 1241 a league, or *Hansa*, to protect German trade against the pirates of the Baltic and to defend their own rights against the neighboring princes. Lübeck was the head of the league; Hamburg, Bremen, and Cologne were its most important members. The Hansa fell into decay in the sixteenth century and ended in 1723.

61 10 **hippocampe:** sea horse, or hippocampus (*pl.* hippocampi), a fabulous monster with head and forequarters like a horse and with a tail like a dolphin or fish. Hippocampi are commonly represented as attached to the chariots of Neptune and the Tritons, or sea gods.

61 14 **Béhémot:** 'Behemoth,' a monstrous animal referred to in the Book of Job; considered as the symbol of Satan. — **Mælström:** a famous whirlpool near the Lofoten Islands, on the west coast of Norway. It was supposed to suck in and swallow up vessels, whales, etc.

62 Voyelles: in 1904 M. Ernest Gaubert discovered in an old country library a series of books published between 1840 and 1859, and among them an illustrated spelling-book that he describes as follows. In the center of each of the first six pages a very large vowel is painted, surrounded by four sketches, each of them illustrating a noun beginning with the vowel on that page. *A* is black; the sketches around *A* roughly represent a bee (*Abeille*), a spider (*Araignée*), a star (*Astre*), a rainbow (*Arc-en-ciel*). Then come, in turn, *E* yellow, with *Émir*, *Étendard* (standard), *Esclave* (slave),

Enclume (anvil); *I* red, with *Indienne* (Indian woman), *Injure* (insult), *Inquisition*, *Institut* (institute); *O* blue, with *Olifant* (knight's horn), *Onagre* (wild donkey), *Ordonnance* (military orderly), *Ours* (bear); *U* green, with *Ure* (huge ancient wild bull), *Uniforme* (uniform), *Urne* (urn), *Uranie* (Urania, the Muse of astronomy); *Y* orange color, with *Yeux* (eyes), *Yole* (yawl), *Yeuse* (evergreen oak), *Yatagan* (yataghan). M. Gaubert points out that an association of ideas may easily be found between *Abeilles* and "noir corset velu des mouches éclatantes," that the bit of scenery sketched around the Oriental prince supposed to be an *émir* reminds one of the words "*E*, candeur des vapeurs *et des tentes... rois blancs...*," and he concludes that some spelling-book of that kind might very well be responsible for Rimbaud's idea about the color of vowels. M. Gaubert's article "Une explication nouvelle du sonnet des *Voyelles* d'Arthur Rimbaud" was published in the *Mercure de France* of November, 1904. Rimbaud himself seems to have made light of his sonnet. In *Une Saison en enfer* he wrote: "A moi. L'histoire d'une de mes folies... J'inventai la couleur des voyelles! — *A* noir, *E* blanc, *I* rouge, *O* bleu, *U* vert. — Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne et, avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservais la traduction." (*Délires, II: Alchimie du verbe*; ed. Messein, pp. 284–285.)

62 18 **rayon violet:** some commentators of Rimbaud see in those words a reference to a young girl with whom the poet is supposed to have had a brief love affair. See Jean-Marie Carré's *La Vie aventureuse d'Arthur Rimbaud*, pp. 51–54.

62 Silence: written in April, 1872, according to Paterne Berrichon. It could be taken as an example of Rimbaud's hallucination drills.

63 2 **Phœbé:** 'Phœbe,' goddess of the moon, the twin sister of Phœbus Apollo (see note to **112** 5); known also as Diana, the Huntress.

64 Mémoire I: Paterne Berrichon says that this refers to the *Meuse*, flowing through the meadows below Mézières, the last line referring to the hill of Bois-en-Val and the Arches bridge. — **Mémoire III:** according to Paterne Berrichon this has reference to

Rimbaud's first flight, **Madame** being his mother, the children in line 4 his little sisters, and **l'homme** the poet himself.

65 Mouvement: refers to Rimbaud's trip with Verlaine from Antwerp to London in May, 1873, the **couple de jeunesse** of the last stanza being the two poets.

65 20 **strom:** there is no such word in French. Here, as in some other cases (see **wasserfall 67** 24), Rimbaud used a strange word. He may have thought of **strom**, the obsolete variant of the obsolete word **storm** for **stream**; or he may have played with the word **mælström** already used in *Bateau ivre*, and whose sound is vaguely akin to "les trombes *du val et du strom.*" The very obscurity of this sentence allows such supposition.

67 Aube: a good illustration of Rimbaud's prose poems.

LAFORGUE

70 15 **Augusta:** Augusta of Saxe-Weimar, wife of Wilhelm I, king of Prussia in 1861 and emperor of Germany in 1871, who died in 1888; she died in 1890.

70 16 **Guillaume II:** Emperor Wilhelm II, who ascended the throne of Germany in 1888, was defeated in the World War and dethroned in 1918.

71 7 **Robert von Hartmann (1842–1906):** German philosopher and scholar, born in Berlin; author of *Philosophy of the Unconscious.*

71 19 **Camille Mauclair (1872–):** born in Paris; poet, essayist, novelist, and critic. Poetical works: *Sonatines d'automne*, *Le Sang parle.*

73 11 **Babylone:** 'Babylon,' the capital of ancient Chaldea, on the river Euphrates; famous for its power, wealth, and corruption. About 300 B.C. the rival city of Seleucia was founded with the intention of drawing off the people of Babylon; in 275 B.C. the remaining population of Babylon was moved to Seleucia. — **Memphis:** on the Nile, one of the capitals of ancient Egypt; on its site now stands the hamlet of Mit-Rameneh. — **Bénarès:** the sacred city of the Hindus, situated on the river Ganges, in India. Present popu-

lation about 200,000. — **Thèbes:** on the Nile, capital of Egypt at the time of Egypt's greatest power and magnificence; on its site are now the villages of Medinet Habu, Karnak, Luxor, Kurnah, and Deir-el-Bahri. The smaller Thebes, in Greece, of which Œdipus was king, was also renowned; Thiva now stands on its site.

74 1 **Babel:** Hebrew name of Babylon, used in the story of the giant tower that mankind, after the Deluge, tried to erect there to reach the sky; their efforts having been frustrated by the confusion of tongues, the name "Babel" now signifies *confusion*.

77 9 **Nébuleuse-mère:** Laforgue here refers to Laplace's theory. Laplace (1749–1827), French geometrician and astronomer, explained the genesis of the solar system by a progressive condensation of a nebula which successively dropped out rings; those rings ultimately formed the planets.

80 Complainte de cette bonne lune: the first and last stanzas of this poem were inspired by the popular round

Sur le pont
D'Avignon
On y danse, on y danse,
Sur le pont
D'Avignon
On y danse tous en rond.

Avignon, on the Rhone, chief town of the department of Vaucluse, was from 1309 to 1377 the seat of the papacy. In 1348 Pope Clement VI bought it from Queen Jeanne of Provence, and the city belonged to the Roman Church up to 1791, when it was reunited to France. Alphonse Daudet (1840–1897), in *La Mule du pape* (*Lettres de mon moulin*), gave a delightfully humorous picture of the gay city of those days.

81 Complainte sur certains ennuis: written during Laforgue's stay in Germany. The ladies referred to are some of the ladies-in-waiting of Kaiserin Augusta.

81 22 **Cosmogonie:** a treatise on the formation of the world, from the Greek words *kosmos*, 'world,' and *gonos*, 'generation.' The Greek poet Hesiod (eighth century B.C.) was the author of the first *Cosmogony* of which we know. In 1858 the German scholar Alex-

ander von Humboldt (1769–1859) published a *Kosmos* in which he summed up all that was then known of the physiography of the world.

82 Dimanches: eighteen poems of Laforgue bear this title; there are two in *Derniers Vers* besides this one, two in *Complaintes*, and thirteen in *Fleurs de bonne volonté*.

82 21 **Galathée** (usually spelled **Galatée**): 'Galatea,' a nymph loved by the giant Polyphemus, but herself in love with the Sicilian shepherd Acis; Polyphemus, having caught them together, crushed Acis under a rock. The Greek sculptor Pygmalion, having made a statue of Galatea, fell in love with it; Venus imparted life to the statue, and Pygmalion married her. Among the modern artists who have been inspired by this myth the most famous are Jean Raoux (1677–1734), whose group is at the Louvre, and Falconet (1716–1791). At the head of the Medici fountain in the Luxembourg garden, in Paris, is a colossal marble and bronze group of Acis and Galatea caught by Polyphemus; it is the work of the French sculptor Auguste Ottin (1811–1890).

83 5 **Walkyries:** 'Valkyries,' goddesses of secondary rank in Scandinavian mythology. Messengers of Odin, the greatest of the gods, they impersonated the virtues of heroes, and poured out beer and mead to those who had died on battlefields.

83 19 **brioches:** during High Mass on Sundays a large loaf of bread is consecrated by the priest, cut in pieces, and distributed to the worshipers. It is generally called *pain bénit*.

84 28 **ellébore:** in olden times hellebore was supposed to cure insanity. Cf. La Fontaine in *Le Lièvre et la Tortue*:

> Ma commère, il vous faut purger
> Avec quatre grains d'ellébore.

VERHAEREN

87 7 **Saint Georges:** a prince of Cappadocia (an ancient country in Asia Minor, west of Kurdistan). He suffered martyrdom under the emperor Diocletian in 303. He is especially honored in England and in Russia.

MORÉAS

107 4 **de l'indépendance grecque**: of the Greek war to throw off the Turkish yoke (1821–1827). The independence of Greece was finally recognized in 1830.

107 13 **Syrtes**: ancient name (two syllables in English) of two Mediterranean gulfs, the Syrtis Major, today the Gulf of Sidra, on the coast of Tripoli, and the Syrtis Minor, today the Gulf of Gabes, off Tunis. See Vocabulary.

108 6 **Pierre de Ronsard (1524–1585)**: the greatest French poet of the sixteenth century, leader of the *Pléiade*, the poetical school that did so much to enlarge and beautify the French language and poetry. He was born at Vendôme (Loir-et-Cher), southwest of Paris. — **André Chénier (1762–1794)**: one of the best French poets, author of *Élégies* and *Idylles*, of Greek inspiration. Born in Constantinople, he lived in Paris, and was beheaded during the Revolution.

108 12 **Sylves**, or **Silves**: a collection of poems on various unconnected topics; so called as resembling the *Silvae* of Publius Statius (45–96), the court poet of the emperor Domitian.

110 5 **Hercule**: 'Hercules,' son of Jupiter and Alcmene, the most exalted of the heroes of Greek mythology, famous for his wonderful strength and the twelve perilous achievements known as the Twelve Labors of Hercules.

110 Hyagnis: a Phrygian flute-player, considered as the inventor of Phrygian music.

110 16 **Cybèle**: 'Cybele' (three syllables), Asiatic goddess of the earth, known also as the Great Mother of the Gods.

112 5 **Apollon**: 'Apollo,' a Greek and Roman god, the son of Jupiter and Latona, and twin brother of Diana (Phœbe). As the god of the sun he was called Phœbus; he was also the god of poetry and of the arts and the leader of the Muses.

112 18 **Néère**: 'Neæra,' name of several nymphs in Greek mythology. — **Glaucus**: a Greek fisherman who was changed into a sea god. — **Protée**: 'Proteus,' a sea god who shepherded the seals, had the power of prophecy, and could change himself at will into all possible forms, — beast, tree, water, fire, etc.

114 11 Muses: nine daughters of Jupiter and Mnemosyne, the goddess of memory. They presided over the liberal arts. Clio was the muse of history, Euterpe of music, Thalia of comedy, Melpomene of tragedy, Terpsichore of dancing, Erato of erotic poetry, Polymnia of lyric poetry, Urania of astronomy, Calliope of eloquence and heroic poetry. They lived with Apollo on the mountains Parnassus, Pindus, and Helicon.

SAMAIN

117 23 Polyphème: 'Polyphemus,' the most famous of the Cyclopes, the one-eyed giants; son of Neptune. His eye was put out by Ulysses, king of Ithaca, whom he had imprisoned in his cavern near Mount Etna.

119 3 Armada: the Invincible Armada, a giant fleet sent by Philip II of Spain against England in 1588, was almost entirely destroyed by tempests during its flight from the victorious English.

119 6 Anthony Van Dyck (1599–1641): a Flemish painter, born in Antwerp; second only to Rubens in the Flemish school.

120 10 Robert Schumann (1810–1856): a German composer and pianist, born in Zwickau, Saxony; his melodies are often exquisite.

RÉGNIER

123 9 la seconde fille: Marie de Hérédia, the wife of Henri de Régnier, is a distinguished novelist, who writes under the name of *Gérard d'Houville.*

123 25 Aréthuse: 'Arethusa,' a famous fountain in the island of Ortygia, in the harbor of Syracuse, on the east coast of Sicily. According to mythology, Arethusa, one of Diana's nymphs, chased by Alpheus, a river god, fled under the sea from Greece to Ortygia; to save her, Diana changed her into a fountain. She is the symbol of perfect purity.

125 La nuit monte trop vite...: Hérédia, in *Le Chevrier* (goat-keeper), one of the collection of epigrams and bucolics entitled *Les Trophées.*

129 Le Vase: compare Keats's "Ode on a Grecian Urn."

132 22 Styx: the most famous river of Hades, by which the gods used to swear, their oath then being irrevocable. Its water made people invulnerable.

135 2 Versailles: chief city of the department of Seine-et-Oise, eighteen kilometers southwest of Paris; famous for the splendid palace erected by Louis XIV, in the seventeenth century, in the middle of a magnificent park with numerous ponds and fountains. The name **Cité des Eaux** had already been applied to Versailles by the historian Michelet (1798–1874), one of the leading French prose writers in the nineteenth century.

135 22 Neptune: the god of the sea; he is always pictured with a trident in his hand.

135 23 Encelade: 'Enceladus,' the most famous of the hundred-armed giants who warred against the gods. Having fled to Sicily, he was struck by lightning and buried under Mount Etna by Jupiter. The ancients thought that the eruptions of the volcano were due to his movements.

VIÉLÉ-GRIFFIN

140 4 le Vieux Colombier: a small theater founded by Jacques Copeau in 1913 to free the dramatic art from commercialism; it played a very important and beneficial part in the development of contemporary French drama. The troupe of the Vieux Colombier was in New York in 1917 and 1918, playing at the Guild Theater.

143 13 Embrassez celle que vous voudrez: from the burden of the old round

> Nous n'irons plus au bois,
> Les lauriers sont coupés;
> La belle que voilà
> Ira les ramasser. —
> Entrez dans la danse,
> Voyez comme on danse,
> Sautez, dansez,
> Embrassez qui vous voudrez.

149 1 la prée: this feminine form of **pré** comes from the Latin neuter plural *prata*, while the masculine form is derived from *pratum*. It was used in the eleventh century: "Il l'abat mort

devant lui dans la prée" (*Song of Roland*) and also in the thirteenth: "Marli, Montmorency et Conflans dans la prée." It still exists in the region of Berry (south of Paris), and it often appears in F. Viélé-Griffin's poems. (This explanation of the term was supplied by M. Viélé-Griffin.)

STUART MERRILL

154 10 **Auguste, comte de Villiers de l'Isle-Adam (1840–1889)**: born at Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord); one of the most original and artistic of the modern French authors, but mainly a prose writer. Chief works: *Tribulat Bonhomet, L'Amour suprême, L'Ève future, Contes cruels*, and several dramas.

155 Je suis ce roi...: this poem was perhaps inspired by an old legend of Brittany according to which the beautiful city of Ys, on the coast of Finistère, was submerged in the fourth or fifth century. The legendary king of Ys and his beautiful and wicked daughter are popular characters in western Brittany.

159 La Mystérieuse Chanson: it is interesting to compare the *song* in this poetry with some songs in Maeterlinck's plays:

Quand l'amant sortit
— J'entendis la porte —
Quand l'amant sortit
Elle avait souri.
Mais quand il rentra
— J'entendis la lampe —
Mais quand il rentra
Une autre était là.
Et j'ai vu la mort
— J'entendis son âme —
Et j'ai vu la mort
Qui l'attend encore,
(*Aglavaine et Sélysette*, III)

or the song of Mélisande in the third act of *Pelléas et Mélisande*:

Les trois sœurs aveugles
(Espérons encore)
Les trois sœurs aveugles
Ont leur lampe d'or...,

or the song of Ariane in *Ariane et Barbe-Bleue*:

Les cinq filles d'Orlamonde
(La fée noire est morte)
Les cinq filles d'Orlamonde
Ont trouvé les portes!...

159 11 **les Parques:** 'the Fates,' Clotho, Lachesis, and Atropos, the goddesses who determined the span of the lives of human beings. Clotho, who presided over birth, held the distaff and spun the thread of life, Lachesis determined the length of the thread, and Atropos cut it when life was ended.

PAUL FORT

165 25 **Louis XI (1423–1483):** succeeded to the throne of his father, Charles VII, in 1461. Astute and unscrupulous, through innumerable difficulties and often by cruel and immoral means, he compelled the powerful and rebellious feudal princes to obey him, extended the kingdom, and laid the foundations of national unity.

166 4 **bois de l'Hautil:** Paul Fort, in *Rêve du premier jour* (*Anthologie des ballades françaises*, published by the Mercure de France, 1921), describes it as follows: "a very thick, young, and small wood crowning a high mount isolated in the pallid air, and overlooking the Seine and the Oise and their dales." It is situated at the meeting of those two rivers near the villages of Triel and Fin d'Oise, in the department of Seine-et-Oise.

166 5 **Montlhéry:** a small town of Seine-et-Oise, south of Paris, where a battle took place in 1465 between Louis XI and the army of the rebellious lords, who had formed against him a league called the League of Public Welfare. The battle was indecisive; a reconciliation took place between the king and the lords.

166 8 **Richard Cœur-de-Lion:** Richard I of England (1189–1199) took a very brilliant part in the Third Crusade; on his return he was for a time held prisoner by the duke of Austria. Later he waged war against Philip II of France, and was killed while besieging the castle of Chalus (Haute-Vienne).

166 11 **Jacques Bonhomme:** a name given the French peasant, conveying a special meaning of serfdom and abjectness. The origin of the first word is **jacque**, later **jaque**, the name of the blouse the peasants used to wear. A revolt of the peasants, or "Jacques," of the Ile-de-France in 1358 was called *la Jacquerie.*

166 12 **Yveline:** the former name of the forest of Rambouillet, derived from the Low Latin *Silva Equalina*, which successively became *Aquilina, Æquilina, Evelina, Ivelina, Yveline.*

166 16 **Lanterne de Priollet:** an imaginary tower from the top of which the poet contemplates Paris. "Penché sur le balcon de la Lanterne de Priollet, tour élevée, l'Homme contemple Paris," wrote Paul Fort in the sixth song of Volume XXII (*Anthologie*, Mercure de France, p. 387).

166 17 **Luxembourg:** one of the most beautiful parks of Paris, on the left bank of the Seine; derives its name from the Palais du Luxembourg, built for Marie de Médicis, widow of Henry IV. The palace is now the Senate House. Adjacent to the palace stands the famous museum, where the works of living painters and sculptors are exhibited. — **Médée:** 'Medea,' an enchantress who helped her lover, Jason the Argonaut, to win the Golden Fleece, and accompanied him back to Thessaly. Later on, deserted by Jason, to avenge herself she killed her own sons.

166 18 **Merlin:** a legendary diviner, the friend of King Arthur; he plays a very important part in the Celtic legends and the medieval tales of chivalry.

166 21 **Barbe-Bleue:** 'Bluebeard,' the main character in Perrault's tale. He had murdered six wives, and was about to murder the seventh when her brothers came to her rescue and killed him. Charles Perrault (1628–1703) is said to have taken the idea of this tale from the story of Gilles de Rais (1404–1440), a Marshal of France under Charles VII and one of the officers of Joan of Arc, who, after the death of Joan, committed many horrible crimes and was beheaded. — **Jeanne d'Arc:** Joan of Arc (1412–1431), also called *la Pucelle* ('maid') *d'Orléans*, was born at Domremy (Vosges). A mere shepherdess, she turned the scales in favor of France toward the end of the Hundred Years' War, by forcing the English to raise the siege of Orléans (1429), taking King Charles VII to Reims

to be crowned in the cathedral, and arousing the patriotism of the French. Taken prisoner at Compiègne, she was burned at the stake at Rouen (Normandy). She was canonized by Pope Benedict XV in 1920.

166 24 **Charlemagne (Charles the Great):** the king of the Franks from 768 to 800, and then Emperor of the West until his death in 814. When he succeeded his father, Pepin the Short, on the throne of France, his kingdom extended over only half of the territory of modern France; by successive conquests he annexed southern France, northern Italy, and part of the territory of modern Germany. His wars with the Saracens of Spain were made famous by the *Song of Roland*, an epic poem relating the death of his nephew Roland at Roncesvalles in 778.

166 31 **Ysabeau:** Isabeau de Bavière (of Bavaria), the wife of Charles VI of France and mother of Charles VII. Her husband having become insane, she sold France to the English and disinherited her own son, the dauphin Charles (Charles VII), in favor of her son-in-law, Henry V of England.

166 32 **Charles VI:** Charles the Beloved (1368–1422) succeeded his father, Charles V, during the Hundred Years' War (1337–1453). His reign covers one of the worst periods of French history, owing to the foreign and civil wars and to the insanity of the king.

166 33 **Camp du drap d'or:** see note to **166** 36.

166 35 **Louis XII (1462–1515):** Louis, duke of Orléans, succeeded his cousin, Charles VIII, on the throne. He first married Anne of Brittany, widow of Charles VIII, and then Mary, younger sister of Henry VIII of England. By his first wife he had two daughters, Claude and Renée; Claude married Francis, count of Angoulême, who became Francis I of France, the brilliant king of the Renaissance (1515–1547).

166 36 **Henri VIII:** Henry VIII, king of England (1509–1547). Francis I of France wished to have him for his ally against Charles V of Germany; but he wounded the pride of the English king in the interview which they had near Guines (Pas-de-Calais) in 1520, and Henry, yielding to the advice of his minister Wolsey, Archbishop of York, became the ally of Charles V. The interview was desig-

nated as that of the Field of the Cloth of Gold because of the gorgeous display on the part of the kings and lords. A picture of that interview, made by Auguste Debay (1804–1865), is at the Museum of Versailles.

168 1 **Gai, gai:** the burden of this poem is obviously a transposition of the old burden

> Gai, gai, marions-nous, entrons donc vite en ménage,
> Gai, gai, marions-nous, mettons-nous la corde au cou.

The sarcasm in this last line seems echoed by the words "Ah! que de joie quand ce n'est pas pour nous!"

173 11 **Argo:** the ship on which the Argonauts sailed to Colchis to capture the Golden Fleece.

174 4 **C'est-y bien la peine d'aimer?** for **est-ce bien...,** 'is love really worth while?'

174 5-7 **C'est-y moi, c'est-y toi, c'est-y un autre,** etc.: these represent the common pronunciation for the expression **c'est-il,** used by the illiterate instead of **est-ce.**

174 8 **c'est la faute à personne:** popular expression for **ce n'est la faute de personne. La faute à** is never used in literary French.

174 13 **Y a trop:** for **il y a trop.**

174 16 **c'est toi qu'as trop tiré:** for **c'est toi qui as trop tiré.**

174 18 **on s'verra guère:** for **on ne se verra guère.**

174 19 **J'suis pas** (for **je ne suis pas**) **un mat'lot à la manque:** 'I am a real sailor man.' A more literal translation would be 'I am not a failure of a sailor.'

180 5 **Alphonse de Lamartine (1790–1869):** the most harmonious French poet and one of the greatest; born at Mâcon (Saône-et-Loire), he died in Paris after a life well filled with poetry, politics, and travel. Main works: *Méditations, Nouvelles Méditations, Harmonies, Recueillements* (poems); *Jocelyn* (a lyric poem); *Histoire des Girondins, Confidences.*

180 7 **Alfred de Musset (1810–1857):** the poet of love; he was born and died in Paris. The most famous of his lyric poems are the four "Nights": *Nuit de mai, Nuit de décembre, Nuit d'août, Nuit d'octobre.* He wrote also a somewhat autobiographical novel,

Confession d'un enfant du siècle, delightful short stories, and some exquisite comedies.

180 8 **John Keats (1795–1821):** English poet, born in Finsbury, London. His exquisite lyric poems seem to have greatly impressed some of the modern French poets, especially Paul Fort, who often expressed his admiration for him, and sometimes borrowed ideas from his poems. Fort's subtitle *Légende frangée de feuilles, de coquillages et de rayons d'aurore* was directly inspired by a line of Keats ("Ode on a Grecian Urn," l. 5):

What leaf-fringed legend haunts about thy shape.

— **Philomèle:** 'Philomela,' the poetical name of the nightingale. Philomela and Procne were two sisters, the daughters of Pandion, king of Athens; having been brutally treated by Tereus, Procne's husband, and having taken a barbarous revenge on their tormentor, they were respectively changed into a nightingale and a swallow, while Tereus was changed into a hawk.

180 11 **Henri Heine (1797–1856):** a German poet, born in Düsseldorf; he spent part of his life in France, and died in Paris. He published some of his poems in French as well as in German.

181 19 **l'Argonne:** a region in eastern France covered with wooded hills, between the rivers Meuse and Aisne. From 1914 through 1918 it was one of the most bloody battlefields of the World War.

JAMMES

183 1 **Virgile:** 'Virgil' (70–19 B.C.), the most famous of Latin poets; born at Andes, near Mantua. Author of the *Eclogues*, the *Georgics*, and the *Æneid*.

189 19 **saligue:** a local expression to designate the wooded part of the banks of the Gave de Pau, the other part being rocky. Brooklets bordered with iris and reeds, where small turtles are found, flow across the saligues. Although several varieties of trees grow in these woods, where the alder especially abounds, it is presumed that the word **saligue** was derived from **saule** ('willow').

The most beautiful saligues are those of Orthez, Artix, and Bésingrand. (This explanation was supplied by M. Francis Jammes.)

197 23 Mantoue: 'Mantua,' a city of northern Italy. As Virgil was born near Mantua, posterity called him "the swan of Mantua." Francis Jammes, in these lines, alludes both to the reed (**roseau**) out of which flutes are made and to the swan (**cygne**), the symbol of the harmonious poet.

CHARLES GUÉRIN

201 A Francis Jammes: the house described in this poem is a small, plain house that had been rented by Jammes's mother, on the road from Bayonne to Pau. See Jammes's *Les Caprices du poète*, pp. 3–7.

202 9 brisé sur l'amour: Jammes was then saddened by the hopeless love he entertained for a girl whom he had seen in Bordeaux and to whom he had never spoken. See his second book of memoirs: *L'Amour, les muses et la chasse.*

204 11 samaritaine: the woman from Samaria who, according to the Gospel of John, met Christ by Jacob's well and there heard his teaching for the first time.

COMTESSE DE NOAILLES

211 1 Brancovan: Madame de Noailles's grandfather, Prince Georges Bibesco, married an adopted daughter of the last Prince Brancovan; their son Grégoire inherited all the titles and privileges of the Brancovan family; he married a daughter of the Musurus family, famous for centuries for its high culture. Interesting details on some of the Musuri of the sixteenth century may be found in Alfred Poizat's *Pour l'humanisme*, Vol. II, first chapter of the second part: "Humanistes de la Renaissance."

212 21 Le Vallon de Lamartine: one of the finest of Lamartine's *Méditations* is "Le Vallon." In his commentary on the poem Lamartine states that this dale is situated in the Dauphiné mountains, in the vicinity of Grand-Lemps, where lived his bosom friend Aymon de Virieu.

214 20 **Michel de Montaigne (1533–1592):** a celebrated French philosopher, born in the castle of Montaigne near Bordeaux (Gironde). His *Essays* had a great influence on the thinkers of all European nations and, in America, on Emerson.

LE CARDONNEL

227 13 **séminaire:** 'seminary,' a church school for boys. There are two grades of seminaries: the lower school, or *petit séminaire*, and the upper school, or *grand séminaire*, the latter for youths who want to prepare for the priesthood.

228 12 **Avignon:** see note on **80**.

228 13 **Vaucluse:** a small village near Avignon, famous for its beautiful fathomless fountain, the name of which is associated with the love of Laura and Petrarch. Petrarch, the great Italian poet (1304–1374), had come to Avignon in 1327. Having fallen in love with Laura de Noves, who was married, he left Avignon in 1337 to settle down, in semiseclusion, near the mysterious fountain; there he wrote the poems that made him and his love immortal.

228 18 **les Alyscamps** (also spelled **Aliscamps** or **Aliscans**): this place on the outskirts of Arles (Bouches-du-Rhône) was famous for its beauty and its artistic treasures, and is one of the most interesting relics of Roman and medieval times. In the first century B.C. it became a great pagan cemetery; hence its name, the Provençal form for **Champs-Élysées** ('Elysian Fields,' the paradise of Greek mythology). Here were buried the first Christian martyrs of this region and the first bishops of Arles; from far-distant regions bodies were brought down the Rhone to be buried here. But from the sixteenth to the eighteenth century the churchyard was pillaged, and the most beautiful monuments were taken away. All that remains now of the magnificent place is a double tier of more or less dilapidated tombs on both sides of an avenue bordered with poplars and leading to the old church of St. Honorat. One of the finest old French epics, *Aliscans* (twelfth century), centers around a gigantic battle fought in the plain of Aliscans by a cousin of Charles the Great, Guillaume d'Orange, called also Guillaume de Narbonne and Fièrebrace (*Fera Brachia*, 'Fierce Arms'), against a hundred

thousand Saracens led by thirty kings. Interesting details on the plain of Aliscans are found in *Les Villes d'art célèbres: Nîmes et Arles*, by Roger Peyre (Renouard, Paris).

PÉGU

237 la Marne: a northern tributary of the Seine; flows into the Seine at Charenton, just above Paris. During the World War two of the most important victories over the Germans were won on its banks: the first one on September 5–7, 1914, by the French army under General Joffre; the second in July, 1918, by the allied army composed of French, British, American, and Italian troops under command of Marshal Foch.

237 4 **la Sorbonne:** at first a divinity school, founded about 1250 by Robert de Sorbon, chaplain to St. Louis (1226–1270), the Sorbonne became the nucleus of the University of Paris.

237 9 **marxiste:** follower of Karl Marx (1818–1883), a famous German socialist, author of *Das Kapital*, and founder of the association called the International. — **dreyfusard:** a believer in the innocence of Captain Dreyfus, who was accused of betraying France to Germany, and condemned to deportation by a court-martial in 1894. Doubts having arisen in some minds regarding his guilt, the case was reopened, and he was pronounced not guilty.

237 18 **les frères Tharaud:** Jérôme (1874–) and Jean (1877–), born at Saint-Junien (Haute-Vienne), traveled and wrote together. They have given a series of vivid pictures of the Arab world, another of the Jews in eastern Europe, and have published many other fascinating books. Main works: *La Fête arabe*, *Marrakech ou Les Seigneurs de l'Atlas*, *Les Heures marocaines*, *L'Ombre de la croix*, *Un Royaume de Dieu*, *Quand Israël est roi*, *Le Chemin de Damas*, *L'An prochain à Jérusalem*. — **Julien Benda:** noted opponent of the Bergsonian philosophy. Main works: *Le Bergsonisme ou Une Philosophie de la mobilité*, *Le Dialogue d'Éleuthère*, *L'Ordination* (roman), *Les Amorandes*, *Les Sentiments de Critias*, *Belphégor*, etc. — **Daniel Halévy (1872–):** wrote *Avec les boys américains* (1918), *Charles Péguy et les Cahiers de la*

quinzaine (1918); essays: *Nietzsche, Wilson, Vauban* (Louis XIV's great military engineer), etc.

237 19 **André Suarès**: French critic and essayist of the Bergsonian school. Main works: *Le Poète tragique, Trois Hommes* (Pascal, Ibsen, Dostoïevski), *Le Livre de l'émeraude, Le Bouclier du zodiaque, Tolstoï vivant, Essais et portraits, Remarques.* — **Pierre Hamp (1876–)**: created a new form of social novel, based on the history of craftsmanship, in *La Peine des hommes*, a kind of prose epic of labor in our day. Main parts: *L'Enquête, Le Travail invincible, Les Métiers blessés, La Victoire mécanicienne, Le Rail, Marée fraîche, Vins de Champagne.*

237 27 **Jean Jaurès (1859–1914)**: born at Castres (Tarn), a politician and the famous leader of the French socialists; was assassinated in Paris. — **combisme**: the policy of Émile Combes (died 1921), the French statesman whose influence was decisive in bringing about the separation of the State and the Church (1905) and whose methods were responsible for the religious troubles that ensued.

238 1 **Tanger**: 'Tangiers,' a harbor on the northern coast of Morocco, opposite Gibraltar. On March 31, 1905, Emperor William II, wishing to have a hand in the control of Morocco, which was being divided between France and Spain, landed at Tangiers, and, after a speech hostile to the French policy in Morocco, persuaded the sultan to reject the program of reforms which had been recently presented to him by a French delegation. To avoid war, France consented to have the proposed reforms studied in an international conference. The conference took place at Algeciras. The powers there assembled signed (April, 1906) the Act of Algeciras, which proclaimed the independence of the sultan under the joint control of France and Spain. It was not till 1911 that France succeeded in ending the Franco-German conflict over Morocco by giving Germany part of the territory she possessed in Congo.

238 36 **sainte Geneviève (420–512)**: born at Nanterre, a small village near Lutetia (the ancient name of Paris). She is the patron saint of Paris. When Attila, the king of the Huns, invaded the country in 451, Genevieve assured the Lutetians that he would not enter their city, and she persuaded Attila to ride away with his army. A series of beautiful frescoes by Puvis de Chavannes (1824–1898) illus-

trating *The Childhood and Life of Saint Genevieve* decorate the walls of the Pantheon in Paris. The Pantheon was a church dedicated to Saint Genevieve before becoming, in 1791, a memorial building where great men of the country are buried. Here also are two other paintings of the same inspiration: *Saint Genevieve stopping Attila on his Way to Paris*, by Élie Delaunay (1828–1891), and *The Death of Saint Genevieve*, by Jean-Paul Laurens (1838–1921).

239 12 **garnisaire:** from **garnison** (garrison). Up to about the middle of the nineteenth century, sworn officers were sent to live for a while in the houses of debtors, or of men who had not paid their taxes, or who refused to obey a law or an edict which they considered unjust, in order to compel them to pay or to obey. These men, most often military men, were fed and paid by the individuals in whose houses they were ordered to live. They were formerly called **gasteurs** (spoilers) and **mangeurs** (eaters); the word **garnisaire** does not seem to have been in use at the time of Joan of Arc. Under the First Republic and the First Empire, recruiting officers and soldiers were sent as **garnisaires** into the houses of parents whose sons had refused to join the colors.

240 5 **trois voix:** the voices of Archangel Michael, Saint Catherine, and Saint Margaret, who, according to Joan of Arc's testimony, bade her go and free the country from the English.

240 Présentation de la Beauce: one summer, his son being ill with diphtheria, Péguy decided to go on a pilgrimage to Notre Dame de Chartres to pray for his child's recovery. He started on a Thursday and arrived at the door of the cathedral, eighty kilometers from his home, on Saturday evening, having walked all the way. The child recovered; and from that day Péguy felt confident that, though his children had not been christened, the Virgin had adopted them, and he need not worry any more about their fate. See J.-J. Tharaud's *Notre Cher Péguy*, pp. 161–173, for details about that incident. — **la Beauce:** a very fertile plain, especially rich in wheat, between the left bank of the Seine and the right bank of the Loire, extending westward from Paris and Orléans to the borders of Normandy and Brittany; the northern part of the ancient province of Touraine formed part of it. The city of Chartres, with its beautiful cathedral of Notre Dame, stands in the northwest part of the plain.

240 14 **Étoile de la mer:** a title sometimes given, in Catholic worship, to the Mother of Christ, as in the hymn *Ave, maris stella*; based on the mistaken notion that "star of the sea" was the original Hebrew meaning of the name "Mary."

241 1 **Étoile du matin:** a title (*stella matutina*) given to the Mother of Christ in the Litanies and elsewhere.

242 10 **Orléans:** chief town of the department of Loiret, south of Paris, on the river Loire. Besieged by the English in 1428–1429; freed by Joan of Arc.

242 11 **la Loire:** the longest river of France. It rises in the Cévennes, in the southeast of France, flows north and northwest to Orléans, then directly west to the Atlantic, into which it empties at Saint-Nazaire. Many splendid castles, most of them rebuilt or beautified by Francis I during the Renaissance, are scattered along its banks, especially in Touraine. The course of the river is extremely irregular. It may overflow its banks in winter, and may in some parts seem so dried up in summer that large spots of sand emerge between the tiny currents of water; hence Péguy's expression **ce fleuve de sable.**

242 27 **portement:** 'flight,' 'movement,' 'architectural sweep'; compare the use of **porter** applied to missiles, or in **porter ce mur plus loin**, 'prolong this wall.'

243 1 **Tour de David:** *turris Davidica*, one of the invocations of the Blessed Virgin in the Litanies.

CLAUDEL

249 Notre-Dame Auxiliatrice: 'Our Lady, Help of Christians,' one of the names under which the Blessed Virgin is honored.

250 L'enfant Jésus de Prague: in 1628, an Austrian princess of the Lobkowitz family gave to a convent of Carmelites, who had recently settled in Prague, a statue of the child Jesus, asking them to hold it in special reverence. The statue, which still exists, is dressed in a lace robe and a royal cloak, with an imperial crown on its head, and a globe, the symbol of imperial power, in its left hand. The monks placed it in their chapel, and the legend has it

that from that day blessings of all sorts befell the convent. The devotion to this special presentation of the child Jesus soon spread outside the monastery and among all the Catholic countries.

DUHAMEL

254 4 **phalanstère:** an association of persons and their dwelling. Charles Fourier (1772–1837), a French philosopher and sociologist, worked out a plan of well-regulated communism, in which all the people were to be divided into "phalanxes," or series of families, to socialize toil and gain, and to live in a house together under the rule of a council of elder men elected by the members of the phalanxes.

254 20 **prix Goncourt:** Edmond de Goncourt (1822–1896) and his brother and collaborator Jules (1830–1870) were among the most prominent novelists of the naturalistic school. Edmond in his will disposed of part of his fortune to the creation of a free academy, to be composed of ten writers and to be called the *Académie Goncourt.* To insure their complete independence, the members of the Academy receive an allowance. One of their functions is to award a prize each year to the best prose work.

255 1 Duhamel married Madame Blanche Albane, at that time an actress in the troop of Jacques Copeau at the Vieux Colombier (see note to **140** 4).

256 8 See *La Possession du monde,* p. 203.

257 24 **le dôme:** the dome of the basilica of the Sacred Heart at Montmartre.

260 Autrefois, j'aimais à fumer...: cf. *Les Plaisirs et les jeux.*

261 A baiser ce cher visage...: this elegy refers to a short reunion with his wife when he was a surgeon at the front during the World War.

262 Sergent Gautier: this poem and the following one refer to two of the wounded soldiers Duhamel had under his care during the war. Cf. *La Vie des martyrs.*

VOCABULARY

Articles, numerals, pronouns, prepositions, and conjunctions of common use, and words which are identical or almost identical with the corresponding English word in spelling and meaning, are omitted. The mark ∾ means repetition of the French word at the head of the paragraph; thus, ∾**s** under **jour** means **jours**.

abandon *n. m.* forsaking, surrender; unconstraint
abandonner *v.* abandon, leave, desert, give up
abattre *v.* throw down; fell, knock down; **s'**∾ fall, abate
abeille *n. f.* bee
abîme *n. m.* abyss, chasm
aboi *n. m.* barking, yelp; **aux** ∾**s** at bay
aboiement *n. m.* barking
aborder *v.* land, come near; accost; **s'**∾ come up with one another
aboutir à *v.* come to, terminate in, result in
aboutissement *n. m.* result
aboyer *v.* bark, yelp
s'abréger *v.* become shorter
abreuver *v.* water, drench; **s'**∾ drink plentifully
abreuvoir *n. m.* watering place, watering trough
abri *n. m.* shelter, refuge
abriter *v.* shelter, screen, protect
absorber *v.* absorb, swallow up
absoudre *v.* absolve, acquit
Abyssinie *n. p. f.* Abyssinia, a country of East Africa
acacia *n. m.* locust tree, acacia
Académie française *see note on* **15** 8
accabler *v.* overwhelm, depress
accomplir *v.* accomplish, complete, perform; fulfill
accord *n. m.* agreement; (*mus.*) accord, chord; **être d'**∾ agree
accorder *v.* grant, concede; tune; **s'**∾ **à** suit, harmonize with
s'accouder *v.* lean on one's elbow
accourir *v.* run up
accoutumer *v.* accustom; **s'**∾ **à** get used to
accrocher *v.* hook, catch, hang up; **s'**∾ cling (to)
accroître *v.* increase
accroupi *adj.* squat
accueil *n. m.* reception, greeting; **faire bon** ∾ receive well

accueillir *v.* receive, welcome
accuser *v.* accuse; show, indicate; emphasize
acerbe *adj.* sharp, bitter
acharné *adj.* eager, bent (upon)
acharnement *n. m.* tenacity; blind fury
s'acharner *v.* be bent (upon); make desperate efforts, persist; be infuriated
acheter *v.* buy
achever *v.* finish
acier *n. m.* steel
acquérir *v.* acquire, get
âcre *adj.* acrid, bitter; sharp
actuel -le *adj.* present
Adam, Paul (1862–) a writer known principally as a novelist
Aden a gulf south of the Red Sea, between the African and Arabian coasts, in the Indian Ocean. The port of Aden belongs to England
adieu *n. m.* farewell
administration *n. f.* administration, government; **entrer dans l'∞** enter government employ
admirateur *n. m.* admirer
adolescent *n. m.* lad; youth
s'adonner *v.* devote oneself, be addicted
adorer *v.* worship, adore
adroit *adj.* skillful, clever
aérer *v.* air, aërate
affaiblir *v.* weaken
affaire *n. f.* affair; *pl.* business, fuss; **l'Affaire**, the Dreyfus affair (*see note on* **237** 9)
s'affaisser *v.* sink down, give way, collapse
affecter *v.* pretend
afficher *v.* post up; (*fig.*) proclaim
affliger *v.* afflict, grieve
affluer *v.* flow in; abound
affolé *adj.* distracted, bewitched
affolement *n. m.* distraction, frenzy
affranchir *v.* free, give liberty
affranchissement *n. m.* enfranchisement, deliverance
affres *n. f. pl.* pangs
affreux -se *adj.* ghastly, frightful, shocking
agacer *v.* provoke, irritate; tease; **111** 15 tease my melancholy lyre into cheerfulness
s'agenouiller *v.* kneel down
agile *adj.* quick, nimble
agiter *v.* agitate, discuss, stir; wave; shake; sway; **s'∞** be restless
agneau *n. m.* lamb
agonie *n. f.* agony; pangs of death
agrégation *n. f.* examination for the degree of fellow; fellowship
agrès *n. m.* rigging
aïeul -e *n.* grandfather, grandmother; ancestor; **aïeux** ancestors

aigle *n. m.* eagle
aigri *adj.* embittered
aigu, aiguë, *adj.* sharp, pointed; shrill; acute
ail (*pl.* **aulx**) *n. m.* garlic
aile *n. f.* wing
ailer *v.* wing, give wings to
aimer *v.* like, love, be fond of
aîné *n. et adj.* elder, eldest
aînesse *n. f.* primogeniture; **droit d'∾** birthright
ainsi *adv.* thus, so; **∾ que** *conj.* as, as well as
air *n. m.* air, tune; **avoir l'∾ de** seem to
airain *n. m.* brass
aisance *n. f.* ease
aisé *adj.* well-to-do
ajonc *n. m.* furze
ajourner *v.* adjourn
ajouter *v.* add
s'alanguir *v.* languish, flag, become faint
alchimie *n. f.* alchemy
alentour de *prép.* around
alexandrin *n. m.* alexandrine verse, a line of twelve syllables
allaiter *v.* suckle, nurse
allant: bien ∾e et venante sweet in her coming, sweet in her going
allée *n. m.* alley, avenue
allègre *adj.* cheerful
allégresse *n. f.* mirth, cheerfulness, glee
Allemagne *n. p. f.* Germany
aller *v.* go, be going to; **s'en ∾** go away; **en allé** gone by; **comment allez-vous** how do you do; **ne vont pas sans** do not exclude
allonger *v.* lengthen, stretch; **s'∾** stretch out
allumer *v.* light, kindle
allure *n. f.* gait, carriage, appearance; turn
allusion *n. f.* allusion, hint; **faire ∾ à** allude to
alouette *n. f.* lark
alourdir *v.* make heavy, make dull
altérer *v.* alter; make thirsty; adulterate
alternance *n. f.* alternation, succession
Alyscamps *see note on* **228** 18
amant *n. m.* lover
amas *n. m.* mass, pile
amasser *v.* heap up, accumulate, gather
ambiance *n. f.* intellectual atmosphere, moral surroundings
amble *n. f.* amble, single-foot, rack; **aller l'∾** amble, canter
ambre *n. m.* amber
ambulance *n. f.* field hospital
âme *n. f.* soul; **état d'∾** frame of mind
amélioration *n. f.* improvement
améliorer *v.* mend, improve
amener *v.* bring
amer -ère *adj.* bitter
amèrement *adv.* bitterly

amertume *n.f.* bitterness
ameuter *v.* stir up, rouse, excite; **s'∞** mutiny
ami *n.m.* friend
Aminte *see note on* **24** 17
amitié *n.f.* friendship
amollir *v.* soften, mellow
amorphe *adj.* amorphous
amour *n.m.* love
amourette *n.f.* love affair, intrigue
amoureux -se *adj.* in love, enamored, amorous, loving, of love; *n.* lover
Amphion a village in Savoy, on Lake Leman (Lake Geneva)
ampleur *n.f.* amplitude
amplifier *v.* enlarge, enrich
amuser *v.* amuse, divert; **s'∞** disport oneself, trifle
an *n.m.* year
ancien -ne *adj.* ancient, old, former
ancre *n.f.* anchor; **lever l'∞** weigh anchor
âne -esse *n.* ass, donkey; dunce
anéantir *v.* annihilate, ruin, destroy; **s'∞** come to nothing
angelus *n.m.* angelus, prayer recited in the Catholic Church three times a day (at sunrise, at noon, and at sunset)
angéluse *v. for* **sonne l'angélus** tolls the angelus
anglais *adj.* English; **Anglais -e** *n.* Englishman, Englishwoman
angle *n.m.* angle; ribbed vaulting (Gothic architecture)
Angleterre *n.p.f.* England
angoisse *n.f.* anguish, anxiety
angoissé *adj.* in agony
animateur *n.m.* one who animates, one who gives life
animer *v.* animate, stir up; **s'∞** spring into life
anneau *n.m.* ring
année *n.f.* year
Annonce faite à Marie (L') Tidings brought to Mary
ânonner *v.* blunder through (a lesson)
anse *n.f.* creek; handle (of a vase or a basket)
antan *n.m.* last year; yesteryear
antre *n.m.* cave, den, cavern
Anvers Antwerp, a seaport of Belgium and the capital of the province of Antwerp; on the river Scheldt, sixty miles from the North Sea
août *n.m.* August
apaisement *n.m.* appeasement, lull, abatement
apaiser *v.* appease, soothe
apitoyer *v.* move to pity, soften
aplomb *n.m.* equilibrium; assurance, steadiness
Apollinaire, Guillaume *see note on* **15** 12
Apollon *n.p.m.* Apollo; *see note on* **112** 5
apothéose *n.f.* apotheosis; **en**

pleine ∞ at the height of his success
apôtre *n. m.* apostle
apparaître *v.* appear
appareil *n. m.* solemnity, pomp, display; apparatus; (*mar.*) appurtenances of a ship
apparemment *adv.* apparently
apparition *n. f.* appearance
appartenir *v.* belong
apparus *m. pl.* those who appeared
appel *n. m.* call
appeler *v.* call, appeal
appliquer *v.* apply; **s'∞** labor
apport *n. m.* contribution
apporter *v.* bring
apprendre *v.* learn; teach
apprêter *v.* get ready, prepare
approcher *v.* draw near, draw close; come near
approfondir *v.* deepen; examine thoroughly, probe
appuyer *v.* lean; support; **s'∞ sur** lean upon; **le ciel s'appuie sur la colline** (P. Fort) *is a figure intended to suggest the extreme density of the azure in that landscape*
âpre *adj.* harsh, bitter; rugged, rough
après *adv. et prép.* after; **d'∞** according to
après-guerre *n. m.* postwar
après-midi *n. m.* afternoon
aquilon *n. m.* north wind; cold blast
ara *n. m.* macaw
arbre *n. m.* tree
Arc, Jeanne d' *see note on* **166** 21
arcane *n. m.* arcanum, mystery
arc-en-ciel *n. m.* rainbow
arche *n. f.* arch; ark; pump-box (on a ship)
archipel *n. m.* archipelago
Ardennes *see note on* **16** 6
ardent *adj.* ardent, burning; strenuous
ardeur *n. f.* ardor, warmth, eagerness
ardoise *n. f.* slate
ardu *adj.* arduous, hard, steep
arête *n. f.* (*geog.*) ridge
Aréthuse *see note on* **123** 25
argent *n. m.* silver; money; **d'∞** silvery
argenté *adj.* silvery
argile *n. f.* clay
Argo the ship on which the Argonauts sailed to Colchis to capture the Golden Fleece
Argonne *see note on* **181** 18
aride *adj.* arid, sterile, barren
aridité *n. f.* aridity, dryness
Armada *n. p. f. see note on* **119** 3
armature *n. f.* (iron) braces
arme *n. f.* arm, weapon; **faire ses premières ∞s** start on one's career
armoire *n. f.* closet, wardrobe, cupboard
Arno a river in Tuscany, Italy, that flows through Florence

and Pisa to the Mediterranean Sea

aromate *n. m.* aromatic

arome *n. m.* flavor, aroma

arpenter *v.* tramp round, pace

arracher *v.* pull away, tear away

arrêt *n. m.* stop; rest

arrêter *v.* stop, halt

arrière *n. m.* back, back part; (*mil.*) rear; **∾-été** end of summer; **∾-saison** autumn

arriver (à) *v.* arrive, come, get, reach; happen

ascendance *n. f.* ancestors

ascendant -e *adj.* ascending, upward

asile *n. m.* shelter, refuge

aspirer *v.* inhale; aspire, covet

assagi *adj.* less turbulent

assagir *v.* make wise

assassin *adj.* murderous; *n. m.* murderer

assaut *n.m.* assault, storming, onset

assembler *v.* gather, assemble

asseoir *v.* seat, set, lay; **s'∾** sit down

asservir *v.* enslave, enthrall

assidu *adj.* assiduous; constant; *n.m.* constant visitor

assiéger *v.* besiege

Assise Assisi, a town in central Italy, the birthplace of Saint Francis (1182–1226); there he founded the monastic order of the Franciscans

assister (à) *v.* be present, witness

assoiffer *v.* make thirsty; **s'∾** become thirsty

assombrir *v.* darken, make gloomy

assoupi *adj.* assuaged

s'assoupir *v.* become drowsy; hush up

assourdir *v.* deafen; muffle

assurément *adv.* surely

assurer *v.* assure, make sure of; ascertain, assert, secure

astral -e *adj.* astral, starry; **année ∾e** solar year

astre *n.m.* star, constellation

atours *n. m. pl.* (woman's) attire

âtre *n.m.* fireplace, hearth

atroce *adj.* atrocious, excruciating

attardé *adj.* belated

attarder *v.* delay; **s'∾** linger

atteindre *v.* reach

attenant à adjoining

attendant: en ∾ *adv.* meanwhile, meantime

attendre *v.* wait, wait for, expect; **s'∾ à** expect

attendrir *v.* soften, move

attente *n. f.* expectation, waiting

attentif -ve *adj.* attentive, observant; mindful

atterrer *v.* astound, overwhelm

attiédi *adj.* cooled

attifer *v.* dress out, bedizen

attirant *adj.* attractive
attirer *v.* attract, bring over; **s'∾** draw upon oneself, bring upon oneself
attrait *n.m.* charm, attraction, allurement
attrister *v.* sadden, grieve
attrouper *v.* gather together
aube *n.f.* dawn, daybreak
auberge *n.f.* inn
aucun *adj. et pron. indéf.* no, any; no one, none
au-delà de *prép.* beyond. **Par au-delà** (*Verhaeren* **96** 22 *and* **106** 4) *is incorrect in standard French; it should be* **au-delà de** or **par-delà**
au-dessus de *prép.* above. **Par au-dessus** (*Verhaeren* **105** 14) *is incorrect in standard French*
au-devant de *prép.* before; **aller ∾** go to meet; **venir ∾** come to meet
auditeur *n.m.* hearer, audience
augmenter *v.* increase
Augusta *see note on* **70** 15
aujourd'hui *adv.* today
aulne *n.m.* alder tree
aumône *n.f.* alms
auparavant *adv.* before, previously
auprès de *prép.* near, next to
auréole *n.f.* glory, halo
aurore *n.f.* dawn, daybreak
autan *n.m.* (*poet.*) south wind; storm, blast
autant *adv.* as much, as many; **d'∾ plus** the more so
automnal *adj.* autumnal
automne *n.m.* autumn, fall
autour *adv.* around
autrefois *adv.* in former times, formerly; **d'∾** of old, of yore
autrement *adv.* else, otherwise; **∾ dit** in other words
auvent *n.m.* awning
Auxiliatrice: Notre-Dame ∾ *see note on* **249**
avancer *v.* advance, move forward
avant *prép.* (*of time and order*), before, above; *adv.* forward, ahead; *n.m.* (*nav.*) fore, head, bow; **à l'∾ de** on the forepart, in front, in the vanguard
avant-propos *n.m.* foreword
avatar *n.m.* metamorphosis, transformation
avenir *n.m.* future
aventure *n.f.* adventure, hazard; chance, fortune; **d'∾** by chance, perchance; **à l'∾** at random
aventurier *n.m.* adventurer
averse *n.f.* shower, downpour of rain
avertir *v.* inform, advise, notify; warn, admonish
avertisseur -se *n.* monitor, adviser; **timbre ∾** call-bell
aveu *n.m.* avowal, confession
aveugle *n. et adj.* blind

aveugler *v.* blind
avide *adj.* greedy, voracious; eager
Avignon *see note on* **228** 12
avis *n. m.* opinion, advice; **m'est ∾** my opinion is
aviser *v.* warn; inform; catch sight of; **s'∾ de** think of, consider
avouer *v.* avow, confess
azur *n. m.* azure; heaven

Babel *see note on* **74** 1
babil *n. m.* prating, prattle
Babylone *see note on* **73** 11
bâche *n. f.* cart tilt; awning, cover (of a wagon)
bague *n. f.* ring
baigner *v.* bathe, steep
bâiller *v.* yawn
bâillonner *v.* gag
baiser *v. et n. m.* kiss
baisser *v.* lower
balancer *v.* balance, swing; wave; sway; hesitate
balcon *n. m.* balcony
Baléares *n. p. f. pl.* the Balearic Islands, in the Mediterranean, belonging to Spain
balle *n. f.* bullet; ball
ballerine *n. f.* ballet girl
ballotter *v.* toss about
balustrade *n. f.* banister, handrail
balustre *n. m.* baluster, an upright ornamental support of the rail of a banister; **lampe à ∾s** stand lamps either on isolated balusters or on a banister
bambin *n. m.* child, "kid"
banal *adj.* trite, commonplace
banc *n. m.* bench
bandé *adj.* taut
bandeau *n. m.* headband
bander *v.* bind up; bend (a bow) taut
Banville, Théodore de *see note on* **52** 19
barbe *n. f.* beard; **Barbe-Bleue** *see note on* **166** 21
barque *n. f.* bark, craft; **∾ amirale** flagship
barre *n. f.* bar, crossbar, stripe
barrière *n. f.* barrier, fence
bas -se *adj.* low; **tout ∾, à voix ∾se** in a whisper; **là-bas** down there; **en ∾** down below
bas *n. m.* base, foot; stocking; **à ∾** down
basque *adj.* Biscayan; **pays ∾** the country extending on the French and Spanish sides of the western Pyrenees
bassin *n. m.* pond
bastringue *n. m.* noisy public dance
bataille *n. f.* battle
batailler *v.* fight
bateau *n. m.* boat
bâtir *v.* build
bâton *n. m.* stick
battant *n. m.* clapper (of a bell); fold (of a door)

battement *n. m.* clapping, flapping, beating
battre *v.* beat, strike
battu *adj.*: **avoir les yeux ∾s** look worn, have dark circles around the eyes
Baudelaire, Charles *see note on* **5** 12
bavarderie *n. f.* chatter mania, chattering
Bayonne a city in the Basses-Pyrénées, on the Adour
beau *adj.* fine, beautiful, handsome; *n. m.* beautiful
Beauce *see note on* **240**
beauceron -ne *adj.* of Beauce, from Beauce *see note on* **240**
beau-frère *n. m.* brother-in-law
Beaunier, André *see note on* **8** 3
Beauvaisis *n. p. m.* the region around Beauvais, in the department of Oise, north of Paris
bécasse *n. f.* woodcock
bécassine *n. f.* snipe
bêche *n. f.* spade
beffroi *n. m.* belfry
Béhémot *see note on* **61** 14
bel *adj.* (*arbitrarily used by Mallarmé as a masculine noun*) beautiful
bêler *v.* bleat
Belgique *n. p. f.* Belgium
bélier *n. m.* ram
Bénarès *see note on* **73** 11
Benda, Julien *see note on* **237** 18
Bénédictins *n. m. pl.* Benedictines, monks of the order that was founded by St. Benedict, an Italian priest, about 529; they gave to the Church great scholars and orators
bénit *adj.* blessed
béquille *n. f.* crutch
béquiller *v.* walk on crutches; **se ∾** (Verhaeren) is not used in standard French
bercail *n. m.* sheepfold
berceau *n. m.* cradle
bercement *n. m.* rocking
bercer *v.* rock
berceur -se *adj.* lulling
bergamasque *n. f.* an old rustic Italian dance which took its name from the town of Bergamo, where it was especially popular
berge *n. f.* river bank
berger *n. m.* shepherd
bergerot *n. m.* shepherd boy
Bergson *see note on* **3** 3
besogne *n. f.* work, job
besogneux -se *adj.* necessitous, needy, in hard circumstances
besoin *n. m.* need; **avoir ∾ de** need; **au ∾** if need be
bétail (*pl.* **bestiaux**) *n. m.* cattle
bête *n. f.* beast, animal; *adj.* silly, stupid; **sale ∾** contemptible brute
bêtise *n. f.* silliness, stupidity

beugler *v.* bellow
biaiser *v.* use evasions, shift
bibliothèque *n. f.* library
biche *n. f.* hind, roe
bicoque *n. f.* hut, hovel
bidon *n. m.* can; canteen
bien *adv.* good, well; **si ∾ que** so much so that; *conj.* **∾ que** although; *n. m.* good, welfare
bien-aimé *n. et adj.* beloved
bienfaisant *adj.* kind, beneficent, beneficial
bienheureux -se *adj.* blessed, happy
bienvenue *n. f.* welcome
bigarré *adj.* party-colored, motley
bijou *n. m.* jewel; **∾ d'un sou** cheap jewelry
bile *n. f.* bile; anger, spleen
billet *n. m.* note; ticket
bise *n. f.* north wind, cold wind
bistre *n. m.* bister; **gazon ∾** sunburned grass
bizarre *adj.* queer, strange
blafard *adj.* wan, ghastly pale; (*of light*) dim
blanc, blanche, *adj.* white
blancheur *n. f.* whiteness
blé *n. m.* wheat
blême *adj.* wan, pallid
blémir *v.* grow pale
blesser *v.* wound
blessure *n. f.* wound
bleuités *n. f.* bluish spaces (a word seemingly invented by Rimbaud)
bloc *n. m.* block, mass
blond *n. et adj.* fair (man or woman), light-colored; (*of hair*) yellow
se blottir *v.* squat; take refuge
bœuf *n. m.* ox
bohême: vie de ∾ Bohemian life
Bohême *n. p. f.* Bohemia
bohémien -ne *n. et adj.* Bohemian, gypsy
boire *v.* drink
bois *n. m.* wood
boisson *n. f.* beverage
boiteux -se *adj.* lame
bombiller *v.* (*obs.*) buzz (as flying insects)
bon -ne *adj.* good, kind; **bon Dieu** God
bonace *n. f.* lull; smooth sea
bond *n. m.* bound
bondir *v.* bounce, bound, leap
bondissement *n. m.* bounding
bonheur *n. m.* happiness
bonhomie *n. f.* good nature, simplicity
bonhomme *n. m.* simple, good-natured man; **Jacques Bonhomme** *see note on* **166** 11
bonnement *adv.*: **tout ∾** simply
bord *n. m.* shore, bank; edge; (*of a ship*) board
Bordeaux a seaport on the Garonne, a few miles from the Atlantic Ocean, just above the point where the Garonne meets the Dordogne; it was

the capital of the ancient province of Guyenne, and is now the chief town of the department of Gironde

bordure *n. f.* border, edge, rim; frame

borne *n. f.* bound, confines, limit; landmark; milestone

bosquet *n. m.* grove

bossué *adj.* dented, battered

bouc *n. m.* he-goat

bouche *n. f.* mouth

boucher *v.* choke up, cork, obstruct; **se ∾ le nez** hold one's nose

bouchon *n. m.* cork, stopper

bouder *v.* sulk, pout

boue *n. f.* mud

boueux -se *adj.* muddy

bouger *v.* stir, move

bouillir *v.* boil

bouillonnement *n. m.* boiling, bubbling

bouleau *n. m.* birch tree

Boulogne (sur-Seine) a town (almost a suburb of the capital) west of Paris, and south of the famous woods named after it; it should not be mistaken for Boulogne-sur-Mer, a port on the English Channel, in the department of Pas-de-Calais

bouquet *n. m.* bunch, cluster; tuft, clump; **∾ de fiancée** bride's bouquet

bourdon *n. m.* big bell

bourdonner *v.* buzz, hum

bourg *n. m.* borough

bourgade *n. f.* straggling village

bourgeois *n. m.* middle-class man

bourgeoisie *n. f.* middle class

bourrer *v.* stuff, cram

bourru *adj.* peevish, surly

bourse *n. f.* purse; scholarship

bousculer *v.* upset; jostle, run against, hustle

bout *prés. de* **bouillir**

bout *n. m.* end, tip, extremity

boutique *n. f.* shop

braire *v.* bray

braise *n. f.* embers, live coals

bramer *v.* bell (of stags), bellow

branchage *n. m.* limbs (of a tree), branches, boughs

Brancovan *see note on* **211** 1

branlant *adj.* jogging, shaking, tottering

bras *n. m.* arm, handle

brasier *n. m.* brazier; live coals, bright fire

brebis *n. f.* ewe, sheep

bref, brève, *adj.* brief, short; **bref** *adv.* in short

breton -ne *adj.* belonging to Brittany

breuvage *n. m.* beverage

bride *n. f.* bridle, rein

brillant *adj.* bright, shining

briller *v.* shine

brioche *n. f. see note on* **83** 19

brise *n. f.* breeze

briser *v.* break, break up, crash
broder *v.* embroider
broncher *v.* stumble; flinch
brosser *v.* brush, depict
brouillard *n. m.* fog, mist, haze
brouille *n. f.* misunderstanding, slight quarrel, estrangement
brouiller *v.* blur; estrange
broussaille *n. f.* bramble, brushwood
brouter *v.* browse
brugnon *n. m.* nectarine (a variety of peach)
bruire *v.* rustle; rattle
bruit *n. m.* noise, din, uproar; **faire grand ∾** be much talked about
brûler *v.* burn
brûlure *n. f.* burn, scald
brume *n. f.* mist
brumeux -se *adj.* misty
brun *adj.* brown
brune *n. f.* dusk; dark woman
brusque *adj.* blunt, sudden
brutalité *n. f.* brutality
bruyère *n. f.* heather; heath
bûcheron *n. m.* woodcutter
bucolique *adj.* bucolic, rural
buffet *n. m.* cupboard, buffet
buis *n. m.* box tree
buisson *n. m.* bush
Bulbul *n. p. m.* the name of the nightingale in Persian poetry
but *n. m.* aim, purpose, goal
buter *v.* stumble
butin *n. m.* booty, spoils
butiner *v.* get booty, plunder
butte *n. f.* height, knoll

çà et là *adv.* here and there, to and fro; now and then
cabane *n. f.* cot, hut
cabaret *n. m.* tavern
se cabrer *v.* rear, prance
cacher *v.* hide, conceal
cadavre *n. m.* corpse, dead body
cadet -te *n. et. adj.* younger child
cadran *n. m.* dial
cahier *n. m.* notebook, copybook
caille *n. f.* quail
caillou *n. m.* pebble
caillouteux -se *adj.* pebbly, flinty
calèche *n. f.* calash, open carriage
câlin *adj.* wheedling, coaxing; *n. m.* wheedler
calme *n. m.* calm; **∾ plat** dead calm
calmer *v.* calm, appease, soothe
camaïeu -x *n. m.* cameo
Cambrésis *n. p. m.* the region around Cambrai, the chief town of the department of Nord
camp *n. m.* camp, field
Camp du drap d'or *see note on* **166** 33
campagne *n. f.* country; (*mil.*) campaign
canard *n. m.* duck

canne *n. f.* cane, walking-stick
cantilène *n. f.* cantilena, melody
cantique *n. m.* canticle
cap *n. m.* cape, promontory
caprice *n. m.* whim, freak
capter *v.* seize, capture
carcasse *n. f.* carcass; (*mar.*) hull
caresser *v.* caress, fondle
carillonner *v.* chime
carliste *see note on* **53** 4
carmin *n. m.* carmine
carré *n. m.* square
carreau *n. m.* tile; glass pane
carrefour *n. m.* crossroads
carrière *n. f.* career
Carrière, Eugène *see note on* **22**
carriole *n. f.* covered cart, covered wagon
cascade *n. f.* waterfall
cassé *adj.* broken down, battered
casser *v.* break
cassolette *n. f.* perfume-burner
cassure *n. f.* break
cataracter *v.* fall in cataracts
cause *n. f.* cause; **à ∾ de** on account of
causer *v.* chat, talk; cause
causerie *n. f.* chatting
céder *v.* yield; bend
ceindre *v.* encircle, gird
célérité *n. f.* swiftness
cellulaire *adj.* cellular; **prison ∾** solitary confinement
cellule *n. f.* cell
cendre *n. f.* ash
Cendrillon *n. p. f.* Cinderella
cependant *adv.* however; **∾ que** while
cercueil *n. m.* coffin
cerise *n. f.* cherry
cerner *v.* surround, encompass
cerveau *n. m.* brain
cervelle *n. f.* brain
cesse *n. f.* ceasing, stopping
cesser *v.* cease, stop
césure *n. f.* cæsura
chagrin *n. m.* sorrow, grief
chahuter *v.* make a row
chair *n. f.* flesh; (*of fruits*) pulp
chaise *n. f.* chair
châle *n. m.* shawl
chaleur *n. f.* heat
chalumeau *n. m.* blowpipe
chambardement *n. m.* confusion, general subversion, turning topsy-turvy
chambre *n. f.* room, bedroom
champ *n. m.* field; **∾ de bataille** battlefield
champêtre *adj.* rural, rustic
chanceler *v.* stagger, totter, waver
changer *v.* change, alter
chanoine -esse *n.* canon, canoness
chanson *n. f.* song, ditty
chant *n. m.* song
chanter *v.* sing
chanteur -se *n. et adj.* singer; singing
chantre *n. m.* singer, chanter

chape *n. f.* cope (church vestment)
chapeau *n. m.* hat
chapelet *n. m.* chaplet, beads
char *n. m.* car, chariot
charbon *n. m.* coal, embers
charge *n. f.* load, burden; cargo
charger *v.* load
chariot *n. m.* cart
Charlemagne *see note on* **166** 24
Charleroi a Belgian city on the river Sambre
Charles VI *see note on* **166** 32
Charleville a city in the department of Ardennes, on the river Meuse, a few miles north of Mézières
charmeur -se *adj.* enchanting, bewitching
charmille *n. f.* hedge of yoke-elm trees, arbor of yoke-elm trees
charnel -le *adj.* carnal
charnier *n. m.* charnel house
charpie *n. f.* lint
charrier *v.* cart; drift
charrue *n. f.* plow
chasse *n. f.* hunting, hunt
châsse *n. f.* shrine
chasser *v.* chase, hunt; drive out
chasseur *n. m.* hunter
chat *n. m.* cat
châtaigne *n. f.* chestnut
château *n. m.* castle
chat-huant *n. m.* screech owl
châtier *v.* chastise, punish
Chat Noir Black Cat; *see* **4** 5–9
chatoyant *adj.* glistening
chaud *adj.* warm, hot
chauffer *v.* warm up
chaume *n. m.* stubble; thatch
chavirer *v.* capsize
chef *n. m.* head, leader; **110** 6 *old Fr. for* **tête** head
chef-d'œuvre *n. m.* masterpiece
chemin *n. m.* path, way; ∾ **de fer** railroad
cheminée *n. f.* chimney; mantelpiece; fireplace
cheminer *v.* proceed, make one's way
chêne *n. m.* oak
chéneau *n. m.* gutter (of roofs), eaves trough
Chénier, André *see note on* **108** 6
cher, chère, *adj.* dear
chercher *v.* look for, seek
chercheur -se *n.* seeker
chéri *adj.* darling, beloved
chétif -ve *adj.* paltry; puny
cheval -aux *n. m.* horse; ∾ **de bois** cockhorse; ∾ **de guerre** charger; **à** ∾ on horseback
chevalier *n. m.* knight
chevauchée *n. f.* riding
chevelure *n. f.* hair, scalp
chevet *n. m.* bedside
cheveu -x *n. m.* hair; **les** ∾x **des anses** the seaweeds of the creeks

chèvre *n. f.* she-goat
chevreuil *n. m.* roebuck, roe deer
chez *prép.* in; with; by; ∾ **lui** at his home (house, inn, office)
chic *adj.* fine, clever (*always with an idea of elegance*)
chien -ne *n.* dog; ∾ **de chasse** hound
chiffre *n. m.* cipher, number
Chimay a Belgian city in the province of Hainaut; the cradle of the illustrious family of Chimay
chimie *n. f.* chemistry
chimique *adj.* chemical
chirurgien *n. m.* surgeon
choc *n. m.* shock; brunt
chœur *n. m.* choir, chorus; sanctuary
choir *v.* (*obs.*) fall
choisir *v.* choose, select
choix *n. m.* choice
chose *n. f.* thing; **autre** ∾ something else
chou -x *n. m.* cabbage
chrétien -ne *n. et adj.* Christian
chronique *n. f.* chronicle
chu *p. p. de* **choir**
chuchot *n. m.* whisper
chuchoter *v.* whisper
chut *prêt. de* **choir**
chute *n. f.* fall; decline; **la** ∾ **du jour** the close of day
cible *n. f.* target
ciel *n. m.* sky; heaven; ∾ **de lit** canopy
cierge *n. m.* taper, church candle
cieux *see* **ciel**
cigale *n. f.* locust, grasshopper
cil *n. m.* eyelash
cime *n. f.* summit; top
cimenter *v.* cement
cimetière *n. m.* churchyard, cemetery
circulairement *adv.* in a circle
cire *n. f.* wax
ciseaux *n. m. pl.* scissors
ciseler *v.* chisel
citerne *n. f.* cistern; tank
civilement *adv.* civilly; **marié** ∾ married without the rites of the Church
clabaudeur -se *adj.* bawling
clair *adj.* clear; light
clair de lune *n. m.* moonlight
clairière *n. f.* glade
clairon *n. m.* clarion, trumpet
clairvoyance *n. f.* perspicacity, clear-sightedness
clamer *v.* clamor
clameur *n. f.* clamor
clapotement *n. m.* splashing, chopping (of the sea)
claquer *v.* snap; clap; smack
clarté *n. f.* clearness, brightness
classer *v.* class, sort
claustral *adj.* monastic
clef *n. f.* key
clémence *n. f.* clemency, leniency
clepsydre *n. f.* clepsydra, water clock

clerc *n. m.* clerk
cliché *n. m.* stereotype plate; (*phot.*) negative; (*fig.*) old stuff, stereotyped expression
cligner *v.* wink
clignotement *n. m.* twinkling
cliquetis *n. m.* clang, jingle
Clisson a town in the southern part of Brittany (now the department of Loire-Inférieure), twenty-four kilometers from Nantes; the birthplace of Olivier de Clisson (1336–1407), a famous constable of France under Charles VI
Clitandre *see note on* **24** 18–19
cloche *n. f.* bell
clocher *n. m.* steeple
clochette *n. f.* small bell
cloître *n. m.* cloister
clore *v.* shut, close; end
clou *n. m.* nail
clouer *v.* nail, nail down
cocasse *adj.* odd, comical, droll
cochon *n. m.* pig
code *n. m.* law
cœur *n. m.* heart
coffret *n. m.* small chest, casket
cognée *n. f.* ax, hatchet
cogner *v.* knock, bump
coiffé de vert with a green headdress, crowned with verdure
coin *n. m.* corner; wedge
coing *n. m.* quince
col *or* **cou** *n. m.* neck
colère *n. f.* wrath, anger
collaborer *v.* work together, collaborate
collant *adj.* tight, drawn (of skin)
Collège de France *see note on* **E. Renan, 1** 19
coller *v.* stick (to); paste; apply closely (to)
collerette *n. f.* collar
collier *n. m.* collar; necklace
colline *n. f.* hill
colocase *n. f.* colocasia, a tropical plant that contains much starchy matter
colombe *n. f.* turtledove
Colombier, Le Vieux *see note on* **140** 4
colonne *n. f.* column
colorer *v.* color, tint
colosse *n. m.* colossus, giant
combat *n. m.* fight
combatif -ve *adj.* aggressive
combattre *v.* fight, struggle
combiner *v.* combine, contrive
combisme *n. m. see note on* **23** 27
combler *v.* fill up, overwhelm; load
commander *v.* command, rule
comme *adv. et conj.* like, as; ∾ **il faut** proper
commencement *n. m.* beginning
commencer *v.* begin
commerçant *n. m.* tradesman
commerce *n. m.* trade
commission *n. f.* message
commode *adj.* convenient

commode *n. f.* chest of drawers
communauté *n. f.* community
Commune *n. p. f. see note on* **52** 8
communier *v.* communicate, commune
communiquer *v.* communicate, impart
compagnon -agne *n.* companion, mate
compas *n. m.* compass
compatissant *adj.* compassionate
compatriote *n. m.* fellow countryman
complainte *n. f.* complaint; plaintive ballad
complaire à *v.* please, humor, comply with the wishes of
complaisance *n. f.* kindness
complice *n. m.* accomplice
compositeur *n. m.* composer
comprendre *v.* comprehend, understand, comprise
comprimer *v.* compress; quell, restrain
compte *n. m.* account; **se rendre ∾ de** *or* **que** realize
compter *v.* count; depend (on)
Comte, Auguste *see note on* **1** 13
comtesse *n. f.* countess
concevoir *v.* conceive
Condorcet *see note on* **16** 10
conduire *v.* conduct, lead
conférence *n. f.* lecture
confesse *n.* confession (to a priest); *this noun has no gender, is always preceded by* **à** *or* **de** (**aller à ∾, venir de ∾**), *and is never accompanied by any article*
confier *v.* confide, intrust; **se ∾ à** trust in
confiné *adj.* close
confit *adj.* candied; **∾ en dévotion** extremely devout
confiture *n. f.* jam, preserves
confondre *v.* confound, confuse, astound; **se ∾** blend, mingle
confrère *n. m.* colleague, fellow member
congé *n. m.* leave, holiday; **prendre ∾** take one's leave
connaissance *n. f.* knowledge, acquaintance
connaître *v.* know
consacrer *v.* devote; hallow, consecrate
conscience *n. f.* consciousness; knowledge, cognizance; conscience
conscient *adj.* conscious
conseiller *v.* advise
consentement *n. m.* consent
conserver *v.* preserve, keep
consonne *n. f.* consonant
constater *v.* verify, establish
consumer *v.* consume; destroy; **se ∾** pine away, waste away
conte *n. m.* tale
contenir *v.* contain, hold; keep in check

contenter *v.* content, please; **se ∾ de** be satisfied with
conteur -se *n.* story-teller
contorsion *n. f.* contortion, distortion
contour *n. m.* circuit; outline
contraindre *v.* constrain; **se ∾** refrain
contre *prép.* against
contre-brise: à ∾ *adv.* in a contrary direction
contredire *v.* contradict, disprove
contrée *n. f.* country, region
contrefaire *v.* counterfeit; imitate, mimic
contre-flot: à ∾ *adv.* upstream
contribuer *v.* contribute; help
convertir *v.* convert, change
Coppée *see note on* **1** 24
coq *n. m.* cock, rooster
coque *n. f.* shell; hull
coquelicot *n. m.* wild poppy, corn poppy
coquette *n. f.* coquette, jilt, flirt
coquillage *n. m.* sea shell
cor *n. m.* hunting horn
corbeau *n. m.* crow, raven
corbeille *n. f.* basket
corde *n. f.* cord, rope; string
corne *n. f.* horn
corner *v.* blow the horn
cornette *n. f.* cap (of women)
cornu *adj.* horned
corolle *n. f.* corolla
corps *n. m.* body; **séparation de ∾** legal separation
corridor *n. m.* hall
corrompre *v.* corrupt; bribe
cortège *n. m.* cortège, retinue
cosmogonie *n. f.* cosmogony; *see note on* **81** 22
cosse *n. f.* pod, husk
côte *n. f.* seashore; **∾ à ∾** side by side
côté *n. m.* side; direction
coteau *n. m.* hillock
cou *n. m.* neck
couchant *adj.* setting; *n. m.* west; sunset, wane
coucher *v.* lay down; **se ∾** lie down, be spread out
coucou *n. m.* cuckoo; Dutch clock; imitation of the cry of the cuckoo used by children when playing hide and seek, peek-a-boo, etc.
couler *v.* slip; flow, run; (*of time*) pass
couloir *n. m.* lobby, hall
coup *n. m.* blow, stroke; shot; **∾ de revolver** revolver shot; **à ∾s de** by dint of; **∾ de passion** passionate outburst; **du même ∾** at the same time
coupable *adj.* guilty
coupe *n. f.* cup, chalice, goblet
coupeau *n. m.* summit of a mountain or a hill; **110** 8 *old word, synonym of* **copeau** *chip, meaning here the trunk of a felled tree*
couper *v.* cut, cut down
couple *n. f.* pair, couple

couplet *n. m.* tirade
coupure *n. f.* cut
cour *n. f.* court, yard
courageux -se *adj.* courageous, brave
courant *n. m.* stream, current
courbe *adj.* curved; *n. f.* curve, turn
courbé *adj.* bent, bending
courber *v.* curb, bend
coureur *n. m.* runner
courge *n. f.* pumpkin
courir *v.* run; ∾ **les aventures** seek adventures
couronne *n. f.* crown
cours *n. m.* course; stream; vent
course *n. f.* walk; errand; race
court *adj.* short
courtage *n. m.* brokerage, commission
courtisane *n. f.* courtesan, prostitute
couteau *n. m.* knife
coutumier *adj.* customary
couvent *n. m.* convent
couver *v.* smolder; brood
couvert (*p. p. of* **couvrir**) *adj.* covered; cloudy
couvert *n. m.* dinner things; cover (plate, spoon, knife and fork)
couveuse: poule ∾ brooding hen; (*fig.*) overcareful mother
couvrir *v.* cover
crachat *n. m.* spittle
cracher *v.* spit
craindre *v.* fear
crainte *n. f.* fear
se cramponner *v.* cling, stick
craquer *v.* crack, crunch; rend; creak
cravache *n. f.* riding stick
créateur *n. m.* creator
crédule *adj.* credulous
créer *v.* create
créeur *n. m. for* **créateur** creator
crépiter *v.* crackle, creak
crépuscule *n. m.* twilight
cresson *n. m.* watercress
Créteil a hamlet southeast of Paris, on the bank of the Marne, in the department of Seine
creuser *v.* dig; deepen
creux *n. m.* hollow, cavity
crevé *adj.* burst, torn out
crever *v.* burst, burst out; (*of animals*) die
cri *n. m.* cry, scream
criard *adj.* loud-voiced, clamorous
criblé *adj.* riddled
crier *v.* cry, cry out, shout; shriek; squeak
crin *n. m.* hair (of the mane and tail of the horse and other animals); horsehair; **131** 15 **bouches de** ∾ hairy mouths
crisper *v.* shrivel up; contract; ∾ **le poing** clench one's fist; **le vent crispé** the brisk wind

cristallin *adj.* crystalline; pellucid
critique *n. m.* critic
critique *n. f.* criticism, book review
crochet *n. m.* hook
croire *v.* believe
croisée *n. f.* window
croiser *v.* cross; pass
croix *n. f.* cross
cropetons *or* **croupetons: à ∾** *adv.* squatting
crotté *adj.* muddy
crouler *v.* crumble down
croupe *n. f.* croup; rump
croyance *n. f.* belief, creed
cru *p. p. de* **croire**
cru *adj.* raw; crude; (*of light*) hard, glaring
cueille *n. f.* (*agric.*) gathering of fruit, crop
cueillir *v.* pick up, pluck, gather, collect
cuire *v.* cook, bake
cuisine *n. f.* kitchen; cooking
cuisse *n. f.* thigh; **∾ d'oie** goose leg, drumstick
cuivre *n. m.* copper, brass; copper money
culbuter *v.* overthrow
culotte *n. f.* breeches
curé *n. m.* priest, pastor
curieux -se *adj.* curious; singular
Cybèle *see note on* **110** 16
cygne *n. m.* swan
cynisme *n. m.* cynicism
daigner *v.* deign, condescend
dalle *n. f.* flagstone
Dame-aux-Songes, La *n. p. f.* the Dream Lady (meaning Music)
damier *n. m.* checkerboard
Damis *see note on* **24** 19
dard *n. m.* dart; arrow; sting
darder *v.* dart, shoot forth
David, Tour de *see note on* **243** 1
débâcle *n. f.* downfall, collapse
débarquer *v.* land
débarrasser *v.* rid
se débattre *v.* struggle, strive; flounder
débile *adj.* weak, weakly
déblayer *v.* clear away
déborder *v.* overflow
debout *adv.* up, standing
début *n. m.* beginning, outset; first appearance
débuter *v.* begin
décadence *n. f.* decay, wane
décadent *adj.* on the wane
décevant *adj.* deceiving
déchaîner *v.* unchain, let loose
déchevelé *adj.* disheveled
déchiffrement *n. m.* deciphering
déchiffrer *v.* decipher
déchirer *v.* tear, tear out; rend
déchoir (de) *v.* forfeit
deci, delà *adv.* here and there
décider *v.* decide, determine
déclarer *v.* declare

déclin *n. m.* decline; sinking, wane
décor *n. m.* scenery
découdre *v.* rip
découverte *n. f.* discovery
découvrir *v.* discover
décrire *v.* describe; trace
dédaigner *v.* disdain
dédaigneux -se *adj.* disdainful, fastidious
dédain *n. m.* disdain, scorn
dédier *v.* dedicate
déesse *n. f.* goddess
défaillir *v.* grow faint and weak; swoon; fall
se défaire *v.* rid oneself; leave off; come undone
défaite *n. f.* defeat
défaut *n. m.* defect, fault, flaw; want; **à ∾ de** for want of, instead of
défendre *v.* defend; forbid
défenseur *n. m.* defender, supporter
défiance *n. f.* distrust
défilé *n. m.* defiling; procession
défiler *v.* file off
définir *v.* define
défunt *adj.* defunct, deceased
dégager *v.* release; extricate; **se ∾** free oneself, disentangle oneself; stand out
dégel *n. m.* thaw
dégoût *n. m.* disgust
dégoûtant *adj.* disgusting
dégoûter *v.* disgust; **se ∾** take a distaste to, be disheartened
degré *n. m.* degree, extent; stair
déguisement *n. m.* disguise
dehors *adv.* outside, outdoors
délabré *adj.* (*of health*) shattered; (*of things*) ramshackle, tumble-down; shabby, tattered
délaissé *adj.* forsaken
Delarue-Mardrus, Lucie *see note on* **15** 14
délasser *v.* rest, refresh
délibéré: de propos ∾ deliberately
délice *n. m.* delight
délicieux -se *adj.* delicious, delightful
délirant *adj.* delirious
délire *n. m.* delirium
délivrer *v.* deliver, set free
délivres se faisant *obsolete for* **se délivrant** ridding themselves
demain *adv.* tomorrow
demande *n. f.* request
demander *v.* ask, beg, request
démarche *n. f.* gait, step
démarrer *v.* unmoor
démembrer *v.* dismember, disjoin
démence *n. f.* insanity, madness; **en ∾** insane
dément *adj.* insane
demeure *n. f.* abode, home, dwelling
demeurer *v.* live, stay, remain
demi-jour *n. m.* twilight

démissionner *v.* resign
démodé *adj.* out of fashion
demoiselle *n. f.* young lady
démon *n. m.* devil, fiend; genius
démonté (*said of the sea*) *adj.* raging, stormy, surging
démontrer *v.* show, prove, demonstrate
dénoncer *v.* denounce; give notice
dénouer *v.* untie, loosen, unravel, let loose
dent *n. f.* tooth
dentelé *adj.* notched, jagged
dénué *adj.* devoid, stripped
dénu *for* **dénudé** *adj.* stripped of its leaves
départ *n. m.* departure
se départir *v.* depart, deviate
dépasser *v.* exceed
se dépêcher *v.* hurry, hurry up
dépenser *v.* spend
dépeupler *v.* depopulate
dépit *n. m.* spite, anger
déplacé *adj.* out of place, uncalled-for, improper
déplaisir *n. m.* displeasure
déployer *v.* unroll; display
déposer *v.* deposit, lay down; lodge
dépouille *n. f.* spoil; remains
dépourvu *adj.* destitute, devoid
depuis *prép.* since, for; ∾ **peu** recently, lately
dérade *n. f.*, *substantive formed from* **dérader** be driven from the anchorage and forced out to sea
déranger *v.* disturb, upset
derechef *adv.* again, anew
dérèglement *n. m.* disorder; dissoluteness
dérive *n. f.* drift, leeway; **à la ∾** adrift
déroulement *n. m.* unrolling, display
dérouler *v.* unroll, display, unfurl, unfold
déroute *n. f.* rout
dès *prép. et conj.* no later than, beginning with; **∾ que** as soon as
désassembler *v.* separate, disperse
désaveu *n. m.* disavowal, denial
descendant *n. m.* offspring
descendre *v.* descend, go down
désemparé *adj.* disabled
désert *adj.* desert, wild
désert *n. m.* desert, wilderness
déserter *v.* desert, abandon; (*mil.*) desert the colors
désespérance *n. f.* despair
désespéré *n. m.* desperate man; **les ∾s** those in despair
désespérer *v.* despair
désespoir *n. m.* despair
déshérité *n. m.* (*fig.*) destitute
désir *n. m.* wish
désirer *v.* wish
désolé *adj.* in distress, afflicted, very sorry
désoler *v.* desolate; grieve

désorbité *adj.* (*fig.*) thrown out of one's orbit; having lost one's poise
désordonné *adj.* disorderly, unruly
désordre *n. m.* disorder
désormais *adv.* henceforth
desserrer *v.* loosen; open; **se ∾** get loose
dessin *n. m.* drawing, sketch
dessiner *v.* draw, sketch
destin *n. m.* fate
Destinée *n. f.* Fate
se détacher *v.* break off
détour *n. m.* turning, winding; roundabout way; (*fig.*) shift, evasion
se détourner *v.* turn away, turn aside
détresse *n. f.* distress
détruire *v.* destroy
deuil *n. m.* mourning
dévaler *v.* descend, go down, come down
développement *n. m.* display, unfolding
développer *v.* develop, expound
devenir *v.* become
devenir *n. m.* progressive movement through which things get transformed
devers *prép.* toward
dévider *v.* wind (into skeins)
dévier *v.* swerve, deviate
deviner *v.* guess
devoir *v.* owe, have to; must, ought, should, is to
devoir *n. m.* duty
dévorateur *n. m.* devourer
dévorer *v.* devour, eat up; prey upon
dévoûment *n. m.* devotion
dévoyé *adj.* strayed, gone astray
diamant *n. m.* diamond
Dieu *n. p. m.* God
difficile *adj.* hard, difficult
digne *adj.* worthy
digue *n. f.* dike
dimanche *n. m.* Sunday
dire *v.* say, tell; **au ∾ de** according to
directeur -trice *n.* manager; **∾ de journal** editor
diriger *v.* direct, guide, manage
disant: bien ∾ well-speaking
discord *adj.* discordant
discours *n. m.* speech
discret -ète *adj.* discreet, cautious
disparaître *v.* disappear
disparition *n. f.* disappearance
disperser *v.* scatter
disputer *v.* dispute, oppose; defend (against)
disséminer *v.* scatter, strew
dissentiment *n. m.* dissent, disagreement
dissiper *v.* dissipate, scatter; waste
dissoudre *v.* dissolve; break up, disintegrate
distinguer *v.* distinguish; single out
distrait *adj.* absent-minded

distribuer *v.* distribute; serve out
dit *n. m.* (*medieval*) short poem on a familiar subject
divaguer *v.* be incoherent, wander; rave
divers *adj.* various; versatile; changeable
divertir *v.* amuse
dizaine *n. f.* about ten, half a score
doigt *n. m.* finger
dolent *adj.* doleful, whining
dominant *adj.* predominant, prevailing
dominer *v.* domineer over
don *n. m.* gift, present
donnée *n. f.* datum; *pl.* data
donner *v.* give, abandon; **se ∾ de** come out with
donneur *n. m.* giver
dont *pron.* whose
dorade *n. f.* goldfish
dorénavant *adv.* henceforward, in future
dorer *v.* gild
dorloter *v.* coddle, fondle, pamper
dormeur *n. m.* sleeper
dormir *v.* sleep
dos *n. m.* back; **le ∾ rond** with bent back
Dostoïevski *see note on* **3** 9
doter *v.* endow
doubler *v.* double; redouble, increase
doucement *adv.* gently, softly
doucereusement *adv.* mawkishly
douceur *n. f.* sweetness
doué *adj.* gifted
douleur *n. f.* pain, grief, sorrow
douloureux -se *adj.* painful; sore
douter *v.* doubt; **se ∾ de** suspect
doux -ce *adj.* sweet, soft; **eau douce** fresh water; **il fait ∾** it is mild
dragon *n. m.* dragoon; dragon
dramaturge *n. m.* dramatist, playwright
drame *n. m.* drama
drapeau *n. m.* flag
dresser *v.* erect, raise; **se ∾** stand up
dreyfusard *n.m.*, **-isme** *n. m.*, *see note on* **237** 9
droit *adj.* right, straight, erect, upright
droit *n. m.* right; law; **faire son ∾** study law
droite *n. f.* right hand; right side
drôle *adj.* funny; queer
dru *adj.* thick; (*of rain*) heavy
Dujardin *see note on* **9** 3
dune *n. f.* sandhill, down
Du Plessis *see note on* **12** 4
dur *adj.* hard, harsh; firm
durable *adj.* lasting
durant *prép.* during; **des mois ∾** for months in succession
durcir *v.* harden
durement *adv.* harshly

durer *v.* last
Dyck, Antoine Van *see note on* **119** 6

eau *n. f.* water
ébat *n. m.* pastime, frolics
ébauche *n. f.* sketch, rough draft, outline
ébène *n. f.* ebony
ébénier *n. m.* ebony tree
éberlué *adj.* bewildered, dazed
éblouir *v.* dazzle
éblouissant *adj.* dazzling
éblouissement *n. m.* dizziness; suffocation
ébranlement *n. m.* shaking
ébranler *v.* shake, move; set in motion
s'écailler *v.* scale off
écarlate *adj.* scarlet
écart *n. m.* error, fault
écarteler *v.* quarter; tear to pieces
écarter *v.* discard; waive
Ecclésiaste *n. p. m.* Ecclesiastes, a book of the Old Testament attributed to Solomon
échange *n. m.* exchange
échanger *v.* exchange
échapper *v.* escape; **s'∞** escape
s'écheveler *v.* become dishevelled; **67** 25 fall (as dishevelled hair)
échouage *n. m.* running aground
échouer *v.* run aground; fail
éclair *n. m.* lightning; flash of light
éclaircir *v.* clear up
éclairer *v.* light, enlighten
éclaireur *n. m.* scout
éclat *n. m.* brightness, effulgence; splinter; burst
éclatant *adj.* bright, radiant; open
éclater *v.* irradiate; burst out; split; break out
éclore *v.* hatch; bloom, open
éclos *adj.* in bloom, open; **fraîche ∞se** freshly open
éclosion *n. f.* hatching; opening; blooming, blossoming
écœurer *v.* disgust, sicken; (*fig.*) dishearten; **s'∞** become disheartened
école *n. f.* school, schooling (elementary)
écolier *n. m.* schoolboy
éconduire *v.* reject, politely deny, show out, dismiss
écorce *n. f.* bark, peel
Écosse *n. p. f.* Scotland
s'écouler *v.* pass away; run off
écouter *v.* listen (to)
écouteur -se *n.* listener
écrasement *n. m.* crushing, overwhelming
écraser *v.* crush; **le soleil s'∞** the sun sinks
écrire *v.* write
écrivain *n. m.* writer
écroulement *n. m.* fall, downfall, collapse; crash
s'écrouler *v.* fall down, collapse
écume *n. f.* foam, froth

écumer *v.* foam, froth; ∾ **le pot** skim the pot
écumeux -se *adj.* foamy
éditer *v.* publish, edit
effacer *v.* efface, rub out, cancel; **s'∾** vanish, draw aside, wear away; **vie effacée** unconspicuous life
effarement *n. m.* bewilderment
effarer *v.* bewilder, scare
effaroucher *v.* startle, frighten
effet *n. m.* effect; **faire l'∾ de** seem, produce the effect of
effeuillaison *n. f.* fall of leaves
s'effeuiller *v.* shed its leaves, shed its petals
effilocher *v.* unravel
effleurer *v.* skim over; touch upon
effluve *n. m.* effluvium; *pl.* effluvia
s'efforcer *v.* endeavor, strive
effrayamment *adv.* fearfully, frightfully
effréné *adj.* unrestrained; wild, frantic
effroi *n. m.* fright
égal, égaux, *adj.* equal; even
égaler *v.* equal, match; even
égard *n. m.* regard; **à l'∾ de** in regard to, on
égaré *adj.* lost; **mémoire ∾e** rambling memory
égarer *v.* mislead, lose; mislay; **s'∾** lose one's way, stray; **∾ sa vue à l'horizon** survey the horizon
églantier -ère *adj.* eglantine-like
église *n. f.* church
églogue *n. f.* eclogue, short pastoral poem
égoïste *adj.* selfish
égorger *v.* slaughter, slay
égrener *v.* shell (grains); tell; (*fig.*) **∾ son chapelet** tell one's beads
élaborer *v.* elaborate, work out
élan *n. m.* bound, start; impulse
s'élancer *v.* dash, rush; shoot
élargir *v.* stretch wider; enlarge, dilate
élégie *n. f.* elegy, a short poem usually of a sad tone
élever *v.* raise, lift; **s'∾** rise
élire *v.* elect
ellébore *n. f.* hellebore; **deux sous d'∾** two cents' worth of hellebore; *see note on* **84** 28
éloge *n. m.* eulogy, praise
éloigné *adj.* far; **très ∾** far removed
éloigner *v.* remove, take away; **s'∾** withdraw, recede
élu *n. m.* elect; chosen
émail (*pl.* **émaux**) *n. m.* enamel
émaner *v.* emanate
embaumer *v.* embalm, perfume
s'embêter *v.* (*fam.*) be bored
embraser *v.* inflame, set ablaze; **s'∾** blaze up
embrassement *n. m.* embrace
embrasser *v.* embrace, kiss

embrouiller *v.* mix up
émeraude *n. f.* emerald
émerveillé *adj.* wonder-lit
émettre *v.* utter; give out; express
émeut *prés. d'***émouvoir**
émeute *n. f.* riot, mutiny
émigrer *v.* emigrate, migrate
éminence *n. f.* knoll; protuberance, bump
emmener *v.* take away, lead away
émoi *n. m.* emotion; fluster
émouvoir *v.* move, touch
empêcher *v.* prevent, hinder
empiètement *n. m.* encroachment, overlapping
emplir *v.* fill, fill up; **s'∞** be filled
emploi *n. m.* employment, work, occupation
empoisonner *v.* poison
emporté *adj.* fiery, passionate
emporter *v.* carry away
empourprer *v.* purple
empreinte *n. f.* mark, stamp, imprint
empressé *adj.* eager, earnest
emprise *n. f.* influence; grasp, clutch
emprunter *v.* borrow
ému *adj.* stirred, touched, affected, moved; stirring
en avant *adv.* onward, forward; **l'∞** the onward march
encadrer *v.* frame
Encelade *see note on* **135** 23
encens *n. m.* incense, frankincense
enchaîner *v.* chain; bind, link
enchantement *n. m.* enchantment, magic
enchanter *v.* enchant; charm
enchanteur *n. m.* enchanter, wizard
enchevêtrer *v.* entangle, entwine; twist
enclore *v.* inclose; fence in
enclos *n. m.* inclosure; paddock
enclume *n. f.* anvil
encombrer *v.* encumber, obstruct, block out
encontre: à l'∞ de *prép.* counter to, against
encor *poetic license for* **encore**; **∞ que** although
encore again; still, yet; moreover
encrasser *v.* soil, besmear
s'endimancher *v.* put on one's Sunday clothes
endolori *adj.* aching, sore
endormi *adj.* asleep, sleeping; benumbed with sleep
endormir *v.* put to sleep, lull to sleep; **s'∞** go to sleep, fall asleep
endroit *n. m.* place; right side (of cloth)
enfance *n. f.* childhood
enfant *n. m.* child
enfantin *adj.* childish
enfariné *adj.* covered with flour; powdered

enfer *n. m.* hell, Hades
enfermer *v.* shut in, lock up; seclude; (*Verhaeren*) inclose
enfiévré *adj.* (*fig.*) fevered, excited
s'enfiévrer *v.* become feverish
enfiler *v.* thread; string
enflammer *v.* set on fire, kindle; inflame; incense
enfler *v.* swell, inflate
enfoncer *v.* break open, drive in; thrust; sink; **s'∞** sink
enfouir *v.* hide in the ground, bury in the ground
s'enfuir *v.* run away
s'engager *v.* engage oneself; enlist
engendrer *v.* beget; create
engloutir *v.* swallow up, ingulf
s'engouffrer *v.* be ingulfed, be swallowed up; rush
énigme *n. f.* enigma, riddle
enivrement *n. m.* intoxication; elation, rapture
enivrer *v.* intoxicate; elate
enjambement *n. m.* running on, enjambement
enlacer *v.* entwine, clasp
enlèvement *n. m.* kidnaping; removal; **d'un seul ∞** in a straight line, soaring up skyward
enlever *v.* take away, carry off, steal
enlisé *adj.* engulfed, swallowed up (in sand)
ennemi *n. m.* foe, enemy
ennui *n. m.* weariness, boredom; trouble; nuisance
ennuyer *v.* annoy, bore; **s'∞** be wearied, be bored
enraciné *adj.* rooted
enregistrement *n. m.* registry
enregistrer *v.* register, record
enseigne *n. f.* signboard
enseignement *n. m.* teaching
enseigner *v.* teach
ensemble *adv.* together; *n. m.* whole
ensemencer *v.* sow
ensoleillé *adj.* sunlit
ensorceler *v.* bewitch
ensuite *adv.* afterwards
entailler *v.* notch; cut away
entamer *v.* begin, broach; impair (**une réputation**)
entendre *v.* hear; understand; **s'∞** agree, understand each other; **se faire ∞** be heard
enténébrer *v.* wrap in darkness
entente *n. f.* understanding, agreement
enterrer *v.* bury
entêté *adj.* stubborn
entêtement *n. m.* stubbornness
s'entêter *v.* be bent (upon), become stubborn
entier -ère *adj.* entire, whole; **tout ∞** whole
entonner *v.* begin to sing
entonnoir *n. m.* funnel
entour: à l'∞ around
entourer *v.* surround; inclose
entrain *n. m.* enthusiasm

entraîner *v.* carry away; carry with it, entail
entrave *n. f.* shackle
entraver *v.* fetter, hamper
entrechoquement *n. m.* clash, jingle
entrechoquer *v.* clash, jingle
entrelacer *v.* interlace, intertwine
entreprendre *v.* undertake
entrer *v.* enter, come in
s'entre-ravir *v.* rob from each other
entrevoir *v.* have a glimpse of, have a vague notion of
entrevue *n. f.* interview
entr'ouvrir *v.* open a little; set ajar
envahir *v.* invade
envelopper *v.* envelop, inclose; wrap
environner *v.* surround
environs *n. m. pl.* surroundings; **aux ∾ de** in the neighborhood of
envolé *adj.* flying
s'envoler *v.* fly away; be carried off by the wind
envoyé *n. m.* messenger, envoy
envoyer *v.* send
épais -se *adj.* thick, heavy
épanchement *n. m.* effusion; **∾s intimes** pouring out of one's heart
épancher *v.* pour out, shed; **s'∾** open one's heart, be poured out
épandre *v.* pour out, scatter; **s'∾** spread out, flow
s'épanouir *v.* (*of flowers*) bloom; brighten up, beam
épanouissement *n. m.* blooming, opening (of flowers)
épargné *adj.* spared
éparpiller *v.* scatter, disperse
épars *adj.* scattered
épaule *n. f.* shoulder
épée *n. f.* sword
éperdu *adj.* bewildered; aghast, wild
épervier *n. m.* hawk
épi *n. m.* ear (of corn); awn; *used instead of* **blé** wheat
épine *n. f.* thorn
épithalame *n. m.* nuptial song
éponge *n. f.* sponge
épouser *v.* marry, espouse
épouvante *n. f.* dismay, awe
épouvanté *adj.* frightened, terrified
épouvanter *v.* frighten
époux -se *n.* husband; wife; **les ∾** bride and bridegroom
épreuve *n. f.* trial, test; proof
épris *adj.* in love; charmed, smitten (with), rapt
éprouver *v.* try, test; feel
épuisé *adj.* exhausted, worn out
équilibre *n. m.* equilibrium, balance
équipage *n. m.* crew
érable *n. m.* maple tree
Éros *n. p. m. the Greek name for* Cupid

errant *n. et adj.* wanderer; wandering
errer *v.* wander
erreur *n. f.* error, mistake
escalier *n. m.* stairs, staircase
escargot *n. m.* snail
Escaut *n. p. m.* Scheldt; *see* Anvers
escorte *n. f.* escort; retinue
Escurial *n. p. m.* the palace of the kings of Spain, near Madrid, erected 1563–1584 by Philip II
espace *n. m.* space, interval
Espagne *n. p. f.* Spain
espalier *n. m.* fruit wall, espalier
espèce *n. f.* kind; species
espérance *n. f.* hope
espérer *v.* hope
espoir *n. m.* hope
esprit *n. m.* spirit; mind; ghost
essai *n. m.* attempt; essay; ∾ **de séminaire** *see note on* 227 13
essaim *n. m.* swarm; crowd, throng
essaimer *v.* swarm
essayer *v.* try, attempt
essence *n. f.* substance
essieu *n. m.* axle
essor *n. m.* flight, soaring
s'essorer *v.* soar aloft
est *n. m.* east
estaminet *n. m.* coffeehouse, tavern, bar
estomac *n. m.* stomach
estomper *v.* dim, shade off
étable *n. f.* stable
établir *v.* establish
établissement *n. m.* establishment; establishing
étage *n. m.* floor, story
s'étager *v.* rise in terraces, rise in tiers
étagère *n. f.* shelf
étaler *v.* spread, display; make a show of; **s'∾** spread out
étalon *n. m.* stallion
étambot *n. m.* (*naut.*) sternpost
étang *n. m.* pond
étape *n. f.* halting-place; stage
état *n. m.* state
États-Unis *n. p. m. pl.* United States
étayer *v.* bear up, support, prop up
été *n. m.* summer
éteindre *v.* extinguish; put out; **s'∾** (*of sounds*) die away
éteint *adj.* extinct
étendard *n. m.* standard, banner
étendre *v.* spread, stretch
étendue *n. f.* extent, expanse; main
éternel -le *adj.* eternal, everlasting
éterniser *v.* perpetuate, immortalize
éternité *n. f.* eternity
éteule *n. f.* stubble
étinceler *v.* sparkle, flash

étincelle *n. f.* spark
s'étirer *v.* stretch out one's limbs
étoile *n. f.* star; ∞ **de la mer**, ∞ **du matin**, *see notes on* **240** 14 *and* **241** 1
étoilé *adj.* starry, strewn with stars, spangled with stars
étoiler *v.* strew with stars
étonnant *adj.* astonishing
étonner *v.* astonish, surprise; **s'**∞ wonder
étouffer *v.* suffocate, choke; stifle
étourderie *n. f.* thoughtlessness; blunder
étourdir *v.* make dizzy, stun
étrange *adj.* strange; odd, peculiar, queer
étranger -ère *adj.* strange, foreign; *n.* stranger, foreigner; **à l'**∞ abroad
étrangeté *n. f.* strangeness, peculiarity, oddness
étrave *n. f.* stem (of a boat)
être *n. m.* being
étreindre *v.* clasp, embrace
étreinte *n. f.* clasping; embrace
étroit *adj.* narrow
étroitement *adv.* closely
étude *n. f.* study; **faire ses** ∞s be educated; **faire l'**∞ **de** study
étui *n. m.* case
Évangile *n. m.* Gospel
s'évanouir *v.* vanish, disappear; faint away, swoon
éveil *n. m.* awakening, alarm
éveiller *v.* awake, awaken; arouse; **s'**∞ wake up
éventail *n. m.* fan
éventer *v.* fan
éventrer *v.* rip up, cut open
éviter *v.* avoid
évoluer *v.* evolve, progress
évoquer *v.* evoke, call up
exalté *adj.* exalted, extolled
s'exalter *v.* be inflamed, glow
s'exaspérer *v.* become exasperated; grow worse
exaucer *v.* grant
excédé *adj.* tired out
exciter *v.* excite, stir, arouse
exclure *v.* exclude
exécuter *v.* execute, perform, carry out
exemple *n. m.* instance, example
exercer *v.* exert
exergue *n. m.* a narrow space left around a medal for engraving a date or a motto; the motto itself
expédier *v.* dispatch, perform
expéditionnaire *n. m.* copying clerk; forwarding clerk
expérience *n. f.* experiment
expert *adj.* skillful
explication *n. f.* explanation
expliquer *v.* explain
exploiter *v.* use; make the most of
exprès *adv.* on purpose, purposely

exprimer *v.* express
exquis *adj.* exquisite
extase *n. f.* ecstasy, rapture
extasié *adj.* enraptured, entranced
extatique *adj.* ecstatic, rapturous
extravagance *n. f.* folly, wildness
Extrême-Orient *n. p. m.* Far East

fabrique *n. f.* factory
facile *adj.* easy
façon *n. f.* way, manner; shape
façonner *v.* make, shape, form
fadasse *adj.* insipid, mawkish
fade *adj.* insipid, tasteless, unsavory
faible *adj.* weak, feeble
faiblesse *n. f.* weakness
faiblir *v.* get weak; slacken, relax
faillir *v.* come near, be on the point of; miss, fail
faim *n. f.* hunger
faire *v.* do, make, cause, have, be, produce, grant, utter, render; **c'en est fait** it is all over; **n'avoir que ∾ de** have no reason to, have no use for
faisceau *n. m.* bundle; stack (of arms); *pl.* (*antiq.*) fasces
fait *n. m.* fact; deed; case; **je te dirais leur ∾** I should tell you what I think of them
faîte *n. m.* top, summit
faix *n. m.* burden, weight
falloir *v.* be necessary, must; **ce qu'il nous faut** what we need
falot *adj.* comical, droll, queer
falot *n. m.* large lantern; (*naut.*) beacon
familial *adj.* homelike, family-like, family
se faner *v.* fade, wither
fanfare *n. f.* flourish of trumpets, outburst
fange *n. f.* mire, mud
fantaisie *n. f.* fancy, whim
fantasmagorie *n. f.* phantasmagoria, dissolving view
fantasmagorique *adj.* phantasmagorial
fantasque *adj.* fanciful, fantastic
fantôme *n. m.* phantom, ghost
fard *n. m.* paint, rouge, cosmetics, make-up; (*fig.*) disguise
fardeau *n. m.* burden; load
farder *v.* paint (the face), make up
farouche *adj.* wild, fierce; shy
fascinant *adj.* fascinating
faste *n. m.* pomp, display
fastes *n. m. pl.* (*from Lat.* fasti) annals
fastueux -se *adj.* sumptuous
fatidique *adj.* fateful, ominous
fatigant *adj.* tiresome, wearisome
fatiguer *v.* tire, make weary

fatras *n. m.* trash, balderdash
faubourg *n. m.* suburb, popular district; slums
faucher *v.* mow
faucheur *n. m.* mower
faucille *n. f.* sickle, reaping-hook
faune *n. m.* (*myth.*) faun
fausser *v.* bend, strain; dint, dent
faute *n f.* fault, error, mistake
fauteuil *n. m.* armchair
fauve *adj.* fawn-colored, tawny; wild
faux *n. f.* scythe
faux -sse *adj.* false; ∾ **habit** disguise
favori *n. m.* favorite
féal *n. m.* trusty friend
fécond *adj.* fruitful
féconder *v.* fecundate, enrich
fée *n. f.* fairy
féerique *adj.* fairylike
feint *adj.* feigned, pretended
femelle *adj.* feminine
femme *n. f.* woman; wife
fendre *v.* cleave, split, rend
fenêtre *n. f.* window
fenouil *n. m.* fennel
fente *n. f.* slit, cleft, crevice, gap, crack
fer *n. m.* iron
fer-blanc *n. m.* tin
férial (*pl.* **-aux**) *adj.* pertaining to a holiday; *from* **férié** (*Lat.* feria) *or* **jours fériés** holidays prescribed by the Church
ferme *n. f.* farm
fermer *v.* close, shut
festin *n. m.* feast, banquet
fête *n. f.* holiday, feast, festival; spree
Fête-Dieu *n. p. f.* the feast of Corpus Christi, a Catholic holiday celebrated on the second Thursday after Pentecost (Pentecost is celebrated fifty days after Easter)
fêter *v.* make welcome, entertain, make much of; celebrate
fétide *adj.* rank, fetid, malodorous, ill-smelling
feu *n. m.* fire; **sans ∾ ni lieu** homeless and friendless
feuillage *n. m.* foliage, leaves
feuillaison *n. f.* foliation
feuille *n. f.* leaf; page
feuillée *n. f.* foliage; arbor
feuillet *n. m.* leaf (two pages of a book), folio
feuillu *adj.* leafy
fève *n. f.* kidney bean, broad bean
février *n. m.* February
fi *interj.* fie
fiançailles *f. pl.* betrothal
fiancer *v.* betroth; **37** 21 marry
fibre *n. f.* fiber; (*fig.*) feeling
fidèle *adj.* faithful, loyal
fidélité *n. f.* fidelity, faithfulness, loyalty
fiel *n. m.* gall; bitterness, spleen
fiente *n. f.* dung, manure, guano

fier -ère *adj.* proud
se fier *v.* trust, depend upon
fierté *n. f.* pride
fièvre *n. f.* fever
fiévreux -se *adj.* feverish
fifre *n. m.* fife; fifer
Le Figaro *see note on* **14** 11
figement *n. m.* congealment, curdling
figer *v.* congeal, curdle
figue *n. f.* fig
figure *n. f.* face; figure; symbol
figurer *v.* be represented, appear
fil *n. m.* thread; ∾ **télégraphique** telegraph wire
filer *v.* spin; run, run away; slip off
filet *n. m.* net
fileur *n. m.* (*naut.*) speeder
fileuse *n. f.* spinner
fille *n. f.* girl; daughter; ∾ **de joie** prostitute
fillette *n. f.* young girl, lass
filou *n. m.* pickpocket
fils *n. m.* son
fin *adj.* fine, thin; refined; keen
fin *n. f.* end; **sans** ∾ endless
finement *adv.* delicately; ingeniously
fini *n. m.* finish; perfection; finite
finir *v.* finish, end
Finlande *n. p. f.* Finland, a small independent republic of northern Europe, on the Baltic Sea; it belonged to Sweden up to 1809, and to Russia from 1809 to 1918
fioritures *n. f. pl.* ornaments; (*mus.*) grace notes; **plus de vos** ∾ no more of your ornamentation
fixe *adj.* fixed, steady
fixer *v.* fix, fasten; plant; **se** ∾ settle down
flache *n. f.* puddle
flacon *n. m.* flask, small bottle, vial
flairer *v.* smell, scent
flamand *adj.* Flemish
Flamand *n. p. m.* Fleming
flambeau *n. m.* torch; beacon
flamber *v.* blaze, burn
flamboyer *v.* flame, blaze, flare
flamme *n. f.* flame; (*naut.*) pennant, pendant
flanc *n. m.* flank, side; womb
Flandre *n. p. f.* Flanders
flaque *n. f.* puddle
flèche *n. f.* arrow; spire
flétrir *v.* wither, fade; blemish, tarnish
fleur *n. f.* flower; ∾**-des-veuves** heart's-ease, pansy
fleurdelysé *adj.* marked with fleurs-de-lys
fleurer *v.* smell
fleurir *v.* flower, bloom, blossom
fleuron *n. m.* flower work; (*in a crown*) jewel; ornament

fleuve *n. m.* river
flexible *adj.* pliant
floraison *n. f.* blossoming
Floride *n. p. f.* Florida
florilège *n. m.* (*lit.* choice of flowers) anthology
flot *n. m.* wave, stream
flottaison *n. f.* waterline; *Rimbaud probably meant* floating body
flotte *n. f.* fleet
flottement *n. m.* irresolution; wavering
flotter *v.* float
flux *n. m.* flux, inflow
foc *n. m.* jib, staysail
foi *n. f.* faith
fois *n. f.* time; **à la ~** at the same time; **une ~ de plus** once more
folie *n. f.* insanity, madness; folly; hobby
follement *adv.* madly; foolishly; wantonly, playfully
foncier -ère *adj.* fundamental, thorough
fonctionnaire *n. m.* employee in a public office
fond *n. m.* bottom, depth; inside; (*as opposed to form*) subject matter; **du ~ des Ardennes** from the depths of the Ardennes
fondant *adj.* melting, fluid
fonder *v.* found, build; base
fondre *v.* melt, dissolve; blend
Fontainebleau a small town in the department of Seine-et-Marne, southwest of Paris; has a beautiful palace built in part by Francis I. It was there that Napoleon signed his abdication in 1814
force *adj.* many
force *n. f.* force, strength, fortitude; **en pleine ~** at the height of one's strength
forcer *v.* compel, constrain; strain; bend; break through; **~ le mufle aux Océans** *see note on* **60** 3
forger work; **se ~** be wrought
forgeron *n. m.* blacksmith
fort *adj.* strong
fortuit *adj.* fortuitous, casual
fortune *n. f.* fortune; **faire ~** be very successful
fosse *n. f.* pit; den; grave
fossé *n. m.* ditch
fossoyeur *n. m.* gravedigger
fou, fol, folle, *adj.* mad; foolish; frolicsome
fou *n. m.* madman; **deux ~s** two mad persons
foudre *n. f.* thunderbolt
fouet *n. m.* whip
fougère *n. f.* fern
fougue *n. f.* passion, heat, fury
fougueusement *adv.* impetuously
fougueux -se *adj.* fiery, impetuous
fouillé *adj.* well documented
fouiller *v.* search

fouillis *n. m.* jumble, tumble
foule *n. f.* crowd, throng; **en ∞** in large quantity
fouler *v.* tread, trample
fourbu *adj.* foundered
fourmiller *v.* swarm, seethe, abound
fournir *v.* furnish
foyer *n. m.* fireplace, hearth; home
fracas *n. m.* crash; roar; **à grand ∞** uproariously
fracasser *v.* smash
fragile *adj.* brittle; frail
fraîcheur *n. f.* freshness, coolness
frais, fraîche, *adj.* fresh, cool
framboise *n. f.* raspberry
franc -che *adj.* frank, sincere, true
Franc, Franque, *n. p.* Frank
France, Anatole *see note on* **11 26**
franchir *v.* go over, stride over, go beyond
franciscain *n. m.* Gray or Franciscan friar. The order of Franciscans was founded by Saint Francis of Assisi in 1209
frangé *adj.* fringed
frappe *n. f.* (*coin*) stamp, make
frapper *v.* strike, knock; **vers bien frappés** neatly coined, high-sounding verses
frêle *adj.* frail, fragile, weak
frelon *n. m.* hornet; drone
frémir *v.* shiver
frémissant *adj.* quivering
frémissement *n. m.* shudder, quiver
frêne *n. m.* ash tree
frénésie *n. f.* frenzy
frénétique *adj.* frantic, distracted
frère *n. m.* brother
fresque *n. f.* fresco
frileux -se *adj.* chilly, sensitive to cold
friser *v.* curl; graze; narrowly escape
frisson *n. m.* shiver, quiver, ripple, tremor
frissonner *v.* shiver, quiver
froid *n. et adj.* cold
froideur *n. f.* coldness; indifference
froidure *n. f.* coldness (of the weather); cold
frôler *v.* graze, barely touch; rustle against, brush
froment *n. m.* wheat
frondaison *n. f.* foliation, foliage
front *n. m.* forehead, brow; front
frontière *n. f.* frontier, border
frotter *v.* rub
frou-frou *n. m.* rustling
fruste *adj.* worn, defaced; (*fig.*) rough, unpolished
fugitif -ve *adj.* fugitive; fleeting, evanescent
fuir *v.* flee, fly away (from)
fuite *n. f.* flight

fumée *n. f.* smoke
fumer *v.* smoke
fumeux -se *adj.* smoky, smoking, steaming
funèbre *adj.* funereal, deathly
funérailles *n. f. pl.* funeral, burial
funeste *adj.* baneful
furie *n. f.* fury
furtif -ve *adj.* furtive, stealthy
fusée *n. f.* fuse; rocket
fût *n. m.* shaft (of a column); stem (of a tree)

gâchis *n. m.* mess
gagner *v.* gain, earn, win; overtake, reach
gai *adj.* merry, gay, cheerful, gleeful, blithesome; ∾, ∾ one of the favorite burdens in the old French songs
gaieté *or* **gaîté** *n. f.* cheerfulness, merriment
gaine *n. f.* sheath
Galathée *n. p. f.* Galatea; *see note on* **82** 21
galère *n. f.* galley
galet *n. m.* shingle, flat pebble
galion *n. m.* (*naut.*) galleon
gallique *adj.* Gallic, pertaining to Gaul
gamin *n. m.* urchin, lad
gamme *n. f.* scale
Gand Ghent, a Belgian city, the chief town of eastern Flanders, at the meeting of the Scheldt and the Lys
garde *n. f.* guard, watch, care; **prendre ∾ (à)** beware (of)
garder *v.* keep, preserve, take care of; **se ∾ de** take care not to
gardien -ne *n.* keeper, guardian
gare *n. f.* railroad station
garnisaire *n. m.* bailiff's man; *see note on* **239** 13
Garonne *n. p. f.* a river of southern France, which rises in the Val d'Aran, on the Spanish side of the Pyrenees, flows northward, and then turns westward toward Bordeaux, where it meets the Dordogne; the two rivers form the Gironde and flow into the Atlantic
gars (*pron.* gâ) *n. m.* lad, young boy
Gaspard *see note on* **35** 22
gaspiller *v.* waste, squander
Gâtinais *n. p. m.* an ancient region of France between the Seine and the Loire, east of Orléans and southeast of Paris; it formed the greatest part of the present departments of Seine-et-Marne and Loiret
gauche *n. f.* left side
gaule *n. f.* pole; switch, reed
Gaule *n. p. f.* Gaul, the ancient name of France
gaulois *adj.* Gallic; **à la ∾e** after the Gallic manner

Gaulois *n. p. m.* Gauls
gaz *n. m.* gas
gazon *n. m.* lawn, turf
géant *adj.* gigantic
géant *n. m.* giant
geindre *v.* moan, whimper
gémir *v.* moan, bewail
gémissement *n. m.* moaning
gemme *n. f.* gem, precious stone
gendarmerie *n. f.* police
gêner *v.* impede; disturb, inconvenience, annoy
générateur -trice *n.* generator
genêt *n. m.* furze
Geneviève, sainte *see note on* **238** 36
génie *n. m.* genius; (*mil.*) engineers (in command of the sappers and miners); **capitaine du ∾** captain of engineers
genou *n. m.* knee; **à ∾x** kneeling
gens *n. m. pl.* people
gentil -le *adj.* nice
gentillesse *n. f.* nicety; prettiness
Georges, saint *see note on* **87** 7
Géraldy, Paul *see note on* **14** 28
gérant *n. m.* manager
gerbe *n. f.* sheaf
gercer *v.* chap
germain *adj.* Germanic
germe *n. m.* germ; bud, sprout; germination
germer *v.* spring up, shoot, bud
germination *n. f.* sprouting
geste *n. m.* gesture
gibet *n. m.* gallows
giroflée *n. f.* gillyflower, wallflower
giron *n. m.* lap
gisant *adj.* lying
givre *n. m.* hoarfrost, rime
glace *n. f.* ice
glaçon *n. m.* icicle
glaïeul *n. m.* gladiolus
glaive *n. m.* sword
glaner *v.* glean
glaneuse *n. f.* gleaner
glas *n. m.* knell, death knell
Glaucus *see note on* **112** 18
glauque *adj.* glaucous
glèbe *n. f.* soil, glebe
glisser *v.* slip, slide; glance (of eyes); **s'y ∾** steal into it
gloire *n. f.* glory
goguenard *adj.* bantering
golfe *n. m.* gulf
Goncourt, Prix *see note on* **254** 20
gond *n. m.* hinge
gonfler *v.* swell, puff up; inflate
gorge *n. f.* throat; breast
gorger *v.* gorge
gouffre *n. m.* gulf, abyss
goujat *n. m.* blackguard; **très ∾es gens** regular blackguards
gourd *adj.* benumbed
gourde *n. f.* gourd; pilgrim's bottle (usually made of tin or of goatskin)
gourmander *v.* chide, reprimand, rebuke
Gourmont, Rémy de *see note on* **4** 10

goût *n. m.* taste, savor; relish
goûter *v.* taste
goutte *n. f.* drop
gouvernail *n. m.* rudder, helm
Goyave a river and a region of Guadeloupe; *the name came from the abundance of guava trees growing there*
grabat *n. m.* pallet, poor bed
grabataire *n. m.* bedridden
grâce *n. f.* grace, mercy; ∾ **à** thanks to; **faire** ∾ **à** pardon; **Grâces** (the Greek Charites) three goddesses in whom the ancients embodied all that is fascinating in beauty
gradué *adj.* graduated, progressive
graine *n. f.* seed
graisseux -se *adj.* fatty
grand *adj.* great, grand; tall, large
Grande-Ourse *n. p. f.* Great Bear, Great Dipper
grandeur *n. f.* greatness; size
grandiose *adj.* grand, imposing
grandir *v.* grow, grow up
grand'route *n. f.* highroad
grand'tante *n. f.* great-aunt
grappe *n. f.* bunch, cluster
grappin *n. m.* grapple
grave *adj.* solemn, serious; (*of sounds*) low, deep
graver *v.* engrave, chisel
gravir *v.* climb
gravois *n. m.* coarse plaster; rubbish of plaster
gré *n. m.* will, wish; liking
grec -cque *n. et adj.* Greek
Gregh, Fernand *see note on* 15 14
grêle *adj.* slim, lank, slender; frail
grêle *n. f.* hail; (*fig.*) shower
grelotter *v.* shiver, quake
grenier *n. m.* garret, attic
grenouille *n. f.* frog
grésiller *v.* patter; crackle, sputter
grève *n. f.* beach, strand; strike (of workmen)
grief *n. m.* grievance
grignotter *v.* nibble
grille *n. f.* grate; gate (of garden)
grillon *n. m.* cricket
grimoire *n. m.* conjuring book; illegible scrawl
grimper *v.* climb
grincer *v.* grind, gnash
gris *adj.* gray; ∾**-perle** pearl-gray
grisâtre *adj.* grayish
griser *v.* intoxicate; **se** ∾ get intoxicated
griserie *n. f.* intoxication, tipsiness
grive *n. f.* thrush
gronder *v.* scold, grumble; roar; rattle
groseille *n. f.* currant; gooseberry
groupement *n. m.* grouping
grouper *v.* gather

grue *n. f.* crane
Guadeloupe *n. p. f.* one of the islands of the West Indies, north of the coast of Venezuela; it belongs to France
guadeloupéen -ne *adj.* belonging to, or surrounding, Guadeloupe
guêpe *n. f.* wasp
guère, guères, *adv.* but little, not much; hardly, scarcely, barely
guérir *v.* heal, cure
guerre *n. f.* war
guetter *v.* watch
gueux -se *adj.* beggarly, destitute
gueux *n. m.* beggar
Guillaume II *see note on* **70** 16
guilledou *n. m.* (*pop.*) place of ill fame; **courir le ∾** frequent places of ill fame
guirlande *n. f.* wreath
guitran, goudron, *n. m.* (*naut.*) tar used to coat vessels

habiller *v.* dress, clothe
habiter *v.* inhabit, live in
habitude *n. f.* habit, custom
habituellement *adv.* usually, regularly
s'habituer à *v.* become used to, become accustomed to
hagard *adj.* haggard; bewildered
haie *n. f.* hedge
haillon *n. m.* rag, tatter
haine *n. f.* hatred
hâlé *adj.* sunburned
haleine *n. f.* breath, wind; **à perdre ∾** breathlessly; **de longue ∾** long-winded
hâler *v.* tan, burn (of the sun and the air)
haletant *adj.* panting, puffing
hâleur *n. m.* hauler, towman
Halévy, Daniel *see note on* **237** 19
hallali *n. m.* (*hunting*) whoop; flourish of the horn at the death of the stag
halluciner *v.* hallucinate, delude
hameau *n. m.* hamlet
Hamp, Pierre *see note on* **237** 19
hampe *n. f.* staff (of a flag)
Hanses *n. p. f. pl. see note on* **61** 3
hanter *v.* haunt
hantise *n. f.* obsession, besetting
hardi *adj.* bold, daring
haricot *n. m.* bean
Harrar the chief town of the province of the same name in Ethiopia
Hartmann, Robert von *see note on* **71** 7
hasard *n. m.* chance, hazard; **au ∾** at random
hasarder *v.* hazard, venture
hasardeux -se *adj.* risky, venturesome
se hâter *v.* make haste, hurry
hâtif -ve *adj.* hasty; precocious, early

hausser *v.* raise, lift up
haut *adj.* high, tall; *adv.* aloud
hautain *adj.* haughty
haut-bord *n. m.* (*formerly*) a warship with several decks
Hautil *see note on* **166** 4
Heine, Henri *see note on* **180** 11
héler *v.* hail, call
hennir *v.* neigh
hennissement *n. m.* neighing
Henri VIII *see note on* **166** 36
herbe *n. f.* grass; weeds
Hercule *see note on* **110** 5
Hérédia, José-Maria de *see note on* **3** 24
hérissé *p.p.* shaggy, bristling
hériter *v.* inherit
héritier *n. m.* heir
hermétique *adj.* hermetic, perfectly closed; esoteric
Hérodiade *see note on* **44** 13
hersage *n. m.* harrowing (of a field)
hésiter *v.* hesitate, be uncertain, falter, waver
hêtre *n. m.* beech tree
heure *n. f.* hour; o'clock; time; **livre d'∾s** prayer book; **tout à l'∾** in a moment, a moment ago; **de bonne ∾** early
heureux -se *adj.* happy; fortunate
heurt *n. m.* blow, knock
heurter *v.* knock; run against, strike against
hibou *n. m.* owl
hier *adv.* yesterday
hilare *adj.* laughing, hilarious
hippocampe *n. m.* hippocampus, sea horse
Hippolyte *see note on* **9** 19
hirondelle *n. f.* swallow
hisser *v.* hoist, lift
histoire *n. f.* story, history; *pl.* nonsense
hiver *n. m.* winter
homme *n. m.* man
honte *n. f.* shame
honteux -se *adj.* shameful; ashamed
horion *n. m.* hard knock
horloge *n. f.* clock
horrible *adj.* horrible, fearful
hors *prép.* out
hostie *n. f.* host, consecrated wafer
hôte *n. m.* host; guest
hôtel de ville *n. m.* city hall
hou *interj. expressive of disapproval*
houle *n. f.* surge
houlette *n. f.* shepherd's crook
houx *n. m.* holly
Hugo, Victor *see note on* **1** 5
huile *n. f.* oil; **les saintes ∾s** the holy chrism, with which the Catholic priests anoint the forehead, hands, and feet of dying people when administering extreme unction
huiler *v.* oil
huileux -se *adj.* oily
huis *n. m.* door

hulotte *n. f.* owlet, wood owl
humer *v.* inhale, sniff
humide *adj.* damp, moist
humidité *n. f.* dampness, moisture
hurler *v.* howl
Huysmans, Joris-Karl *see note on* **6** 20
Hyagnis *see note on* **110**
hydre *n. f.* hydra
hyménée *n. f.* wedlock, nuptials
hypocondrie *n. f.* hypochondriasis, spleen

Ibsen, Henrik *see note on* **3** 9
if *n. m.* yew
ignoble *adj.* vile, base, disgraceful
ignorer *v.* not to know, be ignorant of
île *n. f.* island
Ile-de-France an ancient province of which Paris was the capital; it comprises the departments of Seine, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, and part of Somme
illuminé *n. m.* seer
illusionner *v.* delude, deceive
illusoire *adj.* illusory
imbécile *n. et adj.* imbecile, foolish, silly
imbu *adj.* imbued
immobile *adj.* motionless
s'immobiliser *v.* stay motionless, stay still
immoler *v.* immolate, slay
immortelle *n. f.* everlasting (flower)
impair *adj.* odd, asymmetrical
impair *n. m.* uneven verse, asymmetrical verse (one with an odd number of syllables)
impératrice *n. f.* empress
importer *v.* matter
imprécation *n. f.* blasphemy
imprécision *n. f.* lack of precision
imprimer *v.* print, imprint; impress; ∾ **un mouvement** give a new impulse
impuissance *n. f.* impotency, inability
impuissant *adj.* impotent, powerless
impur *adj.* impure; unclean
inachevé *adj.* unfinished
inanimé *adj.* inanimate, lifeless
inassouvi *adj.* unsatiated
inaugurer *v.* inaugurate, open
incendie *n. m.* fire, blaze
incendier *v.* set on fire
incertain *adj.* uncertain; faint, vague
incliner *v.* incline, stoop; bend; **s'∾** (*of the sun*) go down, sink, set
inconnu *n. et adj.* unknown
inconscient *adj.* unconscious
incroyable *adj.* unbelievable, incredible
incroyant -e *n.* infidel, unbeliever

incruster *v.* incrust, inlay
Inde *n. p. f.* India; ∞s Indies
indécis *adj.* undecided; faint, vague
indicateur -trice *adj.* indicatory, suggestive
indigne *adj.* unworthy
industriel *n. m.* manufacturer
inédit *adj.* inedited, unpublished
ineffable *adj.* inexpressible
inégal *adj.* unequal, uneven
inentendu *adj.* unheard
inépuisable *adj.* inexhaustible
inexorable *adj.* unrelenting
inexpiable *adj.* unatonable, inexpiable
inexprimable *adj.* inexpressible
inextinguible *adj.* inextinguishable, unquenchable
Infant -e *n.* Infante, Infanta, title given to children of the kings of Spain and Portugal
infanterie *n. f.* infantry
infatigable *adj.* indefatigable
infécond *adj.* unfruitful, barren
inféodé *adj.*: **être ∞ à** be the vassal of
s'inféoder *v.* to be enfeoffed
infidèle *adj.* unfaithful, disloyal
infirme *adj.* crippled
infliger *v.* inflict
informe *adj.* unformed, shapeless
infortune *n. f.* misfortune
infusé *adj.* infused; **∞ d'astres** *see note on* **59** 7–8
ingénieux -se *adj.* ingenious, clever
ingénu *adj.* ingenuous, candid
ingrat *adj.* ungrateful; *n.* ingrate
iniquité *n. f.* iniquity, unrighteousness
initié *adj.* initiated
injure *n. f.* insult
inlassable *adj.* untiring, unwearied
innombrable *adj.* innumerable
inonder *v.* inundate, overflow
inouï *adj.* unheard-of
inquiet -ète *adj.* unquiet, anxious, restless, uneasy
s'inquiéter *v.* be anxious, be uneasy
inquiétude *n. f.* worry, disquietude, unrest; **∞ de Dieu** restless search for God
insatisfait *adj.* unsatisfied
insensé *n. m.* insane, madman; **l'∞ d'Assise** the visionary man of Assisi (Saint Francis)
insensible *adj.* unfeeling
insérer *v.* insert
insigne *adj.* signal, high
s'insinuer *v.* insinuate oneself; creep (into)
insoucieux -se *adj.* unmindful, careless
installer *v.* install; **s'∞** settle
instituteur *n. m.* schoolmaster
instruction *n. f.* education

instruire *v.* instruct, educate, teach
insupportable *adj.* unbearable
intact *adj.* untouched, intact
s'intéresser à *v.* be interested in, be concerned in
intérieur *adj.* interior, inner
intérieur *n. m.* interior, inside; home
intermédiaire *adj.* intermediate, intervening
interpeller *v.* summon, challenge, question
interpréter *v.* interpret, expound, construe
interrompre *v.* interrupt
intervenir *v.* intervene, interfere
intime *adj.* intimate, familiar
intimer *v.* notify; intimate
intrépide *adj.* intrepid, fearless
intrus -e *adj.* intruding; *n.* intruder
inutile *adj.* useless
ire *n. f.* anger, wrath, ire
irisé *adj.* rainbow-colored, iridescent
iriser *v.* color with rainbow hues
Irlandais *n. m.* Irishman
ironie *n. f.* irony, sarcasm
irraisonné *adj.* unreasoned, irrational
irréprochable *adj.* irreproachable, stainless
isolé *n. m.* solitary man
isolement *n. m.* loneliness, isolation
isoler *v.* isolate; **s'∾** shun society
italien -ne *n. et. adj.* Italian
itou *adv.* (*fam.*) also, likewise
ivoirin *adj.* ivorylike; **∾ paroissien** prayer book with an ivory binding
ivre *adj.* drunk, intoxicated; beside oneself (with joy or sorrow); **∾-mort** dead-drunk
ivresse *n. f.* intoxication; rapture, elation

Jacques Bonhomme *see note on* **166** 11
jadis *adv.* formerly, in former times; **de ∾** of old; **Jadis et naguère** "Days of Old and Yesterday"
jaillir *v.* spout out, gush out, spring forth
jaloux -se *adj.* jealous
jambe *n. f.* leg
Japon *n. p. m.* Japan
jardin *n. m.* garden
jardinet *n. m.* small garden
jardinier *n. m.* gardener
jaser *v.* chatter
jaspe *n. m.* jasper
jaunâtre *adj.* yellowish
jaune *adj.* yellow
Jaurès, Jean *see note on* **237** 27
Jean-Baptiste *n. p. m.* John the Baptist
Jeanne d'Arc *see note on* **166** 21

jet *n. m.* spout; ∾ **d'eau** waterspout
jetée *n. f.* mole, pier
jeter *v.* throw, throw away, cast
jeu -x *n. m.* play, game
jeune *adj.* young
jeunesse *n. f.* youth
joie *n. f.* joy
joindre *v.* join; fold, clasp (hands); unite
jonc *n. m.* rush, reed
joue *n. f.* cheek
jouer *v.* play; act; **en se jouant** without difficulty
jouet *n. m.* plaything, toy
joueur -se *adj.* fond of playing, playful; *n.* player
jouir de *v.* enjoy, revel in
jouissance *n. f.* enjoyment
jour *n. m.* day; daylight; **au ∾ le ∾** from hand to mouth
journal *n. m.* newspaper; diary
journaliste *n. m.* newspaper man
journée *n. f.* day
joyeux -se *adj.* joyous, merry
jubilé *n. m.* jubilee
juger *v.* judge
juillet *n. m.* July
jupe *n. f.* skirt
jurisconsulte *n. m.* jurisconsult, barrister
jusque *prép.* until; **jusqu'où** how far
juste *adj.* just, upright, righteous; proper; **81 6 ∾ que** this minute
justesse *n. f.* justness, propriety; **avec ∾** with precision, accurately
justicier *adj.* of justice; *n. m.* avenger
juteux -se *adj.* juicy

Kahn, Gustave *see note on* **4** 16
Keats, John *see note on* **180** 8
Krysinska, Marie *see note on* **10** 17

là *adv.* there; **de ∾** hence
labeur *n. m.* labor, work
laborieux -se *adj.* laborious, industrious; hard
labour *n. m.* plowing, tilling
labourer *v.* plow, till
laboureur *n. m.* plowman, tiller, husbandman
lacet *n. m.* lace; winding, turning; **mouvement de ∾** oscillation, swaying
lâche *adj.* cowardly; lax; loose, slack; *n. m.* coward
lâcher *v.* slacken, relax; let go; launch; **∾ la bride** give rein
La Ferté-Milon a small village in the department of Aisne; it was the birthplace of Jean Racine
La Fontaine, Jean de *see note on* **8** 20
lagune *n. f.* lagoon
laine *n. f.* wool
laïque *adj.* lay

laisse *n. f.* verse or stanza of the old epics, formed by an irregular number of lines; it became a favorite type of metrical composition with some of the Symbolists

laisser *v.* let, allow; leave, lay

lait *n. m.* milk

laiteux -se *adj.* milky

Lamartine, Alphonse de *see note on* **180** 5

lambeau *n. m.* shred, tatter, rag

lame *n. f.* wave

lamentable *adj.* woeful, pitiful

se lamenter *v.* lament, mourn

lamer *v.* laminate, plate

lance *n. f.* spear

lancer *v.* throw; launch

lande *n. f.* waste land

langue *n. f.* tongue; language; **mauvaise ∞** slanderous tongue

langueur *n. f.* languidness, langour

languir *v.* languish, sorrow, pine; linger

languissant *adj.* languid, drooping

lanternement *n. m.* (*arbitrarily used by Péguy for the regular word* **lanternerie**) dawdling, dallying

large *adj.* large, wide

larme *n. f.* tear

las -se *adj.* weary, tired

lasser *v.* weary

lassitude *n. f.* fatigue, weariness

La Tailhède, Raymond de *see note on* **12** 5

latent *adj.* latent, concealed

latescent *adj.* (*probably*) producer of fish. *The word seems to have been coined by Rimbaud from* **lates**, *the name of a tropical fish akin to the perch*

laurier *n. m.* laurel

lavande *n. f.* lavender

lave *n. f.* lava

laver *v.* wash

layette *n. f.* baby linen

Le Braz, Anatole *see note on* **14** 29

lécher *v.* lick; (*fig.*) polish, overelaborate

Leconte de Lisle, Charles *see note on* **19** 6

lecteur -trice *n.* reader

léger -ère *adj.* light

Lélian, pauvre *see note on* **16** 1

lendemain *n. m.* morrow, next day; **du jour au ∞** suddenly

lent *adj.* slow

lentement *adv.* slowly

lenteur *n. f.* slowness

lestement *adv.* briskly; freely; indecorously

léthéen *adj.* from Lethe, one of the rivers in Hades, the water of which brought total oblivion of the past to those who drank it

lettré *n. m.* literate, cultured
leurre *n. m.* lure, decoy
leurrer *v.* deceive, lure
levant *adj.* rising
Levant *n. m.* East, Orient
lever *v.* lift, raise, pull up; **se ∾** get up, stand up
Léviathan *n. p. m. see note on* **60** 10
lèvre *n. f.* lip
lévrier *n. m.* greyhound
lézard *n. m.* lizard
liaison *n. f.* connection, intimacy
libérer *v.* liberate
libertaire *n. et adj.* liberty-seeker; seeking liberty
liberté *n. f.* freedom, liberty
librairie *n. f.* bookstore; **en ∾** in book form
libre *adj.* free; **prêtre ∾** priest with no charge of souls
lichen *n. m.* lichen, moss
lie *n. f.* dregs
Liégeois -e *n.* inhabitant of (*or* person from) the Belgian city of Liége
lien *n. m.* tie, bond
lier *v.* bind, tie; link, connect; **se ∾ (avec)** make friends (with)
lierre *n. m.* ivy
liesse *n. f.* mirth, glee
lieu *n. m.* place; **avoir ∾** take place
lieue *n. f.* league (= 2½ English miles)
lièvre *n. m.* hare
ligne *n. f.* line
limbes *n. m. pl.* Limbo, Limbus
lime *n. f.* file
limon *n. m.* slime, mud; (*fig.*) clay
limoneux -se *adj.* slimy, turbid
limpide *adj.* limpid, clear
limpidité *n. f.* limpidness, clearness
lin *n. m.* flax; linen cloth
linceul *n. m.* shroud
linge *n. m.* linen
lingot *n. m.* ingot, bullion
liqueur *n. f.* liquor
lire *v.* read
lisse *adj.* smooth
lissoir *n. m.* polisher
lit *n. m.* bed
litanie *n. f.* litany, prayers
litière *n. f.* litter
livre *n. m.* book
livrer *v.* deliver, give up, abandon; **se ∾** give oneself up, give oneself over, revel (in); **∾ l'assaut à** assault
loger *v.* lodge, live
logis *n. m.* home, dwelling; **rentrer au ∾** go home
loi *n. f.* law
loin *adv.* far; **au ∾** far away, in the distance; **plus ∾** farther; **de ∾ en ∾** here and there; **de ∾** from afar
lointain *adj.* remote, aloof
lointain *n. m.* distance, perspective; **aux ∾s** in the far-off distance

Loire *see note on* **242** 6
loisir *n. m.* leisure
Londres London
long *n. m.* length; **le ∾ de** along
long -ue *adj.* long, slow
longer *v.* run along, skirt
longtemps *adv.* a long time
longuement *adv.* long, slowly
longueur *n. f.* length
loque *n. f.* rag, tatter
lors *adv.* then, on that occasion; **dès ∾** henceforth
loucher *v.* squint
louer *v.* praise, commend; rent, hire
Louis XI *see note on* **165** 25
Louis XII *see note on* **166** 35
loup -ve *n.* wolf
loup-garou *n. m.* werewolf; bugbear
lourd *adj.* heavy
Louvain a Belgian city in the province of Brabant. Its university is one of the oldest and most famous in Europe
lucarne *n. f.* skylight; garret window
luciole *n. f.* firefly
lueur *n. f.* glimmer; glimpse; **∾ sourde** faint light
lugubre *adj.* lugubrious, doleful
luire *v.* shine, glitter
luisant *adj.* shining, polished
lumière *n. f.* light
lumineux -se *adj.* luminous
lune *n. f.* moon
Lunéville a city of eastern France in the department of Meurthe-et-Moselle, on the river Meurthe
lunule *n. f.* lunule, a geometrical figure in the shape of a crescent
lustral *adj.* pertaining to purification, purifying
lustre *n. m.* gloss, splendor
lustrer *v.* give a luster to, give a gloss to, polish
Lutèce Lutetia, the ancient name of Paris
lutte *n. f.* struggle
lutter *v.* struggle, fight
Luxembourg *see note on* **166** 17
luxure *n. f.* lust, lewdness
lycée *n. m.* high school, college; the last two years in the lycée correspond to the first two years in American colleges
lys *n. m.* lily

mâcher *v.* chew
Madeleine *see note on* **32** 21
mælström *see note on* **61** 14
Mæterlinck, Maurice *see note on* **14** 26
Mage *n. m.* Magian; *pl.* Magi; **les Rois ∾s** the three wise men of the East who went to Bethlehem to worship the child Jesus
magicien -ne *n. et adj.* magician; magic

magistral *adj.* magisterial; masterly
magnifier *v.* magnify, extol
magnifique *adj.* magnificent
Magny-les-Hameaux a town in the department of Seine-et-Oise
Magre, Maurice *see note on* **14** 28
maigre *adj.* thin, lean, meager
maigreur *n. f.* leanness
main *n. f.* hand
maint *adj.* many a
maison *n. f.* house
maître *n. m.* master
maîtresse *n. f.* mistress
maîtriser *v.* master, control, overcome
mal *adj.* bad
mal *n. m.* evil; harm; pain; trouble; **faire ∾ (à)** hurt; **∾ d'amour** lovesickness; **en ∾ d'amour** lovesick
malade *adj.* sick, ill
malade *n. m. et f.* patient
maladie *n. f.* illness, sickness
maladif -ve *adj.* sickly
mâle *adj.* manly, masculine
mâle *n. m.* male
malfaisant *adj.* prejudicial
malgré *prep.* in spite of
malheur *n. m.* misfortune
malheureux -se *adj.* unfortunate, unhappy
malice *n. f.* prank, trick
malin -igne *adj.* clever
mallarmisme *n. m. coined word from* **Mallarmé**
mam'zelle *n. f. familiar abbreviation for* **mademoiselle** miss
mânes *n. m. pl.* manes, shades
Manet, Édouard *see note on* **44** 8
manger *v.* eat
maniement *n. m.* handling
manière *n. f.* manner, way; **en quelque ∾** somehow, somewhat
manque *n. m.* lack, want; failure; *see* **matelot**
manquer *v.* miss, fail; lack; want, be missing
manteau *n. m.* coat, cloak
Mantoue *see note on* **197** 23
manuel *n. m.* handbook
marais *n. m.* marsh, swamp, morass
marbre *n. m.* marble
marche *n. f.* march, walk, progress; course; step; **en ∾** moving
marcher *v.* walk
marcheur *n. m.* walker
mardi *n. m.* Tuesday
mare *n. f.* pool, pond
marée *n. f.* tide
margelle *n. f.* curbstone, edge (of a well)
mariage *n. m.* marriage, wedding, wedlock
Marie *n. p. f.* Mary; **les ∾s** *see note on* **60** 3
se marier *v.* marry, wed

marin *adj.* marine, seafaring
marin *n. m.* sailor
marine *n. f.* navy
Marinetti *see note on* **14** 8
marmaille *n. f.* brats
Marne *see note on* **238** 16
maroquin *n. m.* morocco leather
marquant *adj.* striking, conspicuous
marque *n. f.* mark; print, stamp
marquer *v.* mark, show, stamp; trace out
marronnier *n. m.* chestnut tree
Marseille city and harbor on the Mediterranean, in the department of the Bouches-du-Rhône
marteau *n. m.* hammer
marxiste *see note on* **237** 9
masse *n. f.* mace; sledge hammer
massif -ve *adj.* solid, heavy
massif *n. m.* clump
mât *n. m.* mast
matelot *n. m.* sailor; ∾ **à la manque** a failure as a sailor, a bad sailor
matériaux *n. m. pl.* materials
matière *n. f.* matter; stuff
matin *n. m.* morning
matinal *adj.* morning; early, early-rising
matineux -se *adj.* early-rising
mâture *n. f.* masting
Mauclair, Camille *see note on* **71** 19
maudire *v.* curse
maudit *adj.* accursed
Maurras, Charles *see note on* **12** 2
mauvais *adj.* bad, wicked
mauve *adj.* mauve, orchid-colored
mauve *n. f.* mallow
méandre *n. m.* meander, winding, maze
méchamment *adv.* wickedly
méchant *adj.* naughty, unkind
méchant *n. m.* wicked (man)
médaille *n. f.* medal
médaillon *n. m.* locket, medallion
médecin *n. m.* physician
Médée *see note on* **166** 17
médiocrité *n. f.* mediocrity
méditer *v.* meditate
méfiance *n. f.* distrust
se méfier de *v.* distrust, mistrust, beware of
meilleur *adj.* better, best
mélancolie *n. f.* melancholy, gloom
mélancolique *adj.* melancholy, gloomy
mélange *n. m.* mixture, mingling, blend
mêlée *n. f.* fray; fight
mêler *v.* mix, mingle
mélodie *n. f.* melody
membre *n. m.* member; limb
même *adj. et adv.* same; **de ∾ que** as
mémoire *n. f.* memory

mémoires *n. m. pl.* memoirs
Memphis *see note on* **73** 11
ménage *n. m.* household; married couple; married life
mendiant *adj.* begging
mendiant *n. m.* beggar
Ménélick Negus, or king of Abyssinia, from 1889–1913; born in 1842
mener *v.* lead
mensonge *n. m.* lie
menteur -se *adj.* deceitful, lying
menteur -se *n.* liar
menthe *n. f.* mint
mentir *v.* lie
menton *n. m.* chin
menu *adj.* thin; tiny
mépris *n. m.* scorn, contempt
méprise *n. f.* mistake
mépriser *v.* scorn, despise
mer *n. f.* sea
merci *n. m.* thanks, thank you
merci *n. f.* pity, mercy; discretion
Mercure de France *see note on* **11** 19
mère *n. f.* mother
merle *n. m.* blackbird
Merlin l'enchanteur *see note on* **166** 18
merveille *n. f.* marvel, wonder
merveilleux -se *adj.* marvelous
mésange *n. f.* titmouse, tomtit
messager -ère *n. et adj.* messenger, forerunner, harbinger
messe *n. f.* mass; **livre de ∾** prayer book
mesure *n. f.* measure, capacity; **à ∾ que** as, in proportion as
mesurer *v.* measure, gauge
métairie *n. f.* farm on lease
métayer *n. m.* farmer
méticuleux -se *adj.* particular, scrupulous
métier *n. m.* trade, craft, profession; **faire tout sorte de ∾s** engage in all sorts of activities
mettre *v.* put, place, set
meubles *n. m. pl.* furniture
meule *n. f.* stack (of hay); millstone, grindstone
meurtrier -ère *adj.* murderous
meurtrier -ère *n.* murderer
meurtrière *n. f.* loophole
meurtrir *v.* bruise
meut *prés. de* **mouvoir**
meute *n. f.* pack of hounds
miaulement *n. m.* mewing
miauler *v.* mew
mi-clos *adj.* half-closed
midi *n. m.* midday, noon; **le Midi** the South (of France)
mie *n. f.* (*abbreviation of* **amie**) friend
miel *n. m.* honey
milieu *n. m.* middle; milieu
mille *n. m.* mile; **de ∾ en ∾** from mile to mile, every mile
millier *n. m.* thousand
minerai *n. m.* ore
minime *adj.* very small, trifling, tiny

minuit *n. m.* midnight
mirage *n. m.* delusion
mirer *v.* mirror, reflect; **se ∾** look at oneself (in a mirror); (*of things*) be mirrored, be reflected
miroir *n. m.* mirror, looking-glass
miroiter *v.* reflect light, glisten
misère *n. f.* misery; want, poverty
miséricorde *n. f.* mercy
miséricordieux -se *adj.* merciful
mistral *n. m.* north or northwest wind along the valley of the Rhône (in southern France)
Mithouard, Adrien *see note on* **12** 23
mi-voix: à ∾ *adv.* in an undertone
mobile *adj.* movable, changeable, unsteady
mobilisation *n. f.* mobilization; *see note on* **237** 15
Mockel, Albert *see note on* **44** 19
mode *n. f.* fashion; **à la ∾** fashionable, popular, in fashion
modeler *v.* model, shape, mold
modestie *n. f.* modesty, simplicity
moelle *n. f.* marrow
moi *n. m.* ego, self; **à ∾!** help!
moine *n. m.* monk
moire *n. f.* moire, watered silk
moiré *adj.* moiréed, watered; shot with, wavy
mois *n. m.* month
Moïse *n. p. m.* Moses
moisson *n. f.* harvest, crop
moissonner *v.* harvest, reap
moiteur *n. f.* moisture, dampness
mol -le *see* **mou**
mollesse *n. f.* softness, effeminacy
mondain *adj.* worldly; worldly-minded
monde *n. m.* world
mondicule *n. m.* diminutive world
monitor *n. m.* monitor (a kind of heavily armored warship built in the United States during the Civil War)
monotone *adj.* monotonous
Mons chief town of the province of Hainaut (Belgium)
mont *n. m.* mount, mountain
montagne *n. f.* mountain
Montaigne, Michel de *see note on* **214** 20
montée *n. f.* flight; rise; (*arch.*) height
monter *v.* come up, rise, ascend; lift up
Montlhéry *see note on* **166** 5
Montmartre a district in Paris; it was once known as the favorite resort of artists, and is now crowded with so-called artistic cabarets, music halls, and places of rather vulgar entertainment

montrer *v.* show
moquerie *n. f.* mockery, jeer
moqueur -se *adj.* mocking, deriding
morale *n. f.* morals, ethics
mordre *v.* bite
moribond *n. m.* dying man
Morice, Charles *see note on* **4** 13
morne *adj.* dull, mournful, gloomy, lifeless
morose *adj.* sullen
mort *adj.* dead
mort *n. f.* death
Mortcerf a village in Seine-et-Marne, on the edge of the forest of Crécy
morve *n. f.* mucus
mosquée *n. f.* mosque
mot *n. m.* word
motif *n. m.* motive, reason, cause
motrice *adj.* propelling
motte *n. f.* sod; clod, ball of earth
mou, mol, molle, *adj.* soft
mouche *n. f.* fly
mouchoir *n. m.* handkerchief
moudre *v.* grind
mouette *n. f.* sea gull
mouiller *v.* wet, moisten
moule *n. m.* mold, cast
mouler *v.* mold, shape
moulin *n. m.* mill
mourir *v.* die
mousse *n. f.* moss; froth
mousser *v.* sparkle, froth
moustique *n. m.* mosquito
moutier *n. m.* convent, monastery
mouton *n. m.* sheep
mouvoir *v.* move
moyen *n. m.* means
moyennant *prép.* by means of
muet -te *adj.* dumb, mute, silent
mufle *n. m.* muzzle, mouth (of an animal); **forcer le ∞ aux océans** *see note on* **60** 3
mugir *v.* bellow; roar; moan
mur *n. m.* wall
mûr *adj.* ripe, mature
muraille *n. f.* thick wall, high wall
murer *v.* wall up, immure
mûrir *v.* ripen, mature
murmure *n. m.* murmur, whisper
musard *adj.* dawdling
musard *n. m.* dawdler (*from the verb* **muser**, to amuse oneself with trifles)
musc *n. m.* musk (scent)
muse *n. f.* muse; *see note on* **114** 11
musette *n. f.* bagpipe
Musset, Alfred de *see note on* **180** 7
mutilé *adj.* mutilated, crippled
mystificateur -trice *adj.* mystifying, hoaxing
mystificateur -trice *n.* mystifier, hoaxer

nacre *n. f.* mother of pearl
nacré *adj.* pearly, nacreous
nacreux -se *adj.* pearly, nacreous
nage *n. f.* swimming; **à la ∾** swimming
nager *v.* swim
naguère *adv.* not long ago; of yore (*see* **jadis**)
naïade *n. f.* naiad, water nymph
naïf -ve *adj.* naïve, artless, simple; candid
naissance *n. f.* birth
naître *v.* be born
naïveté *n. f.* simplicity, ingenuousness, artlessness
Nanterre *see note on* **239** 18
nappe *n. f.* tablecloth; cloth; (**d'eau** *or* **d'épis**) sheet, expanse
narine *n. f.* nostril
naseau *n. m.* nostril (of animals)
nasse *n. f.* bow net, weir
natal *adj.* native, natal
naufrage *n. m.* shipwreck
navire *n. m.* ship
navrant *adj.* heart-rending
navré *adj.* heartbroken
navrer *v.* break the heart of
néanmoins *conj.* nevertheless
néant *n. m.* naught, nothingness, vacuum
nébuleuse *n. f.* nebula; *see note on* **77** 9
Néère *see note on* **112** 18
néerlandais *adj.* Dutch
nef *n. f.* nave (of a church)
néfaste *adj.* inauspicious, nefarious
négligence *n. f.* neglect
négliger *v.* neglect
négoce *n. m.* trade
nègre *n. m.* negro
négresse *n. f.* negress
neige *n. f.* snow
neiger *v.* snow
neigeux -se *adj.* snowy
nénuphar *n. m.* water lily
Neptune *see note on* **135** 22
nerf *n. m.* nerve
net -te *adj.* clean; clear, clear-cut, plain
neuf -ve *adj.* new
Neuilly Neuilly-sur-Seine, a western suburb of Paris, on the north edge of the Bois de Boulogne. There are several towns or villages of this name in France
nez *n. m.* nose
niais *adj.* dull, stupid
niais *n. m.* ninny, booby
nichée *n. f.* brood
nid *n. m.* nest
nier *v.* deny
nihilisme *n. m.* nihilism
niveau *n. m.* level
noce *n. f.* wedding
nocturne *adj.* nocturnal, nightly
Noël *n. p. m.* Christmas; **noël** Christmas carol
noir *adj.* black, dark; **misère ∾e** dire poverty, utter poverty

noircir *v.* blacken
noisetier *n. m.* hazel tree
nommer *v.* name, call
nonchaloir *n. m.* nonchalance
nonne *n. f.* nun
nord *n. m.* north
normale, École *see note on* 2 11
nostalgie *n. f.* nostalgia, homesickness, longing
nostalgique *adj.* homesick
notaire *n. m.* attorney
notamment *adv.* particularly
noter *v.* quote, mention, note
Notre-Dame *n. p. f.* Our Lady
nouer *v.* tie, bind; ∾ **des relations** enter into relations
nourrir *v.* feed, nourish
nouveau -elle *adj.* new; **de** ∾ anew
nouveauté *n. f.* novelty, newness, innovation
nouveau-venu *n. m.* newcomer
nouvelle *n. f.* short story; news
novateur *n. m.* innovator
noyé *n. m.* drowned man
noyer *v.* drown
noyer *n. m.* walnut tree
nu *adj.* naked, bare
nuage *n. m.* cloud
nuance *n. f.* shade
nue *n. f.* cloud; *pl.* heavens, sky
nuit *n. f.* night; **de** ∾ by night; ∾ **sourde** quiet night
nul *adj.* no; void, null; **rendre** ∾ annul
numéro *n. m.* number
nuque *n. f.* nape of the neck

obéir *v.* obey
obéissance *n. f.* obedience
obéissant *adj.* obedient
obérer *v.* encumber
obliquer *v.* slant, swerve, turn
obscur *adj.* dark, dim
obscurcir *v.* darken
obscurité *n. f.* darkness
observer *v.* observe; mind, obey
occidental *adj.* Western
occuper *v.* occupy; **s'**∾ **de** be concerned with
ocre *n. m.* ochre
octosyllabe *n. m.* octosyllable, a word or line of eight syllables
odelette *n. f.* short ode
Odéon *n. m.* a great classical theater in Paris, second only to the Comédie française
odeur *n. f.* odor, smell, scent
œil *n. m.* eye
œillet *n. m.* carnation, pink
œuvre *n. f.* work
offenser *v.* offend
office *n. m.* service (church)
offrande *n. f.* offering
offrir *v.* offer
oie *n. f.* goose
Oise one of the tributaries of the Seine on its right bank
oiseau *n. m.* bird
oiselle *n. f.* female bird
oisif -ve *adj.* idle, unoccupied

olivier *n. m.* olive tree
ombelle *n. f.* umbel, cluster of blossoms
ombrager *v.* shade, give shade
ombre *n. f.* shade, shadow
ombrelle *n. f.* parasol
ombreux -se *adj.* shady
oncle *n. m.* uncle
onde *n. f.* wave
ondoyer *v.* undulate; float
ondulation *n. f.* waving, undulation
onduler *v.* undulate, wave
ongle *n. m.* finger nail, claw
opérer *v.* operate, work, perform; **s'∞** take place
opiniâtre *adj.* stubborn, unyielding
opprobre *n. m.* shame, ignominy, disgrace
opulence *n. f.* wealth
opulent *adj.* wealthy
or *conj.* but, now, well
or *n. m.* gold; **d'∞** golden, gilt; **parler d'∞** speak wisely
orage *n. m.* storm
orageux -se *adj.* stormy
oraison *n. f.* oration, speech; prayer
orbe *n. m.* orbit, orb
ordonner *v.* order
ordre *n. m.* order
ordure *n. f.* filth, dirt, garbage
oreille *n. f.* ear
orgue *n. m.* organ
orgueil *n. m.* pride
orgueilleux -se *adj.* proud
Orient *n. m.* East
orienter *v.* direct, guide
oriflamme *n. f.* standard of the ancient French kings
originaire *adj.* native
Orléans *see note on* **242** 10
orme *n. m.* elm
ormeau *n. m.* small elm
orner *v.* adorn, decorate, deck
ornière *n. f.* rut
orphelin *n. et adj.* orphan; fatherless
Orthez a small town in the Basses-Pyrénées, on the rivulet called Gave de Pau
os *n. m.* bone
oser *v.* dare
ostensoir *n. m.* monstrance
otage *n. m.* hostage
oubli *n. m.* oblivion, forgetfulness
oublier *v.* forget
oublieux -se *adj.* forgetful
oui-dà *interj.* yes indeed
ouïe *n. f.* hearing
ouïr *v.* hear
ouragan *n. m.* hurricane
outarde *n. f.* bustard
outrance *n. f.* excess, exaggeration; **à ∞** exaggerated, to death
outre *adv. et prép.* besides
outre *n. f.* leather bottle, goatskin bottle
ouvrier *n. m.* workman
ouvrir *v.* open

oyant *part. prés.* (*from the old verb* **ouïr**) hear

païen -ne *adj.* pagan, heathen
païen *n. m.* pagan, heathen
paille *n. f.* straw
pain *n. m.* bread
pair *n. m.* peer
paisible *adj.* peaceful, quiet
paître *v.* graze, browse
paix *n. f.* peace
palais *n. m.* palace
paletot *n. m.* overcoat
pâleur *n. f.* paleness, pallor
pâli *adj.* attenuated; dull
pâlir *v.* grow pale
palper *v.* feel about
palpiter *v.* pant, throb; thrill; flutter
se pâmer *v.* swoon, faint
pampre *n. m.* vine branch
pan *n. m.* large piece; side
panier *n. m.* basket
panse *n. f.* paunch; (*of a vase*) bulge
pantalon *n. m.* trousers
panteler *v.* pant, gasp for breath
paperasse *n. f.* waste paper, old paper
papier *n. m.* paper
papillon *n. m.* butterfly
pâquerette *n. f.* daisy
par *prép.* by, about; ∾ **là** that way; ∾ **trop** excessively
parachever *v.* put on the finishing touch; **se** ∾ come to perfection
parade *n. f.* show, state; **robe de** ∾ court gown
paradisier *n. m.* bird of paradise
paraître *v.* appear; **faire** ∾ publish
parcourir *v.* run through, go over, scour
par-delà *adv.* beyond (*see* **au-delà**)
par-dessus *adv.* over (*see* **au-dessus**)
pardon *n. m.* forgiveness
pardonner (à) *v.* forgive
pareil -le *adj.* similar, alike; equal
pareillement *adv.* like
parent *adj.* akin, kindred, related
parent *n. m.* parent; relative, kin, kindred
parer *v.* adorn; attire; **se** ∾ adorn oneself, array oneself
paresseux -se *adj.* lazy
parfait *adj.* perfect
parfois *adv.* sometimes
paria *n. m.* pariah, outcast
Parisis *n. p. m.* region around Paris
parler *v.* speak, talk; **sans** ∾ **de** without mentioning
parler *n. m.* speech
parmi *prép.* among, between
Parnassiens *see note on* **1 22**
paroi *n. f.* partition; side of a vase, of a wall, etc.
paroisse *n. f.* parish

paroissien *n. m.* parishioner; prayer book
parole *n. f.* word
Parques *see note on* **159** 11
parrainage *n. m.* godfathership; indorsement
part *n. f.* part, share; **d'une ∾** on the one hand; **quelque ∾** somewhere; **à ∾** besides, aside from
partager *v.* divide, share
partance *n. f.* (*regularly preceded by* **en**) sailing, departing
partenza *Italian for* **départ** departure
parterre *n. m.* flower bed, garden plot; (*of the theater*) pit, audience
parti *n. m.* party, side; **prendre ∾** take sides; **prendre son ∾ de** accept
partir *v.* depart, go away, start; **à ∾ de...** from . . . on
parvenir (à) *v.* attain, arrive at, reach; succeed
parvis *n. m.* open space in front of a church
pas *n. m.* step, footstep
Pas-de-Calais a department of northern France extending along the coast of the English Channel; main ports, Calais and Boulogne
passade *n. f.* passing through, traveling through; fad
passage *n. m.* passage; **de ∾** passing
passager -ère *adj.* transient, passing, fleeting
passant *n. m.* passer-by; traveler
passer *v.* pass; spend; cross; **se ∾** take place; **se ∾ de** do without
passeur d'eau *n. m.* ferryman
pâte *n. f.* paste, dough
patiemment *adv.* patiently
pâtis *n. m.* pasture ground
pâtre *n. m.* shepherd
patrie *n. f.* fatherland, mother country
patron *n. m.* employer; governor (*fam.*); boss (*U. S.*)
patronner *v.* patronize
Pau a town on the rivulet called Gave de Pau; the chief city of the department of Basses-Pyrénées; it was in olden times the capital of Béarn, a region of the French western Pyrenees which formed a portion of the kingdom of Navarre. Henri de Bourbon, king of Navarre, who became Henri IV of France (1589–1610), was born in the castle of Pau
paume *n. f.* palm (of the hand)
paupière *n. f.* eyelid
pauvre *adj.* poor, destitute
pauvre *n. m.* poor person
pauvreté *n. f.* poverty
pavé *n. m.* paving-stone, pavement

pavillon *n. m.* flag, standard, marine pennant
pavois *n. m.* shield; (*nav.*) armor
pavoiser *v.* adorn with flags, deck
pavot *n. m.* poppy
pays *n. m.* country; **214** native land
paysage *n. m.* landscape
paysan -ne *n.* peasant
peau *n. f.* skin
Peau d'Ane "Ass's Skin," one of Perrault's fairy tales
Peau-Rouge *n. p. m.* redskin, Indian
pêche *n. f.* fishing; peach
péché *n. m.* sin
pêcheur -se *n.* fisher, fisherman
pécuniaire *adj.* pecuniary
peine *n. f.* pain, grief, sorrow; penalty, sentence; trouble; **à ∾** hardly; **c'est la ∾** it is worth while
peiner *v.* labor, toil
peintre *n. m.* painter
peinture *n. f.* painting
pelage *n. m.* fur
pèlerin *n. m.* pilgrim
pèlerinage *n. m.* pilgrimage
pelouse *n. f.* lawn
pelure *n. f.* paring, peel, skin
pencher *v.* bend, incline, droop; slope; **se ∾** bend, incline, tilt
pendant *n. m.* pendant
pendre *v.* hang, be suspended
pendule *n. f.* clock
pêne *n. m.* lock, bolt
pénétrer *v.* penetrate, enter
pénombre *n. f.* semidarkness; penumbra
pensée *n. f.* thought; (*bot.*) pansy, lady's delight
penser *v.* think
penseur -se *adj.* thoughtful
penseur *n. m.* thinker
pensif -ve *adj.* pensive
pente *n. f.* slope, declivity, inclination
percer *v.* pierce, pierce through, perforate; come out, open, sprout
perche *n. f.* perch; pole, rod
percher *v.* perch
perclus *adj.* crippled, impotent
perdre *v.* lose; waste; ruin; **à ses moments perdus** at his leisure
père *n. m.* father
perle *n. f.* pearl
permettre *v.* permit, allow
permis *n. m.* permit, license
personnifier *v.* personify, impersonate
perte *n. f.* loss
pesant *adj.* heavy, weighty
peser *v.* weigh; **faire ∾** cause to lie heavy
pétale *n. m.* petal, flower leaf
pétiller *v.* sparkle
petit *adj.* little, small; **le ∾** the little one
Petit-Poucet *n. p. m.* (in Perrault's fairy tale) Tom Thumb

pétrir *v.* knead, mold
peu *adv.* little, few; **à ∾ près** almost, nearly
peuple *n. m.* people
peupler *v.* people
peuplier *n. m.* poplar
peur *n. f.* fear; **avoir ∾** be afraid; **faire ∾ à** frighten
phalanstère *n. m.* phalanstery; *see note on* **254** 4
phase *n. f.* stage, period
philtre *n. m.* filter, love potion
Phœbé *see note on* **63** 2
phosphore *n. m.* phosphorus
phtisie *n. f.* tuberculosis
Picard, Hélène *see note on* **15** 14
picoté *adj.* pricked
pie *n. f.* magpie
pied *n. m.* foot; (*of furniture*) leg; **à ∾** on foot
pierre *n. f.* stone
pierrerie *n. f.* jewel; *pl.* precious stones
piétaille *n. f.* one of the names given the infantry because those soldiers go on foot
piété *n. f.* piety
piétiner *v.* stamp the ground, trample on
piètre *adj.* wretched, pitiful; shabby
pieux -se *adj.* pious
pigeonnier *n. m.* pigeon house
pignon *n. m.* gable
pilier *n. m.* pillar, post
pincer *v.* pinch, nip
pipeau *n. m.* reed pipe; bird call
pipée *n. f.* decoy; **à la ∾** (catch birds) with a decoy bird call
pipeur *n. m.* cheat, trickster; (*at play*) catcher; **∾ de lune** piper in moonlight
piquer *v.* prick, sting
pire *adj.* worse, worst
piteux -se *adj.* woeful, pitiful
pitié *n. f.* pity, mercy
pitoyable *adj.* pitiful, piteous; compassionate
pittoresque *adj.* picturesque
place *n. f.* spot; stand
plafond *n. m.* ceiling
plage *n. f.* seashore
plagiat *n. m.* plagiarism
plaie *n. f.* wound, sore; plague
plaindre *v.* pity; **se ∾** complain, moan, groan
plainte *n. f.* complaint
plaintif -ve *adj.* plaintive, doleful
plaire *v.* please; **s'il vous plaît** if you please; **se ∾ à** take pleasure in
plaisant *adj.* pleasing; funny
plaisir *n. m.* pleasure
plan *adj.* even, plain, flat, level
planche *n. f.* plank, board
planer *v.* soar
planète *n. f.* planet
planter *v.* plant, fix, erect
plantureux -se *adj.* plentiful, bountiful, rich
plaque *n. f.* plate

plaquette *n. f.* small thin book
plat *adj.* flat, insipid
plateau *n. m.* tray; upland
plein *adj.* full; entire; **des mois ∾s** for whole months; **en ∾ (... de)** right in, at the height of
Plessis, Maurice du *see note on* **12** 4
pleurer *v.* cry, weep
pleurs *n. m. pl.* tears
pleuvoir *v.* rain
pli *n. m.* fold; line
plier *v.* fold, bend
plisser *v.* plait; purse, pucker
plomb *n. m.* lead
plonger *v.* plunge, dip, dive
ployer *v.* bend, bow
pluie *n. f.* rain
plumage *n. m.* plumage, feathers
plume *n. f.* feather; pen
plumeau *n. m.* feather broom, duster
plutôt *adv.* rather
pluvieux -se *adj.* rainy
poche *n. f.* pocket
Poe, Edgar Allan *see note on* **10** 26
poésie *n. f.* poetry
poétique *adj.* poetical, poetic
poétique *n. f.* poetics
poids *n. m.* weight
poignant *adj.* acute, stinging
poignet *n. m.* wrist
poil *n. m.* hair
poindre *v.* dawn; spring up
poing *n. m.* fist
point *n. m.* dot; stitch; speck; **∾ du jour** daybreak
pointe *n. f.* point; (*fig.*) witticism, pointed remark
pointer *v.* take aim
pointu *adj.* shrill; sharp, pointed, peaked
poire *n. f.* pear
poisson *n. m.* fish
poitrine *n. f.* breast, bosom, chest
polémique *n. f.* polemics, controversy
polir *v.* polish
Polyphème *see note on* **117** 23
pomme *n. f.* apple
pommier *n. m.* apple tree
pont *n. m.* bridge; deck
ponton *n. m.* pontoon, bridge of boats
Porché, François *see note on* **14** 28
portail *n. m.* front gate; doorway, portal
porte *n. f.* door
porte-drapeau *n. m.* standard-bearer
portée *n. f.* (*of speech*) purport, significance
portement *n. m.* carrying; *see note on* **242** 27
porter *v.* bring, carry, bear; wear; **∾ un coup** strike a blow
porteur *n. m.* porter, bearer, carrier
portique *n. m.* portico; doorway

portrait *n. m.* picture
pose *n. f.* attitude; affectation, sham, make-believe
poser *v.* lay, lay down, place; pose
posséder *v.* own, possess
poster *v.* station, place
posthume *adj.* posthumous
pot *n. m.* pot, jug, jar
poteau *n. m.* flagpole; post
pou *n. m.* louse
pouce *n. m.* thumb
poudre *n. f.* powder
poudreux -se *adj.* powdered; dusty
poudroyer *v.* be dusty; **la route poudroie au soleil** the road is covered with dust shining in the sun; **la campagne en fête poudroiera** the dust will blow about in the joyful countryside
pouilleux -se *adj.* mean, beggarly, lousy
poule *n. f.* hen; *see* **couveuse**
poulie *n. f.* pulley
poumon *n. m.* lung
poupe *n. f.* poop, stern
poupée *n. f.* doll
pourchas *n. m.* pursuit, chase (*formed from the verb* **pourchasser**, pursue, chase)
pourpre *adj.* purple
pourpre *n. f.* purple
pourrir *v.* rot, become moldy
pourriture *n. f.* rot, decay, putrescence
poursuite *n. f.* pursuit
poursuivre *v.* pursue, follow
pourvoir *v.* provide, supply
pourvu que provided
pousse *n. f.* sprout
pousser *v.* push; ∾ **un soupir** utter a sigh
poussière *n. f.* dust
poussif -ve *adj.* pursy, short-winded
pouvoir *v.* can, may, be able; **n'en ∾ plus** be completely exhausted; **n'en ∾ mais** be helpless, not be able to help it
pouvoir *n. m.* power
Prague *see note on* **250**
prairie *n. f.* meadow
pré *n. m.* prairie, meadow
précédent *adj.* preceding
préceptoral *adj.* preceptorial (concerning the tutors, the masters)
précipiter *v.* precipitate, hurl, dash down
se préciser *v.* become more distinct, become more precise
précoce *adj.* precocious; premature, early
préconçu *adj.* preconceived
prédestiner *v.* predestinate
prée *n. f.* meadow; *see note on* **149 1**
préférer *v.* prefer, favor
prendre *v.* take; catch; assume (airs, etc.), captivate; **se ∾ à** set about, be caught

préoccupation *n. f.* care
se préoccuper *v.* be concerned, worry
présage *n. m.* omen
préséance *n. f.* precedence
présent *n. m.* present, gift
présenter *v.* present, introduce; se ∾ appear
présomptueux -se *adj.* presuming
presque *adv.* almost
presqu'île *n. f.* peninsula
pressant *adj.* pressing, urging
presse *n. f.* press; printing-press
presser *v.* press, squeeze; hasten; urge, impel; **se ∾** hasten, throng
pressoir *n. m.* press, wine press
preste *adj.* quick, nimble
prétendre *v.* pretend, claim, aim at
prêter *v.* lend
prétexte *n. m.* pretense, plea
pretintaille *n. f.* furbelow
prêtre *n. m.* priest
prier *v.* pray
prière *n. f.* prayer
prime *n. f.* premium
primevère *n. f.* primrose
prince des poètes *see note on* 19 5
printanier -ère *adj.* springlike, vernal
printemps *n. m.* spring
Priollet, la Lanterne de *see note on* **166** 16
prison *n. f.* jail
procédés *n. m. pl.* (*of style*) method, manner of writing
prochain *adj.* near, next; coming
proche *adj.* near, close, neighboring; **∾ Orient** Near East
proclamer *v.* proclaim
procréer *v.* procreate
prodigue *adj.* prodigal
produire *v.* produce
profiler *v.* show in profile
profiter de *v.* profit by, benefit by, avail oneself of
profond *adj.* deep, profound
profondeur *n. f.* depth
progresser *v.* progress, improve
proie *n. f.* prey; **en ∾ à** a prey to
projeter *v.* project, throw out
prolonger *v.* prolong, lengthen, extend
promener *v.* take out walking; **∾ les yeux sur** scan, gaze at, survey; **se ∾** take a walk
promesse *n. f.* promise
promis -e *n.* betrothed
prompt *adj.* quick, speedy
propager *v.* propagate, spread
propice *adj.* propitious, favorable
propos *n. m.* words, talk, topics; **de ∾ délibéré** deliberately; **à ∾ de** on account of
propre *adj.* own
propriété *n. f.* property, estate

Protée *see note on* **112** 18
proue *n. f.* prow
prouver *v.* prove
provençal *adj.* of Provence, an ancient province on the Mediterranean Sea
Provençal *n. m.* inhabitant of Provence
province *n. f.* province
provocant *adj.* provoking
Psalmiste *n. p. m.* the author of the Book of Psalms (King David)
puanteur *n. f.* stink
publier *v.* publish
pucelle *n. f.* maiden ; **la Pucelle d'Orléans** the Maid of Orléans, Joan of Arc (*see note on* **166** 21)
pudeur *n. f.* modesty
pudique *adj.* chaste, modest
puisque *conj.* since
puissamment *adv.* powerfully
puissance *n. f.* power
puissant *adj.* powerful
puits *n. m.* well
pulluler *v.* swarm, abound, seethe
punaise *n. f.* bug
punir *v.* punish
pupille *n. f.* eyeball; *m. et f.* ward
purger *v.* purge, clear, purify
Puteaux a small town on the left bank of the Seine, a few kilometers from Paris, just outside the Bois de Boulogne
Pygmalion *see note on* **Galathée 82** 21
Pyrénées *n. p. f. pl.* Pyrenees, the chain of mountains between France and Spain

quai *n. m.* wharf, quay ; platform
quasi, quasiment, *adv.* almost, nearly
querelle *n. f.* quarrel
quereller *v.* scold ; **se ∞** quarrel
quête *n. f.* quest, search
queue *n. f.* tail, train
quille *n. f.* (*nav.*) keel ; (*games*) ninepins
quinzaine *n. f.* fortnight
quitter *v.* leave
quotidien -ne *adj.* daily

rabâcher *v.* twaddle
rabattre *v.* bring down, lower ; beat down
raccrocher *v.* pick up ; win over, attract ; get hold of
rachat *n. m.* redemption, recovery
Racine, Jean *see note on* **9** 5
raconter *v.* relate, tell
rade *n. f.* roadstead, roads (*nav.*)
radieux -se *adj.* radiant
raffermir *v.* make firm, stabilize, strengthen
raffiné *adj.* refined
rafler *v.* sweep off, carry off
rafraîchir *v.* cool, refresh ; restore, renovate

rageusement *adv.* with rage, fiercely
railler *v.* banter, jeer, jest
rais *n. m.* ray
raison *n. f.* reason; cause, motive
rajeunir *v.* rejuvenate, revive, renew
râle *n. m.* (*ornith.*) rail; rattling (in the throat)
râler *v.* have the death rattle
ramasser *v.* pick up
rame *n. f.* oar; ream; *in Rimbaud* **62** 21 **rameau**
rameau *n. m.* bough, branch; **dimanche des Rameaux** Palm Sunday
ramée *n. f.* green boughs, green arbor
ramener *v.* bring back, lead back
ramer *v.* row
ramier *n. m.* ringdove, wood pigeon
rampe *n. f.* banister, slope
rampement *n. m.* creeping, crawling
ramure *n. f.* branches, boughs
rancœur *n. f.* rancor
rancune *n. f.* grudge, rancor, resentment
randonnée *n. f.* tour, circuit, ramble
rang *n. m.* row, tier, rank
ranimer *v.* revive, brighten up
râper *v.* grate, rasp
Raphaël *n. p. m.* Raphael, the angel who made young Tobias cure his father's blindness by anointing the old man's eyelids with the gall of a fish (Apocrypha)
rapide *adj.* swift, fast, quick
rapiécer *v.* piece, patch, mend
rappel *n. m.* recollection
rappeler *v.* call back; recall; remind of; **se ∾** remember
rapport *n. m.* report; information; relation
rapporter *v.* bring back; relate
ras *adj.* close-shaven, smooth, shorn; (*of country*) open and flat; **au ∾ de** close to; **depuis le ∾ du sol** from the smooth surface of the ground
raser *v.* shave, graze
rassasier *v.* satiate; **se ∾ de** take one's fill of, be sick of
rassembler *v.* collect, gather
râteau *n. m.* rake
rattacher *v.* bind again, fasten again; (*fig.*) connect
rauque *adj.* hoarse
ravi *adj.* raptured, overjoyed
ravin *n. m.* ravine; hollow road
ravir *v.* carry off, ravish; delight, enrapture; **s'entre-∾** take from each other
ravissement *n. m.* rapture
Raynaud, Ernest *see note on* **11** 16
rayon *n. m.* ray, beam; comb (of honey)
rayonner radiate, irradiate
rebattu *adj.* oft-told, trite

reblanchi *adj.* whitened again ; **bien ∞** washed over and over again
reboire *v.* drink again
rebondi *adj.* rounded ; undulating ; plump
rebours: à ∞ *adv.* against the grain, the wrong way
rébus *n. m.* puzzle
rebuter *v.* repulse, cause to lose courage
recéler *v.* conceal, contain
receveur de l'enregistrement *n. m.* tax-collector
recherche *n. f.* search, quest, research
rechercher *v.* seek after, search for, seek the company of
récif *n. m.* reef
récit *n. m.* story
réclamer *v.* claim
reclus *adj.* recluse, cloistered
récolte *n. f.* harvest, crop
récolter *v.* harvest, gather, collect
recommencer *v.* begin again
récompense *n. f.* reward
réconcilier *v.* reconcile
reconnaître *v.* recognize
reconquérir *v.* reconquer, win back
recopier *v.* copy again
recourbement *n. m.* winding, bend, curve
recours *n. m.* recourse
recouvrir *v.* cover again, hide
recréer *v.* create anew
récrire *v.* write over
recru *adj.* worn out, jaded
recueil *n. m.* collection
recueillement *n. m.* meditation ; (*fig.*) peaceful seclusion
recueilli *adj.* calm, still
recueillir *v.* gather, collect ; receive
reculer *v.* go back, draw back, retreat
reculons: à ∞ *adv.* backwards
redécouvrir *v.* discover anew
redire *v.* say again, repeat
redoubler *v.* redouble, increase
redouter *v.* dread, fear, apprehend
redresser *v.* straighten
se réduire *v.* be reduced
réduit *n. m.* small habitation, hovel
rééditer *v.* edit again, publish again
refaire *v.* do again, do over ; make again
refermer *v.* shut up again, close up, close again
réfléchi *adj.* deliberate
réfléchir *v.* reflect, think (over), ponder ; mirror
reflet *n. m.* reflected light, reflection
refléter *v.* reflect, mirror
refleurir *v.* bloom again
reflux *n. m.* ebb
refrain *n. m.* burden (of a song) ; constant theme
refroidissement *n. m.* chill, cold

refuge *n. m.* refuge, shelter
réfugié *adj.* refugee
se réfugier *v.* take refuge
regagner *v.* regain, go back again; go to, reach
regain *n. m.* aftermath; (*fig.*) renewal
regard *n. m.* look, glance, sight
regarder *v.* look, look at; consider
régimentaire *adj.* regimental, military
règle *n. f.* rule
règlement *n. m.* regulations
règlementaire *adj.* orderly; **au pas** ∾ military step; (*fig.*) under military discipline
règne *n. m.* reign
régner *v.* reign, rule
regretter *v.* regret
régulier -ère *adj.* regular
se réhabituer *v.* become accustomed again
réimprimer *v.* print again, reprint
rein *n. m.* kidney; *pl.* loins, back
réintégrer *v.* reintegrate, reinstate
rejet *n. m.* rejection; (*in verse*) run-on line
rejeter *v.* reject; throw again, throw back; set aside
rejoindre *v.* join, unite; reunite; overtake, reach
réjouir *v.* rejoice
relations *n. f. pl.* intercourse
relent *n. m.* lingering smell
relever *v.* raise again; encourage
relier *v.* connect, bind
relique *n. f.* relic
remanier *v.* retouch; do over again
remarquer *v.* remark; distinguish; observe
se remarier *v.* marry again
remercier *v.* thank
remercîment *n. m.* thanks
remettre *v.* put again; put back; remit; intrust; put off; refer; ∾ **sa foi à quelqu'un** trust one; **s'en** ∾ **à** trust
remirer *v.* (*obs.*) mirror, reflect
remonter *v.* go up again, reascend
remords *n. m.* remorse
remplacer *v.* replace
remplir *v.* fill, fulfill
remuer *v.* move, stir
remueur *n. m.* mover, stirrer; tiller
renaissance *n. f.* revival, new birth; Renaissance
renaître *v.* revive, return to life, be born again
Renan, Ernest *see note on* 1 19
rencontre *n. f.* encounter, meeting
rencontrer *v.* meet
rendre *v.* give back, render, return; repay; yield; **se** ∾ go, make oneself, give oneself up, surrender; **se** ∾ **compte de** realize
renier *v.* disown, abjure

renommé *adj.* famed
renommée *n. f.* fame
renouer *v.* tie again, tie up; resume
renouveler *v.* renew, rejuvenate, refresh
rénover *v.* renovate
rentrée *n. f.* return, coming back, home-coming
rentrer *v.* reënter, return, go in again
répandre *v.* pour, spill, shed; scatter, diffuse; **se ∾ dans le monde** go out into society; **se ∾ en sanglots** sob profusely
repartir *v.* go away again, set out again, start again
repasser *v.* pass again, cross again, cross over
repêcher *v.* fish up again, take out of water
repentir *n. m.* repentance
repercher *v.* perch again
répercuter *v.* reverberate, echo
répéter *v.* repeat, tell again
répit *n. m.* respite
repli *n. m.* fold; coil; recess
repliement *n. m.* falling back; **∾ sur soi** retirement within oneself
répondre *v.* answer, respond
réponse *n. f.* answer, reply
repos *n. m.* rest, repose
reposer *v.* rest, repose
reposoir *n. m.* street altar, repository
repousser *v.* repel, drive back, thrust away
reprendre *v.* take again; seize again, take hold of again; take back; take up, resume
réprimer *v.* repress, restrain
reprise *n. f.* resumption; **à deux ∾s** twice
reproche *n. m.* reproach
reproduire *v.* reproduce
résigner *v.* resign, submit, give up
résine *n. f.* resin, rosin
résolu *adj.* resolute, determined, resolved
résorber *v.* reabsorb; (*fig.*) melt
respirer *v.* breathe
resplendir *v.* be resplendent, radiate
ressac *n. m.* surf
ressaisir *v.* seize again, recover possession of
ressembler à *v.* resemble, be like, take after
ressort *n. m.* spring; (*fig.*) energy, buoyancy
reste *n. m.* rest, remains, remnant; **du ∾** besides, nevertheless, as for the rest
rester *v.* remain, stay
restituer *v.* restore, return
résultat *n. m.* result
résumer *v.* recapitulate, sum up
rétablir *v.* reëstablish, restore
retenir *v.* keep back, hold back, detain, retain

retentir *v.* resound, ring; rattle
retirer *v.* remove, take out; ∾... **à** deprive . . . of; **se** ∾ retire, withdraw, recede
retors *adj.* crafty
retour *n. m.* return; vicissitude; **de** ∾ back
retourner *v.* return, go back
retrait *n. m.* place of seclusion
rétrécir *v.* straighten, narrow
retrouver *v.* find again, recover
rets *n. m. pl.* net, netting; snare
réunir *v.* unite, join, bring together
réussir *v.* succeed
réussite *n. f.* success
revanche *n. f.* revenge
rêve *n. m.* dream
revêche *adj.* ill-natured, cross-grained, peevish
réveil *n. m.* awakening, waking up
réveiller *v.* awake, revive, stir up
révéler *v.* reveal, disclose
revendiquer *v.* vindicate, claim
revenir *v.* come back, return; amount to; belong
revenir *n. m.* (*obs.*) return
rêver *v.* dream, muse
réverbère *n. m.* street lamp; reflector
réverbérer *v.* reverberate; reflect; **se** ∾ be mirrored
rêverie *n. f.* dream, dreaming
revers *n. m.* back, reverse
revêtir *v.* clothe; put on; assume
rêveur -se *adj.* dreamy, pensive, musing
rêveur *n. m.* dreamer
revivre *v.* come to life again, revive
revoir *v.* see again
revoler *v.* fly again
révolté *adj.* rebellious
révolté *n. m.* rebel
se révolter *v.* rebel
revue *n. f.* review, magazine
Le Rhône the most powerful river of France; it rises in the Rhone Glacier, on the Furka Pass, near the St. Gotthard Pass, Switzerland; it flows through Lake Geneva, enters France just south of Geneva, flows west to Lyon, and then straight south, through Valence, to Arles, where it divides into several branches, which form the delta of the Rhone (Bouches-du-Rhône), before emptying into the Mediterranean. The *Camargue* is the main island formed by the delta
riant *adj.* laughing; **un paysage** ∾ a smiling landscape, a blithesome landscape
ricanement *n. m.* sneering
Richard Cœur-de-Lion *see note on* **166** 8
ricocher *v.* ricochet, rebound

ride *n. f.* wrinkle, line; (*of water*) ripple
rideau *n. m.* curtain
ridicule *adj.* ridiculous, ludicrous
rien *n. m.* nothing; ∾ **de** ∾ absolutely nothing
rigide *adj.* rigid, strict
rimer *v.* rime
rire *v.* laugh; **se** ∾ **de** make fun of
rire *n. m.* laughter; **fou** ∾ uncontrollable laughter; ∾ **moqueur** sneer
risible *adj.* laughable
risque *n. m.* risk
risquer *v.* risk, venture; ∾ **de** run the risk of
ritournelle *n. f.* ritornello, burden (of a song)
rivage *n. m.* shore, seashore, beach
rivaliser *v.* vie, compete
rive *n. f.* shore; bank (of rivers)
rivière *n. f.* river
robe *n. f.* dress, gown, robe
robuste *adj.* robust, sturdy
roc *n. m.* rock
rocailleux -se *adj.* rocky
roche *n. f.* rock, stone
rocher *n. m.* rock
Rodenbach, Georges *see note on* **14** 30
rôder *v.* roam, rove
roi *n. m.* king
roideur *n. f.* (*older spelling of* **raideur**) stiffness, rigidity
rôle *n. m.* part (in a play); roll
Rolland, Romain *see note on* **2** 11
Romains, Jules *see note on* **14** 5
roman *n. m.* novel, romance
romance *n. f.* ballad, song
romancier *n. m.* novelist
rompre *v.* break, break away
ronce *n. f.* bramble, brier
rond *n. m.* ring, circle
ronde *n. f.* round (a dance in a circle, all the dancers holding each other's hands; also a popular song that accompanies this dance)
rongé *adj.* gnawed, corroded; weatherworn
Ronsard, Pierre de *see note on* **108** 6
rose *adj.* pink, rose-colored
roseau *n. m.* reed
rosée *n. f.* dew
rosière *n. f.* rose queen (a virtuous young girl to whom, in certain villages, a reward is solemnly given. In olden times the reward consisted in a crown of roses, today replaced by money)
rossignol *n. m.* nightingale
rôtir *v.* roast
roue *n. f.* wheel
Rouen a city on the Seine, northwest of Paris. The ancient capital of Normandy; now the chief town of the de-

partment of Seine-Inférieure. Joan of Arc was burned at the stake in the Place du Vieux Marché on May 31, 1431

rouet *n. m.* spinning wheel

rouge *adj.* red

rougeoyant *adj.* glowing with red tints

rougeoyer *v.* redden, have a red glow

rougir *v.* redden, blush, grow red

rouille *n. f.* rust

rouillé *adj.* rusty

rouler *v.* roll, roll down, roll along, roll about

rouleur -se (**59** 1 and **120** 18) *this word is formed from the verb* **rouler** *and cannot be here translated by a noun; the student will have to supply a periphrase*

roulis *n. m.* rolling

Roumain *n. m.* Rumanian

rousseur *n. f.* redness; freckle

roussir *v.* redden, scorch

route *n. f.* road, way, journey, course; **en ∾** on one's way; **au bord de la ∾** by the wayside; **faire ∾** travel; **∾ nationale** state highway, state road

roux -sse *adj.* reddish, red

royal *adj.* royal, regal, kingly

royaume *n. m.* kingdom, realm

ruban *n. m.* ribbon

rubis *n. m.* ruby

rude *adj.* hard, rough, rugged; bitter, harsh; steep

rue *n. f.* street

ruer *v.* kick; **se ∾** rush

rugir *v.* roar

rugueux -se *adj.* rugose, rough, harsh

ruisseau *n. m.* brook

ruisseler *v.* stream, trickle, run down

ruisselet *n. m.* brooklet, rivulet

rumeur *n. f.* rumor

rupture *n. f.* breaking

ruse *n. f.* ruse, artifice, craft, trick

rustique *adj.* rural, rustic

rut *n. m.* rut (of animals); **61** 14 *and* **103** 2 roaring (*according to the original meaning of the word, derived from Latin* rugitus *from* rugire)

rutilement *n. m.* (*substituted by Rimbaud for* **rutilance** *n. f.*) red glow

rythmer *v.* (*mus.*) time, cadence

sable *n. m.* sand

sablé *adj.* sanded

sabord *n. m.* port, porthole

sabot *n. m.* wooden shoe; hoof

saccade *n. f.* jerk; fit, start

saccager *v.* sack; throw into confusion; destroy

sacramentaire *adj.* sacramentarian, sacramental

sacré *adj.* sacred, holy

sacrifier *v.* sacrifice
sacrilège *adj.* sacrilegious
sacrilège *n. m.* sacrilege
safran *n. m.* saffron, crocus
sage *adj.* wise
sage *n. m.* wise man, sage
sagesse *n. f.* wisdom
saigner *v.* bleed
sain *adj.* healthy, sound
saint *adj.* holy, consecrated
Saint-Cloud a small town in the department of Seine-et-Oise, situated about fourteen kilometers west of Paris, on the Seine; it has a beautiful park
Saint-Georges de Bouhélier *see note on* **14** 3
saisir *v.* seize, catch; grasp, discern
saison *n. f.* season
salade *n. f.* salad, lettuce; ~ **vive** green (fresh) lettuce
salaire *n. m.* salary
sale *adj.* dirty; contemptible
saligue *n. f. see note on* **189** 19
salle *n. f.* room; hall; ~ **à manger** dining-room
salon *n. m.* parlor, drawing-room
saltimbanque *n. m.* mountebank, clown
salubre *adj.* salubrious, wholesome
saluer *v.* bow; hail, greet
Salut *n. m.* Benediction, evening service in the Catholic Church in honor of the Holy Sacrament
Samaritaine *n. f.* Samaritan
sanctionner *v.* sanction
sanctuaire *n. m.* sanctuary; chancel
sandale *n. f.* sandal, slipper
sang *n. m.* blood
sanglant *adj.* bloody
sanglot *n. m.* sob
sangloter *v.* sob
sanguinolent *adj.* tinged with blood
santé *n. f.* health
saoul (*pron.* **sou**) *adj.* drunk
saper *v.* sap, cut away, undermine
sapin *n. m.* fir tree
sapinière *n. f.* fir grove
sarcelle *n. f.* teal
satisfaire *v.* satisfy, indulge
satisfait *adj.* contented, satisfied
Saturne *see note on* **22** 8
Saturnien *n. et adj. see note on* **22** 17
sauf *prép.* save, except
sauge *n. f.* sage, salvia
saule *n. m.* willow
saupoudrer *v.* powder; strew; sprinkle
sauteler *v.* (*obs.*) hop, skip, jump about
sauter *v.* leap, jump, bounce up
sauterelle *n. f.* grasshopper
sauvage *adj.* wild, shy
sauvagerie *n. f.* unsociableness, shyness
sauver *v.* save

savant *adj.* learned, knowing
savant *n. m.* learned man
savate *n. f.* slipshoe, slipper
saveur *n. f.* savor, relish
Savoie *n. p. f.* a region of eastern France between the southern bank of the Lake of Geneva, the Alps, and the Rhone
savoir *v.* know
savoir *n. m.* knowledge, learning, scholarship
savoureux -se *adj.* savory
savoyard *adj.* from Savoy
Savoyard *n. m.* inhabitant of Savoy
sceau *n. m.* seal
scel *n. m.* seal
scélérat *adj.* infamous, scoundrelly
scélérat *n. m.* scoundrel
sceller *v.* seal
scène *n. f.* scene; stage
scepticisme *n. m.* skepticism
schopenhauéresque *adj.* *see note on* **4** 27
Schumann, Robert *see note on* **120** 10
scintiller *v.* scintillate, sparkle
scolaire *adj.* academic, school
sculpter *v.* sculpture, carve
seau *n. m.* pail, bucket
sec, sèche, *adj.* dry; **à sec** dried up
sécheresse *n. f.* dryness
secouer *v.* shake, shake off, jolt
secours *n. m.* help, assistance
séculaire *adj.* secular
sécurité *n. f.* safety
séduit *adj.* seduced, allured, enthralled, charmed
Seigneur *n. m.* Lord
sein *n. m.* bosom
Seine one of the main rivers of France; it flows into the English Channel at Havre, after passing through Paris and Rouen
séjour *n. m.* sojourn, stay; residence, abode
séjourner *v.* sojourn, stay
sel *n. m.* salt
sélam *n. m.* emblematic nosegay (in the East)
selon *prép.* according to
semailles *n. f. pl.* sowing
semaine *n. f.* week
sémantique *n. f.* study of the elements of the language with regard to their meaning
semblable *adj.* like, alike
semblant *n. m.* air, appearance, semblance
sembler *v.* seem
semence *n. f.* seed
semer *v.* sow; scatter, strew
semeur *n. m.* sower
séminaire *n. m.* seminary; *see note on* **227** 14
semis *n. m.* seed plot; seedling
sens *n. m.* sense, meaning; understanding; direction
sensible *adj.* sensitive, moved by feeling; **signe ∾** tangible mark, perceptible mark

sensuel -le *adj.* sensual, voluptuous
sente *n. f.* path
senteur *n. f.* scent, fragrance, perfume
sentier *n. m.* path, lane, track, trail
sentiment *n. m.* feeling, sense
sentir *v.* feel; smell
séparer *v.* separate, disunite, divide; **se ∾** part
septembre *n. m.* September
sépulcre *n. m.* sepulcher
sépulture *n. f.* burial
séquelle *n. f.* train, followers; (*fam.*) gang, crew
séraphin *n. m.* seraph
serein *adj.* serene
sergent *n. m.* sergeant
sérieux -se *adj.* serious, sedate
serment *n. m.* oath, vow
serpent *n. m.* snake
serpenter *v.* wind, twine
serpolet *n. m.* wild thyme
serré *adj.* serried, close together, huddled; oppressed
serrer *v.* tighten, press, compress; squeeze, grasp; oppress (the heart); **se ∾** hold close
servante *n. f.* maidservant
servile *adj.* servile; domesticated, tamed
servir *v.* serve, wait on; **se ∾ de** use, employ
serviteur *n. m.* servant, manservant
seuil *n. m.* threshold, doorstep
seulement *adv.* only
sève *n. f.* sap
Sicile *n. p. f.* Sicily
sidéral *adj.* pertaining to stars
siècle *n. m.* century
siège *n. m.* seat
siffler *v.* whistle
sifflet *n. m.* whistle
signaler *v.* point out, signalize
signet *n. m.* bookmark
silencieusement *adv.* silently
sillage *n. m.* wake
sillon *n. m.* furrow; (*of light*) trail
simagrée *n. f.* grimace, affectation, fuss
simplicité *n. f.* simplicity, artlessness
sinon *conj.* if not
sirène *n. f.* siren; mermaid
sitôt que *conj.* as soon as
sobre *adj.* sober, temperate
socle *n. m.* stand, pedestal
sœur *n. f.* sister
soie *n. f.* silk
soif *n. f.* thirst
soigner *v.* attend to, take care of
soigneusement *adv.* carefully
soin *n. m.* care
soir *n. m.* evening
soirée *n. f.* evening; evening party
sol *n. m.* ground, soil
soldat *n. m.* soldier
soleil *n. m.* sun

solennel -le *adj.* solemn
solide *adj.* strong, steadfast
solitude *n. f.* wilderness
Sologne a region south of the Loire, below Orleans; it extends over three departments: those of Loiret, Cher, and Loir-et-Cher. It is noted for its very good hunting
sombre *adj.* dark
sombrer *v.* sink
sommaire *n. m.* summary
somme *n. m.* nap, sleep; **faire un ∾** take a nap
somme *n. f.* sum; **en ∾** in short
sommeil *n. m.* sleep
sommet *n. m.* summit, top
somnolent *adj.* drowsy
somptuosité *n. f.* sumptuousness
son *n. m.* sound
sonde *n. f.* probe; sounding-lead
sonder *v.* sound, fathom; explore; probe
songe *n. m.* dream
songer *v.* think; dream
songeur -se *adj.* dreamy
songeur *n. m.* dreamer
sonnaille *n. f.* cowbell, jingle
sonner *v.* ring, sound; (*of clocks*) strike
Sorbonne *see note on* **237** 4
sornettes *n. f. pl.* nonsense, fiddlesticks
sort *n. m.* fate, lot, doom
sorte *n. f.* kind
sortie *n. f.* exit, coming out
sortilège *n. m.* witchcraft, spell
sortir *v.* go out, come out; **au ∾ de** when he (she, we, etc.) left
sot -te *adj.* foolish
sot *n. m.* fool
sou *n. m.* cent, penny
souche *n. f.* stump, block
souci *n. m.* anxiety, trouble, care; (*bot.*) marigold
se soucier (de) *v.* care, mind
soucieux -se *adj.* anxious, careworn; mindful
soudain *adv.* suddenly
soudard *n. m.* (*fam.*) trooper, veteran soldier
souffle *n. m.* breath, whiff, blast
souffler *v.* blow, breathe
souffrance *n. f.* suffering, pain
souffrir *v.* suffer
soulever *v.* raise, lift
soulier *n. m.* shoe
soumettre *v.* submit; subdue
soumission *n. f.* submission, compliance
soupçonner *v.* suspect
soupir *n. m.* sigh
soupirer *v.* sigh; gasp; long for
souple *adj.* supple, yielding, pliant
souplesse *n. f.* suppleness, flexibility, nimbleness; versatility
source *n. f.* spring
sourcil *n. m.* eyebrow

sourd *adj.* deaf, unheeding; (*of voice*) muffled, dull; (*of light*) faint; **lutte ∾e** underhand struggle; **nuit ∾e** quiet night
sourire *v.* smile
sourire *n. m.* smile
sournois *adj.* artful, underhand, crafty
sournois *n. m.* dissembler
sous-bois *n. m.* undergrowth, underwood
soutenir *v.* support, uphold, sustain
souterrain *adj.* subterraneous
soutirer (à) *v.* rack; worm out (of)
souvenance *n. f.* recollection, memory
se souvenir (de) *v.* remember
souvent *adv.* often; **le plus ∾** as often as not
souverain *n. et adj.* sovereign
spectre *n. m.* specter, ghost
spirale *n. f.* spiral; **en ∾** winding
spire *n. f.* (*arch.*) spire
squelette *n. m.* skeleton
stagnant *adj.* stagnant, still
stagner *v.* be stagnant
stigmate *n. m.* stigma, brand
strideur *n. f.* shrillness; creaking
strom *n. m.* *see note on* **65** 20
strophe *n. f.* stanza
Strowski, Fortunat *see note on* **2** 20
stupeur *n. f.* stupor, amazement
Styx *n. p. m.* *see note on* **132** 22
suaire *n. m.* shroud
Suarès, André *see note on* **237** 19
subir *v.* undergo, suffer
subitement *adv.* suddenly
subjuguer *v.* subjugate, subdue, captivate
substituer *v.* substitute
subtil *adj.* subtle, keen, artful
subtiliser *v.* subtilize, overrefine; **se ∾** become tenuous
suc *n. m.* juice, sap
succès *n. m.* success
succomber *v.* succumb, be overcome
sucer *v.* suck
sucre *n. m.* sugar
sucré *adj.* sweet, sugary
sucrer *v.* sweeten
suer *v.* sweat
sueur *n. f.* sweat; (*fig.*) toil, pains
suffire *v.* suffice
suggérer *v.* suggest, hint
se suicider *v.* commit suicide
suie *n. f.* soot
suinter *v.* ooze
suite *n. f.* continuation; sequence; consequence; sequel; **à la ∾ de** following; **tout de ∾** at once
suivant *prép.* following, according to
suivre *v.* follow
sujet *n. m.* subject; theme; cause

Sully-Prudhomme *see note on* **1** 24
superflu *adj.* superfluous
superflu *n. m.* superfluity
suppléant *adj.* assistant
supplier *v.* entreat
supporter *v.* stand, bear
suppôt *n. m.* agent, instrument (of Satan), imp
supprimer *v.* suppress, abolish
suppurer *v.* suppurate
supputer *v.* calculate, compute, reckon
sur *adj.* sour
sûr *adj.* sure, safe, trustworthy, firm
surblaséisme *n. m. a word that was coined by the "décadents" to express the state of mind of people who are completely blasé*
surcroît *n. m.* superaddition; aggravation; **par** ∾ to make it worse
suresthétique *adj.* superfine, overæsthetic
surgir *v.* arise, spring up; **faire** ∾ give rise to
surmonter *v.* surmount, overcome, subdue; surpass
surnager *v.* float on the surface
surnaturel-le *adj.* supernatural
surnom *n. m.* nickname
surprenant *adj.* surprising, astonishing
surprendre *v.* surprise; overtake; catch
sursaut *n. m.* start; ∾ **libre** voluntary impulse
survenir *v.* happen; come unexpectedly, appear suddenly
survivant *adj.* surviving, remaining
survivant *n. m.* survivor
susciter *v.* raise up, stir up
svelte *adj.* slim, slender
sveltesse *n. f.* slenderness
sylvain *n. m.* sylvan god
Sylves *or* **Silves** *n. f. pl. see note on* **108** 12
sympathique *adj.* sympathetic; attractive; favorable
syrte *or* **sirte** *n. f.* quicksand bank; *this word, as a rule, is used only as a geographical proper noun (see note on* **107** 13)

tableau *n. m.* picture
tablier *n. m.* apron
tache *n. f.* stain, spot; **sans** ∾ spotless
tâche *n. f.* task
tacher *v.* stain
tâcheron *n. m.* jobber
Tailhède, Raymond de la *see note on* **12** 5
taille *n. f.* waist; size; figure
tailler *v.* cut out, carve
tain *n. m.* tinfoil
Taine, Hippolyte *see note on* **1** 14
taire *v.* keep silent; not reveal; **se** ∾ hush, keep silent, be silent
talon *n. m.* heel

tambour *n. m.* drum
tambourin *n. m.* tambourine
tanné *adj.* tanned, tan-colored, tawny
tant *adv.* so much, so many, so; **en ∾ qu'école** as a school
tapage *n.m.* uproar, loud noise, hurly-burly
taper *v.* knock, strike, hit, slap
tapisserie *n. f.* tapestry
Tarbes the chief town of the department of Hautes-Pyrénées, on the river Adour
tard *adv.* late
tarder *v.* delay, tarry, linger; **∾ à** be long in
tardif -ve *adj.* tardy, late, slow
tarir *v.* drain, dry up; exhaust
tasser *v.* pile up; compress
tâtonnement *n. m.* groping
tâtonner *v.* grope, feel one's way
taudis *n. m.* hole, hovel, den
teindre *v.* dye, tinge
teinte *n. f.* tint, shade, hue
teinter *v.* tint, tinge
tel -le *adj.* such
témoignage *n. m.* testimony
témoigner *v.* witness, show, bear witness
témoin *n. m.* witness
tempe *n. f.* temple (of head)
tempête *n. f.* storm, tempest
temps *n. m.* time; weather; **Le Temps** *see note on* **11** 27
tenace *adj.* tenacious
tendre *v.* stretch; spread, lay; hold out, hold up
tendre *adj.* tender, affectionate, soft
ténèbres *n.f. pl.* dark, darkness, gloom; *used in the singular by Verhaeren* (**103** 4). **Ténèbres** Tenebræ, a religious service for the last three days of Holy Week, but usually celebrated on Wednesday, Thursday, and Friday
ténébreux -se *adj.* gloomy, dark
tenir *v.* hold, keep; **s'en ∾ à** limit oneself to
ténor *n. m.* tenor
tentaculaire *adj.* armed with tentacles
tentacule *n. m.* tentacle, feeler
tentation *n. f.* temptation
tentative *n. f.* attempt, endeavor
tente *n. f.* tent
tenter *v.* tempt; attempt, try, endeavor
tercet *n. m.* (*poet.*) tiercet
terme *n. m.* term; time; rent
terminer *v.* terminate, end
ternir *v.* tarnish
terrain *n. m.* ground
terrasse *n. f.* terrace
terrasser *v.* throw down; nonplus
terre *n. f.* earth, land; clay; **∾ à ∾** commonplace, low; **par ∾** on the ground, on the floor
terreau *n. m.* vegetable mold, loam, rich soil
terrien: propriétaire ∾ landholder

tertous *adj.* (*dialect*) all
tête *n. f.* head; **coup de** ∾ act of desperation, freak
Tharaud, J.-J. *see note on* **237** 18
Thèbes *see note on* **73** 11
thrène *n. m.* funeral poem
thym *n. m.* thyme
thyrse *n. m.* thyrsus, the rod adorned with vine and ivy, with a pine cone at its top, which Bacchus (the god of wine) and the Bacchantes used to carry
tic-tac *n. m.* ticktack, ticking
tiède *adj.* lukewarm, tepid, warm
tige *n. f.* stem, stalk
tilleul *n. m.* lime tree
timbre *n. m.* bell (with hammer instead of tongue), clock bell; ∾ **avertisseur** call bell
tintamarre *n.m.* hubbub, racket
tintement *n. m.* ringing; tinkling, tingling
tinter *v.* ring, toll; jingle, tinkle
tirage *n. m.* draft, drawing; difficulty; printing
tirailler *v.* haul about, pull; tear
tirailleur *n. m.* sharpshooter
Tircis *see note on* **24** 17
tirer *v.* draw, pull, take out, extract; shoot
tisane *n. f.* diet drink; infusion
tisser *v.* weave
titre *n. m.* title
Tobie *n. p. m.* Tobias (here the younger Tobias; *see* **Raphaël**)
tohu-bohu *n. m.* confusion, uproar
toile *n. f.* linen cloth; canvas; picture
toison *n. f.* fleece; shock of hair
toit *n. m.* roof
toiture *n. f.* roofing, roofs
tolérer *v.* tolerate, bear
Tolstoï *see note on* **3** 9
tomate *n. f.* tomato
tombe *n. f.* tomb, grave
tombeau *n. m.* tomb, grave
tomber *v.* fall; knock down, pull down; **4** 29 destroy
ton *n. m.* tone
tondre *v.* shear, shave
tonnelle *n. f.* bower
tonner *v.* thunder
tonnerre *n. m.* thunder
tord *adj.* (*obs. for* **tordu**) knotted, twisted
tordre *v.* twist, wring, writhe
torpeur *n. f.* numbness
tors *adj.* (*obs. for* **tordu**) knotted, twisted
torse *n. m.* trunk, chest, torso
tort, torte, *adj.* (*obs. for* **tordu**) knotted, knotty
tort *n. m.* wrong; **avoir** ∾ be wrong
tortue *n. f.* tortoise, turtle
torturer *v.* torture, rack
tôt *adv.* early, soon
toucher *v.* touch, feel; regard, concern; cash

toucher *n. m.* touch, feeling
touffe *n. f.* tuft, bunch, wisp
touffu *adj.* thick, bushy
tour *n. m.* turn; ∾ **à** ∾ in turn; **à** ∾ **de rôle** one after another; **faire le** ∾ **de toutes les philosophies** take up one system of philosophy after another
tour *n. f.* tower
Touraine an ancient province southwest of Paris, of which Tours was the capital; sometimes called the Garden of France for its mild climate and rich soil. The district formerly known by this name is noted for its beautiful castles on the banks of the Loire
Tourangeau *n. m.*, **Tourangelle** *n. f.*, inhabitant of the province of Touraine
tourbillon *n. m.* whirl, whirlwind, eddy
tourbillonnement *n. m.* whirl, whirlwind, eddy
tourbillonner *v.* eddy, whirl
tourment *n. m.* torment, torture
tourmente *n. f.* tempest; disturbance, turmoil
tournant *n. m.* turn, turning point; bend
Tournay a town in the department of Hautes-Pyrénées
tournée *n. f.* round, course
tourner *v.* turn, turn round, wind round, revolve
tournoiement *n. m.* wheeling round
tournoyer *v.* turn round and round, wheel round, eddy
tourterelle *n. f.* turtledove
toutefois *adv.* however
tout-puissant *adj.* all-powerful, omnipotent
toux *n. f.* cough
trace *n. f.* trace, vestige, trail
tracer *v.* mark out, sketch
traduction *n. f.* translation
traduire *v.* translate; summon
train *n. m.* train; pace, rate
traînée *n. f.* trail; street-walker, trollop
traîner *v.* drag, pull; linger
trait *n. m.* feature; stroke; **à longs** ∾**s** in long, deep drafts; **avoir** ∾ **à** be related to, touch
traiter *v.* treat
trame *n. f.* woof; web, plot; course
tranquille *adj.* tranquil, quiet, calm
tranquillité *n. f.* quiet, stillness
transformé *adj.* transformed
transpercer *v.* transpierce, run through
transporter *v.* transport, convey
travail -aux *n. m.* work, task, toil
travailler *v.* work, labor
travers: à ∾ *prép.* through, across

traverser *v.* cross, go through, travel over
trébucher *v.* stumble, totter
trembler *v.* shake, shiver
tremboter *v.* tremble, quiver; (*of wings*) flutter; (*of light*) flicker
tremper *v.* dip; soak; **se ∾** steep oneself
trépas *n. m.* death
trépasser *v.* die, depart this life
trépidant *adj.* in a tremor, vibrating
trésor *n. m.* treasure
tressaillir *v.* start, shudder
tresse *n. f.* plait, braid
tresser *v.* braid, plait, weave, wreathe
tribu *n. f.* tribe
tribunal *n. m.* court
tricoter *v.* knit
trimestriel -le *adj.* quarterly
trique *n. f.* cudgel
triste *adj.* sad
tristesse *n. f.* sadness
trombe *n. f.* waterspout
trompe *n. f.* horn, trumpet
tromper *v.* deceive, beguile; **se ∾** be mistaken
tromperie *n. f.* deception, cheat, deceit
trompette *n. f.* trumpet
tronc *n. m.* trunk, stock
trôner *v.* sit on a throne, hold sway
tronqué *adj.* mutilated, truncated
troquer *v.* barter, exchange
trou *n. m.* hole
troublant *adj.* troubling, upsetting, perplexing
trouble *adj.* cloudy, obscure
trouble *n. m.* trouble, confusion, turmoil
troubler *v.* trouble, disturb, unsettle
trouer *v.* bore, perforate, make a hole, pierce
troupe *n. f.* (*mil.*) troops, forces
troupeau *n. m.* flock, herd
trouver *v.* find
truc *n. m.* machinery; trick; (*fig.*) dodge
tuer *v.* kill
tuerie *n. f.* killing, massacre, slaughter
tuile *n. f.* tile; *pl.* roof tiles
tumulte *n. m.* tumult, uproar
turbulent *adj.* noisy, obstreperous
tuyau *n. m.* pipe
type *n. m.* type, typical representative

ultramarin *adj.* ultramaritime, beyond the seas
unique *adj.* only, sole, single
Uruguay a republic of South America, situated between Brazil, Argentina, and the Atlantic Ocean; its capital is Montevideo
usage *n. m.* custom, usage; **d'∾** customary

user *v.* wear out; ∾ **de** use, make use of
usine *n. f.* factory, plant

vacances *n. f. pl.* holidays, vacation
vacarme *n. m.* uproar, din
vache *n. f.* cow
vacherie *n. f.* cow barn; **pareille aux ∾s hystériques** like bellowing herds
væ soli (*Latin*) woe to the lonely man
vagabond *n. m.* tramp, vagrant
vagabondage *n. m.* vagrancy
vague *adj.* vague, indistinct; loose; empty; **terrain ∾** waste land
vague *n. f.* wave
vaillant *adj.* valiant, valorous, gallant
vain *adj.* vain; ineffectual
vaincre *v.* win; vanquish, conquer
vaincu *adj.* vanquished, beaten
vainqueur *adj.* conquering, victorious
vainqueur *n. m.* conqueror, victor
vaisseau *n. m.* vessel, boat
val *n. m.* dale, vale
Valence a city on the Rhone, south of Lyons
valentinois *adj.* of Valence
Valéry, Paul *see note on* **6** 27
valetaille *n. f.* menials, menservants
valeur *n. f.* value; courage, gallantry
vallée *n. f.* valley
vallon *n. m.* little valley, dale
valoir *v.* be worth
valse *n. f.* waltz
Van Dyck, Anthony *see note on* **119** 6
vanneau *n. m.* lapwing, peewit
vantail *n. m.* leaf of a folding door; gate
vapeur *n. f.* vapor, steam; fumes
vaporeux -se *adj.* vaporous; aërial
varié *adj.* varied, diversified
vase *n. m.* vase, urn
vase *n. f.* slime, mire
vaste *adj.* vast, spacious, great
vautré *adj.* sprawling; wallowing
vedette *n. f.* scout, precursor
veille *n. f.* watch, sitting up; eve, day before; *pl.* vigils, labors
veiller *v.* watch, sit up
veine *n. f.* vein; (*fam.*) good luck
veiner *v.* (*of painting*) vein
velours *n. m.* velvet
velu *adj.* hairy
venant, bien *see* **allant**
vendange *n. f.* vintage, grape-gathering
vendangeur -se *n.* vintager, grape-gatherer
vénérer *v.* reverence, worship
venir *v.* come; ∾ **de** have just

vent *n. m.* wind; **être aux quatre ∾s** be flung to the winds of heaven
venter *v.* blow, be windy
ventouse *n. f.* cupping-glass, sucker
ventre *n. m.* abdomen, stomach
ventru *adj.* rounded out
vêpres *n. f. pl.* vespers
ver *n. m.* worm
verbe *n. m.* word; verb
verdeur *n. f.* greenness
verdir *v.* grow green, turn green
verdoyer *v.* be verdant, become green
verdure *n. f.* verdure, greenness
verger *n. m.* orchard
véridique *adj.* veridical, veracious
véritable *adj.* true
vérité *n. f.* truth
vermeil -le *adj.* ruddy, rosy; vermilion
vermoulu *adj.* decayed, worm-eaten
vernir *v.* varnish
verre *n. m.* glass; **petit ∾** glass of hard liquor
vers *prép.* toward; about
vers *n. m.* verse, line; **∾ libre** free verse; **∾ blancs** blank verses
Versailles *see note on* **135 2**
versant *n. m.* slope
verser *v.* pour, shed
vers-librisme *n. m.* theory of free verse
vers-libriste *n. m.* writer of free verses
vert *adj.* green
vertige *n. f.* dizziness, giddiness, vertigo; **fixer des ∾s** express vertigoes; **coup de ∾** sudden dizziness
vertigineux -se *adj.* vertiginous, giddy, dizzy, subject to dizziness
vertu *n. f.* virtue
veste *n. f.* coat
vêtement *n. m.* clothes; garment
vêtir *v.* clothe, dress; assume
veuf *m.* widower
veule *adj.* nerveless, spiritless
veuve *n. f.* widow
viande *n. f.* meat
viatique *n. m.* viaticum; last sacrament
vibrement *n. m.* vibration, oscillation
vibrer *v.* vibrate
vicaire *n. m.* assistant, curate of a parish
victoire *n. f.* victory
vide *adj.* empty
vide *n. m.* void, emptiness; **∾ des cieux** empty space, gaping heavens
vider *v.* empty
vie *n. f.* life
vieil -le *adj.* old
vieillard *n. m.* old man
vieillerie *n. f.* old thing, old stuff; *pl.* old rubbish

vieillir *v.* grow old
vierge *adj.* virgin, virginal; unsullied; untrodden; *used by Mallarmé as a masculine noun*
vierge *n. f.* virgin
vieux, vieil, vieille, *adj.* old
vieux, vieille, *n.* old man, old woman
vif -ve *adj.* alive, quick, lively, sprightly; (*of pain*) sharp; (*of plants*) fresh; **salade vive** green (fresh) lettuce
vif *n. m.* quick; living; **au ∾** to the quick
vigilance *n. f.* watchfulness
vigilant *adj.* watchful
vigne *n. f.* vine; vineyard
vignoble *n. m.* vineyard
Vigny, Alfred de *see note on* **7** 25
vigoureux -se *adj.* vigorous, strong
vigueur *n. f.* vigor, strength; **vin de ∾** invigorating wine
villa *n. f.* cottage; villa
villageois *n. m.* villager
ville *n. f.* city, town
Villiers de l'Isle-Adam *see note on* **154** 10
vin *n. m.* wine
violet *adj.* purple
violier *n. m.* wallflower, gilly-flower
violon *n. m.* violin
viorne *n. f.* viburnum
virant *adj.* turning, revolving
Virgile *see note on* **183** 1
viride *adj.* green
visage *n. m.* face, countenance
viser *v.* aim
vision *n. f.* sight, vision; chimera
visionnaire *n. et adj.* dreamer, visionary
visiteur *n. m.* caller
vite *adv.* quick, quickly, fast
vitesse *n. f.* speed
vitrail (*pl.* **-aux**) *n. m.* stained-glass window
vitre *n. f.* windowpane
vitrine *n. f.* show case, show window; glass closet
vivace *adj.* vivacious; long-lived
vivant *adj.* living, live, alive
vivement *adv.* quickly, lively
vivre *v.* live, stay, dwell
vocable *n. m.* vocable, word; name
vœu *n. m.* vow; wish
voguer *v.* sail along, ride the sea
vogueur *n. m.* rider of the sea (*a noun coined by Rimbaud from the verb* **voguer**)
voici *adv.* here is, here are; **∾ que** + *verb* suddenly + *verb*
voie *n. f.* way
voilà *adv.* there is, there are; **toi que ∾** you whom I behold
voile *n. m.* veil
voile *n. f.* sail
voilé *adj.* veiled, covered; (*nav.*) rigged (with sails); **vaisseaux haut ∾s** every sail to the wind

voilier *n. m.* sailboat
voir *v.* see
voire *adv.* even, indeed, truly
voisin *adj.* neighboring, near
voisin *n. m.* neighbor
voiture *n. f.* carriage
voix *n. f.* voice; **il se fait ∾** it takes a voice
vol *n. m.* flight
volaille *n. f.* poultry, fowl
volcan *n. m.* volcano
voler *v.* steal, rob; fly; **∾ en éclats** fly into pieces
volet *n. m.* shutter; water lily
voleter *v.* flutter, hover
voleur -se *n.* thief, robber
volontaire *adj.* voluntary; obstinate, willful
volonté *n. f.* will; **à ∾** at will
voltiger *v.* fly about
volupté *n. f.* voluptuousness
voluptueux -se *adj.* voluptuous
vomissement *n. m.* vomiting, ejection
vomissure *n. f. arbitrarily used by Rimbaud for* **vomissement**
vorace *adj.* voracious, ravenous
vouer *v.* vow, devote, dedicate
vouloir *v.* wish, will, want; **∾ dire** mean
voûte *n. f.* vault
Vouziers a town of the department of Ardennes, on the Aisne, 52 kilometers south of Mézières
voyage *n. m.* travel, journey
voyager *v.* travel
voyageur -se *adj.* traveling
voyageur -se *n.* traveler, passenger
voyant *n. m.* seer
voyelle *n. f.* vowel *see note on* **62**
voyou *n. m.* young blackguard, cad; **manières de ∾** slummish manners, slovenly manners
vrai *adj.* true
vrai *n. m.* truth
vue *n. f.* sight, view; **point de ∾** viewpoint

Wagner, Richard *see note on* **5** 12
Wagnérien -ne *adj.* Wagnerian
wagon *n. m.* railway coach, railway car
Walkyries *see note on* **83** 5
wasserfall *German word for* **chute d'eau** waterfall
Whitman, Walt *see note on* **10** 21

yeux (*sing.* **œil**) *n. m. pl.* eyes
Ysabeau *see note on* **166** 31
Yveline *see note on* **166** 12

zéphir *or* **zéphyr** *n. m.* zephyr, gentle breeze
Zola, Émile *see note on* **1** 14

Arsène Houssaye - Il a fondé la Revue de France en France où il fut une Revue des Deux Mondes Collaborateur Lorrain de 1851 Publie un Roman - Il a écrit quelques (Journal Lorrain) suite de Belles traductions des auteurs français Baudelaire, Mallarmé, etc Liège en 18 Les Hommes - Tout en gardant originalité en Français. Un des poètes en faisant de symbolisme. Une Lettre. Il se plaint à Verlaine à ses vers "Une Voix dans la Foule" (1904) Inspiration originale au Front (1915. Inspiré par la guerre. Aimé de ses amis.

Victorieusement fuis le suicide beau
Tison de gloire sang par ecume or tempete
O rire si la tas une pourpre s'apprête
A ne tendre royal que mon absent tombeau

Quoi de tout cet éclat pas même le lambeau
S'attarde il est minuit à l'ombre qui nous
fête
Excepté qu'un trésor presomptueux de tête
Verse son caressé nonchaloir sans flambeau

La tienne si toujours la délice la tienne
Lui seule qui du ciel evanoui se tienne
Un peu de puéril triomphe en t'en coiffant.
avec clarté quand sur les coussins tu la poses
Comme un casque guerrier d'impératrice enfant
Dont pour te figurer il tomberait des roses.

Valéry "La Dormeuse"
cp. Tristesse d'Eté

Mes Bouquins refermés sur le nom de Paphos

Vers Nocturnes - Revue d'Hist. Phil. 1926. P. Bg